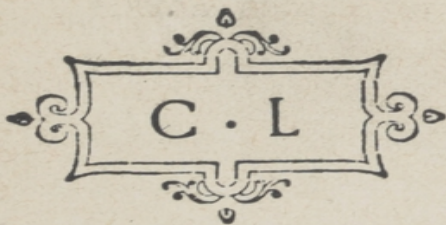
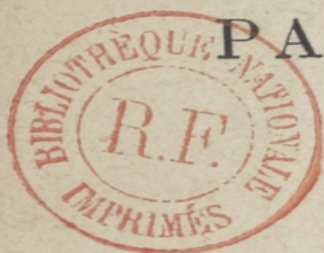


# L'AGENT SECRET

PAR

PAUL PARFAIT



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR  
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES  
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15,  
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—  
1877

Droits de reproduction et de traduction réservés

35<sup>e</sup> ANNÉE

# LA PATRIE

JOURNAL QUOTIDIEN

POLITIQUE, LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, COMMERCIAL ET FINANCIER

Par l'organisation spéciale de son service d'Informations, de Télégrammes  
et de Correspondances

**LA PATRIE** est toujours promptement et sûrement renseigné

Magnifiques PRIMES GRATUITES offertes à tous les Abonnés :

LES MÉMOIRES DE M. GUIZOT, 8 vol. in-18, comprenant les événements politiques depuis 1814, et dont la valeur en librairie est de 60 francs. — L'UNIVERS ILLUSTRÉ. Environ 2,000 volumes de la Maison MICHEL LÉVY frères : Ouvrages illustrés, ment reliés et dorés sur tranches. — Partitions complètes de la Maison L. E. DON JUAN (Mozart); LE BARBIER DE SÉVILLE (Rossini); — LOUISE MILLER (Verdi); — MINA (Amb. Thomas); — JEANNE D'ARC (Verdi), etc., etc.

ABONNEMENTS : { PARIS . . . . . 13 fr. 50 c., 27 fr., 5  
                          { DÉPARTEMENTS. 16    »    »   32    6

Pour s'abonner, envoyer un MANDAT-POSTE à M. l'Administrateur  
LA PATRIE

Rue du Croissant, 12, Paris

# PARIS-JOURNA

POLITIQUE ET FINANCIER

## PRIMES :

MONTRE ALUMINIUM OU PENDULE RÉVEIL-MAT  
POUR RIEN

PENDULE RENAISSANCE OU MONTRE EN VE

Pour 15 francs en sus de l'Abonnement

PRIMES

MONTRE EN OR

PRIMES

livrées de suite

POUR 32 FRANCS

livrées de suite

En sus de l'Abonnement

UN SEMESTRE Abonnement d'un an : 64 fr.

UN SEMESTRE

D'AVANCE

9, rue d'Aboukir, 9

D'AVANCE

# CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

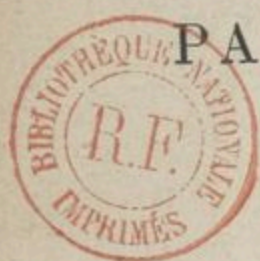
DU MÊME AUTEUR :

Format gr. in-18.

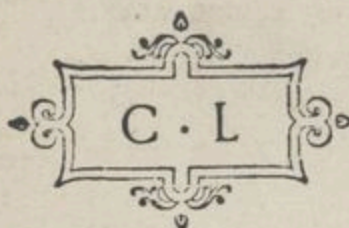
|                                           |        |
|-------------------------------------------|--------|
| L'ASSASSIN DU BEL ANTOINE. . . . .        | 1 vol. |
| LA SECONDE VIE DE MARIUS ROBERT . . . . . | 1 —    |

# L'AGENT SECRET

PAR



PAUL PARFAIT



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR  
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES  
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15,  
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—  
1877

Droits de reproduction et de traduction réservés

# I

## DE TOURS A PARIS

En se reportant à l'époque lointaine où la locomotion à vapeur était encore un irritant problème, qui n'évoque avec plaisir le spectre pittoresque d'une vieille diligence ?

Sur la longue route blanche, accidentée par les côtes, quatre chevaux, que le postillon aiguillonne de son fouet, emportent, à travers la poussière et le tintement désordonné des grelots, la lourde machine aux armes de France qui porte en lettres noires sur ses flancs jaunes l'inscription : MESSAGERIES ROYALES.

Que dis-je, une machine ? La diligence est tout un édifice ; c'est plus encore qu'un édifice : un monde ! Les diverses classes de la société se réunissent dans cette énorme caisse roulante, mais sans s'y confondre. Derrière la vitre discrète du coupé, on reconnaîtra le voyageur d'importance qui n'a pas trouvé place dans la malle-poste ; sur les deux banquettes de l'intérieur se tassent les représentants des classes moyennes, et sur celles de la rotonde, un peu plus étroites, les représentants des classes inférieures, tandis que le conducteur, juché dans le cabriolet, recueille auprès de lui les enfants perdus, les artistes, les fantaisistes, et loge au besoin sous sa bâche, avec les animaux en, transit, quelqu'un de ces pauvres hères habitués à gagner leur couche, en ville comme en voyage, au moyen d'une échelle.

Ainsi, du haut en bas, chacun se trouve à peu près confiné dans sa sphère, jusqu'à ce qu'un ébranlement général, couchant ensemble bêtes et gens dans la poussière, vienne rappeler philosophiquement que tous sont égaux devant une chute.

La chance de verser était heureusement un incident prévu. Un cric et une pioche, tirés des décombres de l'impériale, auront bientôt remis sur pied la pesante voiture. Cependant on se secoue, heureux de constater par le libre jeu des articulations qu'on en sera, cette fois encore, quitte pour la peur ; puis le temps s'écoule, et chacun maugrée : les voyageurs contre le postillon qui a tourné trop court ; le postillon contre les voyageurs qui, en surchargeant l'impériale, dérangent l'assiette du véhicule. C'est bien la

dernière fois qu'on aura accepté de la surcharge ! Tant pis pour les excédants de bagage ! Et patati et patata ! Le bon bourgeois, qui avait pris la peine de faire retenir « le coin du fond » six jours à l'avance, se demande avec inquiétude s'il lui faudra gagner à pied le premier relai. Mais la diligence est redressée sur ses roues ; les bagages se casent de nouveau tant bien que mal ; puis vient le tour des voyageurs ; le postillon se remet en selle : clic ! clac ! la machine s'ébranle, on part, on est parti ; et les grelots ont bientôt repris leur tintement monotone.

Tout à coup le pavé succède au caillou broyé de la route ; la diligence s'engage bruyamment sur la chaussée d'un faubourg. Au battement des sabots, aux ressauts inquiétants des roues s'ajoute l'éclat sonore des notes que le conducteur tire de sa trompe à pleins poumons. Les chiens aboient, les passants se rangent, les femmes et les enfants mettent la tête à la fenêtre pour regarder passer sur sa bête le postillon aux grosses bottes, en chapeau ciré, en culotte de peau verte, avec sa queue poudrée battant le collet écarlate de sa petite veste bleue à boutons de métal.

Telle, dans le courant du mois d'octobre 1827, entrait à Tours, sur les six heures du soir, la diligence des Messageries faisant le trajet de Bordeaux à Paris.

A peine cette voiture s'arrêtait-elle devant l'hôtel de la Pomme d'or, où elle avait coutume de remiser pour la nuit, qu'aussitôt, par toutes ses issues, de face, de derrière et de côté, les voyageurs se frayaient en hâte un passage : ceux-ci désireux de se rafraîchir le gosier ou de se dégourdir les jambes ; ceux-là, de s'assurer une chambre et un lit après deux jours de route.

Parmi les voyageurs qui descendirent de l'intérieur, il eût été difficile de ne pas remarquer un garçon maigre, aux cheveux courts, au menton glabre, qui, en mettant pied à terre, se coiffa d'un pauvre tricorne usé. Ce tricorne était d'ailleurs en rapport complet avec le reste de sa mise, laquelle se composait d'un habit vert râpé, blanchi sur les coutures, d'un vieux gilet jaune à fleurs et d'une culotte fatiguée surmontant des bas de coton chinés.

A coup sûr, ce personnage eût paru plutôt faire partie du public de la rotonde ; mais il avait payé sa place d'intérieur, assez superbement ma foi, pour se faire remarquer. Je ne jurerais même pas qu'il n'eût réclamé le coupé pour lui tout seul, mais peut-être aussi savait-il, en sollicitant de la buraliste cette faveur à haute voix, que ledit coupé était déjà retenu depuis longtemps.

Si l'on pouvait hésiter sur sa position sociale, car son passeport portait seulement : « Capoulade, sans profession », il n'y avait pas moyen d'hésiter un instant sur sa nationalité. Son accent fortement prononcé et les jurons sans nombre dont il émaillait les phrases les plus simples trahissaient du premier coup un enfant du bassin de la Garonne. L'excellent Gascon ne faisait d'ailleurs aucune difficulté pour apprendre à ceux que ces détails pouvaient intéresser, et même à ceux qu'ils laissaient indifférents, le lieu de sa naissance, ses goûts, ses habitudes, celles de son père, etc. Tous ses compagnons de route savaient déjà qu'il était natif de Castel-Sarrazin, que M. de Villèle était son parent, et qu'il allait à Paris avec la certitude d'obtenir du ministre un bureau de poste ou une perception.

Depuis l'avènement de M. de Villèle aux affaires, c'était entre Toulouse et Paris un mouvement continu de solliciteurs de cette espèce ; si bien que les enfants de Gascogne étaient en passe d'envahir complètement l'administration. Chaque nomination nouvelle, au lieu de diminuer le nombre des aspirants, ne faisait que l'augmenter par l'appât d'une conquête facile en apparence. Le seul titre qu'ils pussent invoquer près du ministre était généralement celui de compatriote. Capoulade avait trouvé mieux ; il avait découvert entre le ministre et lui un lien de parenté inattendu. A vrai dire, la conviction du fait ne lui était pas venue immédiatement. Le premier jour, Capoulade n'avait de cette parenté qu'un sentiment fort vague ; mais un des côtés heureux de sa riche nature était une telle confiance en sa personne, qu'il ajoutait foi entière aux choses les moins probables, pour peu qu'il se les fût contées lui-même.

Rendons à Capoulade cette justice que sa mimique expressive, les jeux de physionomie faciles à saisir sur son visage entièrement rasé, enfin le tour pittoresque de ses phrases et jusqu'à son diable d'accent rendaient son bavardage amusant. On sentait en lui une nature aux impressions vives, plus apte à se tromper elle-même qu'à tromper les autres, se laissant déchiffrer sans peine et livrant, à travers de grands airs factices, mieux encore que le secret de ses hâbleries, livrant le secret d'une indulgence aimable et d'un bon cœur.

Tandis que son voisin de banquette, un jeune homme brun, à l'air sympathique, à l'apparence grave et réfléchie, se faisait servir à dîner, et qu'un autre, voyageur de l'intérieur, un petit homme effaré coiffé d'une casquette à oreilles, réclamait tout de suite un lit, le Gascon disparut.

Vous le montrerai-je arrosant de quelques gorgées d'eau claire un petit pain d'un sou acheté chez un boulanger de la ville ? J'aime mieux le prendre au retour, lorsque, trois ou quatre heures après il faisait glorieusement son entrée dans l'hôtel, un cure-dents aux lèvres.

Le jeune homme brun, son voisin, était seul dans la salle commune, assis près d'un feu mourant dont il regardait les tisons désagrégés se couvrir d'un blanc duvet. Au bruit que fit en entrant Capoulade, il se retourna.

— Tiens, vous voilà ! Qu'étiez-vous devenu ?

— Hé donc ! Je flânais par la ville.

— Eh bien, et dîner ?

— Oh ! oh ! dit Capoulade en se pouléchant les lèvres, j'ai découvert un petit endroit !

Il se pencha vers l'oreille de son voisin, et, confidentiel :

— Je gagerais que vous avez mal mangé ici, vous autres ?

— Vous pourriez bien gagner votre pari.

— Té ! je me le disais : « Capoulade, mon ami, ne te laisse pas empoisonner ! »

Il parut chercher de l'œil un bon coin dans la pièce.

— Leurs lits doivent être d'un dur !

— Quant à cela, nous ne le vérifierons ni l'un ni l'autre : il n'y a plus de lits vaquants.

— Mordiou ! que dites vous là ! plus de lits ! se récria Capoulade, qui avait déjà jeté son dévolu sur un bout de plancher pour s'étendre ; mais je veux un lit ! il me faut un lit ! Je vais chercher l'hôte : il doit me fournir un lit.

— Chut ! Vous allez réveiller la maison.

Le jeune homme eut beaucoup de peine à calmer son exigeant compagnon.

— Tout le bruit que vous ferez sera inutile. Je viens moi-même de céder ma chambre, la dernière, à une jeune personne qui arrive des environs pour prendre la voiture à quatre heures. Elle est accompagnée de sa bonne. La nuit sera assez courte pour que vous n'empêchiez pas ces deux femmes de dormir.

— Le ciel m'en garde ! Hé, je ne suis pas un brutal... Je suis un peu difficile, voilà tout ; quand on n'a pas l'habitude...

Il tâta le parquet d'un air expert ; puis, comme quelqu'un qui se résigne :

— J'essayerai donc, mordemonbleu ! de m'accommoder de ce lit de plume.

— Vous ne prenez pas votre manteau ? demanda le jeune homme, qui s'enveloppait de son mieux pour passer la nuit.

— Un manteau ? je n'en porte jamais.

Et, d'un air convaincu :

— Cela gêne en voyage !

Son compagnon sourit. Un quart d'heure après, Capoulade reposait avec la quiétude de quelqu'un qui ne s'est jamais mieux trouvé pour dormir.

Le jeune homme essaya, lui, de fermer les yeux ; mais le sommeil fuyait ses paupières. Il s'appuya sur son coude, regardant autour de lui comme un homme étonné de se voir là où il était ; puis, instinctivement, son regard se tourna vers le foyer et il chercha dans les dernières étincelles que l'on y voyait courir une sorte de distraction au troublantes images qui paraissaient l'obséder.

A quatre heures, il fallut se mettre à deux pour réveiller le Gascon, qui dormait à poings fermés. Les voyageurs étaient levés et chacun d'eux reprenait sa place dans la diligence prête à partir. Le petit homme à l'air effaré, la tête à demi enfouie dans sa casquette à oreilles, se félicitait déjà de ce que l'arrêt d'un voyageur à Tours allait le favoriser d'un peu plus d'espace, lorsque le conducteur, armé d'une lanterne, s'avança vers l'intérieur.

— Il faudrait ici deux places pour des dames.

En disant cela, il soulevait sa lanterne, dont la lueur faisait soudain surgir, dans un orbe lumineux, une gracieuse tête de jeune fille.

Le compagnon de nuit du Gascon, placé près de la portière, reconnut aussitôt son apparition charmante de la veille. Il fit un mouvement pour se lever. Mais le Gascon qui lui faisait vis-à-vis, avait eu un mouvement pareil, et, par un sentiment égoïste que lui-même peut-être ne définit pas bien, le jeune homme resta cloué à sa place ; il laissa Capoulade offrir généreusement son coin. En ce cas, l'avouerai-je, il ne lui déplut même pas de se voir devancé par le Gascon, et son regard lui envoya quelque chose comme un « merci ».

Qu'attendait-il donc de ce voisinage ? Rien. Son inspiration avait été moins réfléchie que machinale. La jeune fille s'assit à la place de Capoulade, juste en face de lui. Entre elle et l'homme à la casquette à oreilles, la vieille bonne qui l'accompagnait prit place. La portière se

ferma ; la diligence se remit en marche, et dans l'obscurité discrète de la nuit, près de cette enfant qu'il devinait sans la voir, l'inconnu recomposait par la pensée ce visage mélancolique et doux qui, sous la clarté blanche de la lanterne, avait repassé devant ses yeux comme un rêve.

Au petit jour, il put démêler vaguement l'écharpe bleu-tendre dont la jeune fille avait enveloppé sa tête et ses épaules ; puis l'ovale exquis de son visage se dessina peu à peu dans la pénombre, plus net et plus précis à mesure que l'aube se levait. Il revit son nez fin, son oreille délicate, et, comme elle ne dormait pas, ses deux beaux yeux clairs et profonds sous la ligne légèrement arquée de ses sourcils.

Cette enfant était moins séduisante encore par ses traits si fins pourtant, que par la grâce de ses attitudes et par le frais duvet de jeunesse qui veloutait son teint légèrement pâli. Elle paraissait avoir dix-huit ans au plus. La simplicité de sa toilette était extrême. Sa seule coquetterie consistait à faire onduler sur ses tempes ses cheveux châtain-clair qu'on devinait abondants.

Quand le jour fut levé tout à fait, elle frotta du doigt le carreau couvert de buée pour regarder au dehors. On gravissait alors une côte un peu dure, et Capoulade, heureux de s'échapper de dessous la bâche où il était prisonnier, descendait de l'impériale pour faire un bout de route à pied.

Étroitement serré dans son petit habit vert boutonné, il s'efforçait d'affirmer une fois encore par sa désinvolture qu'un manteau lui était un meuble superflu en voyage, bien que cette assertion fût passablement démentie par la couleur violette des longues mains qui s'échappaient de ses manches trop courtes.

— Je vais descendre, dit la jeune fille à sa compagne, la marche me réchauffera.

— Comme tu voudras.

Le jeune homme, qui avait surpris ces quelques mots, s'empressa d'ouvrir la portière. La jeune fille descendit en se pelotonnant frissonnante dans la pelisse qui la couvrait. Quelques voyageurs descendirent à leur tour ; le jeune homme fit comme eux. Sa gracieuse voisine fut bientôt devancée par ceux qui gravissaient la côte. Instinctivement, il ne s'éloignait pas d'elle. La voyant trébucher contre une pierre, il ramassa tout son courage :

— La côte est difficile ; si vous me le permettiez, je vous offrirais mon bras, mademoiselle.

— Je vous remercie, dit-elle sans le regarder.

Il craignit de l'avoir blessée.

— Je ne pense pas vous avoir fâchée ? demanda-t-il.

— Je serais mal venue de vous en vouloir, monsieur ; je vous dois des remerciements, au contraire. N'est-ce pas vous qui avez eu, hier soir, l'obligeance de nous céder votre chambre ?

— Oui, c'est moi.

Et, enhardi par ce premier accueil, il demanda :

— Vous allez jusqu'à Paris ?

— Oui, monsieur ; j'y vais rejoindre mon père.

— C'est là que vous habitez ?

Elle fit signe de la tête que oui.

— Vous aussi, monsieur ?

— Non, soupira-t-il un peu triste ; moi, je ne vais à Paris qu'en passant.

A ce moment, la compagne de la jeune fille la rejoignait. Ils se turent.

On s'arrêtait à Vendôme pour déjeuner. Ceux des voyageurs qui avaient emporté leurs provisions de bouche s'installèrent çà et là, soit en dedans, soit en dehors de l'auberge où la diligence relayait. Les autres prirent place à la table d'hôte préparée à leur intention.

Notre jeune voyageur heurta sur le seuil Capoulade, qui venait de conquérir un nouveau petit pain.

— Vous n'allez pas déjeuner avec cela ?

— Hé ! si, fit le gascon. J'ai malheureusement l'estomac si capricieux qu'il me serait impossible, le matin, de supporter autre chose en voyage.

— Allons donc ! reprit le jeune homme, qui devinait son compagnon sans peine ; vous allez vous faire violence et déjeuner avec moi.

— Vous ne voudriez pas que je tombasse malade ?

Le jeune homme fit asseoir Capoulade à côté de lui, à l'une des extrémités de la table commune. Il lui semblait qu'il avait une dette de reconnaissance à acquitter envers le Gascon. Celui-ci se défendait comme un beau diable.

— Non ! Je ne mangerai pas. Non, cela me ferait du mal : je me connais.

— Eh bien, vous me regarderez manger.

— A la bonne heure !

Au premier plat, Capoulade n'y tint plus.

— Capédédiou ! voilà une blanquette !...

Et le tremblement de ses narines indiquait une titillation violente des nerfs olfactifs.

— Vous allez en goûter, s'écria le jeune homme. — Garçon, une assiette.

— Ah ! je suis pris par mon faible. La blanquette est mon faible... Oh ! oh ! moins, beaucoup moins. Jamais je ne pourrai...

Mais, à la façon dont le Gascon engloutit les premières bouchées, le jeune homme put juger qu'il n'avait pas fait la part de son commensal trop forte.

— Je ne vois pas la jeune personne de cette nuit, fit le Gascon prenant haleine entre deux morceaux.

— Elle déjeune dans la voiture, avec sa bonne.

— Hé, n'est-ce pas celle à qui vous cédâtes votre chambre, hier ?

— Précisément.

— Elle a des yeux adorables.

Le jeune homme ne répondit pas ; mais, comme pour récompenser le Gascon du plaisir que sa dernière phrase venait de lui causer, il lui emplît largement son verre.

— Merci, dit. Capoulade ; ce ne sera pas de trop pour faire passer cette blanquette. Il semble qu'elle me pèse.

— Allons donc ! vous allez en reprendre.

Et, sans attendre sa protestation, le jeune homme lui vida le restant du plat dans son assiette.

Capoulade gémit un peu, mais pas trop. La blanquette achevée ce fut lui-même, cette fois, qui donna son verre à remplir. Démêlant l'imperceptible satisfaction que sa première appréciation sur la voyageuse avait fait naître, il continua le panégyrique entamé, d'autant plus volontiers que la réalité le lui rendait plus facile. Il vanta l'air de modestie de la jeune personne, sa douce pâleur, la grâce de ses traits, l'élégance de ses mouvements.

Tout à coup il s'arrêta pour s'écrier :

— Allons, bon ! du lièvre à présent. Encore un de mes faibles !

Le jeune homme s'empressa de servir Capoulade. Pour lui, il ne mangeait plus. S'abandonnant au cours involontaire de ses pensées, il se revoyait dans la diligence, surprenant l'attitude de sa jolie voisine aux premières lueurs incertaines de l'aube ; ou sur la route, à deux pas d'elle, suivant de l'œil un bout d'étoffe ou une mèche de cheveux que secouait le vent du matin.

Pendant ces instants de recueillement, Capoulade continuait de travailler activement des mâchoires. Pouf ne pas déranger le jeune homme, il se versait lui-même à boire, et généreusement. Après le lièvre vint une friture, et, voyez la malechance ! encore un des faibles du Gascons Son compagnon avait fort à faire, entre deux rêveries, de lui remplir son assiette. A chaque fois, c'étaient des cris de détresse de Capoulade.

— Halte-là, mon cher ! Hé ! vous voulez donc ma mort !

Mais, en somme, toute cette victuaille paraissait trouver fort bien à se caser.

L'aubergiste, en proie à une inquiétude manifeste, tournait comme une âme en peine autour de ce bout de table où les plats à peine entamés s'engouffraient tout entiers dans les insondables profondeurs de l'estomac de Capoulade. Perdant la tête, il fit au conducteur un signe de détresse, que celui-ci parut avoir compris, car il s'écria aussitôt :

— Messieurs les voyageurs, en voiture !

Capoulade essaya de mettre les morceaux doubles ; mais la voix du conducteur lui jetait sans relâche, au très-grand soulagement de l'hôtelier, son « En voiture ! en voiture ! » Il fallut lever le siège.

— Monsieur Leclerc, dit Capoulade au jeune homme, car ils venaient d'échanger leurs noms, vous m'avez fait faire un excellent déjeuner. Il me fera peut-être du mal, mais il était excellent. J'ai la reconnaissance de l'estomac. Si jamais je puis vous être utile en quelque chose, usez de moi. Vous savez peut-être que je suis parent du ministre...

Un nouveau vide s'étant produit dans l'intérieur de la diligence, Capoulade put y reprendre sa place. Le déjeuner qu'il venait d'engloutir, la façon copieuse dont il avait dû l'arroser provoquaient sa verve Gasconne. Cette fois, il ne raconta plus seulement à ses compagnons qu'il allait demander à M. de Villèle, son parent, de le nommer percepteur : la nomination était signée et il allait maintenant à Paris pour remercier le ministre. Et je ne jurerais pas, tant l'imagination de Capoulade était complaisante, qu'il ne le crût vraiment.

Il ne se contentait plus de faire ses offres de service à son jeune ami Leclerc ; il étendait sa protection au bonhomme coiffé de la casquette à oreilles, lequel avait fini par se dénoncer lui-même pour un marchand bonnetier de la rue Saint-Honoré, et répondait au nom de Grimblot.

Bientôt un vieux monsieur, qui lisait la Quotidienne dans un coin, se plut à constater à haute voix que les électeurs allaient sans doute être convoqués

avant peu pour la nomination d'une nouvelle Chambre, et la conversation prit un tour politique. Le vieux monsieur, que ses ailes de pigeon, de trente ans en retard, eussent, à défaut du journal qu'il tenait à la main, suffi à dénoncer pour un ultra, se tourna vers le bonnetier.

— Ah ça ! monsieur le négociant, vous devez être électeur ?

— Moi... je... électeur ? Oui, sans doute.

— J'espère que vous n'allez pas nous renvoyer à la Chambre de vos damnés libéraux !

A cette interpellation, l'œil naturellement troublé de M. Grimblot passa de l'inquiétude à l'effroi.

— Oh ! je ne m'occupe pas de ces choses-là..., balbutia-t-il en essayant de surprendre l'impression de ses voisins. Mon petit commerce...

— Eh ! que diantre ! Vous donnez votre voix à quelqu'un ?

— Je ne l'ai jamais donnée jusqu'ici qu'à un candidat représentant les idées de notre bon roi Louis XVIII.

— Joli choix ! fit l'ultra avec une grimace. Vous votez alors pour les partisans de la Charte ?

La façon méphistophélique dont il fit rouler l'r du mot charte fit tressauter M. Grimblot.

— Je croyais, balbutia-t-il d'un air hébété, que, puisque notre bon roi, dont Dieu ait l'âme, nous avait octroyé la Charte...

— Eh ! c'est bien la plus grande sottise qu'il ait jamais faite ! se récria le vieux noble avec une vivacité singulière. En octroyant la Charte, monsieur, il inaugurerait un système qui ne peut nous conduire qu'aux abîmes ; il faisait œuvre de jacobin !

Aux premiers mots tombés des lèvres du vieil ultra sur les « damnés libéraux, » le jeune homme brun avait changé de visage. Il sembla sur le point de se laisser aller à quelque verte réplique. La raison le retint. Son attention parut se porter ailleurs. Quelque indifférence qu'il affectât toutefois, en entendant qualifier Louis XVIII de Jacobin par ce vieux séide de la monarchie absolue, il eut peine à réprimer un sourire.

— Alors, monsieur le bonnetier, vous êtes partisan de la Charte, vous ! continuait l'ultra gouaillieur.

M. Grimblot se sentait dans ses petits souliers. Partisan de sa seule tranquillité, il ne disait plus ni oui ni non.

— Vous êtes de ces turbulents Parisiens qui ne songent à faire pièce au pouvoir que le jour où il est sage par hasard. Bonnes gens, que le

rétablissement du droit d'aînesse courrouce, que la loi sur le sacrilège indigne, qui illuminent le jour où on leur retire la loi d'amour, la première loi raisonnable sur la presse, la seule qui la traitât selon ses mérites.

— Diable d'homme ! pensait M. Grimblot en regardant autour de lui avec inquiétude, il aurait intérêt à me faire parler qu'il ne s'y prendrait pas autrement.

Le pauvre bonnetier considérait la portière avec envie. Au premier relai, il n'eut rien de plus pressé que de descendre pour aller se réfugier dans la rotonde.

La fatalité l'y poursuivit sous la figure d'un personnage qu'à sa tournure martiale il était aisé de reconnaître pour un ancien militaire. C'était en effet un ex-officier, de ceux que le nouveau régime avait licenciés en les réduisant à la demi-solde. Sous le même prétexte des élections prochaines, ce nouveau voisin lui commença une antienne essentiellement différente.

— Vous êtes électeur, vous ! vos trois cents francs de contributions vous donnent le droit d'émettre une opinion les jours où l'on consulte le pays. J'espère bien que vous vous ferez notre mandataire à tous en infligeant au ministère un rude échec ?

M. Grimblot, interloqué, manifesta du geste qu'il lui répugnait d'aborder de semblables questions.

— Vous n'allez pas le défendre, j'imagine, le ministère ! Où sa politique louche pourrait-elle recruter des partisans ? En vérité, cela est unique. Un gouvernement basé sur la Charte qui ne voit d'ennemis que dans les défenseurs de la Charte ! La Constitution attaquée par ceux-là précisément qui ont mission de la défendre ! On ne reverra jamais cela.

Visiblement embarrassé, M. Grimblot toussa pour se donner une contenance.

— Les misérables ! qui ne se sont accrochés au pouvoir que pour servir les vieilles rancunes d'un parti détesté ! Ils accumulent en vain les lois restrictives de toutes libertés, en vain ils cherchent à étouffer le cri de l'opinion, à bâillonner la presse, le siècle avance, il broiera un jour ou l'autre ces pygmées dans sa marche.

M. Grimblot était suffoqué. Il ouvrit le carreau.

— Conducteur ! conducteur ! arrêtez ! cria-t-il.

Cet arrêt inopiné fit sensation. On se demandait de tous côtés ce qui arrivait.

— Je ne peux pas rester ici ! gémissait le bonnetier sans autre explication.

— Où voulez-vous que je vous mette ? demanda le conducteur. Il n'y a plus de place qu'en lapin, à côté de moi.

— Soit, j'irai à Paris en lapin.

— Il ne fera pas chaud cette nuit.

— Ça m'est égal.

La place de M. Grimblot dans l'intérieur avait été prise presque immédiatement par un nouveau venu enveloppé d'une ample redingote. Sur son col noir haut monté s'évasait une tête béate, rubiconde, aux paupières lourdes, aux lèvres lippues, type à la fois vulgaire et sensuel que surmontait un chapeau aux ailes retroussées, légèrement incliné sur le côté droit de la tête.

Peu soucieux d'abord de ce qui se disait autour de lui, il ne tarda pas à prêter une oreille surprise aux propos de toute sorte dont le Gascon, mis en train par son déjeuner, égayait l'assistance. Il paraissait avoir une foi modérée dans l'intimité ministérielle dont se targuait ce personnage aux vêtements râpés, mais son attention s'éveillait aux évidentes contradictions qu'une faconde trop peu réfléchie amenait sur les lèvres de Capoulade.

Pendant ce temps, le jeune homme brun, se laissant aller au charme du présent, heureux peut-être d'échapper à des préoccupations plus graves, rêvait. Au moment où M. Grimblot descendait précipitamment de l'intérieur, la compagne de la jeune fille avait dit :

— Prenez garde, Andrée !

Il savait maintenant le petit nom de la voyageuse. Apprendre le petit nom d'une femme qui tient déjà votre attention et votre pensée, c'est presque entrer dans son intimité par surprise ; c'est connaître quelles irrésistibles syllabes lui feraient, à un moment donné, tourner la tête et lever les yeux sur vous, c'est être transporté soudain aux heures où l'on se parle seul à seul... Andrée, Andrée ! il répétait ce nom tout bas et le trouvait joli... peut-être parce que c'était elle qui le portait.

Quand, au petit jour, la diligence entra dans Paris, avec quelque retard, car un léger accident s'était produit en route, ni lui, ni sa voisine, n'avaient échangé une parole de plus. Rue Notre-Dame-des-Victoires, sous le porche des Messageries, attendait un personnage, que la jeune fille reconnut de loin, car elle lui fit un signe joyeux. Cet individu s'élança, et, au moment où la portière s'ouvrait, la reçut dans ses bras. Le jeune homme les vit

s'étreindre, il les entendit échanger ces phrases entrecoupées qui traduisent la joie de se revoir, l'impatience avec laquelle on s'attendait. Puis, ils s'éloignèrent ensemble, l'enfant au bras de son père.

Celui qui les regardait fit un mouvement pour s'attacher à leurs pas mais il eut la sagesse de le réprimer aussitôt. Il tourna seulement la tête du côté de la jeune fille pour la suivre des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu, comme on suit, au fond du ciel, la traînée lumineuse d'une étoile dont on voudrait garder dans sa mémoire la fuyante image.

Tandis que M. Grimblot, pestant contre les voyages, descendait du cabriolet en éternuant sous sa casquette à oreilles, Capoulade demandait à haute voix quel était le premier hôtel de Paris, pour y descendre.

— Je vous conseillerais l'hôtel de Rhin-et-Moselle, place Vendôme, dit l'homme à la grande redingote, qui avait pris place le dernier dans la voiture.

— Est-ce que je serai bien là, au moins ? demanda Capoulade avec importance. Vous entendez, je ne regarde pas à la dépense...

— C'est là que descendent tous les ambassadeurs. Vous y serez traité comme un prince.

— A merveille ! c'est justement ce qu'il me faut. Merci mille fois, cher monsieur ; vous me rendez un vrai service. Si je puis jamais, de mon côté, vous être utile... Vous savez, je suis parent du ministre...

Sur quoi, tirant de sa poche un écu de trois francs, l'avant-dernier qui lui restât, et le jetant à un gamin qui tournait autour de la voiture :

— Té ! prends ma valise, toi, et conduis-moi.

Puis il s'éloigna superbement, après avoir assuré tous ses compagnons de route de son éternelle amitié.

— Drôle de personnage ! disait l'homme à la longue redingote, resté pensif, ça dit tantôt blanc, tantôt noir ; c'est mis comme un Savoyard et ça prodigue l'argent comme un Anglais. Je serais bien étonné si... Voyons donc... Au fait, c'est mon chemin.

Et il emboîta le pas du Gascon.

Capoulade, tout en descendant la rue Notre-Dame-des-Victoires avec son guide, inspectait les maisons à sa droite et à sa gauche. Il venait de s'engager depuis un moment dans la rue des Petits-Pères, lorsque tout à coup il siffla le gamin.

— Arrête, lui dit-il, j'ai mon affaire,

Il avait avisé, à l'entrée de ce passage des Petits-Pères, qui a été absorbé depuis par la rue de la Banque, une misérable lanterne, sur laquelle une lampe mourante permettait de déchiffrer encore, en caractères à demi effacés, l'inscription :

Chambres et cabinets meublés.  
On loge à la nuit.

L'homme à la longue redingote vit avec stupéfaction le Gascon disparaître dans le piteux établissement que cette lanterne signalait.

— Demander le premier hôtel de Paris et descendre là, pour le coup, voilà qui est fort !

Et il continua son chemin, livré à d'étranges réflexions.

## II

### LE FILS DU RÉGICIDE

Quelques heures après l'arrivée de la diligence que nous avons vue déversant ses voyageurs dans la cour des Messageries, le jeune homme brun, celui que Capoulade appelait déjà « son ami Leclerc », se présentait dans une maison de la rue de l'Échiquier, et, s'étant adressé au premier étage, sur l'indication du concierge, y demandait madame Fauvel.

La femme de chambre manifestant le doute que sa maîtresse fût visible pour qui que ce fût d'aussi bonne heure, il pensa lever toute hésitation en jetant à la hâte un seul mot, son prénom, sur un bout de papier. En effet, à peine la domestique eut-elle remis ce nom à sa maîtresse, que celle-ci se leva précipitamment, jeta sur ses épaules un peignoir, et accourut.

D'après ses ordres, le jeune homme venait d'être introduit dans le salon.

— Georges ! balbutia-t-elle, très-émue.

Et, voyant que la porte de la pièce était restée entr'ouverte, elle l'alla fermer discrètement.

Lui, la regardant avec un sourire, paraissait jouir de cette surprise à laquelle se mêlait un peu d'effroi. Il alla vers elle.

— Chère sœur !

Les deux jeunes gens restèrent un moment embrassés. Puis elle le fit asseoir.

— Toi ici ?

— Tu n'en reviens pas !

— Imprudent !

Il tira de sa poche un papier qu'il déplia devant elle.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? dit-elle.

— Mon passe-port.

Et lui montrant du doigt la désignation inscrite sur cette pièce :

— Provisoirement, je m'appelle Leclerc.

— Un faux nom ! s'écria Cécile dont l'inquiétude parut redoubler.

— Puisqu'il y a danger à dénoncer mon nom véritable.

— Et si l'on vient à savoir que le prétendu Leclerc s'appelle Georges Tellier !

Georges Tellier, tel était, en réalité, le nom du jeune homme. Il avait eu pour père ce Tellier envoyé par le département de Seine-et-Marne à la Convention, et qui préféra mourir d'une mort fatale et volontaire plutôt que de porter la honte d'une capitulation morale que sa dignité réprouvait.

Député en Beauce par la Convention, en 1793, afin d'y calmer l'effervescence causée par la loi récente. du maximum sur les grains, Tellier se vit bientôt menacé par une foule que ses intérêts lésés rendaient aveugle, affolée. L'hôtel du Grand-Monarque où il était descendu, à Chartres, fut assailli, la chambre qu'il occupait forcée, envahie. Après l'avoir trainé à la maison commune, les révoltés lui mettant la plume à la main, avec des hurlements et des injures le sommèrent d'avoir à signer une nouvelle taxe contraire aux intérêts qu'il venait défendre. Seul en proie à ces furieux il leur eût tenu tête jusqu'au bout ; mais sa ténacité eût pu être fatale aux membres du conseil municipal présents à cette scène. Les armes des révoltés se levaient déjà sur la tête de ces malheureux. Pour les sauver d'un péril imminent il céda. Et triomphants les meneurs emportaient ce papier arraché à son impuissance ; mais à peine avaient-ils franchi le seuil que Tellier, frémissant de douleur et de honte, se dit qu'en même temps que ce papier ils emportaient son honneur. Alors, juge sévère de lui-même, il tourna contre son front un pistolet et se fit sauter la cervelle.

En mourant, ce martyr du devoir laissait deux enfants à sa veuve. Orpheline avant sa naissance, Cécile n'avait jamais connu son père. Georges, lui, n'avait que deux ans lors de cette fin prématurée. Tous deux avaient été élevés stoïquement par leur mère, qui avait eu du moins cette consolation en quittant-la vie de voir son fils capable de fournir une carrière honorable, et sa fille unie à un grand manufacturier dont le tendre attachement autant que la haute position assurait son avenir.

Mais l'homme édifie ses rêves sur un sable mouvant. La mort subite de M. Fauvel avait tout à coup rompu la chaîne de ce bonheur. Rendue à l'isolement, Cécile, assez riche d'ailleurs du bien que son mari lui avait reconnu en l'épousant, se voyait disputer par d'avidés héritiers les débris d'une fortune qui devait lui revenir tout entière. Quant à Georges, impliqué dans un de ces innombrables complots que la Restauration vit et quelquefois fit éclore, il avait cru prudent de passer en Espagne où il avait aisément trouvé à employer ses talents d'ingénieur.

Quoique sa participation au mouvement dont il avait été dénoncé comme un des complices, ne fût pas prouvée, Georges avait bien fait pour sa tranquillité de s'expatrier ; car le nom qu'il portait suffisait à une telle époque pour le signaler aux rancunes de la réaction blanche. Son père était du nombre de ceux qui, ayant à se prononcer sur la culpabilité de Louis XVI, avaient laissé tomber un « oui » dans l'urne, et qui, interrogés sur la nature du châtement à infliger, avaient répondu sans trouble : « la mort. » Pour les royalistes au pouvoir, il était « le fils du régicide », le bouc émissaire chargé de leurs invectives et poursuivi par leur colère.

On comprend maintenant l'inquiétude que Cécile avait peine à maîtriser, et qui jetait une ombre à travers la joie qu'elle devait naturellement éprouver de revoir, après un long intervalle de trois ans, son frère bien-aimé.

— Qu'est-ce qui t'amène à Paris ? lui demanda-t-elle.

— Un service à rendre. Les élections générales ne peuvent tarder. Tout le monde les sent imminentes. La Chambre a beau avoir voté la septennalité, elle ne peut engager le passé. Dans l'esprit des électeurs elle n'a été nommée que pour cinq ans, et, ces cinq ans révolus, elle doit solliciter d'eux le renouvellement de son mandat.

— Et c'est la probabilité d'élections prochaines qui te fait accourir. Prends garde ! La propagande libérale est dangereuse à entreprendre... Pour toi surtout.

— Sois tranquille. Il ne s'agit pas de soutenir notre cause de ma personne, mais seulement de ma plume. Tu connais Évariste, le rédacteur du Pilote, un de mes bons camarades. Le pauvre garçon est en ce moment cloué au lit par la fièvre, incapable de faire œuvre de sa pensée pas plus que de ses doigts. Le collaborateur qui le supplée est, paraît-il, en dépit de ses efforts, bien insuffisant, au moins en ce qui touche la partie importante du journal, importante en ce moment surtout : la politique militante. Évariste s'inquiétait, à l'approche évidente d'un grand mouvement électoral, de ne pouvoir garder son rang dans les feuilles de l'opposition, de manquer une si belle occasion d'imprimer à l'opinion la direction qui est la nôtre ; il s'est souvenu que j'avais été son collaborateur au Nain jaune. Nous avons appris là ensemble autrefois à lancer l'idée comme on décoche un trait, à frapper l'ennemi au cœur tout en gardant le sourire aux lèvres. Dans sa détresse, Evariste s'est tourné vers moi. Il a fait appel à ma vieille amitié. « Viens si tu es libre. Tu travailleras pour moi sans qu'on le sache. Ci-joint un passe-

port qui te déguisera, pour peu que tu hésites à franchir la frontière sous ton vrai nom. » Momentanément j'étais libre. J'ai répondu : « C'est bien. » Et me voilà.

— Il est tard pour te faire des objections.

— Va, ne m'en fais pas, chère sœur. Avant de partir, j'ai tout pesé. J'agis en connaissance de cause. Mon avis est que, dans un moment aussi solennel, lorsque pour sept ans l'avenir de nos libertés va se trouver en jeu, tous, les plus humbles comme les plus forts, doivent, dans la mesure de leurs moyens, travailler au triomphe des idées dans lesquelles ils voient le salut du pays. En pareil cas, il n'y a pas de petits efforts, il n'y en a pas de superflus.

— Je ne te dirai donc qu'un mot : Sois prudent ! — Où loges-tu ?

— Nulle part encore. Je suis arrivé cette nuit par la voiture de Bordeaux. Laissant mon petit bagage aux Messageries, j'ai remis à plus tard pour chercher un hôtel. Je voulais prendre un peu l'air avant de venir te réveiller. J'ai vu le jour se lever dans les rues, que je prenais une joie enfantine à reconnaître telles que je les avais laissées. Ah ! je respirais !... J'avais besoin de cette promenade matinale pour me remettre de tant d'heures de diligence forcée.

— Veux-tu t'installer ici ?

— Ma première pensée avait été , je ne te le cache pas, de te demander l'hospitalité. Mais, réflexion faite, mieux vaudra que je me cache ailleurs. Près de toi, n'est-il pas facile de soupçonner qui je suis ?

— On ne connaît ici que madame Fauvel.

— Soit, mais alors autre embarras. Madame Fauvel est veuve ; elle est jeune, elle est jolie ; on n'est pas obligé de savoir que c'est son frère qu'elle loge chez elle, d'autant moins que je tiens à ne pas être nommé.

— De sorte qu'en restant, tu me compromets, fit Cécile souriante. Eh bien ! j'en prends mon parti ; au risque d'être compromise, je veux te voir, et beaucoup. Tu chercheras ailleurs, si tu le crois plus prudent. En attendant, reste ici ce qu'il te plaira, le temps au moins de trouver une retraite convenable.

— Soit, dit Georges en se levant, j'accepte donc. Tu es sûre de tes domestiques, au moins ?

— Sois tranquille ! ma femme de chambre m'est très-attachée, elle est discrète ; et d'ailleurs, je ne reçois personne.

— Personne ? fit Georges étonné.

Elle parut se troubler un peu, mais reprenant aussitôt son assurance, elle affirma :

— Personne.

Une figure pourtant venait de traverser sa pensée : celle d'un homme qui, depuis quelque temps, la poursuivait avec une assiduité étrange, se retrouvant partout où elle allait, s'imposant à elle avec cette ténacité âpre, quoique discrète, qui, par l'anxiété de l'inconnu, est faite, mieux qu'une passion déclarée, pour jeter le trouble dans un cœur de femme.

A peine connaissait-elle cet homme depuis un mois. Elle l'avait rencontré pour la première fois dans un bal que la femme d'un financier bien connu, madame Evrard, offrait, à l'occasion des fiançailles de sa fille, dans son charmant hôtel de la rue Chantereine.

Sans l'affectueuse insistance de madame Evrard, qui était une de ses bonnes amies, il est peu probable que Cécile se fût rendue à cette invitation, son deuil étant encore, à son avis, trop récent. Mais madame Evrard, qui tenait précisément à soustraire la jeune femme à ses idées noires, s'était montrée si persuasive qu'elle l'avait décidée.

Cécile, faisant toilette pour la première fois depuis plus de deux ans, était venue se mêler quelques heures à cette foule qui encombraient les salons de son amie, rendez-vous ordinaire de la société libérale, où l'on se montrait, avec un respect ému, les chefs militants du parti : Laffitte, Casimir Périer, Benjamin Constant.

A travers une atmosphère toute chargée du parfum des fleurs, du parfum plus pénétrant encore des aromates allumés dans des cassolettes suivant la mode de l'époque, circulaient les hommes en habit bleu à boutons d'or, haut de collet, bouffant des épaules avec le jabot de batiste, les bas de soie à jours, le pantalon collant ou demi-collant boutonnant au-dessus de la cheville ; les femmes décolletées, en robe courte à larges manches, parées d'écharpes et de bijoux, des gants de peau sans boutons moulant jusqu'au coude leurs bras nus. Mais les jupes brodées d'or, d'argent ou de soie, traversées de riches garnitures ou de guirlandes, pâlissaient devant l'édifice audacieux et éclatant des coiffures.

Ce n'étaient que toques à jour, que hardis bérêts, que turbans de gaze sur de volumineuses assises bouclées ; que cheveux nattés en corbeilles d'où s'échappaient des bottes de fleurs ; que coques immenses lancées vers le ciel en manière de moulins à vent, ouvrages savants à travers lesquels s'entre-croisait tout un feu d'artifice. de plumes d'autruches, de queues de

marabout et d'oiseaux de paradis, ou bien au sommet desquels se dressaient sur leurs tiges branlantes des arbustes stupéfaits.

Les « merveilleuses », quelle que fût leur coiffure, avaient toutes trouvé moyen d'y introduire le bandeau d'or, de perles ou de diamants qui se posait de biais d'une tempe à l'autre. Les « beaux-fils », eux, arboraient comme gilet de dessous des étoffes de satin lilas ou bleu-clair et le demi-collant de casimir blanc à boutons de nacre sur des bas à jour gris de lin.

A leur jupe plus courte, laissant voir le bas de soie sur lequel se croisaient les étroits rubans du cothurne, ainsi qu'au bouquet de fleurs qu'elles portaient au côté, on pouvait reconnaître sans hésiter les jeunes femmes disposées à danser. Le bouquet de côté, dans sa langue muette et provoquante, disait alors au cavalier : « Vous pouvez venir à moi. »

Cécile, en se trouvant au milieu de tant de parures nouvelles, eut presque honte de la toilette, d'une rare élégance pourtant, qu'elle avait tirée le matin des cartons ; ses premières paroles à madame Evrard furent pour lui demander grâce en faveur de sa robe.

— Elle te sied à ravir ! se récria madame Evrard.

— Oui, mais elle n'est plus à la mode. Je suis presque dans un fourreau, et c'est à peine si j'ai un soupçon de gigot à mes manches.

— Bah ! des manches, une robe de bal en a si peu. Laisse donc que je te regarde, coquette.

Et, l'embrassant de tout cœur :

— Va, tu es charmante !

Cécile était mieux que charmante, en vérité ; elle était belle, avec sa tête brune aux cheveux de jais, que ses yeux éclairaient d'une lueur intelligente et vive. Une écharpe de dentelle noire, jetée sur ses épaules et sur ses bras aux tons de maïs, tranchait sur le fond clair de sa robe, de cette nuance vert-tendre qu'on appelait alors « eau du Nil ».

Lorsque, après un tour fait dans les salons au bras de son amie, elle s'assit à côté d'elle, et que la chaleur lui fit rejeter l'écharpe qui la voilait à demi, ce fut comme une révélation soudaine de toutes les grâces de la femme. De ses épaules blondes, où l'on eût dit que le soleil d'Italie avait laissé la trace d'une caresse, jusqu'à son pied découvert qu'emprisonnait un cothurne de même ton que sa robe, l'œil ébloui pouvait suivre sur sa gorge nue, sur son corsage tendu, à travers les plis du fourreau qui moulait ses hanches, la ligne harmonieuse et superbe de son corps, tandis que ses

cheveux noirs, redressés hardiment sur la nuque, faisaient à son front radieux comme un casque de déesse.

Elle était admirable ainsi, perdue pourtant au milieu de cent autres aux toilettes plus voyantes et plus chamarrées, aux cheveux surchargés de fleurs, de bandeaux étincelants et de la dépouille de tous les oiseaux rares. D'autant plus perdue que dans le brouhaha de la fête elle semblait chercher de préférence un isolement discret. Il était difficile pourtant que les gens de goût, pour qui la grâce native l'emporte sur l'éclat emprunté, fussent longs à la remarquer.

### III

#### M. DANGELY

Celui qui tarda le moins à observer la nouvelle venue était un homme de bonne tenue, d'apparence jeune encore, bien qu'à le regarder de près on pût voir ses traits marqués d'une flétrissure précoce. Dans la pâleur mate de son front, sur lequel ses cheveux rares étaient ramenés en boucles, suivant la mode d'alors, dans le mouvement nerveux de ses lèvres, dans l'éclat inquiet et quelquefois inquiétant de son regard se trahissait, comme par une démonstration muette, le trouble d'une vie longtemps agitée. Son visage s'éclairait-il d'un sourire, aussitôt disparaissait toute impression pénible. On n'avait plus devant soi qu'un homme du monde, bien fait de sa personne, et de façons courtoises.

Jusqu'à l'entrée de madame Fauvel, ce personnage n'avait cessé de circuler à travers les groupes, donnant ici une poignée de main, esquissant ailleurs un salut plus grave, ou prêtant l'oreille à des conversations que son attitude paraissait approuver. Mais Cécile parut, et elle absorba aussitôt toute son attention. Profitant d'un moment où madame Evrard quittait son amie, il s'empressa de la rejoindre.

— Près de qui étiez-vous donc assise ? lui demanda-t-il vivement.

— Vous voulez parler de cette jeune dame en robe verte ? C'est une de mes amies, madame Fauvel. Vous ne la connaissez pas ?

— Non.

— En effet, elle ne vient plus depuis longtemps à mes soirées. Il y a quelques mois, elle portait encore le deuil de son mari.

— Ah ! elle est veuve ?

— Oui. Elle avait épousé M. Fauvel, le manufacturier. Vous n'êtes pas sans l'avoir connu ? Un homme riche, bien posé. Ah ! c'était un couple charmant.

Et, reprenant son rôle de maîtresse de maison :

— Vous devriez la distraire. Voulez-vous que je vous présente à elle ?

— J'allais précisément solliciter de vous cette faveur.

— Ah ! ah ! vous la trouvez jolie ?

— Adorable !

Mme Fauvel revint vivement vers son amie.

— Cécile, je te présente M. Dangely, un de nos bons amis ; un homme d'esprit... et de beaucoup de goût.

Elle avait appuyé sur ce dernier membre de phrase. M. Dangely fit mine de se récrier.

— Pas un mot ! dit madame Evrard souriant, ou je fais mes preuves.

M. Dangely s'approcha de Cécile. Certes il avait dans le cours de sa vie aventureuse, traversé bien des passions et bien des émotions ; mais, en s'approchant de la jeune femme, il se sentait, avec étonnement et avec joie, troublé et presque timide comme un écolier.

— Je suis heureux, madame... bien heureux, de l'occasion qui m'est donnée de vous rencontrer.

Un mensonge, qui ne demandait pas grande imagination, lui vint à l'esprit. Il poursuivit hardiment :

— J'ai beaucoup connu monsieur votre mari.

— Ah ! fit Cécile avec intérêt.

Elle était trop naturelle et trop sincère pour supposer qu'on voulût la tromper.

— Oui, reprit-il, ce cher Fauvel était un de mes plus anciens camarades. Nous avons fait nos classes ensemble. C'était un admirable cœur. Je serais fier, et il me serait doux de retrouver auprès de sa veuve un peu de cette amitié dont il m'honorait.

La conversation commencée sur ce pied devait prendre un tour facile d'intimité et d'abandon. M. Dangely, qui avait surpris dans le regard attendri de sa belle interlocutrice un mouvement de reconnaissance lors de sa première appréciation de M. Fauvel, n'eut rien de plus pressé que de continuer l'éloge du défunt. Il se remettait peu à peu, et paraphrasait avec habileté les quelques indications que lui fournissaient-les répliques de la jeune veuve.

Après avoir ému madame Fauvel par le récit de prétendus souvenirs, il sut la faire sourire en passant la revue de certaines toilettes excentriques comme il s'en trouve heureusement dans toutes les fêtes pour la plus grande distraction de la galerie. Sans être très-méchant, on peut se divertir aux dépens des voisins. Un peu de critique excite l'esprit, le fait valoir, tout comme au bord de la paupière un trait de kohol donne de l'éclat à l'œil. Et qu'importe le moyen d'ailleurs, pourvu qu'on ait fait paraître, dans

l'interstice de deux lèvres de pourpre, un éblouissement de dents blanches ? Entrer en partage dans les sourires d'une femme, c'est peut-être pénétrer plus profondément encore dans son intimité qu'en partageant ses émotions tristes.

L'occasion était belle pour Dangely, critiquant les autres, d'adresser par compensation à sa voisine les plus chauds compliments. Il s'abstint pourtant, sentant cette nature intelligente et droite hostile aux banals éloges ; mais ce que sa bouche taisait par calcul, ses yeux ardents, eux, le lui disaient. Leur admiration incessante célébrait, mieux que n'eussent fait toutes paroles, l'élégance, la grâce, la beauté radieuse de la jeune veuve.

Cécile, malgré toute sa raison, était trop femme pour ne pas se laisser aller à la flatterie, innocente en apparence, de cet hommage muet. Cependant la vivacité du regard qui ne la quittait plus finit par l'embarrasser. Elle se leva sous prétexte de rejoindre son amie. M. Dangely parut s'écarter discrètement ; mais de loin il ne cessa de la suivre des yeux. Une invincible attraction, un âpre désir le poussaient vers cette femme, qu'une demi-heure auparavant il ne connaissait pas. Dès lors, pas un de ses mouvements ne lui échappa. Il la suivit de pièce en pièce, s'enivrant de sa vue comme d'une liqueur capiteuse, aspirant, comme à une ineffable joie, au moment de l'approcher encore, s'inquiétant de la sentir trop admirée, souffrant de la voir parler à d'autres.

La jeune femme ne put se défendre d'un tressaillement lorsque Dangely se retrouva près d'elle. Ce regard trop éloquent, qu'elle n'avait cessé de surprendre à distance, la troublait.

— M'accorderez-vous l'honneur de danser cette valse avec moi ? lui demanda-t-il.

Elle s'excusa.

— Vous n'aimez peut-être pas la valse ?

— Si, mais en vérité je ne sais plus comment on danse.

— Vous vous le rappellerez bien vite... Si vous voulez me faire la grâce de m'accepter pour cavalier...

Il insista. Elle finit par prendre son bras. Un moment après, il se lançait avec elle dans le tourbillon des danseurs, frissonnant de la sentir appuyée à son épaule, d'envelopper de son bras cette taille souple et gracieuse. A peine avaient-ils fait quelques tours qu'elle s'arrêta chancelante :

— Je suis tout étourdie, lui dit-elle. Je ne sais plus valser. Que vous disais-je !

En la voyant, pâle, chercher, pour se soutenir, un appui près de Dangely, madame Évrard était accourue.

— Qu'as-tu, ma chère Cécile ?

— Rien. Un étourdissement. Cela va passer.

— Veux-tu prendre quelque chose ?

— Non, merci.

— Repose-toi.

Cécile vit qu'elle allait rester seule encore avec M. Dangely.

— Non, j'aime mieux circuler.

Et elle reprit le bras de son amie. Quelques moments après, la tête enveloppée de nouveau dans ses dentelles noires, elle s'apprêtait à descendre l'escalier pour regagner la voiture qui l'avait amenée, lorsque, sur le palier, elle retrouva devant elle son obstiné cavalier.

— Quoi ! vous partez si tôt, madame ? soupira-t-il avec le ton d'un profond regret.

— Mais, pour moi, c'est fort tard, monsieur, lui dit-elle.

Et, voulant couper court, elle le salua d'un signe de tête et ramassa ses jupes pour descendre. Dans ce mouvement, un bracelet mal attaché glissa sans bruit du bras de la jeune femme dans les plis de sa robe. Dangely ne le vit tomber sur le tapis que comme elle avait déjà fait quelques pas en avant. Son premier mouvement fut de le ramasser, son second de le lui rendre. Par réflexion pourtant, il le garda dans la main. Elle ne le réclamait pas. Sûr de n'avoir pas été observé, il le glissa dans sa poche ; puis il se fit remettre vivement son chapeau, son manteau et descendit derrière elle. A la porte, il se jeta dans un fiacre.

— Où conduirai-je monsieur ? demanda le cocher.

— Vous suivrez à distance la voiture où vous voyez monter cette dame.

Il s'assura ainsi par lui-même de la rue et de la maison où demeurerait madame Fauvel. Le lendemain, il se présentait chez elle dans la matinée Dangely, cette fois, était plus maître de lui.

— Vous me pardonnerez, dit-il après s'être incliné profondément, l'indiscrétion apparente de ma visite quand vous en saurez le motif. J'avais hâte de vous rassurer à l'égard d'un bijou que vous avez cru perdu peut-être...

— Mon bracelet ! dit madame Fauvel, qui parut respirer, comme si l'apparition de son trop matinal visiteur lui eût donné de plus sérieuses appréhensions.

— Précisément. Le hasard me l'a fait trouver hier au soir sur le palier, trop tard malheureusement pour pouvoir vous le restituer aussitôt. Après avoir pris votre adresse, je me suis empressé ce matin de vous l'apporter dès que j'ai cru pouvoir me présenter. Je craignais que vous ne fussiez inquiète...

— En effet, je suis particulièrement attachée à ce bijou. Combien je vous sais gré, monsieur !...

— Oh ! il est inutile de me remercier, madame, je suis déjà payé de ma peine. On aurait pu transcrire au revers de ce bracelet le joli quatrain qu'un galant du dernier siècle traçait sur un collier de levrette. Vous le connaissez apparemment :

Je ne promets point de largesse  
A celui qui me trouvera ;  
Qu'il me rapporte à ma maîtresse :  
Pour récompense il la verra.

En vile prose, c'est acheter à trop bon compte, madame, le plaisir de vous revoir un instant.

— Je ne sais si je dois me fâcher ou vous pardonner, dit Cécile, dont le visage troublé exprimait un réel embarras.

— Vous, fâchée contre moi ! s'écria Dangely, mettez alors que je n'ai rien dit.

— Soit, quittons-nous plutôt bons amis, monsieur.

— Vous m'accordez plus que je n'aurais jamais osé vous demander, s'écria Dangely ; ce titre d'ami...

— Mais, monsieur, on ne sait comment vous parler, vraiment. A chaque mot, vous attachez une intention.

— Oh ! ne vous reprenez pas, madame. Pourquoi ne serais-je pas votre ami au même titre que ceux que vous connaissez de plus vieille date ? Ils auront pu vous assurer plus souvent de leur zèle ; nul d'entre eux, à coup sûr, n'aura mis à votre service autant de respect et de dévouement.

Il la regardait, plus belle encore peut-être dans son négligé coquet du matin qu'elle ne l'était sous sa triomphante toilette de la veille. Le trouble

qui voilait légèrement ses yeux, et qui communiquait un imperceptible frémissement à ses lèvres, ajoutait comme une saveur de plus à la grâce de la jeune femme. Elle se taisait. Il fit un mouvement pour sortir. Au moment de la quitter pourtant, il se retourna.

— Me permettrez-vous de venir, de temps à autre, prendre de vos nouvelles ?

— Je reçois très-peu, dit Cécile, évitant de répondre d'une manière catégorique.

— J'emporte du moins l'espoir de vous revoir ailleurs quelquefois, puisque vous m'interdisez votre porte.

— Ai-je dit que je vous l'interdisais ? fit Cécile embarrassée.

Un éclair passa dans les yeux de Dangely. Il s'inclina, moins pour saluer Cécile que pour lui dérober sa joie.

De ce jour il imagina vingt prétextes pour se présenter de nouveau. Imposant silence à la passion toujours grandissante qui s'était emparée de lui, il sut se faire humble, réservé, discret. Comment Cécile ne l'eût-elle pas accueilli ? Sous quel prétexte eût-elle tenu rigueur à un galant homme, à elle présenté par une de ses meilleures amies, causeur agréable qui ne réclamait pour toute faveur que le plaisir de l'entretenir un instant. Subissant d'une manière inconsciente l'influence captieuse de cet esprit habile, elle se laissait aller à lui accorder sa confiance. Et comment, à voir son visiteur toujours respectueux, n'attendant en apparence que l'heure où il pourrait lui montrer toute l'étendue de son dévouement, eût-elle soupçonné les pièges que lui tendaient un langage soumis et une attitude irréprochable ?

Était-ce le désir de ne pas alarmer Georges ? l'hésitation à avouer des relations troublantes ou le besoin de se persuader à elle-même que cette intimité nouvelle ne comptait pas dans sa vie qui avait fait affirmer deux fois par madame Fauvel, à son frère, qu'elle ne recevait personne ? Quoi qu'il en soit, le hasard ne devait pas tarder à rendre vaine une dissimulation qui pouvait du reste n'avoir pas été calculée.

Le lendemain de son arrivée, comme Georges se disposait à sortir, un visiteur inattendu l'obligea à rebrousser chemin, du salon où l'on introduisait le nouveau venu, dans la chambre de sa sœur. Le visiteur n'était autre que Dangely. Le mouvement de porte qui se produisait à son entrée ne lui échappa point. Il crut que madame Fauvel, non préparée à le recevoir,

rentrait chez elle ; et il se disposait à attendre, lorsqu'il la vit, avec surprise, paraître à l'extrémité opposée du salon.

La femme de chambre ayant avoué la présence de sa maîtresse, Cécile n'avait osé recourir, pour écarter l'importun, à un mensonge trop transparent. Cependant l'émotion qu'elle eut peine à maîtriser dit assez clairement à Dangely l'embarras que causait sa visite inattendue. Les quelques mots que tous deux échangèrent se ressentirent de ce trouble dont le motif échappait au nouveau venu. Il comprit toutefois qu'on avait hâte de le renvoyer, et il allait s'exécuter galamment, quand un chapeau et un manteau d'homme jetés sur un meuble attirèrent son attention. Dangely pâlit, mais poursuivant le mouvement qu'il avait commencé pour se lever :

— Je vois que je vous gêne, madame, dit-il avec une certaine amertume, car vous n'êtes pas seule.

Ce fut au tour de Cécile à pâlir. Elle s'effrayait de dénoncer à qui que ce fût, même à un homme qu'elle avait lieu de considérer comme un ami, la présence de son frère à Paris.

— En effet, balbutia-t-elle, j'ai là un... un de mes parents... de passage à Paris... Monsieur...

Le maudit nom ne lui vint pas tout de suite.

—... M. Leclerc...

Devant la fixité du regard de Dangely, elle avait réellement peur. Était-ce pour elle ? Était-ce pour son frère ? Elle se remit pourtant.

— Mais j'ai l'air de le cacher vraiment ! se dit-elle. Et pensant que, puisqu'un fâcheux hasard trahissait à un étranger la présence de Georges, mieux valait ne pas sembler faire de cette présence un secret :

— Je tiens fort à vous le présenter.

Elle entra dans sa chambre ; quelques paroles y furent échangées, que Dangely, aux aguets, s'efforça vainement de surprendre ; puis madame Fauvel reparut accompagnée de Georges.

— M. Leclerc, dit-elle à Dangely, en lui montrant son frère.

Et désignant à Georges le visiteur :

— M. Dangely, un ami de madame Évrard.

Georges se fût passé de la présentation. Cependant, pour ne pas faire mauvaise mine à un étranger que ses relations lui dénonçaient déjà pour un coreligionnaire politique, il tendit la main à Dangely avec une formule de politesse.

Dangely murmura de son côté un banal compliment. La main dans celle de Georges, il le regardait d'un œil inquisiteur et soupçonneux. Qu'était-ce que cet individu qui se dressait entre madame Fauvel et lui ? Sa jalousie, subitement éveillée, croyait deviner dans le jeune homme un rival. Il s'efforça pourtant de surmonter son trouble, et, d'une voix qu'il essaya de rendre ferme :

— Vous êtes à Paris depuis peu, monsieur ?

— Depuis hier seulement, s'empressa de répondre Cécile, qui sentait Georges mal à l'aise.

— Et vous pensez y rester longtemps ?

— Je ne sais encore, dit le jeune homme.

— Assez, je présume, pour que nous ayons le plaisir de vous revoir ?

— Je l'espère, monsieur.

Georges avait hâte de rompre cet insignifiant échange de politesses. Pour écarter l'importun, il alla prendre son chapeau sur le meuble où il l'avait laissé.

— Vous me pardonnerez aujourd'hui si je ne vous tiens pas plus longtemps compagnie, dit-il à Dangely, j'allais sortir.

Puis, s'adressant à Cécile :

— Un mot seulement, je vous prie...

Cécile fit un pas vers lui ; mais Dangely la prévint.

— Je n'étais venu, dit-il vivement, que pour prendre des nouvelles de madame, et j'allais moi-même me retirer.

Il salua et sortit bouleversé, bien qu'il tâchât de garder un visage indifférent. Dans la rue, à quelques pas de la porte de madame Fauvel, un individu de mauvaise mine arpentait le trottoir en l'attendant.

— Colmache ! lui dit-il.

L'individu se retourna. Il était petit et trapu, râblé comme un fauve, dont il avait d'ailleurs le poil abrupt et la démarche pesante. Un sentiment de bestialité sauvage se lisait sur son masque dur et dans ses yeux rougis. Il s'approcha de Dangely d'un air soumis, comme le dogue à l'appel de son maître.

— Un jeune homme brun, avec une redingot tête-de-nègre, va sortir tout à l'heure de cette maison. Grave-toi bien sa physionomie dans les yeux. Tu me rendras compte demain matin de ce qu'il aura fait aujourd'hui.

Le fauve témoigna par un geste de la tête qu'il avait compris, puis ils se séparèrent.

Le matin suivant, Colmache arrivait de bonne heure chez Dangely. Celui-ci l'attendait. Colmache détailla minutieusement l'emploi de sa journée de veille. Dangely l'écoutait avec une attention fiévreuse

— Et il est retourné dans la maison d'où tu m'avais vu sortir ? demanda-t-il enfin, brusquant le dénouement d'un récit trop long à son avis.

— Oui, mais il en est ressorti bientôt avec la dame brune. Elle s'appuyait familièrement à son bras. Je les ai suivis jusqu'à un restaurant du boulevard Bonne-Nouvelle. Ils y sont entrés.

— Et tu n'y es pas entré derrière eux ?

— Si, mais je n'ai pu les observer, car ils sont montés dans un cabinet au premier.

— Et après ?

— Je les attendais dehors. C'est la dame brune qui a reparu la première. Elle a dit au jeune homme « Viens-tu, Georges ? »

— Il la tutoie ! pensa Dangely serrant ses lèvres blêmes. — Et après ? demanda-t-il encore.

— Après, ils sont revenus rue de l'Échiquier. Il pouvait être alors neuf heures. Le jeune homme est monté dans la maison.

— Et... il en est ressorti... quand ?

— Il n'en est pas ressorti, dit Colmache.

Les traits de Dangely se contractèrent.

— Colmache, dit-il, quand il fut en état de parler, peux-tu me donner aujourd'hui encore une partie de ta journée, toute ta journée, s'il le faut ?

— Oui.

— Eh bien, tu vas continuer à le suivre, mais de près, de façon à pouvoir, à un moment donné, l'aborder...

Une fraîche voix de jeune fille se fit entendre tout à coup dans la chambre voisine. Dangely entraîna son interlocuteur vers l'extrémité opposée de la pièce et lui donna rapidement la suite de ses instructions à voix basse.

## IV

### UNE BAGARRE

— Comment ! si je daignerais vous rendre un petit service ; mais je ne serai pas heureux, cher monsieur, que je ne vous en aie rendu vingt !

C'était Capoulade qui se récriait en ces termes dans un café de la rue Saint-Honoré.

Le particulier qui faisait vis-à-vis au Gascon, aussi râpé que lui, mais tranchant essentiellement par son air d'humilité, poursuivit :

— Vous êtes trop bon ; je ne vous demanderai qu'une chose.

— Une, ce n'est guère ! enfin, dites tout de même.

— Vous allez trouver que j'abuse de vos confidences... mais, puisque vous êtes cousin du ministre... si vous daigniez... en causant avec votre parent... lui toucher deux mots...

— De votre affaire ?

— Oui.

— C'est comme si c'était fait.

— Vraiment ! Voici ma pétition. En la lui donnant vous-même, en mains propres, vous mettriez le comble à votre obligeance.

Capoulade prit la pétition avec sérénité.

— Soyez assuré que mon premier mot à ce cher cousin sera pour vous.

Et Capoulade était prêt à faire comme il le disait ; car ce n'était jamais la bonne volonté qui lui manquait. Le malheur est qu'il ne savait pas trop quand il pourrait enfin pénétrer jusqu'au ministre. Depuis deux jours il s'était présenté trois fois rue de Rivoli sans réussir à obtenir même la promesse d'une audience.

— C'est inexplicable ! s'écriait tout haut dans les antichambres Capoulade stupéfait, Villèle est pourtant averti de mon arrivée. Je lui ai écrit que je partais.

Et à l'huissier :

— Est-ce bien mon nom qu'on a fait passer ?

— Oui, monsieur.

— Capoulade ?

— Précisément.

— Et ton ministre n'a pas dit : « Qu'il entre ! »

— Non... Il est très-occupé.

— S'il est très-occupé, il fallait donc le dire. Entre parents, on n'a pas à se gêner. Ce sera pour une autre fois. Surtout, ne manque pas de lui dire que je repasserai.

Capoulade allait s'éloigner. Il revint sur ses pas, et, d'une voix plus discrète :

— Et autrement, à quel moment de la journée devrais-je donc me présenter ? Car je n'ai pas de chance. Je suis venu trois fois à trois heures différentes, et mon cousin est toujours occupé.

— Vous m'en demandez trop.

Capoulade se retirait assez déconfit, lorsqu'un pétitionnaire malheureux, qui venait de le surprendre appelant le ministre son cousin, courut après lui ; et, ne trouvant rien de mieux pour entrer en conversation :

— Pardon, monsieur, on vous disait que le ministre est occupé, je crois ?

— Oui, fit Capoulade avec empressement. Il vient de me le faire savoir : « Repasse plus tard, mon bon, dans ce moment j'ai des affaires haut comme ça par-dessus la tête. »

— Alors il est inutile que j'attende.

— Oh ! tout à fait inutile. Vous comprenez, quand il ne peut pas me recevoir moi-même...

Sur le seuil du ministère, les deux causeurs se retrouvèrent côte à côte. Ils firent quelques pas ensemble dans la rue de Rivoli.

— Vous prenez par ici, dit le solliciteur en le voyant s'engager dans la rue de Castiglione.

— Oui.

— Tiens, moi aussi.

Et il lui emboîta le pas avec vivacité.

C'est ainsi que, sans se quitter, ils avaient atteint la rue Saint-Honoré et l'avaient descendue ensemble. A la hauteur de Saint-Roch, ils étaient deux intimes. Avisant un café qui faisait presque face à l'église, le solliciteur, soucieux d'obtenir les bonnes grâces de ce parent du ministre qu'une chance inespérée jetait sur ses pas, avait proposé à Capoulade de se rafraîchir ; ce que celui-ci avait accepté avec empressement.

— Que vous offrirai-je ? demanda le pétitionnaire, un verre de sirop de capillaire ?

— Si cela vous était égal, je préférerais un riz au lait. Je trouve qu'il n'y a rien de rafraîchissant comme un riz au lait.

Et quand le riz au lait eut été dépêché par le Gascon, avec l'avidité d'un estomac à jeun :

— Maintenant vous prendrez bien avec moi une anisette ?

— Va pour l'anisette ! dit Capoulade.

Puis, se tournant vers le garçon :

— Vous me donnerez en même temps une brioche. Et à son vis-à-vis :

— C'est curieux, je ne peux pas boire d'anisette si je n'avale en même temps une brioche.

Ils en étaient à leur troisième tournée — ci, trois brioches — et le Gascon, facile à s'enflammer, portait une santé au succès de son compagnon, quand un certain brouhaha leur fit tourner la tête du côté de la rue. En face d'eux, une foule bruyante s'amassait devant l'église dont elle couvrait en partie les degrés.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Capoulade.

— Des missionnaires viennent d'entrer dans l'église, dit un consommateur qui observait depuis un moment l'extérieur.

— Quels missionnaires ?

— Ceux qui arrivent pour prêcher la retraite, probablement. Il est midi. Ce doit être l'heure de la réunion des femmes.

— Bon ! fit un autre, il va y avoir du tapage.

Il est utile de rappeler, pour l'intelligence de ce dialogue, le rôle des missionnaires sous la Restauration. Une secte hardie, que la France avait deux fois bannie, que le pape Clément XIV avait lui-même rayée de l'Église, redressait depuis quelques années la tête, et, rentrée chez nous à la suite des Bourbons, y reprenait avec audace sa tâche interrompue : celle de faire plier le pays, ses lois, ses doctrines, ses mœurs sous le joug impérieux de Loyola.

S'imposant à un gouvernement qui ne savait au juste s'il devait trembler davantage de les compter pour ennemis ou de les avoir pour appuis, les hommes de la Congrégation allaient aux idées nouvelles comme on marche à l'ennemi, pleins d'un zèle compromettant pour les intérêts de l'Église qu'ils prétendaient servir. Ardents à s'emparer des âmes, ils s'étaient dit : « Nos missionnaires ont jusqu'ici traversé les mers pour aller prêcher les sauvages ; mais fi des lointaines conquêtes ! Il y a mieux à faire sans se déranger : il y a la France de la Révolution à châtier et à anéantir. »

Et, inventant de nouvelles « missions » à l'intérieur, ils se lançaient à travers notre pays, le menaçant des célestes colères, lui criant de faire pénitence pour ses fautes, dont la principale était sans doute de les avoir repoussés. Au nom du dieu de paix, ils allaient ainsi de ville en ville, secouant les imaginations exaltées, réveillant les haines endormies, soulevant de sourdes colères.

C'étaient des retraites, des confessions spéciales, des sermons où, par une distinction choquante, on conviait les hommes et les femmes à tour de rôle ; des processions agrémentées de cantiques nouveaux célébrant, dans une poésie ad hoc, l'union de la cour avec les révérends pères :

Vive la France,  
Vive le roi !  
Toujours en. France  
Les Bourbons et la foi !

C'étaient des scènes mélodramatiques où l'acteur, ne s'en tenant pas à l'emphase du geste, appelait à son aide les éclairs au lycopode et les tonnerres de féerie pour mieux frapper l'esprit de ses faibles auditeurs. C'étaient des baraques montées sous les porches, et où se débitait, pour la circonstance, toute une bimbelotterie étrange de petits fétiches sur papier, sur toile ou sur métal.

Et les bonnes gens se disaient : « Notre brave curé n'est-il pas à la hauteur de sa tâche, lui qui se passe de tout cet appareil ? S'il est insuffisant, pourquoi nous le laisse-t-on toute l'année ? Et s'il ne l'est pas, qu'avons-nous affaire de ces turbulents de passage ? »

Somme toute, il n'était pas rare que la foule, surexcitée par ces prédications à grosse caisse, ne traduisît finalement son impression par des huées et par des sifflets à l'adresse des jésuites missionnaires, et leur passage dans une localité se traduisait le plus souvent par l'épuisement de deux ou trois éditions de Tartuffe.

On conçoit qu'en homme expert le consommateur du café de la rue Saint-Honoré put s'écrier, sachant ce dont il retournait à Saint-Roch : « Il va y avoir du tapage ! »

A ce mot un personnage à l'œil inquiet, dont nous avons déjà entrevu la silhouette dans la diligence de Tours, et qui sirotait paisiblement sa demitasse, tressaillit des pieds à la tête, avala d'un trait tout le liquide fumant, au risque de se mettre le palais à vif, et gagna la porte en deux enjambées.

— Vous partez, monsieur Grimblot ? lui cria le patron.

Et méchamment :

— Prenez garde d'être bousculé dehors. Il n'y fera pas bon dans un moment !

Au même instant des huées éclatèrent suivies d'une bordée de sifflets. Quelques inspecteurs de police faisant, en dépit des meneurs, évacuer le parvis, il y eut dans la foule un mouvement de recul qui fit céder la porte dont M. Grimblot avait déjà tourné le bouton. Plusieurs passants se jetèrent dans le café pour y chercher refuge. Georges se trouvait parmi eux.

— Té ! vous voilà, mon cher ! s'écria Capoulade en le reconnaissant.

— M. Capoulade ! fit Georges surpris en serrant la main du Gascon. Comment ça va-t-il ?

— Mordemonbleu ! pas mal, comme vous voyez.

Il achevait justement sa troisième brioche.

— Le diable m'emporte si je m'attendais à vous trouver ici !

— Et moi donc ! Fichtre ! ça chauffe au dehors. Sur ces entrefaites, Colmache qui venait de rejoindre Georges s'approcha des causeurs.

— Ils sont allés prévenir la gendarmerie, dit-il un peu haut, en se tournant vers le jeune homme. On va sabrer là dedans tout à l'heure.

— Dieu nous épargne ce spectacle ! dit Georges vivement.

Colmache se demanda si ce cri d'humanité ne cachait pas un mouvement d'intérêt pour les tapageurs.

— Est-ce que vous approuvez ces turbulents ? demanda-t-il.

— Je ne les approuve pas, car je sais le danger qu'il y a à poser ses ennemis en martyrs. Mieux vaudrait laisser tomber les manifestations religieuses de cette espèce dans l'indifférence et le dédain.

Au ton dont ces paroles avaient été prononcées, Colmache put sentir quelle ardeur d'opinions couvait sous l'apparente tranquillité du jeune homme.

— Alors vous ne pouvez voir de mal à ce qu'on balaye tout ça ? dit l'homme de Dangely, considérant Georges de son petit œil gris.

— Si je redoute les agitations imprudentes de la foule, je redoute plus encore les violences inconsidérées du pouvoir. Le sang versé serait ici

d'autant plus horrible qu'au fond les sifflets ont raison. Ils portent aux oreilles de ceux qui les entendent l'opinion du pays.

— Bah ! fit Colmache qui paraissait prendre plaisir à exciter son interlocuteur, une poignée de blancs-becs !

— Cette poignée de blancs-becs, dit Georges s'animant, c'est la France !  
Quelqu'un souffla dans l'oreille de Capoulade :

— Que votre ami prenne garde ! C'est un observateur.

— Un observateur ? se répétait Capoulade sans comprendre.

Cependant le tapage augmentait au dehors.

— C'est avec des paroles téméraires comme les vôtres, jeune homme, qu'on excite de pareils mouvements, fit Colmache en haussant les épaules.

— Ce qui les excite d'abord, se récria Georges, irrité par le ton provocateur du personnage, c'est de voir un ministère aux ordres d'une secte détestée ; c'est de voir, aux Tuileries même, celui qui devrait faire respecter la loi se courber honteusement sous le joug des hommes noirs !

— Vous insultez le roi ! s'écria vivement Colmache. Et, saisissant par le bras Georges, qui se trouvait près de la porte restée ouverte :

— Je vous arrête !

Le mouchard se tourna à droite et à gauche vers Grimblot et vers Capoulade.

— Messieurs je vous prends à témoin des paroles qui viennent d'être prononcées.

Le bruit des gendarmes à cheval faisant sonner le pavé rassurait déjà Colmache sur le succès de sa capture.

— Comment ! se dit à part lui Capoulade. dont l'honnêteté s'indignait du procédé, ce drôle veut arrêter mon ami !

Et sautant à la gorge de Colmache de manière à se trouver entre Georges et lui :

— Veux-tu lâcher, toi ! Capédédiou ! Lâche, misérable, ou je t'étrangle.

Dans le mouvement de houle qui se produisit à la porte du café tous trois furent en un instant portés dehors sur la chaussée. Colmache avait la poigne ferme ; mais Capoulade aussi serrait dur. Un sauve-qui-peut les sépara. D'un côté resta Colmache avec son col arraché ; de l'autre Capoulade qui entraînait Georges dans le petit passage Saint-Roch, tandis que les gendarmes lancés au galop, sabre au poing, balayaient la chaussée.

Pour éviter cette charge, Colmache écumant de fureur, s'était rejeté dans le café en jurant contre le Gascon.

Il s'y trouva nez à nez avec Grimblot.

— Dieu merci, s'écria-t-il en lui posant la main sur l'épaule, j'en tiens un.

— Pardon ! moi je n'ai rien dit. s'écria le pauvre bonnetier plus mort que vif.

— Non, mais vous avez entendu. Vous allez venir en déposer.

Puis, réflexion faite :

— C'est le principal ; car quant au jeune homme, je sais où le repincer. Il n'aura pas toujours un autre drôle pour le défendre. Et d'ailleurs je serai maintenant sur mes gardes...

Et, faisant marcher devant lui Grimblot, que l'émotion étranglait :

— Allons, M. Dangely ne sera pas trop mécontent !

## V

### LE SAUVEUR

— Ouf ! s'écria Capoulade, sautant du passage Saint-Roch dans la rue d'Argenteuil, je crois que vous voilà sauf.

— Parbleu ! mon ami, fit Georges en lui serrant la main, je vous dois une belle chandelle.

— Je vous devais un bon déjeuner déjà, dit gaiement le Gascon, nous sommes quittes.

— Non pas ; vous venez de me rendre un service que je n'oublierai de ma vie. Sans votre vaillante intervention, j'étais la proie de ce misérable.

— Capédédiou ! c'est vrai !

— Un peu plus, et en dépit de vous-même, j'allais coucher en prison.

— C'est me faire injure que de croire que je vous y aurais laissé. Mort de ma vie ! on a de l'influence ou on n'en a pas... Deux mots au ministre...

A travers la faconde accoutumée du Gascon perçait un sincère désir d'obliger. En considérant ce regard ouvert, ce masque sur lequel toutes les impressions d'une bonne âme venaient se noter avec une naïveté si complète, Georges ne pouvait se défendre pour son compagnon d'un réel penchant. La franchise, la bonne humeur sont souverainement attractives.

— Vous me plaisez tout à fait, lui dit-il.

— Votre sympathie ne va pas encore au talon de la mienne, répliqua le Gascon. J'aurais été désolé qu'il vous survînt quelque ennui... Mais tout est bien qui finit bien... On a beau se savoir quelque influence au ministère, mieux vaut encore n'avoir pas à en mesurer l'étendue.

Tout en causant, ils cheminaient.

— Ah ! ça, dit Georges, il est heureux que vous ne soyez pas connu à Paris. Si l'on vous signalait à votre cousin comme défendant contre la police les gens qui disent du mal de lui...

— Le fait est que vous traitiez drôlement le ministère !...

— Avais-je tort ?

— Je ne vous dis pas que vous aviez tort, je dis que vous le traitiez drôlement.

— Comme employé des finances, poursuivit Georges, cela ne vous vaudrait pas de l'avancement.

— Comme employé ? dit Capoulade de l'air de quelqu'un qui ne saisit pas bien.

— N'êtes-vous pas percepteur ?

— Pas encore.

— J'avais cru comprendre...

— Pardon, je sollicite.

— Une perception ?...

Le mot « perception » parut sans doute bien maigre au Gascon dans la bouche de son interlocuteur, car il s'empessa de rectifier :

— Non, une recette particulière.

Le fait est que depuis le matin il se demandait pourquoi, n'étant encore engagé en rien avec le ministre, il n'élèverait pas ses vues jusqu'à une recette.

— N'importe, observa Georges avec gaieté, votre conduite de tout à l'heure ne vous vaudrait pas une bonne note.

— Il ferait beau voir que Villèle se formalisât. Capédédiou ! Je lui dirais : « Cousin, un mot de plus, et je ne vous revois de ma vie ! »

— Ah ! avec cela, vous lui feriez vite mettre les pouces, fit Georges souriant. Est-ce que vous comptez l'obtenir bientôt, votre recette ?

— Mais dès que j'aurai vu Villèle.

— Ah ! vous ne l'avez pas encore vu ?

Capoulade dut avouer l'inutilité de ses premières démarches.

— Mon cousin est fort occupé. Vous comprenez, j'ai de la discrétion... Un homme qui travaille... Mais il ne travaillera pas toujours. Il y aura un moment où il respirera. Alors crac ! je me présente. Le tout est d'être dans la pièce voisine à ce moment-là.

La vérité n'était pas difficile à saisir sous les hâbleries du Gascon.

— C'est égal, dit Georges pris de pitié pour son compagnon, si par hasard, en attendant, vous aviez besoin de quelqu'un, j'espère que vous penserez à moi tout d'abord.

— Vous êtes trop bon, fit Capoulade avec un air superbe.

Puis adoucissant le ton tout à coup :

— Au fait, je ne dis pas que je n'aurai pas besoin de vous. Imaginez-vous qu'au moment de partir j'avais ramassé tout mon argent disponible. Ça

faisait une assez grosse somme. Pour ne pas me gêner, je l'avais mise à part. Bon ! ne voilà-t-il pas que je l'oublie... Ces choses-là n'arrivent qu'à moi !

— Ma bourse est à votre disposition, dit Georges portant la main à sa poche.

— Je n'en veux pas de votre argent ! s'écria fièrement Capoulade, indigné contre lui-même à la pensée qu'il pouvait avoir l'air de s'être mis en frais d'imagination pour un si vil motif. Non, non, gardez cela ! Ce que je vous demanderais peut-être, si les travaux qui absorbent le ministre se prolongeaient, ce serait seulement le moyen d'en gagner.

— Diable ! s'écria Georges, c'est que je ne dispose pas, moi, de recettes particulières.

— Oh ! en attendant, je me ferais bien à d'autres travaux. J'ai une nature encyclopédique. Je suis de ceux qui peuvent occuper toutes les positions.

— Voyons, dit Georges qui cherchait, j'ai ici quelques amis. Celui chez lequel je me rends en ce moment même pourra peut-être m'indiquer quelque chose. Il est à la tête d'un journal.

— Un journal ! s'exclama Capoulade, voilà mon affaire !

— Je crains que la rédaction ne soit au complet.

— Oh ! je ne tiens pas à rédiger, moi... Le côté administratif...

— C'est que l'administration d'un journal est un peu restreinte.

— N'importe. Il y a peut-être besoin de quelqu'un pour porter les journaux, pour coller les bandes... Hein, un receveur particulier collant des bandes, ce serait drôle ! Moi, j'aime les situations drôles.

— Eh bien, mon ami, je vais m'occuper de vous tout de suite. Où nous retrouverons-nous ? Au café Byron, ce soir, à six heures, si vous voulez. Nous y dînerons ensemble. Je vous ferai part de ce que j'aurai pu obtenir.

— Où placez-vous le café Byron ?

— Boulevard des Capucines. Une longue terrasse... Au-dessus de l'entrée, une immense lanterne chargée de coquilles. Vous reconnaîtrez cela tout de suite.

Ils allaient se quitter, lorsque, par réflexion, Georges s'écria :

— Ah ! je n'y pensais plus.

— Il y a un empêchement ? fit le Gascon inquiet.

— J'ai donné rendez-vous tantôt à ma sœur. Impossible d'aller la prendre ; j'ai affaire au journal. Après l'événement de tout à l'heure surtout.... Vous ne passeriez pas par hasard du côté de la rue Chantereine ?

— Capédédiou ! j’y vais ! dit le Gascon tremblant pour le sort de son dîner.

— Vous m’obligeriez fort en remettant à ma sœur un petit mot. Elle est chez une amie où je devais la rejoindre : hôtel Evrard, le premier venu vous l’indiquera.

Georges avait tiré un portefeuille de sa poche il traçait quelques lignes à la hâte sur un carré d papier.

— Voici la chose. Vous m’excusez ?

— Comment donc ! Je demanderai ?...

— Madame Fauvel.

— Très-bien.

— A ce soir.

— A ce soir.

Une heure après, Capoulade, ayant boutonné son habit vert, ajusté le nœud de sa large cravate, e lissé son tricorne avec le revers de sa manche, fai sait son entrée dans l’hôtel Évrard, et, introduit près de madame Fauvel, lui remettait en mains propre le billet de son frère.

— Fort bien, dit-elle après y avoir jeté les yeux Je vous remercie, monsieur.

Elle regarda le billet une seconde fois.

— Georges ne me dit pas quand il rentrera.

— Ne comptez pas sur lui de bonne heure, madame, fit Capoulade avec importance. Ce soir, i m’appartient. Je l’emmène dîner au café Byron. Ah j’ai sa parole. Nous viderons là ensemble une bonne bouteille au plaisir d’avoir échappé à ces messieurs de la police.

— Échappé à la police ! fit Cécile inquiète.

— Monsieur votre frère ne vous dit pas...

— Quoi donc ?

Il fallut que Capoulade entamât le récit de ce qui venait de se passer devant Saint-Roch. Il rapporta les paroles imprudentes de Georges, son commencement d’arrestation et leur évasion heureuse à tous deux, avec un luxe de gestes et une exagération de détails qui ne contribuèrent pas peu à effrayer Cécile.

— Soyez tranquille, disait Capoulade, je veille sur votre frère.

Mais l’idée que cet excentrique veillait sur son frère paraissait rassurer médiocrement madame Fauvel.

— Du moins, qu'il parle de l'incident avec une grande prudence dans le Pilote.

— Capédédiou ! nous ne voudrions pas compromettre pour si peu l'existence de notre journal.

Il disait déjà « notre journal, » ce bon Capoulade, tant son imagination vive le transportait avec rapidité de la situation qu'il était pressé de quitter à celle qu'il n'occupait pas encore.

Cécile, en rentrant chez elle, sur les six heures, trouva sa femme de chambre effarée. Cette fille lui conta que, dans le courant de la journée, trois hommes s'étaient présentés, demandant le jeune parent que logeait madame Fauvel. Sur l'indication du concierge qui croyait l'avoir vu rentrer, les trois hommes étaient montés. Elle leur avait ouvert.

— M. Leclerc ? avait demandé celui qui paraissait diriger les deux autres.

— Il n'est pas ici, avait répondu Rose.

— Le concierge dit pourtant qu'il y est.

— Il se trompe.

Pour s'assurer qu'on ne lui mentait pas, l'individu avait voulu passer outre. La fille s'était récriée. Alors il avait tiré de sa poche et lui avait mis sous les yeux un mandat d'arrestation.

— Et quels motifs alléguait ce papier ? demanda vivement Cécile.

— Il était question, madame, d'attaques à la personne du roi, de rébellion aux agents, je ne sais pas au juste ; ils m'ont à peine laissé le temps d'y jeter un coup d'œil.

— C'est pour cette malheureuse affaire de tantôt ! se dit madame Fauvel ; mais comment ont-ils pu savoir l'adresse de Georges ?

Et à Rose :

— Alors ils sont entrés ?

— Oui, madame, deux hommes ont fouillé les chambres, tandis que l'autre restait à la porte. Ils m'ont demandé où étaient les effets de M. Leclerc. J'ai montré sa valise, d'où je l'avais vu sortir ce matin ses papiers. Ils ont tout bousculé, puis ils se sont retirés, bougonnant entre eux de n'avoir rien trouvé.

— Enfin ils sont partis !

— Oui, mais ils ne sont pas loin. Madame comprend que j'ai voulu savoir ce qu'ils allaient faire. Ils ont mis quelque temps à sortir de la maison. Sans doute ils avaient eu un nouveau colloque avec le concierge. De derrière le rideau je les guettais. Je craignais de les perdre de vue s'ils

restaient sur notre trottoir ; mais je craignais aussi de me laisser apercevoir en ouvrant la fenêtre. Heureusement deux d'entre eux ont traversé la chaussée et sont allés se mettre en observation dans le café d'en face. Ils y sont encore. Tenez, madame, cette redingote qui dépasse la colonne, c'est celle de l'individu qui m'a parlé.

— Ils attendent le retour de Georges pour s'emparer de lui ! pensa Cécile atterrée.

— Si madame savait où se trouve monsieur, observa Rose, on pourrait le prévenir de ne pas rentrer.

Si elle savait ? Eh ! sans doute. Georges ne dînait-il pas au café Byron avec cet extravagant qui lui avait servi de messenger ? Mais le moyen d'envoyer là quelqu'un ? Rose ? les policiers la connaissaient ; le concierge ? ils lui avaient parlé ; quant à s'y rendre elle-même, elle devait avoir échappé moins que tout autre à leur surveillance. Dans ces conditions, la démarche tentée pour préserver Georges d'un piège ne risquait-elle pas, au contraire, de l'y faire tomber plus sûrement, en révélant sa trace à ceux qui le guettaient ?

Cécile, hors d'elle, ne savait à quelle résolution s'arrêter. Et cependant le temps s'écoulait. La demie de six heures, puis sept heures avaient sonné. D'un moment à l'autre, Georges, s'il s'était mis à table de bonne heure, pouvait rentrer. Plus la nécessité de prendre une décision devenait urgente, plus la jeune femme, se heurtant à des impossibilités, sentait le trouble et l'angoisse l'envahir.

Tout à coup la sonnette tinta. Qui sonnait ? Était-ce son frère ? Étaient-ce les gens de la police ?

Ce fut M. Dangely qui se présenta.

Mis par Colmache au courant de ce qui s'était passé dans la matinée, ayant lui-même envoyé l'agent se faire délivrer le mandat d'arrestation qui devait, momentanément au moins, écarter de la femme qu'il aimait un homme en qui du premier coup il avait deviné et détesté un rival, Dangely venait, confiant dans les machinations préparées, jouir du succès de son œuvre. C'était ne pas perdre de temps ; mais il avait si grande hâte d'être assuré de sa victoire ! une attraction si invincible le ramenait vers cette maison, où son horrible souffrance de la veille allait être rachetée par l'âpre joie de la vengeance satisfaite !

— Je vous demande pardon de me présenter à cette heure, dit-il, sans paraître remarquer le visage bouleversé de Cécile.

— Ah ! lui dit-elle, vous arrivez bien ! Venez.

Il semblait tout à coup à la jeune femme que celui qui venait d'entrer était le sauveur attendu. Elle l'entraîna dans le salon.

— Que vous arrive-t-il, madame ? fit Dangely en jouant l'étonnement.

— Ah ! monsieur !... ce jeune homme que je vous ai présenté hier...

— Votre parent... Je venais précisément avec l'espoir de le rencontrer. J'ai deux places pour Feydeau. Je pensais qu'il lui serait peut-être agréable...

— Monsieur, dit Cécile haletante, ce jeune homme est sur le point d'être arrêté.

— Les sots, ils l'ont manqué ! se dit à part lui Dangely.

Et tout haut :

— Ce n'est pas possible !

— Hélas ! monsieur, ce n'est que trop certain. Des propos inconsiderés, une intervention malheureuse dans les troubles qui ont eu lieu tantôt devant Saint-Roch... Ne me demandez pas de détails ; moi-même je les ignore... Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'on s'est présenté chez moi tantôt pour se saisir de lui, c'est qu'on le guette et qu'au moment où il rentrera ici, il est sûr d'être pris.

— Est-il possible ! s'écria Dangely, feignant toujours la surprise ; mais il faudrait savoir où le trouver.

— Je sais où est...

Elle allait dire. « mon frère, » elle se reprit.

— Je sais où M. Leclerc est en ce moment.

— Et vous ne le faites pas prévenir ?

— Je le voudrais ; mais qui charger de cette mission délicate ? Les personnes de la maison sont épiées sans doute.

— Assurément.

— Eh bien, en vous voyant paraître, une pensée m'est venue. Vous, on a pu ne pas vous remarquer, et quand on vous aurait remarqué on ignorerait si c'est à cet étage que vous aviez affaire ; du reste, il n'y a plus à hésiter, le temps presse. Seriez-vous assez bon pour vous charger...

— D'avertir ce jeune homme ? Je souhaiterais qu'il y eût quelque danger à le faire pour vous montrer toute l'étendue de mon dévouement...

Et en lui-même :

— Il ne m'échappera donc pas !

— Merci ! s'écria Cécile. Vous le trouverez au café Byron, où il dîne en compagnie. Fasse le ciel que vous arriviez à temps ! Vous l'avez vu assez, je pense, pour le reconnaître ?

— Certes.

— Lui-même se souviendra de vous sans doute. Vous lui direz qu'il ne doit pas rentrer ici, qu'il ait à se cacher ailleurs.

Elle parut chercher, anxieuse :

— Ailleurs... Où cela ? Je ne sais. Il faudrait lui trouver un asile sûr. Ah ! monsieur, cet asile, faites en sorte de le lui procurer.

— J'aurai bien quelque ami... dit Dangely.

— Prenez garde de mettre trop de personnes dans cette confidence. — Mais, j'y pense, si vous le cachiez chez vous-même ?.. Ah ! se reprit-elle, je vous demande trop sans doute.

— Chez moi ! fit Dangely, qui ne put réprimer un geste d'embarras.

— Pardonnez, j'abuse.

Dangely se remit aussitôt ; et, prenant son parti :

— Non, madame. J'ai souvent regretté de ne pouvoir vous témoigner mon zèle autrement qu'en paroles. Si les circonstances n'étaient aussi pénibles, je serais presque tenté de bénir le hasard qui me permet de vous le témoigner aujourd'hui par des actes.

— Je vous dirai merci plus tard, reprit Cécile dont la poitrine, oppressée jusque-là, se soulagea par un soupir profond. Pour le moment hâtez-vous, monsieur.. Il y a vingt minutes au moins d'ici au café Byron ; puissiez-vous y arriver assez tôt pour prévenir...

Dangely fit un mouvement pour se retirer. En voyant sur le point de s'éloigner l'homme qui allait tenir entre ses mains les destinées de Georges, Cécile, instinctivement, ne put se défendre d'une appréhension, d'un pressentiment suprême. Si fugitive que fût sa crainte, quelque confiance qu'elle trouvât dans l'idée que Dangely lui-même continuerait d'ignorer le vrai nom de son frère, la jeune femme s'élança vers lui au moment où il allait sortir.

— Ah ! monsieur, dit-elle en lui posant la main sur le bras, vous me répondez de lui, n'est-ce pas ?

Et, d'une voix qui devenait solennelle :

Vous êtes un galant homme... Je le mets sous la sauvegarde de votre honneur..

A ces mots, Dangely ne put réprimer un tressaillement ; mais il se redressa bien vite et hardiment, en serrant la main qu'on lui tendait :

— Fiez-vous à moi, madame ; fiez-vous à moi !

## VI

### UNE AME TROUBLE

Qu'était-ce donc que Dangely ? « Un homme charmant, » auraient unanimement répondu les habitués des salons qu'il fréquentait. Et encore ? « Un de nos bons amis », comme disait madame Évrard ; ce qui dans une bouche telle que la sienne, signifiait moins « un de nos intimes » que « un de nos coreligionnaires politiques ». Et si vous eussiez poussé l'indiscrétion jusqu'à demander : « Que fait-il ? — Eh ! mais, vous eût-on répliqué d'un air quelque peu surpris, il ne fait rien. » Un homme du monde auquel il appartenait n'a-t-il pas une occupation suffisante à n'ignorer quoi que ce soit de ce qui se produit journellement de nouveau à la ville et au théâtre ? Il n'est pas de bon récit de salon si l'on n'y peut ajouter la suprême formule : « J'étais là. » Et ce n'est pas une sinécure que de se mettre en état de commenter indifféremment le dernier livre, la dernière mode ou le dernier concert.

Dangely passait pour un de ces beaux esprits sceptiques et insoucians, qui ne se recommandent pas par de réelles qualités, mais auxquels on sait gré d'avoir de l'esprit et de l'entrain. C'était, à vrai dire, un viveur, ardent à tous les plaisirs, incapable de supporter la privation d'aucun. Une enfance gâtée, une jeunesse trop facile, l'argent répandu à pleines mains pour la satisfaction de ses moindres désirs, l'avaient jeté dans le courant fatal auquel on n'échappe plus, si ce n'est par un de ces actes de volonté virile qui restaient au-dessus de ses forces.

Il avait en peu de temps dissipé par avance la majeure partie de son patrimoine, réduisant, au déclin de la vie, son vieux père à une situation de fortune que celui-ci avait eu la faiblesse dernière de dissimuler avec soin. Puis le père était mort. Dangely avait réalisé tout ce qui lui restait, tout dépensé sans plus compter qu'auparavant. L'argent fuyait, fuyait entre ses doigts. Que lui importait le lendemain ! Le lendemain devait arriver pourtant. On ne se livre pas ainsi impunément à tous les hasards d'une vie de fièvre. A cet abandon de soi-même, la raison se trouble, le sens moral

s'obscurcit. L'acte le plus horrible paraît simple s'il paie l'assouvissement d'une dernière fantaisie.

Une dame étrangère, de passage à Paris, vint un jour informer la police qu'une parure de prix lui avait été enlevée. Elle soupçonnait un domestique qu'elle désigna, mais contre lequel ne s'élevait aucune preuve manifeste. Sur les instances de celui qui l'interrogeait, la victime du vol finit par désigner les amis qu'elle avait reçus le jour de la disparition du bijou ; mais ce fut avec toutes sortes de restrictions qu'elle donna leurs noms, et, entre autres, celui de Dangely. Elle eût certainement préféré perdre sa parure, plutôt que de faire planer sur des personnes honorables à tous les titres le plus léger soupçon. En dépit de ses protestations, une perquisition fut faite à son insu chez Dangely. On y trouva les diamants, dont il n'avait pu se débarrasser assez vite.

L'affaire était grave. Avant de la porter jusqu'au parquet, on la voulut examiner dans les bureaux de la police. Une personne, qui avait connu M. Dangely le père, s'effraya de voir un nom, jusque-là considéré, flétri par une condamnation honteuse. Il implora, s'efforçant de présenter le fait comme l'aberration d'un cerveau malade : il invoqua l'âge du coupable, réclama l'indulgence pour une première faute. La sévérité brisait la vie du jeune homme ; une verte semonce pouvait suffire à le faire rentrer dans le droit chemin. Les bijoux étaient retrouvés. Quoi de plus simple que de les restituer sans bruit, en taisant le nom du coupable à leur propriétaire ?

Le secrétaire du préfet s'était fait amener Dangely. Il avait démêlé en lui, à travers l'effarement où le jetait une situation si poignante, un homme à l'esprit souple, ingénieux, désespéré de sa faute et prêt à la racheter, mais prêt à tout aussi pour revivre encore de sa vie passée. Il le manda une seconde fois.

— Vous êtes reçu à Paris dans la société libérale ?

— Oui, dit Dangely, d'anciennes relations de famille m'y donnent accès.

Et, craignant d'ajouter par cet aveu à la sévérité de son juge, il ajouta :

— Je ne m'y mêle pas de politique.

— C'est peut-être un tort, lui dit le secrétaire. Il y a deux manières d'en faire. On peut servir les mauvaises doctrines ; on peut aussi les combattre.

— L'un ne me convient pas plus que l'autre, dit Dangely. Pour soutenir comme pour combattre une idée politique, il y faut mettre une passion que je n'ai pas.

— Si nulle passion ne vous tient au cœur, rien ne s’opposerait donc à ce que vous servissiez les intérêts d’un parti qui ne demande que l’apaisement des esprits, je veux parler du parti du gouvernement.

— Moi, servir le gouvernement ? fit Dangely étonné. Comment cela ?

— En lui faisant connaître l’état des esprits dans la société que vous avez l’habitude de fréquenter.

— Mais ce que vous me proposez là, monsieur, c’est le métier de...

— Le nom ne fait rien à la chose, interrompit vivement le secrétaire. On ne vous demande même pas d’entretenir des relations journalières avec la préfecture. Il vous suffirait d’envoyer vos notes en ville à une adresse indiquée et sous un chiffre convenu. Je vous demanderais de venir me voir, de temps en temps seulement ; mais vous conserveriez toute votre liberté personnelle. Ainsi cette tâche, facile pour un homme répandu et recherché comme vous avez la réputation de l’être, ne porterait aucun préjudice à vos goûts ; elle vous ramènerait sans cesse, au contraire, vers ce monde que vous aimez.

— Si l’on m’y reçoit encore ! fit amèrement Dangely. Après mon arrestation...

— Vous pouvez être tranquille. Nul n’en sait les motifs. Il vous sera loisible, si besoin est, d’imaginer telle histoire qu’il vous plaira. Mettez précisément le fait sur le compte de la politique.

— Mais..., fit Dangely inquiet, les suites de mon délit ?

— On pourrait s’arranger pour qu’il n’en eût point. Sous promesse d’une conduite exemplaire dans l’avenir, nous passerions l’éponge sur cette première faute... Mais il faudrait se dévouer tout entier. Ce qui vous a porté à faillir, c’est le manque d’argent, n’est-ce pas ? Eh bien, vous en auriez. Il importe, si nous vous employons, que rien ne soit changé à votre train de vie ordinaire. Ce train, vous pourrez le continuer, pour peu que vous soyez sage, avec la rétribution mensuelle que nous vous donnerons. Voyons, est-ce entendu ?

Dangely passa sur son front une main tremblante.

— Pardonnez-moi, dit-il, au moment de conclure un tel marché...

— Vous demandez à réfléchir, c’est trop juste. Nous nous reverrons quand vous voudrez.

Mais Dangely restait à sa place immobile. On eût dit qu’il craignait, en ajournant sa réponse, que le marché odieux, dont s’indignait son reste de conscience, ne lui échappât.

Que choisir ? D'un côté comme de l'autre, c'était pour lui la flétrissure. Seulement, là elle s'étalait au grand jour, tandis qu'ici elle restait secrète. La honte la plus cachée, toutefois, ne devait-elle pas être la plus profonde ? Trahir ses amis, les vendre, cela était infâme. Il hésitait. Mais cela devait aussi lui procurer de l'or, c'est-à-dire les moyens de reconquérir une situation perdue. En opposition aux froides cellules, aux travaux repoussants, il se représenta les salons éclatants, regorgeant de femmes, de fleurs et de lumière. Ah ! jouir, jouir encore, tout était là. Il regarda la porte et vit la liberté derrière elle. Alors, se retournant vers son interlocuteur, il lui dit résolument :

— Il est inutile de remettre à plus tard.

— Vous refusez ?

— J'accepte.

De ce jour, Dangely avait été attaché à la police du secrétariat.

Rapporter les secrets de ceux dont il recevait les confidences, leur tendre avec un sourire cette même main qui les désignait aux rigueurs d'une police inquiète, ce rôle eût révolté, eût assombri une âme moins accessible encore à la pudeur que celle de Dangely. Plus d'une fois, « l'agent secret » s'était indigné contre lui-même. Puis, l'habitude aidant, il s'était fait à son métier nouveau, en oubliant la honte, comme ceux qui usent souvent de substances dangereuses en viennent à oublier qu'ils manient des poisons.

Et non-seulement il s'était fait à son métier, mais il s'y était attaché comme à son unique salut ; il avait presque fini par l'aimer pour tout ce qu'il avait conscience de lui devoir. N'était-ce pas grâce à lui qu'il pouvait encore se présenter tête haute, l'or aux doigts, dans cette société mondaine dont il lui eût été impossible de se passer ? S'il eût pu d'ailleurs l'oublier jamais, le « secrétariat » ne se serait pas fait faute de le lui rappeler.

En sa qualité de garçon, Dangely, reçu partout, se trouvait dispensé de recevoir personne. Afin d'être plus sûr qu'on ne vînt pas le relancer chez lui, il avait fait choix, sur le quai Saint-Paul, d'une habitation discrète dont nul de ses amis du monde n'avait appris le chemin.

C'était là que, loin du Paris bruyant, dans un calme où son corps surmené trouvait le repos, il gardait en jaloux le seul être qui éveillât encore en lui un sentiment d'affection et de tendresse : une jeune fille, presque une enfant encore. Près d'elle, ce malheureux vendu et perdu, oubliant les préoccupations du dehors, redevenait père un moment. Que de fois, la tête alourdie par les excès de la veille, le cœur brisé des hontes de tous les

instants, il l'avait prise enfant sur ses genoux et couverte de baisers : plus heureux que de tous les plaisirs qu'il allait chercher si loin, d'une partie de dînette ou de cache-cache avec elle !

Maintenant que c'était une grande demoiselle, il avait peine à voir en elle autre chose qu'une fillette. Il eût voulu qu'elle jouât encore à la dînette et à cache-cache. Il l'avait tant aimée, toute petite ! Il semble que les enfants soient d'autant plus chers qu'ils sont plus faibles. Elle était bien chétive, lorsqu'il l'avait recueillie, pauvre enfant du hasard, abandonnée à des étrangers par la fuite de sa mère. De combien de soins n'avait-il pas dû entourer ce petit corps fragile pour le dérober à la mort !

La constitution débile de la fillette était, en dépit de lui, restée à la jeune fille, qui continuait à avoir besoin d'une constante sollicitude. C'était d'ailleurs sa joie de la soigner, de la choyer. Le dévouement l'y poussait-il, ou l'égoïsme ? L'un et l'autre peut-être, car ces deux sentiments s'unissent souvent dans un cœur de père. Il était au fond aussi ravi de la posséder que reconnaissant au ciel d'être seul à jouir d'elle. Dans l'atmosphère qu'elle respirait, il se sentait comme rafraîchi, régénéré ; la main de la jeune fille posée sur ses tempes, en éloignait le souci, et, sur ses lèvres, y ramenait le sourire. A côté d'elle, il se sentait meilleur, et la lueur pure de cette jeune âme éclairant sa conscience il rougissait de lui-même.

Aussi-Dangely avait-il pris garde de laisser deviner jamais à cet ange son infernal métier. Pour elle, il avait soi-disant au ministère des affaires étrangères des attaches diplomatiques, dont il s'abstenait, bien entendu, de préciser la nature. De là, un travail irrégulier qui l'appelait souvent le jour au dehors, qui, le soir, le forçait à paraître dans vingt salons et servait de prétexte à de fréquentes écritures. Au reste, ce travail, en lui-même, préoccupait peu la jeune fille ; ce dont elle s'inquiétait, c'était des nuits que son père était entraîné à passer, c'était des fatigues dont son front gardait la trace.

— Je m'en veux, lui disait-elle, d'être en partie cause que tu te donnes tant de mal. Tu m'as rapporté hier une belle bague pour ma fête. Qu'avais-je besoin de ce bijou, puisque je ne vais nulle part ? Tu fais trop pour moi.

— Je voudrais être riche, répondait-il. pour pouvoir te donner davantage encore.

— Et moi, je voudrais que tu le fusses pour pouvoir enfin te reposer.

Depuis deux ans que son père l'avait retirée tout à fait de pension pour la garder chez lui, la jeune fille menait une vie fort solitaire. Sans autre société

que la vieille bonne qui lui servait de chaperon, elle se repliait volontiers sur elle-même, et, subissant l'influence de sa nature nerveuse et délicate, elle était souvent triste ; mais elle prenait grand soin de cacher sa mélancolie à son père.

Sa seule distraction était d'aller de temps en temps passer quelques semaines chez une tante de son père, en Touraine. Elle revenait depuis peu d'un de ces petits voyages, et Dangely, tout en se rendant au café Byron, ne songeait pas sans appréhension au dérangement que la présence d'un étranger allait causer dans un appartement que les deux femmes avaient encore à peine eu le temps de remettre en ordre. Mais qu'était-ce que ce détail auprès de l'idée que son rival allait, de par celle-là même qu'il aimait, se trouver en son pouvoir.

Il arriva au café Byron précisément au moment où Georges et Capoulade se levaient de table.

— C'est particulier ! disait le Gascon qui avait mangé comme quatre, il me semblait en venant que je n'avais pas faim ! Alors, demain je puis me présenter au journal ?...

— Oui.

En ce moment, Dangely s'approcha.

— Monsieur Leclerc... Vous ne me remettez pas ? Georges le fixa des yeux.

— Pardon, n'ai-je pas eu le plaisir de vous voir hier ?...

— Chez madame Fauvel. C'est elle qui m'envoie. Vous avez été, paraît-il, imprudent tantôt. On est venu pour vous arrêter rue de l'Échiquier. Il n'y faut pas rentrer.

— Comment ont-ils pu savoir qui j'étais, se procurer mon adresse ? se demandait Georges stupéfait.

Il se retourna vers Capoulade :

— Quelqu'un m'a trahi.

A la façon dont le jeune homme le regardait, Capoulade eut peur de comprendre.

— Ah ! s'écria-t-il vivement, vous ne pensez pas que ce soit moi !

Deux larmes lui montaient aux yeux. Georges, d'un serrement de main, lui demanda pardon.

— Je vous emmène, dit Dangely, vous aurez chez moi une retraite sûre.

Georges fut pris d'un scrupule.

— Pardonnez-moi si j'hésite.

— Pourquoi donc ?

— C'est que vous pourriez, en me cachant, vous compromettre plus que vous ne croyez peut-être.

— Il n'importe ! Vous m'êtes recommandé par madame Fauvel. Venez, monsieur Leclerc, venez !

Dangely entraîna le jeune homme, qui n'eut que le temps d'échanger à la hâte un adieu avec le Gascon ahuri. Les deux hommes firent, à peu près silencieux, partie à pied, partie en voiture pour plus de précaution, le long trajet du boulevard des Capucines au quai Saint-Paul.

Georges, livré à un inconnu, ne pouvait se défendre d'une certaine appréhension. Dangely se demandait, lui aussi, quel était celui qu'il conduisait. Rapprochant de l'hésitation que madame Fauvel avait mise, la veille, à nommer son parent, les derniers mots par lesquels le prétendu Leclerc avait exprimé la crainte de le compromettre « plus qu'il ne le croyait peut-être », Dangely n'avait pas de peine à supposer que le nom que portait son hôte n'était pas le sien.

Ils s'arrêtèrent sur le quai devant une porte cochère qu'un coup de marteau fit ouvrir.

— Restez là, dit Dangely, comme ils venaient d'entrer ; vous passerez devant la loge pendant que j'occuperai la concierge.

Sur le palier du second étage, ils se retrouvèrent. Dangely ouvrit une porte. Au bruit de la clef tournant dans la serrure, une bonne était accourue. Dangely lui prit des mains le flambeau qu'elle portait et introduisit lui-même son hôte dans un petit salon où il le laissa un moment pour s'occuper de faire mettre en état la pièce qu'il lui destinait. Georges l'entendit qui demandait à la bonne :

— La fillette est couchée ?

— Oui, monsieur.

Un moment après, il reparut et invita Georges à le suivre. Ils traversèrent une salle à manger, puis un couloir, au bout duquel un étroit escalier conduisait à un cabinet situé à l'étage supérieur.

— Je regrette de n'avoir pas mieux à vous offrir, dit Dangely en posant la lumière sur une table. C'est la seule pièce de l'appartement qui soit libre ; encore ne l'est-elle que depuis que ma vieille Colette couche en bas.

Georges se confondait en excuses. Son hôte et lui se souhaitèrent le bonsoir.

— La maison est calme, vous le voyez. A dix heures, presque tout le monde y est au lit.

— A demain.

Dangely revint sur ses pas.

— Vous ferez bien d'éviter, autant que possible, de vous montrer à la croisée. Mieux vaut qu'on ne vous soupçonne pas ici.

— Soyez tranquille, dit Georges.

Resté seul, il fit le tour de la petite chambre. C'était moins, à vrai dire, une pièce qu'une cellule. Un lit, une table, une toilette, deux chaises en composaient tout le mobilier. Dans un coin, il vit une brouette d'enfant, et pensa à la « fillette » dont son hôte avait, en rentrant, demandé des nouvelles. Qu'allait-il rester de temps là ? Qui le savait !

Le matin, en se réveillant, ce fut le dehors qu'il inspecta à son tour. La croisée ouvrait sur une cour assez triste. Il n'y remarqua qu'une fenêtre, celle qui, à l'étage inférieur, faisait face à la sienne, peut-être parce qu'il en avait vu le rideau remuer ; ou encore parce que les fleurs qui la garnissaient devaient fixer son attention.

Plusieurs fois, en s'habillant, il tourna la tête de ce côté. Tout à coup, il tressaillit. La fenêtre venait de s'ouvrir et, dans rentre-bâillement, était apparu un visage de jeune fille, un visage bien cher à son souvenir : celui de sa compagne de route de Tours à Paris.

Quel heureux hasard, au moment où il lui semblait être abandonné de la Providence, ramenait sous ses yeux cette suave image ? Quoi ! cette jeune fille devenait sa voisine, son hôtesse peut-être ! car, en recomposant d'après les données extérieures l'étage du dessous, il se demandait si la bienheureuse fenêtre n'en faisait pas partie. Le cœur lui battait encore d'émotion et de joie, quand Dangely vint le prendre.

— Ah ça ! nous allons déjeuner. Il faut que je vous présente à la fillette, car je ne suis pas le seul maître ici.

— La fillette, si c'était elle ! se dit Georges en tremblant.

C'était elle, en effet, qui l'attendait au salon. A la vue de Georges, la jeune fille eut, de son côté, un geste de surprise.

— Oh ! mais je connais monsieur, dit-elle à son père qui lui présentait Georges.

Dangely, étonné, les regardait tous deux.

— Nous avons fait route ensemble...

— Vous vous le rappelez ? balbutia Georges.

— C'est monsieur, dit Andrée à son père, qui a eu l'obligeance de nous céder sa chambre à Tours... Si je m'attendais à vous revoir ! dit-elle à Georges avec une vivacité enfantine.

— Et moi donc ! pensait le jeune homme.

— Qui aurait prévu cela ? se disait Dangely, ils se connaissent !

## VII

### MINET

Pour l'initié qui, à cette époque, pouvait plonger un regard sur les coulisses de la préfecture, c'était, en 1827, un étrange spectacle que celui des innombrables polices ou fractions de police qui se disputaient l'honneur de renseigner le pouvoir sur les faits et gestes des Parisiens. De loin, sans chercher beaucoup, j'en compterai bien déjà jusqu'à six.

C'était d'abord la brigade particulière de M. Franchet, le directeur général de la police du royaume, dont les bureaux formaient alors une des divisions du ministère de l'intérieur.

Puis, c'était la brigade particulière de M. Delavau, le préfet de police, brigade qui évoluait sous les ordres de son secrétaire intime.

Le Cabinet, qui dans l'ordre hiérarchique venait ensuite, n'avait pas moins de deux polices pour son compte : celle du premier bureau qui avait l'œil au dehors de la préfecture ; celle du second qui, ayant le personnel dans ses attributions, gardait toute son attention pour le dedans.

Le second bureau n'était pas seul attelé à cette tâche délicate de surveiller tous ceux que la préfecture employait à différents titres. Il avait pour concurrent dans cette besogne M. Bonneau, le tout-puissant inspecteur général des prisons ; si bien que M. Bonneau, planant de plus haut sur le personnel, se trouvait surveiller, non-seulement les employés susdits, mais encore ceux qui les surveillaient. A la tête de cinq brigades, de dix agents chacune, M. Bonneau, qui faisait un peu de tout, portait son regard investigateur jusque sur les Tuileries. C'était le protégé de M. Franchet, son ancien collègue à l'administration des postes ; par contre la bête noire de M. Hinaux, le chef de la police centrale.

Ce dernier, qui n'était pas l'homme du préfet de police, jouait dans cette troupe le personnage sacrifié. Tandis que le secrétariat s'attribuait les entreprises délicates et distribuait à l'inspection des prisons et au cabinet les affaires sérieuses, on ne laissait arriver jusqu'à lui que les affaires insignifiantes, les niaiseries, les broutilles, ce dont les autres ne voulaient pas ; enfin rien qui pût lui faire honneur. M. Hinaux, dont le prédécesseur

avait la haute main sur la préfecture, que son titre indiquait d'ailleurs pour le chef de la police secrète, rongait son frein en grondant. Pour se venger, il surveillait le secrétaire intime, le chef du personnel et l'inspecteur général des prisons, celui qui surveillait déjà ceux qui surveillaient les autres.

Qu'on se représente, au-dessus d'un monde de subalternes sachant qu'ils n'avaient d'espoir de parvenir qu'en trahissant quelqu'un, tous ces chefs se jalousant, s'épiant, se détestant les uns les autres ; puis, dominant toutes ces têtes inquiètes, s'abaissant sur elles, une large main, celle de la toute-puissante congrégation, et l'on aura idée de ce que la délation encouragée par système, soutenue par besoin, peut engendrer de sourdes haines et de perfidies.

Le personnage à grande redingote que nous avons vu prendre place le dernier dans la diligence et s'étonner des incohérences de Capoulade appartenait à la police centrale. C'était un ancien ouvrier répondant au nom de Minet. L'atmosphère de l'atelier convenait mal à cette nature errante : il lui fallait l'air du dehors, le travail irrégulier qui se fait sur le pavé, en regardant ailleurs, presque sans qu'on y pense. La flânerie, pour tout dire, était surtout son fait. Errer le nez en l'air, les mains dans les poches, la semelle traînante, sans souci du temps ni de l'heure, lui avait toujours paru la plus aimable occupation du monde. Les exigences de la vie matérielle ne lui permettant pas de s'y livrer exclusivement, il avait pensé que le métier d'observateur, qui met l'œil et la jambe en mouvement, lui conviendrait tout à fait. En conséquence, il était entré sur sollicitation dans la police secrète, comme un autre se fût fait commissionnaire, camelot ou placier, fier de l'emporter en cette occasion sur de nombreux concurrents.

Ce n'était pas le modèle des employés, mais c'était bien le modèle type de l'employé, tracassier pour le public, exigeant vis-à-vis de son administration, avare de son travail, mais avide d'augmentations et de gratifications. Avec cela, pas méchant, et trouvant, pour peu qu'il pût « se la couler douce », que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Le jour où nous l'avons vu paraître, Minet était d'assez méchante humeur. Il venait de faire un de ces pas de clerc qui sont peu favorables aux gratifications extraordinaires.

Chargé de suivre à quelque distance de Paris un ancien soldat qui avait servi « sous l'autre », Minet avait imaginé de se donner, à l'hôtel où il était descendu en même temps que lui, pour un officier en congé. Quelques maladresses de langage ayant inspiré des doutes sur la véracité de son

assertion, l'autorité militaire s'était émue, et n'entendant pas raillerie sur ce chapitre, vous avait appréhendé mon gaillard, et l'avait envoyé méditer entre quatre murs sur l'inconvénient de se donner pour ce qu'on n'est pas. Le pauvre diable avait fini par être relâché à force de réclamations, mais trop tard pour le succès de l'entreprise à lui confiée ; car, pendant qu'il dépensait son temps et son éloquence à se faire reconnaître, celui qu'il avait mission de « filer » prenait la poudre d'escampette.

Ce qui n'avait pas peu contribué à révéler l'identité de Minet à l'autorité militaire, c'est qu'au moment où on venait l'arrêter, l'agent était précisément en train de rédiger un rapport dans lequel il disait : « Tout va bien, et, pourvu que vous ayez l'obligeance de mettre à ma disposition quelques fonds nouveaux, le succès de l'opération n'est pas douteux. »

« Pour peu que vous ayez l'obligeance de mettre à ma disposition quelques fonds nouveaux » était une des formules affectionnées de Minet. Il y en avait dont il faisait usage plus ou moins. Quant à celle-là il était rare qu'il oubliât de l'employer.

Il est dur, quand on se croyait si près du but, de venir montrer sa figure piteuse à ses chefs. Heureusement pour Minet, il était connu pour un esprit peu subtil. Être connu pour un esprit peu subtil, cela sauve de bien des périls dans l'administration. En vous préservant de la jalousie d'autrui, un esprit peu subtil vous conquiert des indulgences exceptionnelles. On se dit : « Il s'est trompé, baste, il est si bête ! » Et cela vous sauve.

Ajoutez que Minet avait déjà pas mal d'années de service et vous comprendrez comment, en dépit de son insuffisance, il avait toutes chances pour faire son chemin.

Dans l'administration il est peu de titres aussi sérieux que ceux que crée l'ancienneté. Quand la nullité a été exercée pendant un certain temps elle vous donne des droits. La persévérance à émarger y trouve toujours à un moment donné sa récompense. « Il n'est pas fort, mais voilà si longtemps que nous l'occupons ! » Il n'y a vraiment que la première bêtise de dangereuse, parce que celle-là peut vous faire renvoyer. Si on a passé condamnation sur elle, vous êtes sauf. A la seconde on dira : « C'est vrai, il vient encore de faire une maladresse, mais il est déjà depuis tant de mois dans l'administration. » Et au lieu de : « Il a tant d'années de bêtises, » on finit par dire : « Il a tant d'années de services. » Si bien qu'au bout d'un certain nombre d'années, on se récrie tout bas : « Comment, tant d'années de services et pas de récompense ! » Sur quoi on s'empresse de lui donner

de l'avancement, sinon de le décorer. C'est comme cela que d'employé à dix-huit cents francs on passe à deux mille quatre cents ; qu'un beau jour on voit des gens se réveiller tout à coup chef de bureau, chef de division, secrétaire général, ministre !

Minet, qui aimait avant tout ses aises, n'eut rien de plus pressé que de rentrer chez lui se mettre au lit. Quand il se réveilla, le soleil était dans son plein, un de ces aimables soleils d'automne qui invitent si bien à la promenade. Il sortit pour se rendre à la police centrale ; mais la flânerie le fit d'abord dévier un peu, puis davantage, puis plus encore, si bien qu'ayant la rue de Jérusalem comme objectif il finit par se trouver sur les boulevards. Il y suivit les allées, regardant les cafés, les boutiques, les baladins, les promeneurs, s'assit sur un banc, bourra une pipe, poussa jusqu'au passage de l'Opéra pour y consulter le baromètre ; puis, content de lui, gémissant des devoirs de sa charge, se décida sur le tard à prendre le chemin du bureau.

Pendant ce temps-là son chef, à qui on venait de dire qu'on l'avait rencontré, pensait :

— Diable de Minet ! Il n'ose plus se montrer ; il tremble d'affronter ma colère. Comme ce garçon-là prend son service à cœur ! Bah ! je serai indulgent. A quoi servirait d'ailleurs de se fâcher, ça ne le rendrait pas plus adroit. Et puis il y a si longtemps que nous l'occupons !

Et comme Minet entra :

— Eh bien, lui dit-il, vous voilà, mon brave ! Après quoi, presque timidement, pour ne pas froisser un vieux serviteur, il ajouta :

— Ça n'a donc pas marché ?

Il se contenta pour toute réponse de la grimace négative de son agent.

— C'est un petit malheur. Enfin nous rattrapons cela autrement, n'est-ce pas ?

— Assurément, fit Minet en se rengorgeant.

Au fond, la cordialité de son chef ne laissait pas de l'étonner. Il eut bientôt le secret de cet accueil en apprenant, par les instructions données devant lui à plusieurs agents, que le directeur de la police centrale venait de trouver l'occasion de jouer un bon tour à la police du cabinet. Il s'agissait de découvrir avant ladite police, si faire se pouvait, un individu à elle signalé par le secrétariat intime.

Bien entendu, la police centrale n'avait pas été avisée de cette recherche dont elle eût pu retirer quelque honneur. Ce n'était que par une indiscretion

qu'elle se trouvait informée ; mais, à cause même du mépris dans lequel paraissait la tenir le secrétariat intime, elle se faisait un malin plaisir de devancer la police rivale.

— Il a dû passer la frontière d'Espagne, il y a quelques jours. C'est un individu dont le dossier est très-mauvais : le fils du régicide Tellier, déjà compromis gravement en 1824. Son voyage doit avoir pour but des manœuvres politiques ; il serait très-important de s'en assurer. Mais pour pouvoir le filer, il faut commencer par savoir où il se cache. Hein ! mes enfants, si nous mettions la main dessus les premiers, quelle tête ferait le cabinet !

Il y eut des murmures approbateurs.

— Le croit-on à Paris ? fit une voix.

— S'il ne s'est pas arrêté à Bordeaux, il pourrait être ici déjà. Dans le cas contraire, d'un moment à l'autre il doit arriver.

— Le premier soin à prendre serait donc de tenir la diligence de Bordeaux en surveillance.

— Ça, c'est indiqué.

A ce mot « la diligence de Bordeaux, » Minet avait dressé l'oreille, puis tout à coup son œil s'était éclairé.

— La diligence de Bordeaux... attendez donc ! mais C'est elle qui m'a ramené cette nuit.

— Est-ce que vous y auriez remarqué un visage suspect ? demanda le chef vivement.

— Fichtre ! je le crois, fit Minet avec un air d'importance. Avez-vous le signalement du particulier ?

— Non, mais le meilleur signalement ne vaut pas une bonne présomption. Trouve si tu peux la forme du menton derrière le faux-col et la cravate, la couleur des yeux derrière des lunettes ! Poil blond, on se le teint ; front haut, on se le diminue avec les cheveux ; pas de barbe, on la laisse pousser ; moustaches, on se les coupe.

— On se les coupe effectivement, se dit Minet qui revoyait en imagination le visage rasé de Capoulade.

— Du reste il y a tout lieu de croire qu'il est déguisé, reprit le chef, car il est porteur d'un passe-port qui n'est pas le sien.

— Sous quel nom voyage-t-il ? demanda un des assistants.

— Ah ! parbleu, si on le savait !

— Eh bien, dit résolument Minet, je vais vous l'apprendre, moi, sous quel nom il voyage ; c'est sous le nom de Capoulade.

— Ah ! bah ! fit le chef agréablement surpris de cette révélation inattendue.

— Oui, Capoulade, insista Minet.

— Ah ! ça, tu ne te trompes pas ? sur quoi tes suppositions sont-elles fondées ?

— Écoutez ! ces choses-là, ça se sent mieux que ça ne s'exprime. Une opinion se forme sur tant de petits détails ! Pris séparément, ces détails-là ne sont rien ; réunis, ils forment un faisceau de preuves écrasant.

Et se remémorant toutes les inconséquences de Capoulade :

— Non, on ne me persuadera pas que les allures de cet individu-là étaient nettes. Il a cherché tout le temps à m'en faire accroire sur sa personne. Quand on n'a pas besoin de se cacher, on n'accumule pas à plaisir autant de mensonges... Et puis, il faisait trop l'éloge de M. de Villèle !

Il ajouta un peu plus bas :

— Ça n'est pas naturel.

Et d'un air de pitié :

— Ne va-t-il pas jusqu'à se dire son parent ! Lui, le parent du ministre, allons donc ! Ça faisait partie du déguisement.

— On peut tirer au clair cette parenté, dit le chef. Et savez-vous où ce personnage est descendu ?

— Parbleu ! Je l'ai suivi pour savoir où il allait. A preuve qu'il m'avait déjà semblé louche.

— Où le logez-vous donc, Minet ?

— Ah ! ça, fit l'agent, qui rayonnait, c'est mon affaire. J'espère que si j'ai mis la main sur le particulier, c'est bien à moi qu'en revient la surveillance.

— Soit, dit le chef, voilà une belle occasion de vous signaler, mon ami.

— Je le crois !

— Ah ! si vous aviez vraiment découvert une pareille piste !... Mettez-vous à l'œuvre tout de suite, sans perdre un instant.

— Il suffit, je réponds du succès.

Minet tourna les talons ; et en le regardant s'éloigner, gonflé de son importance, le chef se disait à part lui :

— Aux innocents les mains pleines !

## VIII

### OU CAPOULADE FAIT UN NOUVEL AMI

Le soir même, un premier rapport de Minet à la police centrale annonçait que l'individu qu'il présumait être le sieur Tellier continuait d'occuper, sous le nom de Capoulade, le même garni du passage des Petits-Pères, n° 4, où il l'avait vu descendre, à l'enseigne du Lapin couronné.

« Le choix seul de cette enseigne n'indique-t-il pas, observait l'agent, une prédisposition à railler le régime actuel ? »

» Et à ce propos, ne conviendrait-il pas d'inviter le propriétaire de ce garni à changer son enseigne, qui, en raison des habitudes cynégétiques de notre souverain légitime, affecte un tour profondément irrévérencieux ? »

Le lendemain, nouveau rapport

« Je n'ai malheureusement pu suivre le sieur Tellier comme j'en étais chargé. Il avait quitté son garni de trop bonne heure. Il vient d'y rentrer ce soir à neuf heures et demie seulement. Il paraît, de son propre aveu, qu'il était à Saint-Roch dans la journée. Il a tenu à ce sujet à son hôte les propos les plus indignes contre la police, ne ménageant pas au ministre lui-même les invectives les plus grossières, ce qui démontre assez que l'éloge outré que je lui avais entendu faire de M. de Villèle n'était qu'une comédie. Il s'est vanté d'avoir laissé pour demi-mort un agent qui voulait se saisir d'un des perturbateurs.

» Vous voyez que cet homme est des plus dangereux. Il importe de le surveiller très-activement. Vous penserez sans doute avec moi que l'avance de quelques fonds me facilitera beaucoup cette tâche. »

Le rapport du lendemain était encore plus explicite :

« Aujourd'hui, je n'ai pas manqué le sieur Tellier à sa sortie. Il s'est rendu d'abord aux bureaux du journal le Pilote dont le directeur, d'après vos

instructions même d'hier soir, est un ami connu de Tellier. Je l'ai attendu à la porte.

» Il est ressorti trois quarts d'heure après, en dissimulant mal un fort paquet d'imprimés qu'il portait sous son bras. Au bout de quelque temps, il a commencé à les jeter un à un sous les portes. En faisant ce manège, il a suivi successivement les rues du Petit-Carreau, Bourbon-Villeneuve, Saint-Denis, Greneta, Saint-Martin, du Vert-Bois, du Pont-aux-Biches, Notre-Dame-de-Nazareth, du Temple, de la Corderie, de Bretagne, Saint-Louis, la place Royale ; et, en revenant sur ses pas, les rues Saint-Antoine, des Mauvais-Garçons, de la Verrerie, des Lombards, de la Ferronnerie, Saint-Honoré, Traversière, Richelieu, Saint-Marc, Montmartre, des Vieux-Augustins et Croix-des-Petits-Champs.

» J'ai pu me saisir d'un des imprimés, lancé sous une porte. C'est un numéro du Pilote, que je vous adresse pour que vous le fassiez examiner avec soin. Une bande au nom du sieur Marécat, rue du Vert-Bois, 21, l'entourait. J'ai gardé cette bande afin de constater si l'écriture ne serait pas celle de Tellier. L'autorité n'agirait-elle pas prudemment en soumettant le sieur Marécat à une adroite surveillance ?

» Si l'exercice que m'a fait faire aujourd'hui Tellier doit continuer, il me faudra des paires de chaussures de rechange, pour l'achat desquelles je vous serai obligé de me délivrer quelque argent. »

Le rapport suivant constatait que le sieur Tellier avait repris ce jour-là le même itinéraire, mais dans le sens inverse.

« Il continue, écrivait Minet, à faire la propagande la plus active. J'ai réussi à m'emparer d'une nouvelle bande au nom du sieur Ricardi, un vrai nom de carbonaro. Encore un auquel il serait bon d'ouvrir un dossier dans le cas où il ne serait pas déjà signalé.

» Pour pouvoir m'aboucher avec Tellier, qui simule toujours des relations au ministère des finances, ne serait-il pas à propos que je louasse une chambre dans son garni ? Rien ne serait plus facile, et, pour peu que vous ayez l'obligeance de mettre, à cet effet, à ma disposition quelques fonds nouveaux, le résultat n'est pas douteux. »

Le lendemain, Capoulade était en train de s'habiller quand on cogna à sa porte.

— Entrez !

Une tête rubiconde parut, dont la partie inférieure disparaissait sous une couche de mousse de savon, — la tête de Minet.

— Vous allez trouver que je suis bien indiscret, monsieur... Je croyais avoir mis mon rasoir dans ma valise. Et au moment de... je m'aperçois...

Capoulade tendit son rasoir :

— C'est cela qui vous manque ?

— Précisément. Vous êtes trop bon... Mon étourderie est inconcevable.

— Mais non, je la conçois parfaitement ; j'ai bien oublié en partant, moi qui vous parle, un sac d'argent que je voulais emporter... un sac énorme !

La façon dont cet « énorme » était prononcé paraissait donner au sac mis en cause des proportions tout à fait gigantesques. Instinctivement, Minet recula d'un pas, comme s'il eût craint que la seule vision de ce sac imaginaire l'écrasât. Quand il fut remis, il s'approcha de la cheminée.

— Si ça vous était égal, je ferais là ma petite affaire... Ma glace est en faux-jour.

— Comment donc ! ne vous gênez pas ! Hé ! si vous ne vouliez pas user de ma glace, ce serait moi qui vous en supplierais. Qu'est-ce qu'il vous faut encore ? De l'eau chaude ? Ah ! je n'en ai pas. On n'a rien dans ces petits hôtels. Je ne sais comment je me suis laissé conduire ici ! Imaginez un drôle qui me dit : « Je vais vous enseigner le premier hôtel de Paris... » Coquin de coquinasse ! Si l'on m'y reprend ! Mais donnez donc le fil à votre rasoir, j'ai là un cuir. Tenez. Vous faut-il encore du savon ?

— Merci.

Et pendant que Minet se râclait la figure :

— Prenez votre temps, répétait Capoulade, ne vous gênez pas.

— C'est que je suis un peu pressé, dit Minet.

— Ah !

— Oui, il faut que je me rende ce matin au ministère des finances.

— Tiens, moi aussi. Ah ! ça, c'est une rencontre curieuse, s'exclama Capoulade. Dites donc, nous irons ensemble.

— Ce n'est pas de refus. Je ne sais guère à qui je dois m'adresser.

— Mais c'est à moi qu'il faut vous adresser. Vous avez peut-être quelque chose à demander au ministre ?

— Vous avez deviné.

— Té ! je vais vous présenter à lui. Il sera enchanté...

— Vous le connaissiez à ce point ?

— C'est mon cousin. Ah ! dame, il est quelquefois occupé ; mais s'il ne l'est pas ce matin, vous êtes sûr de votre affaire. Je dois déjà lui remettre deux ou trois pétitions au nom de plusieurs personnes des plus intéressantes...

Et dans la journée Minet écrivait :

« Je me suis rendu tantôt avec Tellier au ministère, où j'ai acquis la certitude qu'il ne connaît pas du tout le ministre. Ce hardi personnage ne doit avoir d'autre but, en feignant une parenté avec M. de Villèle, que de mieux donner le change à la police. Je ne puis attribuer qu'à la même raison l'accent méridional qu'il affecte, et qui est trop exagéré pour être réel. Si je m'en rapporte à ses récits, la fortune de Tellier contrasterait singulièrement avec le régime auquel il s'astreint, et avec l'hôtel de bas étage dans lequel il est descendu. Il est encore retourné au Pilote pour se livrer au même travail que les jours précédents. Afin de ne pas exciter ses soupçons, je l'ai aidé à jeter ses imprimés sous les portes. Je le crois en possession d'une liste de noms que j'essaierai de me procurer.

» Nous sommes rentrés ensemble au Lapin couronné, où, dans un moment d'épanchement, j'ai fini par lui faire avouer que c'était lui qui rédigeait le Pilote en entier. L'ayant conduit à parler de la chose politique, il a paru embarrassé, et a fini par me dire qu'il ne s'occupait pas de cela. Il a intérêt à dissimuler ; mais je saurai bien le confesser. Si les ressources mises à ma disposition étaient suffisantes pour que je pusse lui offrir à boire, nul doute qu'il n'entrât facilement avec moi dans la voie des aveux. »

Et le lendemain Minet, déployant un zèle dévorant, écrivait encore :

« Nous saurons bientôt ce que Tellier vient faire ici. Je crois que je tiens une piste. Quoique le fils du régicide affirmât ne connaître personne à Paris, un individu est venu le demander hier soir à l'hôtel, sous son nom de Capoulade. L'individu a eu de la peine à se faire reconnaître de lui, soit que ce fût un homme dont Tellier se défiât, soit que, devant moi, il ne voulût pas avoir l'air de le remettre. Mais cet homme lui ayant rappelé leur précédente rencontre dans un café devant Saint-Roch, le jour des troubles, Tellier s'est écrié aussitôt : « Soyez tranquille, notre  
» affaire est en bonnes mains ; tout va bien. »

» J'ai suivi le visiteur à sa sortie, et, l'abordant à quelque distance, j'ai, sous bon prétexte, tâché de tirer de lui de quelle affaire il s'agissait. Il m'a répondu de l'air d'un homme qui paraît ferré sur sa leçon : « D'une pétition à M. de Villèle. » Toujours M. le ministre ! Faut-il croire à un mot d'ordre ? Je réitère ma proposition relative aux moyens que je suggérais pour arracher à Tellier son secret. Il ne nous serait pas difficile d'obtenir ses confidences en lui déliant la langue, si j'en avais les moyens, car nous sommes au mieux. »

Or, ceci était le mot vrai, le seul mot vrai sur tant de pages noircies : Capoulade et Minet étaient au mieux ensemble.

Avec sa nature liante, son cœur ouvert, Capoulade ne pouvait tarder à s'éprendre d'un compagnon fidèle et empressé. S'il se prenait d'intérêt pour ceux qui ne se souciaient pas de lui, qu'était-ce pour un aimable compère qui semblait se faire un plaisir de lui prêter la main !

— Vous êtes mon homme, vous ! capédédiou ! s'écria dès le premier soir Capoulade en frappant sur l'épaule de son mouchard.

Et dans les vingt-quatre heures il lui donnait un témoignage palpable de son affection.

En passant devant un magasin de cordonnerie de la rue Vivienne, les deux promeneurs avaient fait halte. Il y avait là des bottes superbes, à revers et à glands, bottes molles, bottes fortes, à double et à simple semelle, passées au vernis ou lustrées à l'œuf. Arrêté par ce brillant étalage, Capoulade, dont la chaussure ne souffrait pas moins que celle de Minet d'une circulation exagérée, avait promené d'une extrémité à l'autre de la montre un long regard de concupiscence.

— Mort de ma vie ! dit-il, voilà ce que je me paierais, si j'étais plus riche.

Il n'avait pour toute fortune que trente francs qu'on lui avait avancés le matin au Pilote.

— Une paire de bottes ? soupira Minet. Oh ! moi aussi, voilà ce que je me paierais.

— Vraiment ? fit Capoulade en se retournant vers son compagnon, une de ces paires de bottes vous ferait plaisir. Eh bien, mon ami, je veux vous la payer.

Et, comme Minet se récriait un peu confus :

— Non, ne me refusez pas, je vous en prie. Vous me désobligeriez.

— C'est que... en vérité... une paire de bottes.

— Pourquoi une paire de bottes moins qu'autre chose ? Si je vous proposais un petit verre, vous ne le refuseriez pas, n'est-il pas vrai ? Au lieu d'un petit verre, c'est une paire de bottes qui vous fait plaisir. Je vous l'offre. C'est tout simple. Voyons, vous ne voulez pas m'être désagréable.

Bon gré mal gré il avait fallu que Minet entrât dans la boutique. Ç'avait été toute une affaire de choisir. Minet guignait de l'œil les plus belles bottes, naturellement ; mais la politesse lui faisait un devoir de paraître se contenter des plus vulgaires. Là-dessus Capoulade se récriait :

— Celles-là ne sont pas assez bien. Cordonnier, essayez-en d'autres à monsieur. Non, pas celles-ci, celles de là-bas... A la bonne heure ! Voilà qui vous fait un pied. Mon ami, il faut garder celles que vous avez.

Et Minet, se faisant une facile violence, les avait gardées. Quant aux chaussures éculées, avachies qu'il laissait dans la boutique en échange, Capoulade avait dit d'un ton superbe au marchand :

— Vous les ferez reporter à mon hôtel, s'il vous plaît, passage des Petits-Pères : au Lapin couronné.

Après quoi il avait versé sur le comptoir, de l'air le plus dégagé du monde, ses trente francs, tout son avoir, puis les deux acheteurs étaient sortis bras dessus, bras dessous, et avaient repris leur promenade interrompue, les bottes magnifiques de Minet faisant honte aux pauvres souliers fatigués du Gascon.

## IX

### VOLTE-FACE

— Est-ce que vous aimez la musique ? demanda Andrée à Georges comme ils entraient au salon en sortant de déjeuner.

— Oui, dit Georges.

— Vous jouez peut-être du piano ?

— Un peu... Mal.

— Oh ! pas si mal que moi, je suis sûre... Du reste, nous pourrons en juger ; vous me montrerez votre force, je vous montrerai la mienne.

Georges eût pu se mettre aussitôt au piano. Il en eut l'idée, mais il s'abstint. En voyant depuis un moment cette enfant si confiante, il craignait de l'encourager par son attitude.

La sourde angoisse qui, près d'elle, étreignait Georges, ne lui dénonçait que trop un danger que, dans son innocence, la jeune fille semblait ignorer. Il se faisait scrupule d'abuser de l'hospitalité généreuse qui lui était offerte.

Georges affecta donc la froideur, la préoccupation tout au moins. Tandis que son cœur allait droit à Andrée, son esprit paraissait ailleurs.

— Il pense à elle ! se disait Dangely, le regardant.

Et « elle » c'était pour lui Cécile. Mais quel soulagement de penser qu'il les tenait séparés l'un de l'autre ! l'homme ici, sous sa main ; la femme chez elle, et seule, presque à sa merci. Il avait hâte de la revoir.

— Je sors, dit-il.

— Et moi, je vais remonter travailler... écrire, dit Georges.

— Allons donc ! fit Dangely d'un air où le sarcasme perçait malgré lui sous une apparente bonhomie, vous n'avez pas la tête au travail. Faites autre chose. Lisez plutôt. Voulez-vous un livre ? Vous en trouverez là, à côté.

Et, le menant dans l'antichambre :

— Tenez, cette bibliothèque en est pleine.

Lorsqu'il en sortit, Georges fouillait dans la bibliothèque, moins par désir de trouver un livre que pour se donner une contenance. Andrée, qui aidait la

vieille Colette à desservir, le vit en passant embarrassé de quelques volumes :

— Voulez-vous que je vous aide, monsieur ?

— Vous êtes trop aimable, mademoiselle.

— Oh ! la vilaine poussière ! dit-elle en posant les volumes près d'elle, voilà une bonne occasion pour essuyer.

Elle prit une serviette, et, pendant qu'il cherchait ou faisait semblant de chercher, elle essuyait la tranche rouge des vieux volumes reliés en veau fauve. De temps en temps, elle en entr'ouvrait un, et sur une vignette, sur un titre, sur un mot, elle faisait une réflexion ; lui, pour répondre, se tournait de son côté et penchait la tête auprès d'elle, sur le livre. Ce n'était rien, et il en était tout ému.

Pour visiter le bas de la bibliothèque, il s'appuya sur un genou, et tandis qu'il était ainsi, remuant des volumes qu'il trouvait à présent trop rares, à chaque fois qu'Andrée s'approchait pour remettre un livre, sa robe le frôlait et un frémissement lui courait de la tête aux pieds. Alors, en ayant l'air de regarder les volumes, il fermait les yeux ; l'impression de la sentir si près de lui le serrait au cœur, et il eût voulu que ce moment pénible et délicieux ne finît jamais.

En prenant le chemin de la rue de l'Échiquier, Dangely avait le sentiment d'un triomphe. Il se représentait madame Fauvel l'attendant déjà, l'appelant, dans son inquiétude pour celui qu'elle aimait. Elle voulait le voir souvent, lui, Dangely, pour avoir des nouvelles plus fréquentes de l'absent. Les bras de cette femme se suspendaient aux siens ; du regard, elle l'implorait. Le hasard ne se bornait pas à les rapprocher, il la soumettait à lui. Dans sa hâte d'arriver au but, l'agent croyait déjà voir poindre l'heure où il pourrait dicter ses conditions, sinon supplanter son rival. Il fut surpris de trouver Cécile presque joyeuse.

— Tout s'est bien passé hier ? lui demanda-t-elle avec empressement.

— Oui, M. Leclerc est chez moi. Soyez certaine qu'aucun soin ne lui manquera.

— Oh ! je n'en doute pas. Merci, cher monsieur, pour votre hospitalité. Elle est d'autant plus méritoire qu'elle avait son côté dangereux. Grâce à Dieu, le danger, je l'espère, ne subsistera pas longtemps !

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'avant peu sans doute M. Leclerc, en reprenant sa liberté, vous rendra la vôtre.

— Je ne comprends pas.

— A mon air, vous ne devinez donc pas que j'ai une bonne nouvelle à vous donner.

— Vraiment ?

— Vous comprenez que depuis hier je me suis démenée. Nous avons des amis à qui leur position donne, en dépit de leurs opinions, une certaine influence. Je les ai vus. M. Évrard va tâcher d'arranger cette affaire. Une bagatelle, en somme ; quelques paroles inconsidérées échappées à un jeune homme dans un moment d'effervescence ; il n'y a pas là de quoi mettre la justice en mouvement. Qu'on jette au feu le mandat d'arrestation lancé contre lui, et M. Leclerc peut sortir librement. Voilà ce qu'on me fait espérer, ce qui va certainement être obtenu. Aussi, vous voyez, je suis heureuse.

Dangely l'écoutait stupéfait.

— Vous en ferez part à M. Leclerc, n'est-ce pas ? lui dit-elle.

— A M. Leclerc ?.. répéta-t-il.

Il fut sur le point d'ajouter :

— C'est donc le nom que vous persistez à lui donner ?

Il craignit, en le faisant, de trahir les secrètes pensées qui l'agitaient.

Cécile cependant, si peu qu'il eût laissé échapper, l'avait regardé d'un air étonné. Il se tut, mais la jeune femme n'en ressentit pas moins l'appréhension qu'on pouvait avoir des doutes sur l'identité de son frère. Que le nom de Georges fût connu, qu'il fût seulement soupçonné, et c'en était fait du succès de la démarche de M. Évrard. Cécile se félicita de n'avoir révélé ce nom à personne, pas même à celui que la veille elle appelait son sauveur.

Dangely sortit de chez la jeune femme abasourdi. Il voyait soudain son échafaudage chancelant, renversé. D'un moment à l'autre, Georges menaçait de lui échapper, et avec lui tout moyen d'action sur madame Fauvel. Comment avoir raison de ce rival, comment s'en ressaisir ?

En rentrant au quai Saint-Paul, il y trouva Colmache qui l'attendait.

Colmache mangeait à deux rateliers. Régulièrement il émargeait, en qualité d'agent, à la police secrète du cabinet ; irrégulièrement il faisait la menue besogne de Dangely. Celui-ci se l'était attaché afin de savoir, par son intermédiaire, ce qui se passait au cabinet, et de se garder ainsi un œil ouvert sur la préfecture. En même temps, il utilisait, selon le besoin, les

petits talents de ce subalterne, qui était un drôle à tout faire. On ignorait naturellement chez lui les véritables fonctions du personnage.

La tête de dogue de Colmache était ce jour-là plus rébarbative et ses sourcils étaient plus froncés encore qu'à l'ordinaire. Dangely pensa que l'air morose du personnage pouvait tenir à ce qu'il l'attendait depuis longtemps. Colette venait de lui apprendre en effet que son factotum était arrivé presque comme il sortait.

— Eh bien ! lui demanda-t-il, quoi de nouveau ?

— Il y a de nouveau, grommela Colmache, que le particulier d'hier a échappé... Vous le savez peut-être ?

A la façon dont l'agent prononça ces derniers mots, Dangely se demanda si Colmache serait par hasard mieux renseigné qu'il n'avait lieu de le croire. Il le regarda, soupçonneux. Colmache baissait la tête avec l'air de fauve mal apprivoisé qui lui était ordinaire.

— Pourquoi devrais-je le savoir ?

— Parce que vous êtes venu le soir rue de l'Échiquier. Je vous ai vu entrer dans la maison, puis en sortir.

— Le jeune homme pouvait être arrêté plus tard.

— Il ne l'a pas été.

— C'est un malheur.

— Un malheur pour moi surtout, car cela m'a valu un galop à la préfecture. Ce n'est pas drôle de s'entendre traiter de propre-à-rien quand on a besoin d'avoir l'oreille de ses chefs.

— Il n'y avait pas de quoi faire tant de bruit. Pour une méchante arrestation !... On est donc de mauvaise humeur au cabinet ?

— Oui, pas mal. Il paraît que c'est la police centrale qui a mis le grappin sur un certain Tellier qu'on nous avait signalé ; Tellier, le fils du conventionnel, qui serait, paraît-il, de passage à Paris. Fils d'un régicide et très-mal noté lui-même, c'est une bonne prise. On soupçonne qu'il vient ici pour quelque mouvement.

— Et la police centrale l'a arrêté ?

— Non, mais elle le file. Si elle découvre quelque chose, tout le bénéfice en reviendra à elle seule. Vous comprenez si le cabinet voit ça d'un bon œil. D'autant qu'il est plus que jamais à la recherche de quelque chose, le cabinet.

— Pourquoi cela ?

Colmache prit un air finaud.

— On ne nous l’a pas dit précisément, mais ça se devine. Les élections sont proches.

— Tu crois ?

— Oui. On se dit tout bas que le ministère est décidé à convoquer les collèges électoraux ; mais il ne l’annoncera officiellement qu’au dernier moment, afin que les libéraux aient le moins de temps possible pour s’entendre. Ce qu’il y a de plus sûr, c’est que des agents sont déjà partis dans les départements pour les travailler dans le bon sens.

— Et alors ?

— Alors j’imagine qu’on ne serait pas fâché de leur rendre la besogne facile en produisant à grand bruit quelque bonne affaire libérale.

— Une conspiration ?

— Peut-être. Vous savez, ce que j’en dis c’est moins par certitude que par pressentiment. Mais comme on connaît les saints... En attendant le cabinet est d’une humeur de chien.

— Et tu en as reçu le contre-coup ?

— Oui, grogna Colmache. Mais je compte sur vous pour m’aider à rentrer en faveur.

— Sur moi ; et comment ?

— En me faisant remettre la main sur le particulier d’hier.

— Nous verrons, fit Dangely, qui tenait à rester sur ses gardes.

— Ah ! nous verrons !...

Il y avait dans la manière sourde dont cette exclamation fut jetée comme un air de menace. Dangely dressa la tête.

— J’ai dit : « nous verrons », répéta-t-il sèchement.

Colmache se tut. Il prit son chapeau et le tourna entre ses mains.

— Vous n’avez rien de plus à me dire ? demanda-t-il avant de prendre le chemin de la porte.

— Non.

Il sortit.

Dangely se demandait le secret de cette rébellion à laquelle Colmache ne l’avait pas accoutumé. L’agent savait-il donc qu’il cachait chez lui le prétendu Leclerc ? cela en avait toute l’apparence. Trouvant Andrée seule dans sa chambre, il lui demanda :

— Quand Colmache est venu tantôt, qui a ouvert ?

— Moi.

— Étais-tu seule ?

— Non, père.

— Le jeune homme se trouvait là ! fit vivement Dangeley.

— Oui, il choisissait des volumes dans la bibliothèque.

— Et Colmache l'a vu ?

— Il a dû le voir. Quoique le jeune homme soit parti vite, ils ont eu le temps de se regarder... Est-ce qu'il fallait les cacher l'un à l'autre ?

Dangely ne répondit pas. Une extrême pâleur trahit seule son anxiété. Vis-à-vis de Colmache il se trouvait donc convaincu de duplicité ! Et, vis-à-vis de son hôte, qui connaissait l'agent pour avoir eu affaire à lui, quelle attitude prendre ? Les soupçons du jeune homme n'allaient-ils pas s'éveiller ?

Ainsi, tandis que chez madame Fauvel un premier obstacle se dressait, rendant ses espérances illusoires, chez lui un choc imprévu venait détruire ses menées souterraines. La fatalité semblait le poursuivre. Comment se retourner ? il ne le savait pas encore ; mais il est des gens que le péril inspire au lieu de les abattre, l'audace lui disait de marcher en avant, droit au danger.

Sans savoir au juste ce qu'il devait imaginer, attendant des circonstances une inspiration, il alla trouver le prétendu Leclerc dans sa chambre. Georges paraissait inquiet. Dangely l'aborda le sourire aux lèvres.

— Je viens de chez madame Fauvel, lui dit-il, j'avais hâte de lui porter de vos nouvelles. Elle-même en attendait avec une vive impatience. J'ai calmé ses inquiétudes. Elle vous sait à présent en sûreté.

Georges le regardait parler plutôt qu'il ne l'écoutait réellement.

— Vous paraissez préoccupé ? dit Dangely, brusquant résolument une explication.

— Eh bien ! oui, je le suis, lui dit Georges.

Et scrutant au fond des yeux son interlocuteur qui ne broncha pas :

— Pardonnez-moi si je vous parle avec franchise. Le hasard m'a fait trouver face à face dans votre antichambre avec un homme que je ne pouvais guère m'attendre à rencontrer ici.

— Qui cela ? fit Dangely jouant l'étonnement.

— On le nomme Colmache, m'a-t-on dit. Et ce qui m'a singulièrement étonné, c'est qu'on ait ajouté que c'était un des familiers de votre maison.

— En effet, je le quitte à l'instant. Il avait une réponse à me donner. C'est un pauvre diable que j'emploie à des courses et à des écritures, dit simplement Dangely. Il est venu lui-même m'offrir ses services, il y a

quelque temps. Je n'ai pas à m'en plaindre ; je lui ai confié de l'argent plusieurs fois et ne me suis pas aperçu qu'il eût abusé de la confiance que je lui accordais.

— Et, dit Georges, que le ton de Dangely désarmait déjà, vous ne le connaissez pas autrement ?

— Mon Dieu, non... Est-ce que vous le connaissiez, vous, par hasard ?

— Si je le connais ! C'est lui qui me prenait au collet hier devant Saint-Roch, après m'avoir en quelque sorte provoqué à parler ; c'est lui qui a dû se présenter le soir rue de l'Échiquier pour m'arrêter.

— Vous ne vous trompez pas ?

— Oh ! je l'ai bien reconnu.

— Vous me frappez de stupeur ! fit Dangely prenant la chose au tragique, ce serait donc... ?

— Un mouchard, j'en suis sûr.

Dangely eut une inspiration.

— Mais alors je suis perdu ! murmura-t-il à voix basse.

Georges le regardait, étonné.

— Perdu à cause de moi ! fit le jeune homme, que surprenait l'inquiétude exagérée de son hôte. Oh ! je puis quitter cette maison assez vite...

— Vous ne me comprenez pas. Ce n'est pas par vous que j'ai peur d'être compromis, mais bien par moi-même. Pourquoi depuis trois mois cet homme, s'il est ce que vous dites, se serait-il introduit dans mon intérieur, sinon pour l'épier ? Ah ! quelles éclaircies soudaines votre révélation m'ouvre tout à coup ! Maint détail me revient à présent, dont le sens m'échappait. Évidemment, si cet homme n'est pas au courant du mouvement qui se prépare, il le soupçonne au moins.

— Quel mouvement ?

— Une tentative politique, je puis vous le dire à vous, dont mes amis et moi attendions un effet décisif.

— Vous conspiriez ? s'écria Georges, à la fois joyeux de reconnaître la loyauté de son hôte, et confus d'avoir pu le soupçonner.

— Nous avons fait ce rêve de mettre fin à un régime que le pays supporte avec impatience, dont on sent qu'il est las. Faudrait-il, au moment où nous sommes près de toucher au but, quand tout paraît assurer le succès de notre œuvre, la voir s'écrouler tristement !

— Tout n'est peut-être pas perdu, dit Georges s'oubliant lui-même pour compatir à l'inquiétude de son hôte.

— Je ne vois qu'un moyen de salut, dit Dangely farouche, faire disparaître ce Colmache !

— Ou le tromper, se hâta d'observer Georges, prêtant la main, sans le vouloir, à son adroit interlocuteur.

— Vous avez raison. Dans le premier moment, on se laisse aller à des moyens extrêmes. L'adresse est pourtant plus sûre que la violence. Le tromper, c'est cela. En le trompant je vous sauve, vous, tout d'abord. Je lui donne à entendre que vous êtes parti, sans paraître en soupçonner la cause. Après votre rencontre, cela ne l'étonnera pas. Et tandis qu'il vous cherche ailleurs, vous êtes ici, mieux caché que jamais. Quant à moi, je laisse percer le découragement, au besoin, je le mets sur une fausse piste...

Il prit les mains de Georges :

— Ah ! mon ami, comment pourrai-je reconnaître jamais le service que vous me rendez ?

Georges étreignit pour toute réponse les mains qui serraient les siennes.

— Je vais recommander en bas la discrétion la plus grande, poursuivit Dangely. Surtout, de votre côté, pas un mot de tout ceci à ma fille. Si la pauvre enfant venait à savoir quels dangers sont suspendus sur ma tête...

Il était ému en disant cela ; son émotion gagna Georges.

— Soyez tranquille, dit le jeune homme.

Et Dangely, tout en le regardant d'un œil attendri, se réjouissait à l'idée que son rival ne lui échapperait donc pas tout à fait.

## X

### UN MARCHÉ

Le lendemain matin Dangely, préoccupé de l'attitude qu'il avait à garder vis-à-vis de son hôte, ne s'était pas encore présenté à lui, lorsque Colette apporta un pli cacheté qui venait d'être déposé chez le concierge.

Il ouvrit la lettre et tressaillit. Elle contenait une brève invitation de vouloir bien passer dans la matinée au secrétariat intime.

C'était la première fois qu'on adressait à Dangely un semblable billet. On se contentait ordinairement de ses rapports ; et, quant à ses rares visites à la préfecture, lui seul avait été jusqu'alors laissé juge de leur opportunité. Aussi, en prenant connaissance de cette communication insolite, ne pouvait-il se défendre d'un certain trouble. Que lui voulait-on ? Il avait hâte de l'apprendre et tremblait pourtant de le savoir.

La physionomie sévère de celui qui le reçut lui dénonça dès le premier abord qu'il n'avait pas tort de trembler.

— Ah ! c'est vous, monsieur ! Nous en apprenons de belles sur votre compte. Il paraît qu'un individu, contre lequel un mandat d'arrestation avait été lancé, a pu, grâce à vous, échapper avant-hier à la police du cabinet.

Le visage de Dangely s'était couvert d'une affreuse pâleur.

— Vous ne répondez pas ? Cet individu, vous le cachez, dit-on, chez vous. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, dit Dangely attéré.

— Il y a longtemps, reprit sèchement son interlocuteur, que vos services nous paraissent loin de répondre aux sacrifices que nous faisons pour vous. Nous avons déjà lieu de douter de votre activité ; ce dernier fait nous fixe sur l'étendue de votre dévouement.

— Ces reproches... monsieur, balbutia Dangely.

— Je vous ai mandé ce matin pour vous les adresser. Je vous préviens en même temps que nos relations cesseront avec la fin du mois.

— Alors c'est mon congé, monsieur, que vous me donnez.

— C'est votre congé.

Dangely chancela. Il vit soudain sa situation lui manquer. Adieu la vie large et insouciante, le Paris mondain, ses fêtes, ses enivrements, ses prestiges ! Devant lui, hallucination atroce ! la misère s'ouvrait tout à coup comme un gouffre aux pentes glissantes, sinistre, ténébreux, sans fond.

Alors se sentant perdre pied, il fit, pour se ressaisir, un suprême effort. Rendu à lui-même par l'imminence du danger, il se redressa. Cet homme pâle et tremblant se rappela que la hardiesse l'avait toujours bien servi jusque-là. Une imagination prompte lui traversa l'esprit. Quoi de plus simple que de se disculper en invoquant le fait même dont on arguait pour l'accuser ? Sûr du succès, il prit un air peiné :

— Ah ! monsieur, ce que vous me dites est dur... Son interlocuteur fit un geste de regret.

— Il est cruel de s'entendre accuser de trahison, au moment même où l'on allait donner des preuves de son zèle, et par ceux-là mêmes au bénéfice desquels on travaillait.

— Que voulez-vous dire ?

— Que cet homme qu'on m'accuse de cacher, ce n'est pas sans motifs que je l'ai attiré chez moi.

— Mais il était sous le coup d'une arrestation.

— Et si je voulais capter sa confiance, n'était-ce pas un bon moyen de détourner ses soupçons que de lui offrir un asile ?

— Capturer sa confiance... Pourquoi ?

— Parce que je soupçonne à l'individu qu'on allait arrêter pour une peccadille une personnalité plus grave que celle qu'il avoue ; parce que cet homme paraît accessible aux entraînements politiques, et qu'il me semblait intéressant de constater jusqu'où de tels entraînements pouvaient le conduire.

— C'est donc une étude in animâ vili.

— C'est plus qu'une étude... J'ai fait un rêve, — puisse-t-il n'être pas trop hardi, — celui de rendre à mon gouvernement un service signalé.

— Ah bah ! fit le secrétaire, dont l'attention s'éveilla.

— Oui. J'ai pensé qu'au moment où le mouvement électoral allait servir de prétexte à certains esprits hostiles pour manifester tout haut leurs espérances, il importerait de pousser un cri d'alarme qui mît le public en garde contre leurs trop séduisantes théories.

Il suivait avec attention, tout en prononçant lentement ces paroles, l'effet produit par elles sur son auditeur. Sans doute eut-il idée qu'il s'avancait sur

un terrain favorable, car il poursuivait, de plus en plus maître de lui-même :

— Que vous semblerait d'un fait qui permettrait de dire à ceux-là que le parti libéral voudrait endoctriner : « Vous les voyez à l'œuvre, ces hommes dont vous étiez sur le point d'écouter les phrases captieuses... Ils vous parlent d'ordre, et ce qu'ils rêvent c'est le renversement de l'édifice social. »

L'auditeur approuvait du geste.

— Soit ! un fait, dit-il, mais lequel ?

— Un attentat sur la personne du roi, par exemple.

— Vous découvririez cela ?

— Je ferais mieux que le découvrir, au besoin je le ferais naître... Quel coup porté au libéralisme ! poursuivait-il sans paraître remarquer la satisfaction profonde qui s'était peinte tout à coup sur les traits de son interlocuteur. Quel triomphe pour le ministère ! Qui oserait après cela, au cas même où les élections n'auraient pas lieu, lui disputer le vote des mesures de rigueur qu'il croirait indispensables au maintien de la paix publique ?

— Les élections auront lieu, et prochainement, dit le secrétaire. Il faudrait donc se hâter. Où en êtes-vous de cette tentative ?

— Je la commence. Vous m'accorderez bien quelques jours pour vous donner une réponse ?

— Oui ; mais autant que possible, quelle soit prompte... Et surtout de la prudence ! Pour rien au monde la préfecture ne doit paraître mêlée...

— Je prends toute la responsabilité sur moi.

— Très-bien !

Dangely sortit triomphant de ce cabinet où, un moment auparavant, l'effroi d'une destitution subite avait glacé tout son sang. Au coin de la rue de Jérusalem, il se heurta contre Colmache.

Le premier mouvement du fauve parut être de l'éviter. Dangely le retint par le bras.

— Colmache, quelqu'un m'a vendu.

Colmache garda le silence.

— C'est toi !

L'agent, visiblement embarrassé, regardait le pavé, tête basse.

— Ne dis pas non., c'est toi ! répéta Dangely.

— Eh bien, après ? fit résolument le subalterne. Quand j'aurais dit où est l'homme qu'on cherche, où serait le mal ? N'est-ce pas vous qui m'avez

chargé le premier de le faire prendre ? S'il vous plaît à présent de le cacher, je n'entre pas dans ces détails-là. Il faut savoir ce que l'on veut. Quand je me suis mis en avant ; quand j'ai dit à mes chefs : « Il y a là un coupable, je vous l'amènerai, » il faut que je le leur amène. Je ne peux pas, moi, mettre les autres en mouvement pour leur dire après : « Il n'y a plus personne, » ou bien : « Ce sera pour une autre fois. »

— Et pourquoi, si je te le demande ?

— Eh bien, et ma place ?

— Imbécile, tu ne comprends pas que ma fortune c'est la tienne. Tant que je gagnerai de l'argent est-ce que je ne te la revaudrai pas facilement, ta place ! Allons, brute, va dire à ton chef que tu t'es trompé, qu'il n'y a personne de caché chez moi. Je n'ai pas besoin que le cabinet se mêle de ce que je puis faire.

— Oh ! je ne dirai pas cela ! affirma Colmache.

— Tu le diras.

— Pour me faire donner mon compte.

— Eh ! si tu ne travailles plus pour eux, tu travailleras pour moi seul, alors... Et je n'aurai pas de peine à être aussi généreux qu'ils le sont pour toi !

Colmache hésitait.

— Va donc. Est-ce qu'ils ne sont pas habitués à ce qu'on se trompe ?

Il ajouta un peu plus bas :

— Et à ce qu'on les trompe... En tout cas il faut choisir de suivre leur fortune ou de suivre la mienne. Regarde-moi en face. Ai-je l'air de quelqu'un que puissent atteindre les dénonciations du genre de la tienne ? Je me sens mieux en selle que jamais et serais presque tenté de te remercier de ce que tu as essayé pour me perdre. Allons, c'est dit. Si tu te représentes chez moi, ce que je t'ai demandé sera fait.

— Ce sera fait, grogna Colmache après une dernière hésitation.

— Et quand tu reviendras me voir, ajouta Dangely, tu tâcheras dorénavant de ne voir que moi.

Puis les deux hommes se séparèrent.

Se venger sur Colmache de la contrainte où l'avait tenu un supérieur, faire sentir à son tour sa domination à un subalterne, il semblait que ce fût pour Dangely un premier soulagement de la dure épreuve par laquelle il venait de passer. Ce n'était pourtant pas la seule raison qui lui eût fait commander l'obéissance à Colmache. Dangely, pressentant dans l'œuvre

qu'il méditait une victoire sans égale, s'il pouvait la mener jusqu'au bout, tenait à n'y mêler aucun des jaloux de la Préfecture, afin que le succès en revînt bien à lui seul.

Ce succès, qui devait affermir sa position, assurer sa fortune, il l'appelait à présent de tous ses vœux, car la courte vision qu'il avait eue de la misère était trop horrible. Si son âme avilie eût pu être troublée par un dernier scrupule, ne suffisait-il pas pour l'étouffer de l'idée qu'en servant ses propres intérêts, il assouvissait sa haine et faisait la route libre à son amour.

Il fallait réussir à présent, réussir à tout prix. La perte de son hôte, qui s'était présentée à lui soudain comme un sauvetage inespéré, elle était maintenant bien résolue dans sa pensée. L'odieuse machination entrevue dans un rêve, il allait froidement l'accomplir. Pourvu que sa proie n'allât pas maintenant lui échapper ! Telle était la dernière crainte de Dangely en rentrant chez lui. Il monta droit à la chambre de Georges.

— J'ai vu Colmache ce matin, dit-il au jeune homme.

— Ici ?

— Non, dehors. Mais il venait ici.

— M'arrêter peut-être ?

— S'il y songeait, il n'y songe plus à présent. Je me suis empressé d'aller au-devant de ses soupçons en lui parlant de vous. « Vous me voyez très-inquiet, lui ai-je dit, un jeune ami que je logeais momentanément a disparu hier soir. Quelqu'un est venu le chercher, m'a-t-on rapporté, pendant mon absence. Comme je ne retrouve pas son petit bagage et que je suis ce matin sans nouvelles de lui, j'ai peur qu'il ne soit tombé dans quelque traquenard de la police, car il avait des raisons de se cacher. — A moins, m'a répondu Colmache, qu'il n'ait cru plus prudent de se réfugier ailleurs... » Vous voyez comme, de lui-même, il abondait dans mon sens. Je n'ai pas répliqué ; lui n'a rien ajouté non plus ; mais le principal est qu'il vous croie autre part. Ainsi, mon ami, vous pouvez être tranquille.

Georges ne répondait pas. Les yeux sur les rideaux, il regardait instinctivement, de l'autre côté de la cour, cette croisée qu'il lui eût été si pénible de ne plus voir.

— Vous pouvez être tranquille., répéta Dangely.

— Je vous remercie, monsieur, dit Georges tiré de son rêve. Vous préoccuper tant de moi, quand vous-même !... J'abuserai le moins possible de vos bontés.

Comme s'il eût trouvé que cette réponse ne levait pas encore suffisamment ses appréhensions, Dangely, redescendu près de sa fille, pensa : « Deux précautions valent mieux qu'une. »

Et à Andrée :

— Ce jeune homme de là-haut m'inquiète. Je crains que M. Leclerc, pour ne pas abuser d'une hospitalité qu'il nous croit à charge, n'aille commettre une imprudence.

— Laquelle ?

— Sortir d'ici... C'est se faire prendre. La police est capable de retrouver aussitôt sa trace.

— Tu ne lui as pas conseillé de rester ?

— Si, c'est encore ce que je viens de faire... Dans le cas où tu aurais toi-même occasion d'aborder ce sujet, insiste donc auprès de lui, dis, petite...

— Volontiers, père, dit simplement Andrée.

## XI

### L'ALLIÉE DE DANGELY

Assuré d'abord de garder son hôte, Dangely ne perdit pas un moment pour se l'attacher étroitement. Quand il avait eu l'inspiration de se donner au jeune homme comme ayant à craindre personnellement les embûches de la police, la nécessité avait servi par avance l'agent secret d'une singulière façon.

Georges avait paru saisi de l'audace de ses projets, ému des dangers que cette audace lui faisait courir. Quoi de plus simple, en continuant à l'entretenir d'une tentative dont la hardiesse le frappait, que de captiver son intérêt tout entier, puis, l'ayant gagné comme ami à sa cause, de l'y conquérir peu à peu comme complice. Tel était au moins le plan de Dangely.

Dans son ténébreux dessein il escomptait moins encore les passions politiques du jeune homme que la faiblesse de son cœur. Trembler pour les auteurs d'un coup de main, n'est-ce pas déjà pactiser avec eux dans une certaine mesure ? Ne s'en rendît-on pas compte, on est bien près d'être l'allié effectif de celui qui a déjà trouvé en vous un allié moral. A s'entretenir deux d'une même entreprise, ne se crée-t-il pas d'ailleurs une sorte de collaboration ! Collaboration factice, semble-t-il, mais quelquefois assez réelle au fond pour qu'à un moment donné l'auditeur passif s'oublie, en dépit de lui-même, jusqu'à dire : « Notre affaire. »

Pour amener Georges à ce point décisif, Dangely mit en œuvre toutes les ressources d'un esprit trop habile à tromper. Pas un de ses discours qu'il n'eût pesé, pas un de ses gestes qu'il n'eût étudié à l'avance. Ce fut comme un tissu de combinaisons louches dont il se plut à envelopper le jeune homme. Telle l'araignée tisse fil à fil le réseau dans lequel elle étreindra l'insecte imprudent qui s'est pris dans sa toile. Il semble, à voir ces fils si tenus, si frêles, qu'un souffle devrait suffire à les briser. Comment le pauvre insecte ne se débarrasse-t-il pas d'un seul effort ? C'est qu'au premier fil imperceptible un second s'est venu joindre en un clin d'œil, puis un autre,

et dix autres, et vingt autres, et le captif, incapable d'un mouvement sous leurs enlacements multipliés, appartient désormais à son vainqueur.

Pour atteindre son but, Dangely devait aller bientôt jusqu'à employer l'être dont il eût dû le plus respecter l'ignorance : sa fille. Quoi, ce père ne trembla pas d'abuser, pour une aussi triste besogne, de cette jeunesse inconsciente ! la honte ne lui monta pas au front de faire traîner, dans la boue qui lui était familière, la robe blanche de cet ange ! Mais il y avait longtemps que le front de Dangely s'était déshabitué de rougir ; la honte, il ne la connaissait plus : un sentiment unique, impérieux, dominait à présent chez lui tous les autres, le besoin de réussir.

Quant aux conséquences possibles de relations suivies entre les deux jeunes gens, Dangely, si jaloux pourtant de sa fille, n'y songeait même pas. Andrée, nous l'avons déjà dit, n'était pour lui qu'une enfant. Il s'obstinait à ne pas la voir grandir, et croyait sincèrement, comme bien des pères, lui garder ses douze ans en la traitant de fillette. Pouvait-il imaginer que ce cœur naïf s'éprît d'autre chose que d'un morceau de musique ou d'un joli chiffon ? Comment soupçonner, d'autre part, que l'objet des rêveries du jeune homme se trouvât si près de lui ? Ne le croyait-il pas en ce moment même engagé ailleurs ? N'était-ce pas l'amant de madame Fauvel qu'il tenait prisonnier ?

S'il avait remarqué entre les deux jeunes gens un certain plaisir à se voir, il l'attribuait uniquement à l'incident singulier de leur double rencontre en diligence et à Paris. M. Leclerc jouait un peu de piano ; quoi d'étonnant que sa fille, qui manquait de distractions à vrai dire, le priât de lui faire entendre son petit répertoire ? Leurs relations étaient si discrètes d'ailleurs qu'il eût fallu être bien méticuleux pour s'en préoccuper. Et si le jeune homme portait par moments vers Andrée un regard attendri, Dangely ne l'attribuait qu'à l'impression douloureuse de ses dernières paroles sur Georges, lorsqu'il lui disait avec un semblant d'héroïsme : « Je suis prêt à tout sacrifier, même les affections les plus chères, pour servir la cause politique à laquelle j'ai voué ma vie. »

La première fois que Dangely retourna chez madame Fauvel, ce fut avec le sentiment radieux de la vengeance satisfaite. Elle était abattue, cette fois. Il s'y attendait. Les démarches dans lesquelles Cécile plaçait tout son espoir n'avaient pas abouti comme elle y comptait. Pourquoi ? Dangely sans doute eût pu le lui dire. Il se contenta de la plaindre, exagérant à dessein les dangers que le jeune homme pouvait courir, afin de mettre son rôle de

protecteur mieux en évidence. Il pensait amener ainsi la pauvre femme à se livrer à lui d'une façon plus entière. Il sentait toujours dans la personnalité de son hôte un secret irritant. Si Leclerc, comme Dangely avait lieu de le croire, n'était que le pseudonyme de l'individu qu'il cachait, quel était son vrai nom ? D'où venait cet homme ?

Dans l'ardent désir qu'il avait d'être fixé sur ce point, peut-être eut-il tort de formuler trop vite une question que madame Fauvel s'empressa d'éluder. Mais, à défaut d'une confiance qu'il était encore trop hardi de demander, Dangely put se flatter que la confiance de la jeune femme en lui ne faisait que s'accroître. Il était son associé à elle aussi maintenant. Un but commun les unissait. Il goûta cette âcre satisfaction de voir celle qu'il trompait lui confier les angoisses que lui-même avait créées.

Dans ces moments d'expansion, on se rapproche l'un de l'autre par instinct : la faiblesse de son propre élan, cherche auprès de la force un appui. De douces mains qui vont au-devant des vôtres ; des yeux inquiets, une voix émue qui sollicitent votre aide, quoi de plus troublant que ces riens, alors surtout qu'une passion cachée en décuple le prix ? Dangely sortit de chez Cécile au moins aussi impressionné qu'elle-même. Séparé d'elle, il croyait voir encore ces yeux humides, sentir cette haleine si rapprochée de lui, qu'elle glissait sur sa main comme une caresse. Il se promettait de la revoir le plus souvent possible pour jouir des mêmes émotions ! Qu'importait que dans leurs entretiens il fût question de l'autre, si ces entretiens lui fournissaient l'occasion de se retrouver seul à seul avec elle, s'il pouvait, dans ces heures d'épanchement, calmer les inquiétudes de la jeune femme par un mot dit à voix basse, par un serrement de main ému.

En reportant ses pensées du côté de Georges, Dangely s'irritait pourtant du mystère dont madame Fauvel continuait à l'entourer. A se voir dissimuler avec tant de soin l'identité du jeune homme, il la devinait aisément importante à connaître. L'agent pouvait tenter, à vrai dire, de vaincre sur ce point le mutisme de son hôte ; il hésitait cependant à toucher un point si délicat, ayant trop d'intérêt à n'exciter dans l'esprit de Georges aucun soupçon. L'idée lui vint tout à coup de faire interroger le jeune homme par Andrée.

De temps à autre, notamment à l'heure où les repas les réunissaient, cette enfant échangeait quelques paroles avec l'étranger. Ne pouvait-elle, au hasard de la conversation, amener le jeune homme à parler de lui-même, à dire qui il était, d'où il arrivait, ce qu'il était venu faire à Paris ? Les

femmes naissent avec cet art de provoquer les confidences. Et de la part de la « petite », quelle arrière-pensée Georges pouvait-il supposer ? Sa jeunesse, son innocence, au contraire, étaient faites pour inspirer la confiance.

Ce jour-là, en rentrant, Dangely prit Andrée à part.

— Petite, M. Leclerc, lorsque vous causez ensemble, ne serait-il pas entré par hasard dans quelques détails sur lui-même ?

— Sur lui-même ?

— Il aurait pu te dire, par exemple, qui il est, ce qu'il fait, la cause qui l'amenait à Paris,

— Il ne m'en a rien dit, et je ne me serais pas permis de lui demander. Mais je croyais que tu le savais, toi ?

— Non, il a gardé vis-à-vis de moi le même silence.

— La personne qui t'a demandé asile pour lui ?...

— Me l'a présenté comme M. Leclerc, et je l'ai accueilli jusqu'à présent comme tel.

— Est-ce que tu aurais des raisons de douter ?...

— Qu'il m'ait donné son vrai nom, oui. Et je ne te cacherais pas, petite, que ce manque de confiance me peine. Nous recevions ce jeune homme d'une manière assez ouverte pour qu'il nous montrât plus de franchise. Comment le protégerais-je d'une manière efficace contre ceux qui le poursuivent, si je ne sais pas même quels dangers le menacent !

— Il faut le lui dire, père.

— Ce sont de ces questions délicates qu'il coûte de soulever.

— Mais il n'y a peut-être de sa part aucune arrière-pensée. Sur une simple provocation...

— Tu crois ?

Il parut hésiter un moment, puis à Andrée :

— Au fait, pourquoi n'essayerais-tu pas de le faire parler, toi, plutôt ?

— Moi ?

— Oui. J'aimerais mieux cela que de le sonder moi-même. En causant, tu peux amener la conversation sur ce chapitre, sans qu'il y paraisse. Il répond ou ne répond pas : peu importe. Du moins, il ne semble y avoir de notre part aucune curiosité déplacée. Je crois que je l'entends. Alors c'est convenu, petite, je compte sur toi.

Andrée était un peu interdite de l'embarrassante mission que lui confiait si brusquement son père. Cependant elle n'y voyait rien que de naturel au

fond et sa curiosité à elle-même était assez éveillée pour la faire passer sur ce qu'une telle démarche pouvait avoir d'un peu hardi de sa part.

A la façon dont Dangely affecta de se retirer après dîner, elle comprit ce que son père attendait d'elle en la laissant seule avec Georges. La conversation se traîna quelque temps de lieu commun en lieu commun. Si Andrée était embarrassée de trouver un début, Georges n'était pas moins gêné de se sentir aussi près de celle qui occupait sans le savoir une telle place dans sa pensée.

Et s'il était gêné, ce n'était pas précisément qu'il ne sût que dire à la jeune fille ; mais il se fût bien gardé de lui répéter tout haut les timides aveux que, dans la solitude, il lui adressait tout bas. Jouir de sa présence, cela suffisait à son amour discret. Il eût voulu rester ainsi de longues heures oublié, ignoré, dans un coin de la chambre où elle allait et venait avec des frôlements de jupe et des grâces d'enfant. En portant ses regards du côté de la pendule, il comprit cependant qu'il était temps de se retirer.

— Il est tout près de sept heures, dit-il en se levant. Je crois que c'est l'heure où vous devez sortir avec Colette.

— Oh ! je ne suis pas pressée, lui dit-elle.

Si le soir n'eût commencé de jeter ses ombres dans la pièce, Andrée eût pu voir le sentiment de joie qu'exprima soudain la physionomie du jeune homme.

Elle ajouta :

— Je crois que la pendule avance, d'ailleurs.

Dans l'éloignement, le timbre d'une église commença de tinter.

— Tenez, lui dit-il, voilà sept heures qui sonnent à Saint-Louis.

— Saint-Louis, dites-vous ? Je vois que vous connaissez Paris.

— Sans doute.

— Je croyais que vous y veniez par hasard.

— Moi, mais c'est à Paris que je suis né ; c'est ici que j'ai vécu toute ma jeunesse.

— Cependant vous habitez maintenant la province.

— Non, soupira-t-il, j'habite l'étranger.

— L'étranger ? répéta-t-elle.

Elle n'osait demander : « Où donc ? » mais son accent le demandait pour elle.

— L'Espagne, dit Georges.

Andrée prit son courage à deux mains pour continuer.

— C'est que les vôtres sont là, sans doute ?

— Non, les miens sont ici. Je vis seul là-bas.

Georges prononça ces derniers mots avec un accent profond de tristesse.

Andrée se sentait déjà intéressée et émue. Elle poursuivit :

— Pour vivre ainsi, vous y êtes donc forcé ?

— Hélas, oui ! dit Georges, des circonstances graves m'ont obligé de m'expatrier.

— Des circonstances graves ?

Andrée eut honte de l'interrogatoire qu'elle faisait subir au jeune homme.

— Je vous demande pardon, je suis indiscrete, lui dit-elle.

Il y avait dans sa voix un trouble charmant.

— Non, vous ne l'êtes pas ! fit le jeune homme en se rapprochant d'elle.

Et, sentant une sympathie mystérieuse dans le clair regard qui s'attachait sur lui :

— Pourquoi, reprit-il, ne vous le dirais-je pas, à vous ? Il est si bon de trouver un être à qui se confier dans la tristesse. Si quelqu'un me veut du mal, ce n'est pas vous, je pense ?

— Oh ! non.

Ces beaux yeux qu'il continuait de regarder s'étaient couverts d'un voile humide. Il y avait dans l'attitude réciproque des deux jeunes gens, dans le calme du soir, dans cette ombre même qui commençait à les envelopper tous deux ce je ne sais quoi de solennel et de doux qui porte l'âme aux épanchements. Georges s'ouvrit à la jeune fille tout entier. Il lui dit le motif qui l'avait exilé et celui aussi qui le ramenait en France, enfin l'imprudence qui l'avait signalé aux sbires de la police et l'obligeait encore une fois de se cacher. Quand après une heure d'affectueuse causerie il crut devoir se retirer, elle savait son nom véritable, elle connaissait déjà comme des amis de longue date ce frère et cette sœur qu'un fatal destin s'acharnait à séparer.

Au retour de son père, elle put lui dire :

— Je sais qui est le jeune homme que nous cachons.

Le visage de Dangel y s'éclaira

— Il s'est confié à toi sans peine ?

— Sans peine.

— Eh bien ! le nom qu'il donnait n'était pas le sien ?

— Non.

— Il s'appelle...

— Georges Tellier.

— Tellier ! fit Dangely stupéfait, le fils du conventionnel ?

— Lui-même.

Dangely rayonnait. Quoi ! ce Tellier, que croyaient, en ce moment même, filer les gens du cabinet, c'était lui qui le tenait sous sa main.

— Les niais ! se dit-il. Quel effet, le jour où je leur jetterai le véritable Tellier dans les jambes !

Et se prenant à réfléchir :

— N'a-t-il pas été compromis dans une conspiration militaire il y a trois ou quatre ans ?

— Oui, père, il y a trois ans. Tu juges s'il avait intérêt à cacher qui il est. Si la dame qui t'a supplié de lui trouver un refuge a cru devoir te dissimuler son vrai nom, c'est que lui-même avait recommandé la discrétion la plus grande. Elle a tant de raisons de craindre, elle aussi !

Et vivement à Dangely :

— C'est sa sœur.

— Sa sœur !... madame Fauvel ?

— Oui.

Dangely était abasourdi. Toutes ces révélations inattendues venant le frapper coup sur coup lui ôtaient la notion exacte de lui-même. Seul un sentiment de joie, de triomphe, dominait les autres impressions encore confuses qui se heurtaient en lui. Il souriait.

— Comme tu as l'air content de savoir toutes ces choses ! lui dit Andrée ; elles t'intéressent davantage à ce jeune homme, n'est-ce pas ?

Dangely ne répondit pas. « Sa sœur ! sa sœur ! » Il n'entendait plus que ces deux mots. Il se les répétait : « sa sœur ! » Et sa poitrine se dégonflait comme soulagée tout à coup d'un grand poids. Donc, ce n'était qu'un frère qu'il prenait pour l'amant de madame Fauvel ! Il n'avait plus de rival, la place était libre ! Et non-seulement il pouvait sans crainte poursuivre la belle veuve de son amour, mais il avait à présent cet espoir d'arriver à se faire aimer d'elle.

Il y avait dans une telle révélation de quoi réjouir Dangely ! Mais il devait y avoir bientôt aussi de quoi le troubler lorsque sa pensée, se reportant vers celui qu'il n'avait plus de raisons de haïr, il se rappelait de quelle façon Georges lui avait été confié par madame Fauvel et comment il avait répondu de sa sécurité.

Le vrai moyen de conquérir le cœur de madame Fauvel ne serait-ce pas à présent de sauver son frère ? Et pourtant une voix lui soufflait à l'oreille :

« Pour ta fortune, ne dois-tu pas le perdre ? » Lutte fatale entre l'amour et l'intérêt. D'un côté, la persuasion qu'en faisant de ce jeune homme sa proie, il relevait sa position, assurait son avenir ; de l'autre, l'idée qu'en arrachant Georges du bord de l'abîme où il le tenait suspendu, l'affection de madame Fauvel lui était acquise. Comment ne fût-il pas resté hésitant ?

Ce combat, qui était moins la rencontre du bien et du mal que le choc de deux passions opposées, ne fut pas long ; Dangely était pressé d'agir. Entre les deux partis extrêmes qui le laissaient indécis, un biais s'offrait à lui, il s'y jeta. Sans doute, madame Fauvel, si elle venait à savoir le rôle qu'il avait joué près de son frère, le repousserait avec horreur ; mais si elle ne le savait pas !

Ce fut à cette éventualité qu'il se rattacha en désespéré. Pour qu'elle ne le sût pas, que fallait-il, après tout ? De l'adresse. Il n'y avait pas là de quoi l'effrayer. De ce que le frère de madame Fauvel serait pris, s'en suivrait-il nécessairement pour cela qu'il l'eût vendu ? Non, sans doute, pour peu surtout qu'il eût l'art de se mettre à couvert. Au contraire, l'arrestation de Georges ne lui fournissait-elle pas, à lui, l'occasion d'exagérer son zèle auprès de la jeune femme ?

Il n'en fallut pas plus pour fixer Dangely. Une lueur d'espérance suffit à lever ses doutes. Ainsi c'étaient deux succès à courir ensemble, tâche hardie, mais par cela seul déjà séduisante pour un esprit aussi aventureux que le sien. Le sort de Georges était dès ce moment décidé.

## XII

### LA PROIE

— Quoi, mon ami, c'est par ma fille que j'apprends qui vous êtes ! disait Dangely en pressant les mains de Georges avec effusion. J'avais chez moi le fils de Tellier et je n'en savais rien. Vous ne devinez donc pas combien je devais être honoré de posséder un tel hôte !

Le jeune homme ne pouvait que se confondre humblement devant les témoignages d'une sympathie aussi vive.

— Vous venez ici pour travailler au Pilote. Il ne faut pas que l'obligation où vous êtes de vous cacher prive ce journal d'une collaboration si précieuse.

— J'aurais besoin pour travailler de voir des journaux.

— Je vous en apporterai ; mais vous n'y trouverez qu'un bien faible reflet des anxiétés politiques qui agitent en ce moment Paris. Le système de compression appliqué à la presse a fini par rendre nos journalistes si timides qu'ils n'osent plus se faire l'écho de l'opinion. Tous réclament pourtant les élections ; vous les réclamerez, je pense, aussi ardemment qu'eux, sinon plus ardemment encore. Il n'est pas admissible que le ministère, parce qu'il s'attend à une défaite, puisse reporter à deux ans le moment d'interroger le pays.

— A deux ans ? Vous croyez que le ministère y songerait !

— C'est au moins l'intention que tous lui prêtent.

— Mais ce serait se faire un jeu de la volonté du pays !

— Hé ! peut-on attendre autre chose de ceux qui nous gouvernent !

Deux articles, dans lesquels Georges réclamait en termes très-sages, quoique avec vigueur, la convocation des collèges électoraux, ne parurent ni l'un ni l'autre dans le Pilote. Dangely affirmait pourtant les avoir remis lui-même. A cette époque, tous les journaux indistinctement devaient passer en épreuves dans les bureaux du ministère de l'intérieur, qui raturait, coupait, réduisait à néant, selon son gré, les quatre pages du lendemain.

— Vos articles seront restés dans les cartons de la censure, dit Dangely à Georges ; ils allaient trop ouvertement contre l'intention du gouvernement,

qui est, je vous le répète, de ne pas donner aux électeurs sa politique à juger.

— Les misérables ! murmura Georges.

— Ah ! vous vous indignez comme les autres ! Telle est pourtant, de toutes parts, la surexcitation que ce ministère a le talent de soulever dans le pays. Nous serions bien sots de ne pas en profiter. Quand je pense que mes amis et moi... en quelques heures... Ah ! il est temps d'agir. Tout nous y invite : l'occasion qui ne sera jamais plus favorable ; la prudence, car chaque jour que nous perdons est un jour de plus donné à nos adversaires pour nous découvrir.

— Est-ce que ce Colmache soupçonne ?...

— Non, pas encore. S'il a vent de nos réunions, j'ai l'intime persuasion qu'il en ignore le but. Il croit à une simple affiliation de carbonari. Je lui ai proposé, suivant votre inspiration, de le conduire à la prochaine réunion, dans trois semaines. Avant cette époque, qu'il attend maintenant avec confiance, nous aurons gagné la partie, ou nous aurons succombé.

Le ton grave que prit Dangely pour prononcer ces dernières paroles alla droit au cœur de Georges. Il se trouva bien pusillanime auprès de ces hommes qui risquaient, pour le triomphe de son parti à lui, leur situation, leur vie.

— Quel est donc votre projet ? demanda-t-il à l'agent.

— Pardonnez-moi si je ne vous l'ai pas communiqué déjà ; mais tant de circonspection nous est recommandée. J'ignorais jusqu'à présent qui vous étiez. A Tellier, je puis tout dire... Il s'agit... de frapper le roi !

— Du sang ! se récria Georges, prenez garde ! Les poignards des sectaires n'ont jamais servi que la réaction.

Dangely craignit d'avoir été du premier coup trop loin.

— C'est aussi ce que je dis aux nôtres, se reprit-il vivement, et je crois être près de les persuader. En enlevant le roi, nous obtenons un résultat pareil sans exciter cette répulsion que soulève toujours dans le public l'idée d'un meurtre.

— Enlever le roi ! Et comment ?

— Rien de plus simple. Le roi va fréquemment à la chasse, soit à Fontainebleau, soit à Rambouillet, soit à Compiègne. Dans les chasses à tir, le plus souvent, quelques officiers du palais seulement l'accompagnent. Pour réunir le gibier, déjà refoulé dans des battues précédentes par les gardes, on prend comme rabatteurs tous les individus des environs qui se présentent, des centaines de gens qu'on arme de bâtons et de pieux. Les

nôtres, prévenus, ont soin de se trouver là les premiers et en nombre. La plaque qu'on met au bras des rabatteurs est un signe de ralliement que l'administration elle-même leur fournit ; seulement ils ont soin de le changer de bras pour se reconnaître entre eux. Leur office même, en les obligeant à pousser le gibier vers le roi, les amène à l'envelopper. Au moment où l'ardeur de la chasse fait oublier toute prudence, ils se précipitent sur lui, l'entraînent hors de la piste que les gardes lui ont préparée, et le jettent à quelques pas de là dans une voiture qui attend. Le roi se rendant à la chasse sans insignes, on a d'autant plus de chances de le faire disparaître aisément. Qu'on parte de Fontainebleau, de Compiègne ou de Rambouillet, des relais sont préparés.

— Et on l'emmène comme cela ?

— Jusqu'à la frontière.

— Mais Paris ?

— Cet enlèvement ne serait qu'un jeu d'enfants si Paris n'était pour nous d'avance. Devant l'effet de la disparition du roi, devant le soulèvement de toute la population, si le ministère ne se retirait pas de lui-même, il serait balayé en un instant.

— Alors la population, vous la croyez pour vous ?

— Sans aucun doute. Qui pourrait défendre ici le régime près de tomber ? Sont-ce les ouvriers ? Non, n'est-ce pas ? Est-ce cette bourgeoisie qui, il y a quelques mois, fêtait par des illuminations le retrait de la loi sur la presse ? Est-ce cette jeunesse, depuis des années frémissante, qui s'offrait aux bayonnettes de la troupe pour acclamer Manuel, qui le portait hier encore à sa dernière demeure, à travers d'éclatantes manifestations ?

— Et l'armée ?

— L'armée, dit Dangely, qui eut un mouvement d'hésitation, j'ai tout lieu de croire qu'elle est à nous, en grande partie du moins.

Il allait ajouter une réflexion. Il la retint, comme s'il craignait en une seule fois d'aller trop loin. Mais il n'en continua pas moins d'entretenir le jeune homme de ses prétendues espérances et de l'avenir qu'elles ouvraient au parti libéral auquel tous deux étaient fiers d'appartenir. Il laissa Georges l'esprit exalté, surmené, harcelé d'images terribles.

Le lendemain, le jeune homme ne revit pas son hôte. Georges, en se retrouvant avec lui seul à seul, s'en étonna.

— Comment se fait-il que je ne vous aie pas vu de la journée ?

Dangely parut plein d'anxiété.

— Vous l'avouerais-je, mon ami, depuis hier, je vous évite volontairement, et dans ce moment je ferais peut-être mieux de m'éloigner que de vous entretenir encore de mes projets.

— Pourquoi cela ?

— Ah ! ne me le demandez pas ! Je tremble de m'ouvrir à vous.

Georges le pressa vivement de s'expliquer.

— Vous le voulez ? Eh bien ! soit. C'est donc la fatalité qui veut que je parle. Le sort n'a-t-il pas déjà commencé étrangement son œuvre en nous réunissant. Vous voulez savoir l'idée qui me poursuit, qui devant vous me fait balbutier et frémir. Cette idée, la voilà. Je vous disais avant-hier que l'armée presque entière était gagnée.

— Oui.

— Eh bien ! en vous disant cela, j'allais un peu au devant de mes désirs. Non, l'armée n'est pas encore à nous, mais il s'en faut d'un rien qu'elle nous suive. Un mot d'ordre venu d'une certaine bouche pourrait cependant, en nous acquérant son concours, assurer le triomphe de notre cause.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Et cette personne qui pourrait tant...

— Vous ne soupçonnez pas qui ce peut être ? fit Dangely d'une voix mal assurée.

Et l'agent semblait vraiment très-ému. Georges n'était pas bien certain de comprendre.

— C'est dans une conspiration militaire que vous avez été compromis en 1824 ? lui demanda Dangely.

— Oui, répondit Georges.

— Avec les généraux Lambert, Saurel et Du-moulin ?...

Le jeune homme, trop oppressé pour répondre, fit de la tête un signe affirmatif.

— Dont deux sont en exil, dont un autre est tombé frappé par des balles françaises... Ah ! si vous rappeliez vous-même ce souvenir à nos soldats, si vous leur disiez : « C'est moi, l'ancien compagnon de vos frères d'armes, qui vous demande de les venger. » Tous trois étaient aimés. L'effet d'un tel appel serait immense.

— Mais ce que vous me demandez, monsieur Dangely, c'est de marcher avec vous.

— Eh bien, oui, c'est de marcher avec nous et d'y marcher au premier rang. J'avais bien raison de trembler au moment de vous soumettre une proposition pareille. Était-ce vous que je devais entraîner, vous qui m'étiez confié, du salut de qui j'ai osé répondre ? Mais le désir de toucher au but a fait taire toutes les froides objections que m'opposait la raison. Le moyen de rester muet quand, des paroles qui vous échapperont, peut dépendre le succès auquel depuis de longues années on aspire ! Ah ! mon ami, vous pouvez repousser ma proposition ; vous ne m'en voudrez pas de l'intention qui me fait agir.

— Pourquoi vous en voudrais-je ? dit Georges.

— Alors, demanda Dangely, qui dévorait sa proie des yeux, vous ne dites pas non ?

— Je ne dis ni oui ni non. Vous concevez facilement mon trouble...

— Remettez-vous ; c'est de sang-froid que je veux que vous me répondiez.

Et en appelant Georges au sang-froid, Dangely continuait à exciter l'imagination du jeune homme. Il lui peignait en termes ardents le soulèvement des esprits, l'aspiration générale à un changement de régime ; il lui montrait l'œuvre lentement, courageusement poursuivie, attendant de lui seul son couronnement ou sa chute ; il le prenait à la fois par tous les sentiments humains : l'amour de sa cause, la honte d'être moins brave que d'autres, l'orgueil de se dévouer, celui de réussir.

— Allons ! soit ! dit enfin Georges, cédant à ce fatal entraînement, je serai des vôtres.

Dangely triomphait. Sans laisser au jeune homme le temps de la réflexion, il mit une plume entre ses mains, un papier devant lui, et l'inspirant, trouvant pour lui les phrases, il lui fit écrire un appel chaleureux à l'armée. Il se chargeait de le faire imprimer, répandre dans les casernes. Quand ces lignes furent écrites et signées, il les mit dans sa poche et étreignit Georges avec force.

— Nous n'oublierons jamais ce que nous vous devons.

— Puisse du moins cet appel servir vos projets ! dit le jeune homme ému.

— Vos projets ? se récria Dangely, dites à présent les nôtres.

Le lendemain, il lui apprenait l'enthousiasme de leurs amis lorsqu'ils avaient appris que son aide puissante leur était assurée. Ils voulaient le voir à présent, recevoir de lui leur mot d'ordre. Déjà ils lui envoyaient un signe

de ralliement et la formule du serment sur lequel tous juraient de mener leur œuvre à bonne fin, sans hésitation, sans arrière-pensée.

— Pauvre sœur ! soupira Georges en recevant ce papier. Vous me procurerez les moyens de la revoir encore, n'est-ce pas ?

— Sans doute. Mais pas un mot à madame Fauvel !

— Oh ! pas un mot, soyez tranquille.

— Avant tout, ce sont nos amis qu'il faut voir. Ils ont hâte de se concerter avec vous. Je vous conduirai ce soir auprès d'eux.

Georges secoua son émotion.

— Soit, dit-il résolument, je suis prêt à vous suivre.

Il arpenta la chambre, en proie à une surexcitation étrange. D'ordinaire, la décision n'a point cette fièvre, elle est plutôt le fait de l'homme-qui cherche à se griser.

— En sortant je n'ai rien à craindre de Colmache ? observa-t-il tout à coup.

— Non, rien, s'empressa de répondre Dangely.

— Il n'importe, du reste, fit Georges, au point où j'en suis !...

C'était dans le cabinet de Dangely que les deux hommes échangeaient ces paroles. Sur un des panneaux de la pièce quelques armes modernes étaient disposées en panoplie. Georges, dont le regard s'était fixé sur ces armes, détacha de la muraille un poignard.

— Je vous emprunte cette arme, dit-il, je puis en avoir besoin.

Dangely eut un mouvement d'inquiétude.

— A quoi bon ? dit-il à Georges.

— A me défendre.

Son interlocuteur se mordit la lèvre.

— Vous ne courez pour le moment aucun danger.

— Qui sait ?

Dangely éprouvait un réel embarras. En voyant la résolution du jeune homme à garder ce poignard, il s'effraya, et, faisant encore une tentative :

— N'avez-vous pas à craindre, au contraire, si l'on vient à trouver ce poignard sur vous ?...

— Si on le trouve sur moi, c'est que je serai déjà pris. Or il faut empêcher qu'on me prenne. Il s'agit de vie ou de mort, à présent. Malheur à qui voudra porter la main sur moi !

— Vous vous exaltez trop ! s'écria Dangely sérieusement inquiet. Rendez-moi cette arme.

— Vous me permettrez de la garder, dit Georges. Devant l'air décidé du jeune homme, le père d'Andrée n'insista pas.

— Et si vous m'en croyez, mon ami, reprit Georges, vous aurez soin de vous armer vous-même.

— Peut-être avez-vous raison, fit Dangely, craignant d'exciter, par une contradiction trop obstinée, les soupçons de son hôte.

Il lui laissa glisser le poignard dans la poche intérieure de sa redingote ; mais son trouble était grand. Voir Georges armé, prêt à défendre chèrement sa vie, il y avait bien là de quoi l'inquiéter. Sans compter que le poignard pris par Georges étant à son chiffre, Dangely pouvait craindre d'être trop directement impliqué dans une affaire où il prétendait bien ne pas paraître.

Comment rentrer en possession de ce poignard, qui pouvait non-seulement le compromettre lui, mais encore assurer la fuite de Georges ? Dans la crainte d'exciter la défiance du jeune homme, Dangely n'avait fait déjà, de son propre avis, que trop d'efforts pour le désarmer. Cette tâche délicate, il prit la résolution de la confier à Andrée. Quelque répugnance que ce père éprouvât à se servir encore une fois de sa fille comme intermédiaire entre sa victime et lui, il sentait qu'Andrée seule pouvait à présent le tirer de la situation critique où il se trouvait engagé.

— Andrée, dit-il à la jeune fille en la prenant à part, tu me vois inquiet.

Son air du reste justifiait ses paroles.

— Pourquoi donc, père ?

— Je crains que M. Tellier ne commette une imprudence.

— Laquelle ?

— Sur la proposition que je lui faisais de sortir ce soir ensemble...

Andrée eut un geste d'inquiétude à son tour.

— Oh ! je sais où je le conduis, petite... il a voulu s'armer d'un des poignards qui se trouvent dans ma chambre. Ce jeune homme s'effraye aisément. Tu connais ses visions ordinaires. Ne va-t-il pas jusqu'à s'imaginer que Colmache est l'individu qui voulait l'arrêter devant Saint-Roch ?

Il haussa les épaules :

— Folie !

Puis, d'une voix moins amère :

— Avec sa promptitude à prendre l'éveil au moindre indice, qu'il tire cette arme inconsidérément, qu'il ait le malheur d'en faire usage, et nous voilà tous deux compromis, arrêtés peut-être...

— Oh ! père, tu as raison ! dit vivement Andrée que l'idée de voir Dangely et Georges compromis effrayait.

Et, conduite à cette réflexion par le cours naturel de ses pensées :

— Mais est-il bien utile que vous sortiez ce soir ?

Dangely ne répondit pas. Il continua :

— M. Tellier va descendre tout à l'heure pour me remettre un papier que je lui ai demandé. Si tu te trouvais ici, sur son passage, il te serait facile de lui parler de cette arme, de la lui redemander.

— Que ne la lui réclames-tu ?

— Je l'ai fait déjà ; je craindrais en insistant...

— Quoi donc ?

— D'exciter ses soupçons.

Andrée le regarda, étonnée.

— De ta part cela serait tout simple, poursuivit rapidement Dangely. On conçoit mieux qu'une femme se trouble à la pensée d'une rixe possible. Si par malheur...

Le mot de rixe ramenait l'esprit d'Andrée à la pensée d'une rencontre dans laquelle Georges et son père pouvaient être arrêtés ensemble.

— Tu crois que je réussirai mieux que toi à le désarmer ? Je veux bien l'essayer, père.

— Merci, petite. Je te saurai gré de ce que tu auras fait.

Dans l'intérêt de son père, dans l'intérêt de Georges lui-même, Andrée était prête à accomplir la mission qu'elle venait d'accepter ; toutefois, ce n'était pas sans embarras qu'elle se disposait à aborder un tel sujet avec le jeune homme.

Tandis qu'elle cherchait encore ce qu'elle allait dire, Georges traversa la pièce. Il la salua et entra chez Dangely.

— Du courage ! se dit Andrée.

Et comme Georges, en ressortant, faisait mine de regagner sa chambre :

— Vous êtes donc bien pressé, monsieur ?

— Oui, fit Georges d'un air triste, il y a des moments où chaque heure qui s'écoule a pour celui qui ignore son lendemain la valeur d'une année.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? A quoi vous préparez-vous donc ? demanda la jeune fille inquiète.

— Excusez-moi, reprit Georges aussitôt, comme s'il eût eu regret des paroles qui lui étaient échappées, je ne sais où j'ai la tête en ce moment. Je voulais dire seulement que mes instants sont comptés. J'ai de grandes

préoccupations en ce moment. Mais il est telles personnes par lesquelles on se voit interrompre sans regret... Vous désiriez... ?

— Oh ! presque rien, je vous demande pardon à présent. Je voulais vous montrer une partition que mon père m'a rapportée ce matin, celle du nouveau Moïse de Rossini.

— Vous l'avez déjà parcourue ?

— A peine. Il y a là un finale qu'on dit de toute beauté.

Georges se mit au piano, et en continuant de causer, il essaya de déchiffrer le passage indiqué. Tout à coup Andrée qui, penchée sur lui, tournait les pages, se repoussa en arrière. Elle venait de frôler la redingote de Georges.

— Oh ! je me suis fait mal ! dit-elle. Vous avez un objet dur, là, sur votre poitrine.

Elle y porta la main.

— C'est une arme !

Georges se leva un peu pâle.

— Oui.

Le mouvement de la jeune fille ne lui avait pas semblé naturel.

— Est-ce que vous ne saviez pas que je l'avais ?

Elle aima mieux être franche que d'essayer de mentir.

— Si, avoua-t-elle, mon père m'a dit tout à l'heure que vous vous étiez emparé d'un poignard dans sa chambre. Et pourquoi ne vous l'avouerais-je pas ? je tremble de vous voir armé. Je sens là pour vous une tentation... un risque de vous compromettre. Quelles luttes rêvez-vous donc encore ? Comment, vous pourriez frapper quelqu'un avec cette arme ! Ah ! du sang sur vos mains...

Elle frissonna d'y penser.

— Mais, dit Georges, pour me défendre ?

— Eh ! qui pense à vous attaquer ? Soyez prudent, c'est la meilleure défense... Je vous prie de m'excuser, si je vous parle ainsi. C'est... l'intérêt que je vous porte...

Elle se reprit :

— L'intérêt qu'on porte naturellement à tout être en danger qui me dicte ces conseils. N'allez pas aggraver votre situation à plaisir.

— N'ai-je pas à craindre d'être arrêté ?

— Quand on voudrait s'emparer de vous, est-ce cette arme qui suffirait à l'empêcher ? Trouvée dans vos mains, elle n'est qu'un témoignage de plus

contre vous. Un coup d'ailleurs en appelle un autre. Sait-on, dans une de ces horribles rencontres, qui sera vainqueur, qui peut succomber....

Elle était très-émue. Georges se troublait lui-même.

— Ah ! monsieur, faites-moi un plaisir. Voulez-vous ? Déposez cette arme, là, sur la cheminée. Je vous en serai bien reconnaissante !

Georges tira le poignard de sa poche ; mais, au moment de s'en séparer, une arrière-pensée le lui fit garder dans la main. Par un de ces rapprochements soudains qui traversent l'esprit comme des lueurs, l'insistance de Dangely pour le désarmer le matin lui revenait à l'idée. Depuis la veille, le sentiment de l'acte terrible auquel il prêtait la main le rendait nerveux, inquiet. Il se tourna vers Andrée.

— Personne ne vous a suggéré de réclamer de moi ce sacrifice ? lui demanda-t-il soupçonneux.

— Pourquoi voulez-vous ?... balbutia-t-elle.

Il insista :

— Personne ?

Andrée avait eu le temps de se remettre.

— Mais non, lui dit-elle.

Et fâchée d'un soupçon qui semblait faire injure à sa bonne foi :

— Alors, vous ne croyez pas à mon amitié ?

— Si, dit Georges, convaincu par l'accent de la jeune fille.

Et résolûment il déposa le poignard sur la cheminée.

— Si je me trouve désarmé contre mes ennemis, c'est par vous que je l'aurai été, lui dit-il.

Andrée releva la tête.

— Oh ! je ne vous en voudrai jamais ! reprit-il plus doucement.

Et, voyant qu'elle restait froide et immobile :

— Je vous ai offensée, reprit Georges, pardonnez-moi !

Il porta la main à son front.

— Tant de pensées se heurtent dans ma pauvre tête !

— Il ne faut pas vous tourmenter ainsi, lui dit-elle d'une voix affectueuse.

— Je me le dis, je le voudrais, hélas !

Georges, que l'émotion étranglait, se prit le visage entre les mains.

— Qu'avez-vous ? dit Andrée se portant vers lui inquiète.

— Rien.

Et il s'échappa ; mais à travers ses mains écartées, elle avait pu voir rouler ses larmes.

Une heure au plus s'était écoulée depuis cette courte entrevue, lorsque Dangely prit le chemin de la rue de Jérusalem. La suite de son projet était simple. Donner une couleur réelle à la conspiration imaginaire dans laquelle Georges était engagé en lui trouvant ou, pour mieux dire, en lui inventant des complices. Ces complices, vendus d'avance, qui devaient recevoir les engagements du jeune homme, provoquer ses inspirations, il allait les demander à la préfecture.

Dangely eut à attendre avant d'être introduit. Sa conférence au secrétariat fut plus longue qu'il ne le pensait. Quand il reprit le chemin du quai Saint-Paul, le soir commençait à tomber. Il pressa le pas, remuant dans sa tête un monde de pensées farouches. Il leur souriait pourtant ; et dans tous les frissonnements de l'air, dans tous les bruits arrivant jusqu'à lui, il croyait entendre des sonneries de victoire. La proie si fiévreusement poursuivie, elle lui appartenait donc enfin ! De combien s'en fallait-il encore qu'il pût la livrer pieds et poings liés à ceux qui l'attendaient ? D'un dernier effort, d'un rien, d'une entrevue déjà préparée... Encore quelques heures et son triomphe était complet. Le but, il lui semblait presque le toucher du doigt.

En rentrant, il fut étonné de ne trouver que deux couverts sur la table que Colette achevait de servir.

— Est-ce que la petite est malade ? demanda-t-il

— Non, monsieur

— Pourquoi donc deux couverts seulement ?

— Parce que le jeune homme est parti, monsieur. Dangely éprouva une secousse poignante.

— Parti ? Tu veux dire sorti...

L'animation soudaine de son maître fit trembler Colette.

— Je dis parti, parce que je l'ai vu s'en aller avec son petit bagage à la main.

— Parti ? répétait Dangely consterné, ce n'est pas possible ! Il a du moins laissé quelque chose pour moi... un billet...

— Je l'ignore, monsieur.

— Dans sa chambre...

Dangely gravit l'escalier à pas précipités et ouvrit la porte.

La petite chambre que le jeune homme occupait depuis douze jours avait repris son aspect accoutumé. Plus rien qui trahît la présence d'un étranger.

Sur la cheminée, sur la table, pas un chiffon de papier. Dangel y redescendit affolé. Il ouvrit les portes, il appela ; mais le fait n'était que trop évident : Georges n'était plus là !

## XIII

### POURQUOI GEORGES N'ÉTAIT PLUS LA

C'était, comme toutes les natures un peu malades, une nature inquiète que celle d'Andrée. Portée par son isolement ordinaire à la réflexion, la jeune fille s'arrêtait volontiers sur le moindre détail qui venait la frapper. Ce détail, elle le tournait et retournait sous toutes ses faces jusqu'à ce qu'elle en eût, ou crût en avoir pénétré le secret. Plus d'une fois ce travail énervant de la pensée l'avait entraînée dans les domaines du rêve, mais souvent aussi il avait développé son jugement, affermi ses jeunes idées. C'est ainsi que sa naïveté naturelle s'était doublée d'une raison précoce, et qu'une certaine assurance, celle d'un esprit qui s'observe, venait en aide à sa faiblesse.

Andrée avait-elle soupçon des sentiments qu'elle inspirait à Georges ? Peut-être. Si attentif qu'on soit à le cacher, l'amour se trahit toujours par quelque indice fugitif. D'autres ont le droit de ne l'avoir pas surpris ; celle qui en était l'objet n'a pu le laisser passer en aveugle. C'est un mot échappé, un geste, une expression, un regard, un trouble, un oubli, une pâleur, un sourire : ce n'est rien, et c'est tout ; c'est la graine jetée au vent qui doit, suivant le sol où elle tombera, se dessécher et périr, ou faire éclore un jour la fleur précieuse !

Andrée soupçonnait-elle ce qui se passait en Georges ? Peut-être. Et quels sentiments étaient les siens ? Qui l'aurait pu dire ! S'en rendait-elle compte elle-même ! Quel cœur, si indifférent fût-il, ne se prendrait d'intérêt pour celui que le malheur poursuit ? Le premier mouvement qui l'avait portée vers Georges était ce mouvement de sympathie naturelle qu'excite tout être abandonné, exilé, poursuivi. Si cette impression première se transformait en une autre plus mystérieuse, plus troublante et plus vive, c'était presque à son insu ; et, devinant à peine la nature de sa naissante affection, cette enfant n'avait pas même à la cacher.

Quand elle eut vu deux larmes couler des yeux de Georges, Andrée éprouva un trouble profond. Pourquoi cette émotion du jeune homme ? Elle se rappelait son étrange question : « Personne ne vous a suggéré de me demander ce sacrifice ? » Et cette sorte d'anathème : « Si je me trouve

désarmé contre mes ennemis, ce sera par vous que je l'aurai été ! » Il lui semblait démêler, dans ces phrases, en les rapprochant surtout de l'air inaccoutumé du jeune homme, autre chose qu'une vaine anxiété.

L'attitude de son père, qu'elle en venait à commenter, lui paraissait aussi fort singulière. D'où lui venait donc cette crainte, s'il insistait en personne auprès de Georges, d'exciter « les soupçons » du jeune homme ? Quels soupçons ? Et encore pourquoi l'emmener le soir ? Quand elle avait demandé à son père si cette sortie était bien nécessaire, il avait gardé le silence.

Cette préoccupation d'avoir joué , dans un but obscur, un rôle dont elle ne saisissait pas la portée poursuivait Andrée. Il lui pesait de voir s'éclaircir le mystère qu'elle commençait à deviner autour d'elle. Se sentant frissonnante, elle voulut allumer du feu. Le bois était tout préparé dans l'âtre. Andrée prit une allumette, la frotta sur le bord du foyer, et, tirant d'entre les chenêts un des morceaux de papier qui y avaient été jetés, elle l'approcha de cette allumette pour obtenir une flamme plus vive.

Tout à coup, sur le papier qui flambait déjà, ces mots la frappèrent « Georges T.... » et un peu plus bas « .... qui ressort de ses confidences.... »

Andrée éteignit le papier bien vite et s'approchant de la fenêtre chercha à découvrir la suite des phrases qui y étaient tracées.

Malgré la difficulté que lui créaient le froissement du papier, ses parties brûlées et la mauvaise écriture, elle put déchiffrer encore ce fragment : « .... Assez compromis déjà pour qu'en le poussant dans cette voie.... » et celui-ci qui terminait : « .... assuré de la réussite. »

Autant que la jeune fille pouvait en juger, c'était un brouillon, et, quant à l'écriture, il lui était aisé de reconnaître celle de son père. Ce papier avait dû être tiré de la corbeille par Colette. Andrée chercha s'il ne s'en trouvait pas dans le foyer quelque autre du même genre. N'en ayant pas découvert, elle revint à ce premier fragment. Elle le relut encore et peu à peu se sentit gagnée d'une sueur froide.

A qui son père pouvait-il révéler l'incognito de Georges et, allant encore plus loin, redire ses confidences ? A qui et dans quel but ? Et quelle « réussite » croyait-il donc pouvoir assurer ? Ce que ces paroles lui révélaient de plus clair, c'était Georges compromis dans une nouvelle affaire. Y était-il jeté de sa propre volonté ou par la volonté d'un autre, seul ou avec son père ? Elle se le demandait.

« ... Qui ressort de ces confidences... en le poussant dans cette voie... » lui apparaissaient comme deux lueurs effrayantes. Une pensée la harcelait sur laquelle elle n'osait s'arrêter. Elle cherchait dans tous les menus indices des journées précédentes un détail capable de lui faire repousser cette pensée atroce, et s'apercevait avec effroi que tous au contraire la lui venaient plutôt confirmer. Tout à coup son père entra.

— Tu as parlé à M. Tellier ? demanda Dangely à sa fille.

— Oui, dit Andrée d'une voix faible, en essayant de cacher son trouble.

— Comme je te l'ai dit !

Elle affirma d'un mouvement de tête, montrant sur la cheminée le poignard dont Dangely se hâta de s'emparer.

— Il n'a pas paru trop étonné ?

— Non.

Andrée n'avait plus conscience d'elle-même. Aux mouvements de son père, elle comprenait pourtant ce qui ce passait.

— Tu sors ? lui demanda-t-elle.

— Oui, je ne serai pas long, sans doute.

Elle le vit se préparer, passer dans l'antichambre, ouvrir la porte.

— Adieu, petite, lui dit-il.

— Adieu...

La porte s'était à peine refermée, qu'elle courut à sa chambre, mit un chapeau à la hâte, jeta un vêtement sur ses épaules et résolument se glissa dehors à son tour. Dangely se trouvait à quelques pas seulement de la porte cochère lorsqu'elle y apparut. Elle se rejeta en arrière et attendit pour le suivre qu'il eût gagné du terrain.

Elle le vit prendre le quai des Ormes, tourner au pont Marie, s'engager dans l'île Saint-Louis, passer le pont de la Cité, plonger Notre-Dame. Elle ne le quittait pas des yeux. Il s'engagea rue de la Calandre ; elle s'y engagea derrière lui. Au moment de traverser la rue de la Barillerie, il tourna la tête pour s'assurer qu'aucun des passants n'attachait d'attention sur lui ; après quoi il entra résolument dans la cour de la Sainte-Chapelle. Andrée hésita un moment à l'y suivre. Qu'était-il besoin de s'assurer davantage ? Cependant, ayant vu son père s'engouffrer dans la petite rue de Nazareth, elle l'y suivit encore. De la rue de Nazareth, il entra dans la rue de Jérusalem. A l'angle des deux rues, elle s'arrêta chancelante. Accotée au mur, elle le regarda franchir d'un pas rapide les degrés de la Préfecture.

C'en était assez, c'en était trop cette fois ! L'atroce vision qu'elle repoussait, il n'y avait qu'un moment encore, comme un mauvais rêve, était bien une réalité : son père travaillait pour le compte de la préfecture ; agent sans cœur, sans foi, sans honneur, il était en train de lui vendre son hôte.

Oh ! chute horrible ! abîme sans fond où disparaissait l'objet de son culte ! Était-ce là ce père qu'elle s'était attachée jusqu'alors à respecter et à aimer ? Un déchirement indicible se produisit en elle. Le voile était levé. Là où se concentraient toutes ses pures affections d'enfant, elle ne voyait plus que de la fange, et quoi encore de rouge ? du sang peut-être ! En vain, elle se détournait et cherchait à ne pas voir : le spectacle de cette boue impure la poursuivait. Une voix incessante lui criait à l'oreille : « C'est un traître ! un traître ! un traître ! »

Et elle, elle, ô honte ! Dans cette infâme trahison, quel avait donc été son rôle ?

Elle se revoyait avec stupeur, livrant à son père les secrets qu'une âme affectueuse lui découvrait dans la confiance et l'abandon du tête-à-tête ; elle se revoyait devant celui-là même à qui elle mentait tout à l'heure et qui, d'une voix navrante, lui disait à présent : « Et vous aussi, vous que je croyais sincère, vous me vendiez ! »

Quand elle retrouva ses sens un moment anéantis, le premier mouvement de la jeune fille fut de revenir en toute hâte au quai Saint-Paul. Elle y vola plutôt qu'elle n'y courut. Le désir d'arriver encore à temps décuplait ses forces. En rentrant, elle alla droit à la chambre de Georges.

— Monsieur, lui dit-elle, s'y précipitant haletante, monsieur, partez d'ici !

Georges regarda stupéfait la jeune fille dont le visage était d'une effrayante pâleur.

— On vient m'arrêter ? lui demanda-t-il.

— Non.

— Qu'est-ce donc alors ?

— Ah ! ne me demandez aucune explication, monsieur, je vous en supplie. Je ne puis vous répéter qu'un mot : partez ! partez !

Georges cherchait à comprendre.

— Pardonnez-moi si j'insiste, dit-il à Andrée, mais pour être frappée à ce point qu'avez-vous pu apprendre ?

Elle ne répondit pas.

— Il faut pourtant bien que je sache quels dangers je cours.

— Les plus grands, lui dit-elle. Pourquoi me faire souffrir en m'en demandant davantage ? Avez-vous confiance en moi ?

— Oh ! oui.

— Eh bien, partez, je vous le répète.

— Mais je ne suis peut-être pas seul à courir des dangers. Votre père, lui aussi...

Andrée essaya de surmonter son émotion.

— Ne craignez rien pour lui, dit-elle. Hâtez-vous seulement de chercher ailleurs un refuge. Où pouvez-vous aller ?

— Je ne sais.

— Vous avez à Paris quelque ami... Rendez-vous près de lui, n'importe où, cela ne fait rien, pourvu que vous soyez loin d'ici.

Elle se tordit les mains par un mouvement nerveux

— Ah ! comme je voudrais pouvoir vous indiquer. moi-même...

— Que vous êtes bonne ! soupira Georges.

Et s'effrayant de l'égarement d'Andrée :

— Rassurez-vous. Je trouverai l'asile qu'il me faut.

— Votre ami du Pilote ?

— Précisément, je songe à lui. S'il peut me cacher, je le saurai. Le danger serait d'aller le trouver moi-même... Si sa maison est observée... mais j'y pense !

La bonne figure de Capoulade venait de traverser sa mémoire.

— Je sais qui lui envoyer. Un pauvre diable que j'ai précisément mis en rapport avec lui, le jour de mon arrivée. Il m'a laissé son adresse : passage des Petits-Pères.

— Courez-y tout de suite. Je vais vous aider à rassembler vos effets..

Elle se mit à l'aider en toute hâte.

— Vous m'avez assuré tantôt que je n'aurai pas besoin de me défendre, lui dit Georges, faut-il toujours vous croire ?

Andrée laissa tomber l'objet qu'elle tenait à la main.

— Qu'avez-vous ? demanda Georges.

A ce moment, un coup de sonnette retentit. Les deux jeunes gens éprouvèrent une même secousse.

— Qui est là ?

— Attendez, dit Andrée un moment éperdue, je vais voir.

Quelques secondes après, elle rentrait.

— Dieu soit loué ! dit-elle, c'est Colmache.

— Vous vous en félicitez ?

— Sans doute. Pendant qu'il est ici, vous êtes sûr de ne pas le rencontrer dehors. Colette vient de le faire entrer dans le cabinet de mon père. Profitez de ce qu'il y est pour vous esquiver. Je le rejoins en bas ; soyez tranquille. Moi là, il ne sortira pas que vous ne soyez loin.

— Je ne reverrai donc pas votre père avant de m'en aller ? demanda Georges.

— Ne le revoyez ni maintenant, ni jamais ! Jamais, vous m'entendez ! insista-t-elle.

Georges, qui achevait de boucler sa valise, la regarda étonné. Elle fit un mouvement pour se retirer.

— Vous descendez ? lui dit le jeune homme.

— Oui.

Il était très-ému.

— Alors, continua-t-il d'une voix mal assurée, je ne vous verrai plus.

— Pourquoi pas ? répondit Andrée troublée elle-même. Un jour peut-être...

— Un jour... répéta Georges.

Ils étaient pâles et tremblants tous les deux.

Le matin même, dans la jardinière du salon, tout en causant, chacun d'eux avait pris une fleur : elle un œillet blanc, lui un œillet rouge, qu'ils avaient mis, l'un à sa boutonnière, l'autre à sa ceinture.

Georges regardait cet œillet blanc dont les pétales frôlaient le corsage de la jeune fille.

— Quand les gens superstitieux se mettent en route, dit-il à Andrée, ils emportent une petite médaille, un talisman, un fétiche, qui, dans leur idée, leur portera bonheur. Si j'osais vous demander...

— Quoi donc ?

— Cette fleur. Il me semble que je partirais plus confiant avec elle.

Andrée, sans hésiter, prit la fleur à sa ceinture, et la lui tendant :

— La voilà.

Georges eut envie de la porter à ses lèvres ; il se contenta, et, posant sur la table son œillet rouge à lui, il se contenta de le remplacer à sa boutonnière par l'œillet blanc de la jeune fille.

— Adieu, lui dit-elle.

— Adieu.

Et elle disparut.

Quand, le soir, Dangely, à la recherche de Georges, eut en vain fouillé la petite chambre où s'échangeaient ces paroles d'adieu, et qu'il redescendit appelant, tempêtant, ce fut sa fille seulement qu'il retrouva devant lui.

— Où est passé Tellier ? demanda-t-il.

— Je l'ignore, répondit Andrée.

— Comment ! tu n'as rien vu, rien entendu ?...

— Rien.

— Personne ne pourra donc m'apprendre ce qu'il est devenu !

Il arrêta son regard sur la jeune fille, et remarqua l'œillet rouge dont elle froissait la tige entre ses doigts. Une lueur subite parut l'éclairer, et, à part lui :

— Que dis-je, personne ? Elle, peut-être...

## XIV

### UNE PAIRE D'AMIS

Revenons à Capoulade. Nous l'avons laissé dans les bras de Minet, nous l'y retrouvons.

A mesure que les relations du surveillant et du surveillé devenaient plus intimes, leur sympathie réciproque ne faisait qu'augmenter. Cela n'empêchait pas Minet de continuer ses rapports : — le devoir avant tout ! — mais, à part lui, il se plaisait à ne voir, dans « les fautes » de celui qu'il continuait d'appeler Tellier, que les erreurs d'un esprit aimable. Volontiers il l'eût ménagé vis-à-vis de ses chefs s'il n'eût tenu à leur donner des preuves de sa perspicacité.

« Comment pourrais-je douter que les visites de Tellier au ministère ne soient une comédie ? Après m'avoir affirmé qu'il venait à Paris solliciter une recette particulière, — j'avais pourtant bien cru entendre la première fois une perception, — ne prétend-t-il pas, à présent, tantôt que c'est pour une sous-préfecture et tantôt pour une préfecture ! Toutes ces contradictions montrent chez lui si peu de souci de la prétendue affaire qui l'occupe, qu'il va jusqu'à oublier chaque matin son mensonge de la veille. »

La vérité était que Capoulade, par un étrange effet de réaction contre un sort contraire, élevait d'autant plus ses prétentions, qu'il avait plus de peine à se faire entendre. On eût dit que le temps perdu à solliciter augmentât ses droits, si même il ne lui en créait pas de nouveaux. C'est ainsi qu'on arrive à se persuader que les gens qu'on a été ennuyer souvent, finissent par vous devoir quelque chose. A présent, de Villèle ne devait pas à Capoulade moins qu'une préfecture. Or, il était d'autant plus aisé de la demander au ministre, que celui-ci ignorait encore ce que son cousin lui voulait.

Ramené sans cesse par Minet, qui voulait sonder ses intentions politiques, au chapitre palpitant des élections générales, Capoulade se voyait dans son rôle de préfet, recevant les confidences du ministre, patronnant les candidats chers à l'administration, leur ménageant des succès

dans son département. Et ces succès devenaient, grâce à lui, si nombreux, que bientôt le rôle même de candidat en vint à exciter son envie.

Au fait, pourquoi ne serait-il pas lui-même cet heureux candidat, pour lequel préfets, sous-préfets, maires, gendarmes et gardes-champêtres sont heureux de se mettre en quatre ? Si Villèle voulait seulement le présenter, son élection n'était-elle pas assurée, aussi bien que celle du premier venu qu'un haut patronage envoyait siéger au Palais-Bourbon ?

Jouer le rôle de candidat aux élections prochaines, telle était maintenant l'idée caressée de Capoulade. Le Gascon n'eut pas besoin d'être évincé du ministère plus de deux fois encore pour s'y arrêter tout à fait.

Quoique sur le premier moment il ne parlât de cette résolution qu'à mots couverts, Minet ne se hâta pas moins d'en faire part à ses chefs. La stupéfaction, et aussi l'inquiétude, furent grandes à la préfecture quand on y apprit l'intention de Tellier de poser sa candidature à la députation.

Dans quel collège se porterait-il ? Minet eût été bien embarrassé de le dire, Capoulade lui-même n'ayant encore sur ce point que des données fort confuses ; mais pourquoi serait-il venu à Paris s'il n'eût jeté son dévolu sur cette ville ? N'était-ce pas dans la population turbulente de la capitale qu'il avait d'ailleurs le plus de chances de trouver des électeurs ? Il ne fallait pas plus que son titre de fils de conventionnel pour le faire soutenir par la faction libérale, si puissante dans la grande ville.

Là-dessus, la Préfecture ne douta pas qu'elle n'eût percé le secret du voyage de Tellier. Le chef de la police centrale en fit part au préfet, qui se hâta d'en aviser le directeur général de la police, lequel en référa aussitôt au ministre. Il s'établit sur cet incident des conciliabules surprenants. Le ministre se demanda un moment s'il n'allait pas faire revenir le roi sur l'idée, arrêtée déjà, de convoquer les collèges électoraux dans la quinzaine.

A vrai dire, il était douteux que Tellier remplît toutes les conditions requises pour se présenter aux suffrages des électeurs ; sur la question de séjour notamment, il devait y avoir incapacité ; mais, s'il plaisait aux Parisiens de le nommer, l'élection aurait beau être cassée après coup, elle n'en serait pas moins déplorable. Or, on n'avait pas envie de voir se renouveler le scandale produit en 1819 par l'élection de l'ex-conventionnel Grégoire. Il fallait prendre des mesures immédiates.

Les mesures de rigueur furent celles qui se présentèrent le plus naturellement à tous les esprits. Quoique Tellier, jugé par contumace, eût été acquitté, il restait assez de présomptions contre lui pour que, sous un

prétexte plus ou moins plausible, on procédât à son arrestation, sauf à lui en faire ensuite des excuses. Il est vrai que ces mesures de rigueur, si elles venaient à être connues, pouvaient, en indisposant le public, assurer le succès de sa candidature.

— Au diable vos grands moyens ! s'écria une robe noire qui faisait partie du conseil. — En ce temps-là, il y avait peu de conseils du gouvernement où Mont-rouge ne fût représenté par une de ses robes noires. — Au diable vos grands moyens ! Mieux vaut user d'adresse que de violence. Vous dites que ce Tellier est riche, qu'il est jeune. Il me semble que Paris offre plus d'une distraction à ceux qui remplissent ces deux conditions. Pour ne parler que du Palais-Royal, on n'y trouve pas seulement des endroits où la plus belle fortune se fond en quelques heures, mais aussi certaines personnes — pardonnez-moi si je me trompe — très-capables de faire oublier momentanément la politique pour des sentiments plus doux. Puisque votre agent a su se faire agréer par Tellier comme ami, pourquoi ne profiterait-il pas des facilités que cette situation lui crée pour le jeter dans la mauvaise société ? C'est, sans doute, à mon grand regret que cette société existe ; mais, puisque le gouvernement la tolère, qu'elle lui soit au moins utile quelquefois. Quand le fils du régicide ne perdrait pas là tout son argent, il peut y laisser autre chose...

L'homme noir regarda sournoisement ses ongles :

— Son honneur, par exemple.

Un murmure approbateur suivit l'exposé de cette combinaison ingénieuse. L'idée de détourner Tellier de la politique en le jetant dans la voie des plaisirs, de le rendre impossible pour la députation en le ruinant et en le déconsidérant au besoin, enleva tous les suffrages. En conséquence, Minet fut mandé promptement auprès de son chef, qui, sur les ordres reçus de plus haut, donna mission à l'agent de mettre à profit son intimité avec le prétendu fils du conventionnel pour lui faire faire « des bêtises ».

— Va pour les bêtises ! se dit Minet.

Et, pensant qu'il aurait sa part dans les folles équipées du pseudo-Tellier, il se sentait tout gaillard. En rentrant au Lapin couronné, il demanda à Capoulade :

— Ah ça ! vous ne connaissez pas encore les curiosités de Paris ?

— Cela dépend, se récria Capoulade. Pas plus tard que ces deux derniers jours, n'avons-nous pas vu ensemble l'éléphant de la Bastille, le cabinet de Curtius, la nouvelle Bourse, les Bains chinois ?...

— Qu'est-ce que vous aviez vu auparavant ?

— Auparavant, j'avais vu la rue des Colonnes et la rue Mandar... Oui, on me l'avait bien recommandé : « Quand vous serez à Paris, ne manquez pas d'aller voir la rue Mandar et la rue des Colonnes, si remarquables toutes deux par la régularité de leurs constructions. »... Ah ! j'oubliais, j'ai vu aussi la galerie Véro-Dodat, éclairée au gaz hydrogène. C'est sur le conseil de mon hôte. Il m'a dit : « Ah ! il ne faut pas manquer ce coup d'œil-là ! » Le fait est que cette galerie Véro-Dodat est féerique !

— Eh bien, et le Palais-Royal ?

— Le Palais-Royal, capédédiou ! Je ne me lasse pas de le traverser. Ce jardin ombragé, ces galeries, ces cafés, ces boutiques... et puis cette cohue perpétuelle : c'est amusant au possible ! Aussi je comprends que toutes les grandes dames viennent se promener là, au risque de froisser leurs belles toilettes.

— Les grandes dames ? fit Minet étonné.

— Té, ne sont-ce pas les grandes dames qui se promènent avec le trop-long de leurs robes sur le bras, et décolletées... hein, au moins jusque-là ? Je ne vous cacherai même pas que ça me gêne un peu pour les regarder. Quand je passe à côté, j'en ai des rougeurs.

La vertu effarouchée de Capoulade parut amuser étonnamment Minet. Il se fit pourtant scrupule de déflorer la douce candeur de son compagnon. Laissant au hasard le soin de l'instruire, il l'engagea à mettre son petit habit vert et son chapeau. Quand Capoulade fut habillé, Minet lui dit :

— Je veux vous conduire aujourd'hui, mon ami, dans un endroit que vous n'avez pas encore vu.

— Ce n'est pas loin, au moins ? demanda le pseudo-Tellier, car je dois me trouver dans une heure au Pilote.

— C'est à deux pas, dans ce même Palais-Royal que vous ne connaissez encore que de surface et dont je prétends vous ouvrir en partie les coulisses. Quelle heure est-il ? Midi et demi. Bon ! il y a une demi-heure déjà que les portes sont ouvertes.

— Quelles portes ?

— Vous allez voir. Venez-vous ?

— Je viens.

— Et votre argent, il n'arrive donc pas ? demanda Minet chemin faisant.

— Ne m'en parlez pas, c'est étonnant. Je l'attendais encore ce matin. Pas plus de sac que sur ma manche ! Ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

— Vous auriez dû, reprit le bon Minet aussi crédule que le Gascon était affirmatif, vous auriez dû vous faire recommander à un banquier. Il vous aurait donné de l'argent tout de suite.

— Vous croyez qu'il m'aurait donné ?... Mais alors ce n'est pas assez d'être recommandé à un banquier ; je veux être recommandé à deux à trois...

En causant, ils étaient entrés dans une des galeries du Palais-Royal et avaient passé le seuil d'une maison que l'énorme numéro de sa lanterne signalait seul à l'attention des passants. Ils gravirent un entresol, puis un premier étage, et se trouvèrent devant une porte ouverte.

— Par ici, dit Minet à Capoulade.

Le Gascon regarda avec curiosité la pièce dans laquelle son compagnon venait de le pousser. Elle était du haut en bas garnie de chapeaux.

— Té ! s'écria Capoulade, c'est une chapellerie.

— Faites comme moi, dit Minet, donnant son chapeau à un garçon qui venait au-devant d'eux.

Les deux chapeaux, échangés contre deux rondelles de fer-blanc numérotées, allèrent, au moyen d'une gaule, prendre place dans les hauteurs inoccupées voisines du plafond. Le regard de Capoulade, qui venait de suivre avec intérêt ce voyage aérien, tomba, en s'abaissant, sur un individu qui retirait sa veste dans un angle de la pièce.

— Est-ce qu'il faut ôter ça aussi ? fit-il à son compagnon en lui montrant son petit habit.

— Non, vous êtes très-bien ainsi. Cet individu que vous voyez change de costume parce qu'il portait une veste. La police, gardienne de la morale publique, n'admet pas qu'on laisse entrer ici de pauvres diables qui pourraient y perdre leur petit avoir. Elle en défend donc l'accès aux gens en veste.

— C'est fort bien, affirma Capoulade.

— Seulement, elle ne peut pas empêcher que des personnes obligeantes prêtent momentanément à ceux qui sont en veste une redingote ou un habit. C'est le petit bénéfice du vestiaire : un franc l'heure. Comme ça, la morale est sauvée ?

— Où sommes-nous donc ici ?

— Patience.

Ils passèrent dans la salle voisine.

— C'est un café, morbleu ! dit Capoulade tombant sur un groupe de consommateurs.

— Prendriez-vous de la bière volontiers ? demanda Minet.

— Je ne dis pas non.

Et, faisant un signe :

— Garçon !... cria Capoulade.

Minet l'arrêta :

— Chut ! il n'y a pas de garçons ici.

Puis, au domestique qui s'avancait :

— Monsieur de la Chambre, deux verres de bière ?

Les deux verres furent aussitôt apportés sur un plateau.

— Je ne vois pas de table, dit Capoulade, qui cherchait où poser son verre.

— Non, ici on boit debout.

— Té ! c'est drôle.

— Est-ce que vous renouvez ?

— Merci, fit le Gascon. Je vous mets en frais, mon ami.

— Pas du tout, ça ne coûte rien.

— Comment ! ça ne coûte rien ?...

Il se tourna vivement vers le garçon :

— Deux autres verres, cher monsieur.

Et quand on les eut servis

— C'est un paradis, mordieu ! s'écria Capoulade en reposant vide sur le plateau son second verre.

— Vous n'avez rien vu encore. Approchez donc...

Ils fendirent la foule qui leur masquait le milieu de la pièce. Capoulade se trouva avec étonnement devant une longue table dont le tapis, divisé par des raies en nombreux compartiments ; était constellé de chiffres et de marques de deux couleurs, à travers lesquels couraient, dociles à l'appel de légers rateaux, l'or, l'argent, les billets de banque.

Les gens pressés autour de la table, soit debout, soit assis, suivaient d'un œil en apparence indifférent tout ce va-et-vient d'espèces dont le mouvement paraissait subordonné à l'arrêt d'une bille roulant dans un cylindre divisé en cases numérotées. Tant que la bille roulait, un silence glacial pesait sur toute cette foule en proie à une émotion qu'elle s'efforçait de cacher ; puis tout à coup un branle-bas général s'opérait ; des bras avides s'allongeaient en tous sens, prenaient l'argent, le jetaient, le changeaient de

place, tandis que tombaient des lèvres de celui qui tournait la roue les paroles fatidiques : « 27, rouge impair et passe ! » ou : « 8, noir, pair et manque ! » ou encore : « Faites votre jeu ! » et enfin : « Rien ne va plus ! »

Ce qui frappa Capoulade, ce ne fut pas tant les gens qui perdaient leur argent, — ceux-là ne font pas de bruit — que ceux qui en gagnaient. Voir l'individu qui a jeté une pièce sur le tapis en ramasser dix, c'est un de ces spectacles qui secouent les plus indifférents.

— Capédédiou ! fit-il, voilà un jeu d'enfer.

— C'est la roulette, lui dit Minet.

— Si l'on jouait sur parole, mon bon, je mettrais bien mille francs sur ce tapis.

— Bravo ! se disait en aparté Minet, ça mord ! Dès qu'il aura reçu son argent, il ne le gardera pas deux jours.

Et, pensant qu'il ne s'y prendrait jamais trop tôt pour pousser sur la pente fatale son impétueux ami, il lui glissa dans l'oreille :

— Si vous n'avez pas d'argent, il y a à l'étage au-dessus une maison de prêt où l'on sera enchanté de vous avancer quelque chose sur un bijou quelconque, sur un vêtement.

— On m'a déjà pris mon chapeau, pensait Capoulade, si je mets à présent ma culotte en gage !...

Cependant autour de lui, à l'exception d'un monsieur qui avait un système infailible, tout le monde avait l'air de gagner. Capoulade n'y tint plus. Il sortit des rangs, et, tirant Minet à part :

— Croyez-vous qu'on me prêterait quelque chose sur mon gilet ?

— Ce n'est pas impossible.

Le Gascon passa dans l'antichambre, mit prestement son habit bas et se reboutonnant après avoir retiré le gilet :

— Informez-vous donc. Vous seriez bien aimable.

— Avec plaisir...

Un moment après, Minet rentrait en criant à son camarade :

— Victoire !

Il venait d'obtenir du gilet un écu de trois francs.

— Sur quoi vais-je le mettre ? demanda Capoulade.

— Ah ! c'est très-grave.

Capoulade revint prendre place au bord de la table. Après bien des hésitations, il allait poser son écu sur une case quand le joueur au système, qui écrivait sur de petits papiers tous les numéros sortants, se récria :

— Bon, c'est parce que je mets là que vous y mettez aussi. Je vous vois bien depuis un quart d'heure que vous étudiez mon jeu.

— Moi ! fit Capoulade stupéfait.

Il tenait sa pièce en l'air. Quelqu'un qui allongeait le bras la fit rouler sur le tapis.

— Capédédiou ! Où est ma pièce ?

— Là-bas.

— Où ça ?

Capoulade ne voyait pas.

La bille tournait ; elle s'arrêta.

— 14, rouge, pair et manque ! glapit le croupier.

— C'est votre faute si j'ai perdu, dit à Capoulade le monsieur au système.

D'autre part, un voisin obligeant soufflait au Gascon :

— Vous avez gagné.

— Moi ?

— Oui, vous êtes sur le 14. On va vous donner trente-cinq fois votre mise.

Trente-cinq écus ! Capoulade était abasourdi. Il regardait sa pièce restée sur le tapis et à laquelle le croupier adjoignait quantité d'autres pièces.

— Ça vous est égal que je vous donne de l'or ?

Demander à Capoulade si cela lui était égal ! C'est-à-dire que cela lui était infiniment agréable.

— Messieurs, faites votre jeu !

— Eh bien, demanda Minet au Gascon, vous ne ramassez pas votre gain ?

Capoulade commençait à perdre la tête. Il voyait double. La foule des joueurs qu'il dérangeait pour approcher du numéro 14, maugréait sur son passage.

— Plus vite que ça. Dépêchez-vous !

Il saisit à grand'peine une poignée de pièces, puis une seconde...

— Le jeu est fait, dit le croupier.

Capoulade voulut attraper d'une main le reste de son argent ; mais, dans ce mouvement embarrassé, la majeure partie de ce qu'il tenait déjà lui échappa et alla rouler dans toutes les directions.

— Rien ne va plus !

Dix joueurs ensemble arrêterent la main de Capoulade qui allait repêcher son argent à droite et à gauche.

— Voilà tout perdu, murmura Minet.

— C'est bien fait ! grommela entre ses dents l'homme au système, des imbéciles qui ne savent pas jouer !

Quand la bille s'arrêta, ce fut une succession d'étonnements pour Capoulade. A chaque instant, on demandait :

— A qui cet argent-là ?

— A monsieur.

Et l'on désignait Capoulade au croupier, qui lui comptait de nouvel argent. Il avait des pièces de tous les côtés : à cheval sur deux numéros ; en transversale sur trois, sur quatre, sur six. Il en avait sur les couleurs, sur les douzaines, sur les colonnes. Le résultat fut tout un tas d'argent et d'or qu'il amena prudemment à lui cette fois. Se voyant si riche, le Gascon glissa vite un gros écu dans la main de Minet en le priant d'aller reprendre son gilet. Debout, près de son argent, il resta en observation, le regard dirigé du côté de la porte. Pendant ce temps-là, le jeu continuait, et les joueurs, regardant la masse laissée par Capoulade sur le tapis, se disaient :

— Ça, c'est hardi !

Car le Gascon avait bien pris soin de tirer son gain à lui, mais il avait négligé, dans son trouble, de l'amener hors du tapis, de sorte qu'il jouait à la rouge sans le savoir. La rouge sortit. Toujours aux aguets, il ne s'aperçut pas qu'on lui doublait sa mise. Quand Minet fut de retour et que Capoulade, ayant reconquis le gilet mis en gage, voulut reprendre son argent, il avait octuplé. La rouge était sortie trois fois.

— Ne touchez pas ! lui dit un voisin.

Il fallut ce cri pour que Capoulade s'aperçût qu'à son insu il jouait toujours. Il eut un éblouissement. La rouge sortit encore. On doubla la petite montagne qu'il avait devant lui.

— Vous venez de suivre une martingale inouïe ! lui dit un joueur enthousiaste, pendant qu'il emplissait ses poches et celles de Minet. La rouge était déjà sortie sept fois de suite.

Sur le seuil, un monsieur au teint jaune, aux traits contractés, l'arrêta pour le supplier de lui communiquer sa marche. Capoulade fut très-empêché de répondre.

Cependant, il descendait, superbe et radieux, cet escalier qu'il montait d'un pas si modeste une demi-heure auparavant. Au juger, il devait gagner

au moins quatre mille francs. Sans l'obligeance de la banque à lui échanger des billets et de l'or contre sa menue monnaie, il aurait été fort embarrassé de les emporter.

— Tiens, quel chapeau avez-vous donc ? demanda-t-il en regardant Minet.

— J'avais le n° 81, fit négligemment Minet, j'aurai peut-être demandé le 18 sans m'en apercevoir. Est-ce qu'il est moins bien que l'ancien ?

— Fichtre ! non. Au contraire.

Rassuré par cette appréciation, Minet continua son chemin, répétant d'un air étonné :

— Chaque fois que je viens ici, c'est comme ça ! Ils se replongèrent ensemble dans le flot de promeneurs qui encombraient la galerie.

— Coquin de coquinasse ! s'écria soudain Capoulade.

— Quoi donc ? fit Minet.

Capoulade s'était arrêté, et regardant une femme en toilette très-voyante, qui venait de le frôler au passage :

— Voilà une bien belle personne !

La dame revint sur ses pas d'un air préoccupé.

— Elle paraît chercher quelque chose, remarqua Minet, si nous lui demandions...

Et comme l'inconnue les regardait :

— Hein, quelles prunelles !...

— Des prunelles ! s'écria le Gascon, capédédiou ! ce sont bien de véritables prunes !

— Vous descendez de la maison de jeu, messieurs, demanda timidement la dame, comme quelqu'un qui voudrait un renseignement.

— Oui, madame, fit Capoulade, en s'inclinant avec respect.

— Vous n'y auriez pas vu, par hasard, un monsieur un peu gros, avec des lunettes... ?

— Avec des lunettes ? Attendez donc... Non, je ne me souviens pas.

— Vous étiez trop préoccupé peut-être ?

— Oui.

— Pour peu que l'on gagne, on n'est guère à ce qui se passe.

— Précisément.

Ce renseignement indirect parut plaire à la dame, qui soupira :

— Comment vais-je faire, s'il n'est pas là ?

— Vous comptiez sur quelqu'un, madame ? fit Minet.

— Oui, monsieur.

— Un cavalier... Je suis sûr que si mon ami osait vous le proposer, il se ferait un plaisir...

— Assurément... Minet, où est ma voiture ? Enchanté, madame, de la mettre à votre disposition.

— Là-bas, dit Minet, je cours...

Et, à voix basse :

— Une calèche à la sortie sur la rue Saint-Honoré ?

— C'est ça.

— Que d'embarras je vous donne, monsieur ! Avec cela, je ne suis pas seule : mademoiselle est ma cousine.

Elle présentait en même temps au Gascon une jeune dame qui s'était tenue modestement à distance.

— Elle est très-bien aussi, la cousine ! pensa Capoulade qui se confondait en saluts cérémonieux, ce sont deux personnes du meilleur genre.

Ils prirent le chemin de la rue Saint-Honoré, lui entre elles deux, tantôt se penchant vers la première dame qui lui disait :

— Cette jeune personne est la fille malheureusement orpheline d'un des généraux les plus distingués de la grande armée...

Tantôt vers la seconde, qui lui affirmait :

— Ma cousine est veuve. Elle est alliée par son mari à la plus vieille noblesse de l'Anjou.

La voiture que Minet avait fait avancer attendait ces dames. Capoulade leur offrit lui-même la main pour y monter.

— Eh bien, fit Minet à voix basse, voyant que le Gascon s'appêtait à refermer la portière, vous restez là ?

— Je crains d'être indiscret.

— Allez donc !

Ma foi, Capoulade ne se le fit pas répéter et monta dans la voiture. Minet prit place à côté de lui.

— Quelle adresse, madame, donnerons-nous au cocher ?

— Je ne comptais pas rentrer chez moi, fit la dame. La personne que j'attendais... mon tuteur, s'empessa-t-elle d'ajouter, m'avait promis de me mener voir la girafe.

— Au Jardin du Roi ?

— Précisément.

— Cocher, dit Minet, au Jardin du Roi.

La girafe était la grande curiosité parisienne du moment. Grâce à l'argent que Capoulade prodigua aux gardiens, les visiteurs purent entrer dans l'Orangerie et jouir, à la jalousie profonde des badauds, du spectacle de la pauvre bête se promenant, avec un fétiche au cou, entre quatre gardiens qui la tiraient par des cordes dont deux en avant pour exciter son zèle et deux en arrière dans le but de le modérer. De nombreux artistes, peintres, dessinateurs, lithographes, modeleurs, prenaient avidement l'image de l'étonnant animal sous toutes ses faces.

Capoulado et ses compagnons détaillèrent eux-mêmes longuement la physionomie de la bête et celle de deux Africains qui l'accompagnaient, comme des gens qui ne veulent pas seulement pouvoir dire : « J'ai vu la girafe ! » mais qui tiennent à le prouver.

De l'Orangerie, on alla faire un tour au labyrinthe, puis on erra dans les allées. Le temps s'écoulait. De plus en plus approchait l'heure fatale de la séparation.

— Où vous conduirai-je, madame ? demanda Capoulade.

— Je vous avouerai qu'après la visite à la girafe, mon tuteur m'avait promis de me mener au Veau-qui-tette.

— Bravo, dit Minet. Cocher, au Veau-qui-tette !

On n'y était pas encore arrivé que l'orpheline de la grande armée rappelait à son tour qu'après dîner le tuteur de sa cousine devait les conduire à Tivoli.

— Nous irons, ventrebleu ! s'écria Capoulade.

Et le soir, en effet, après un repas où les langues s'étaient déliées, les yeux animés, la même voiture les déposait tous quatre rue de Clichy, sous les ombrages de Tivoli.

Capoulade avait offert son bras à la veuve alliée par son mariage à la plus vieille noblesse de l'Anjou ; sur le bras de Minet reposait celui de l'orpheline de la grande armée. Tous les délices de ce jardin enchanteur, nos deux couples les savourèrent ensemble : les marionnettes, le tir, les montagnes russes dites. éoliennes, les exercices de l'escamoteur, ceux du grimacier, ceux du jongleur et des danseurs de corde. Ils foulèrent tous les gazons, se perdirent dans toutes les allées. Infatigables, ils se promenèrent de la rotonde du glacier au cabinet de physique et de la petite chapelle ornée de verres de couleur à la salle de danse où Capoulade et Minet se distinguèrent par la hardiesse de certains pas.

Mais, ce qui charma Capoulade au possible, ce fut le nouveau jeu que le physicien Robertson, directeur de l'établissement, venait d'inaugurer, et qu'il avait baptisé galamment : le Triomphe des Dames. Imaginez une colonne en bois traversée par une corde. Une dame prenait une des extrémités de cette corde ; plusieurs cavaliers saisissaient l'autre extrémité et non-seulement leurs efforts étaient impuissants à démarrer leur aimable adversaire, mais la main frêle de celle-ci n'avait qu'un mouvement à faire pour les amener tous à elle.

Quand la compagne de Capoulade eut pris un des bouts de la corde et que le Gascon, pendu au bout opposé avec Minet et avec douze ou quinze autres promeneurs, se vit, en dépit de ses efforts, attiré par cette petite main toute-puissante au pied de la colonne, ce fut pour lui comme l'image frappante de sa situation morale. Oh ! oui, il croyait à ce moment-là au triomphe des dames, au triomphe de sa dame surtout !

Enfin, lorsque pour clore la soirée, les fusées de Ruggieri lancèrent vers le ciel, aux applaudissements de la foule, leurs bouquets d'étoiles, Capoulade put croire que le jardin Tivoli s'ingéniait décidément à rendre sous une forme extérieure et frappante toutes ses impressions intimes, car dans le même temps un feu d'artifice éclatait dans son cœur.

Le lendemain, à son réveil, une des premières pensées de Capoulade fut pour le Pilote. Il avait totalement oublié son journal au milieu des plaisirs de la veille. Il n'en éprouva du reste aucun remords. L'idée de coller encore des bandes et d'aller jeter des journaux sous les portes, quand il pouvait se faire traîner en équipage et déposer des écrins aux pieds des grandes dames, lui paraissait absolument bouffonne et invraisemblable.

Au lieu de retourner au journal, il préféra de beaucoup reporter ses pas vers la maison de jeu où le sort lui avait été si propice. La même table de roulette le revit ce jour-là, et le lendemain, et tous les jours. Il arrivait à midi précis, heure de l'ouverture, jouait au hasard une demi-heure ou trois quarts d'heure, et, après des chances diverses, se retirait chaque fois avec un gain rondet, à la grande indignation du monsieur qui avait un système et qui perdait plus que jamais.

Le reste de la journée, la soirée, la nuit — hélas ! la nuit aussi ! — appartenaient au plaisir. Bras dessus, bras dessous, Capoulade et Minet s'en allaient comme deux joyeux compagnons partout où la bonne chère, les galants rendez-vous, les distractions bruyantes et la curiosité les appelaient. Capoulade ne se lassait pas de remercier Minet de toutes les émotions qu'il

lui avait révélées : celles du jeu, celles de l'amour. Minet jouissait dans la personne de Capoulade du succès de son œuvre, succès d'autant plus complet qu'il lui était plus profitable à lui-même.

Les deux amis ne se quittaient plus. Comme le bonheur rend indulgent, ils se découvraient tous les jours l'un l'autre toutes sortes de qualités nouvelles. Les amitiés célèbres de l'antiquité et celles des temps modernes : Nysus et Euryale, Pylade et Oreste, Dubreuil et Pechméja, étaient égales sinon dépassées. Minet refaisait à son profit le mot de Pechméja : « Je n'ai rien, mais Dubreuil est riche. »

Une vie folle, échevelée, les entraînait ensemble dans son effrayant tourbillon. Pas un jour qui s'écoulât sans franches lippées, pas un soir qui ne les vît déployer une chorégraphie audacieuse dans un ou plusieurs bastringues de Paris. Ils les visitèrent tous : le Prado, le Delta, la rotonde de Mars, le cirque des Muses, le bal du Zéphyr, le salon de Flore, l'île d'Amour, le Sauvage, tous depuis la Grande-Chaumière où paraient noblement les modistes de la rue Vivienne jusqu'au bal des Corybantes à Vincennes où une affiche, protectrice des jupes, invitait messieurs les militaires à garantir d'un tampon de linge la molette de leurs éperons.

Dans quel état ils sortaient de là, et en quelle compagnie, je ne veux pas le savoir. Pudeur, prête-moi tes voiles, que je les étende sur les débordements de Capoulade, comme les enfants pieux de Noé étendirent un manteau sur leur père. On n'est pas pour rien de Castel-Sarrasin. Ce n'est pas impunément que le bassin de la Garonne vous a vu naître, que le soleil du Midi vous a baigné tout enfant de ses effluves généreuses !

Pendant ce temps-là Minet continuait ses rapports, mais mollement, d'abord parce qu'il n'avait pas toujours la tête bien dégagée, ensuite parce qu'il ne craignait rien tant que de voir cesser une surveillance qui lui était si agréable. En conséquence, il insistait moins sur les détails relatifs à Tellier que sur son propre zèle. Il se contentait de dire :

« Tout va bien ; mais que de tracas : quelle besogne ! Il faut l'amour que j'ai pour mon métier, tout l'intérêt que je porte à l'administration pour me faire continuer un travail aussi pénible. Si je reçois dans un délai prochain une gratification extraordinaire, je l'aurai bien méritée. »

## XV

### CAPOULADE NAGE DANS L'OPULENCE

Georges, en quittant le quai Saint-Paul, s'élançait dans une voiture et se faisait conduire à l'hôtel garni où il savait Capoulade établi.

— M. Capoulade n'est plus ici, lui dit la logeuse, sortant de l'espèce de niche qui lui servait de bureau au rez-de-chaussée. Il est déménagé d'hier.

— Vous ne savez pas sa nouvelle adresse ?

— Je crois que je l'ai là quelque part. Il nous l'a donnée sur un bout de papier... Mais il y a ici tant de fouillis !

— Vous m'obligeriez bien de la trouver, dit Georges, fâché de ce contre-temps.

— Je cherche, mais je ne vois rien. Ah ! attendez... Ce ne serait-il pas ça ?

Soit qu'elle eût de la peine à déchiffrer, soit qu'elle ne sût pas lire, la logeuse lui passa le papier pour qu'il s'assurât du contenu.

Georges lut au crayon :

« Capoulade, rue Saint-Honoré, 284. »

— C'est cela, je vous remercie.

Le jeune homme, préoccupé, garda machinalement dans la main le papier qu'il froissa et jeta dehors en sortant. La logeuse, indifférente, et qu'on appelait d'ailleurs au même instant dans l'escalier, ne prêta nulle attention à ce détail.

Dix minutes après, le cabriolet que Georges avait pris le déposait devant le n° 284 de la rue Saint-Honoré. Il chercha un concierge, mais la maison n'en avait pas. On lui dit de s'adresser chez le bonnetier, dont le magasin occupait la majeure partie de la façade.

— M. Capoulade ?

— Je crois qu'il est encore chez lui, dit une dame qui déployait un talent d'artiste à fermer d'une ficelle le rectangle, minutieusement équerri, d'un paquet de bas.

— Marguerite, est-ce que M. Capoulade est chez lui ?

— Oui, madame, répondit de l'arrière-boutique une voix fraîche.

— Au premier, monsieur.

Et comme Georges refermait la porte :

— Les visites n'arrêtent pas chez ce locataire !

En effet, les visites n'arrêtaient pas. Fournisseurs sur fournisseurs se succédaient dans le petit appartement, dont ils encombraient la principale pièce. L'un avait développé ses étoffes ; l'autre mettait dehors ses écrins dont le couvercle soulevé laissait apparaître d'étincelants bijoux ; d'autres, respectueux, découverts, attendaient debout, avec un paquet ou un carton fermé, qu'il plût au maître, en ce moment aux mains de son coiffeur, de leur accorder quelques instants d'attention.

Capoulade faisant face à la glace qui lui reflétait ce cercle de personnages empressés, était superbe de majestueuse indolence et de tranquillité. On eût dit que de sa vie il n'avait cessé d'avoir un monde de serviteurs à ses ordres.

— Alors, disait le tailleur, monsieur choisit pour pantalon le drap bleu. Avec le pantalon ventre-de-girafe que monsieur vient d'essayer, cela ne fera que deux.

— Nous nous en tiendrons là aujourd'hui.

— Pour l'habit, nous adoptons les teintes brunes.

— Quelles sont les plus à la mode ?

— Voici le brun solitaire, le pain-brûlé, le ramona, le savoyard riche. Je conseillerais cependant de préférence à monsieur le brun-osage ; c'est ce qu'il y a de plus nouveau.

— Est-ce que monsieur les a vus, les osages ? interrompit le coiffeur. Ils font une fière concurrence à la girafe.

— Si je les ai vus ! mordiou ! Tu le demandes. Quatre hommes en acajou, aux yeux rouges, et deux femmes couchées en rond, avec une raie de vermillon sur le crâne, qui ferait croire qu'on le leur a fendu. Ah ! les affreuses sorcières !

— Rue de Rivoli, j'ai fait le pied de grue devant leur hôtel, afin de les voir, mais j'ai attendu pour rien ; bernique !

— Félicite-toi, mon bon, tu as fait l'économie d'un mauvais rêve.

— On dit que les hommes ne parlent pas.

— Non, mais les femmes disent : « Bonjour, monsieur. » Ça, des femmes, ce n'est pas possible ! J'ai eu le cauchemar de les avoir regardées... C'est fini, Auguste ?

— Pas encore, monsieur ; mais si monsieur veut se lever, pendant que je mets mes fers au feu...

Capoulade profita du moment de répit qui lui était donné pour en finir avec son tailleur.

— Votre pantalon me serre bien les genoux.

— Monsieur, pas un de nos merveilleux n'accepterait le pantalon que je lui porte, s'il ne le serrait au genou. Voulez-vous essayer vos gilets ?

— Fichtre ! je le crois. Hé, celui-ci va bien. A l'autre.

— Pardon, gardez le premier. C'est un gilet de dessous.

— Comment, vous voulez m'en mettre deux à la fois.

. — C'est la mode, monsieur. Dessous le gilet de piqué de blanc, dessus cet autre à dessins bleus en relief.

— Du moment que c'est la mode ! dit Capoulade résigné.

— Voici maintenant l'habit.

— Vertu de ma vie ! quel collet !

— Je n'ai qu'un regret, monsieur, c'est de ne pas l'avoir fait plus large.

— Capédédiou ! J'aurais alors sans chapeau la tête à couvert ?

Le cordonnier s'avança.

— Si monsieur veut essayer ses chaussures ?

— Ces petites choses-là ! fit Capoulade avec un air de mépris.

— Ce sont des souliers découverts pour la promenade.

— Vous avez diantrement ménagé l'étoffe !

— Je me reprochais précisément d'en avoir trop mis.

— Il paraît qu'il n'en est pas des souliers comme des collets.

— Oh ! non, monsieur. Pour ce qui est des souliers, un élégant ne saurait en avoir trop peu.

— Je suis à vos ordres, interrompit le coiffeur, dont les fers étaient prêts.

Capoulade, s'enveloppant d'un peignoir, vint reprendre place sur sa chaise, et, tandis que l'artiste en cheveux s'étudiait à ramener en volute sur le front de son client les mèches éparses que le fer avait enroulées, le bijoutier, s'avançant à son tour, lui soumit diverses parures.

— Vous êtes atrocement cher ! s'écriait Capoulade à chaque prix que le marchand lui indiquait. Vous voulez me ruiner, mon cher monsieur.

— Je sais que je m'adresse à un homme de goût, dit le marchand d'un air convaincu, je lui montre ce que j'ai de mieux.

— Traitez-moi plutôt en homme qui manque de goût, dit Capoulade.

Pendant que ces pourparlers continuaient, le coiffeur avait rendu au Gascon sa liberté.

— Ah ! vous apportez mon chapeau ? demanda tout à coup Capoulade à un de ceux qui attendaient.

— Oui, monsieur.

Le chapelier sortit de son enveloppe un chapeau gris à longs poils hérissés. Capoulade le mit sur sa tête et se regarda stupéfait dans la glace.

— Il vous va à ravir.

— Ah ! vous trouvez ? Il aurait peut-être besoin d'un coup de brosse.

Sur quoi, ayant retiré le chapeau, il s'apprêtait à le lisser avec sa manche, quand le chapelier l'arrêta.

— Pas comme cela, monsieur. Ces chapeaux-là se brossent à l'envers.

Et d'un tour de main, il en fit saillir tous les poils, de façon que le couvre-chef rappelait assez bien la tournure d'un chat en colère.

— Ah ! monsieur, vous venez de déranger votre toupet ! s'écria le coiffeur avec l'accent du désespoir. Permettez...

Cependant Capoulade reprenait sa conversation avec le bijoutier.

— Décidément, je m'en tiendrai pour aujourd'hui à ces boucles d'oreilles.

— A ces boucles seulement ?

— Oui. Je vous reverrai pour le reste.

Et au coiffeur :

— Que pensez-vous de ce bijou adressé en manière de galanterie à une dame ?

— Il faudrait que la dame fût bien froide pour rester indifférente à un hommage pareil.

— Vous enverrez cet écrin à madame de Sainte-Amaranthe avec ma carte, dit Capoulade au bijoutier. Ah çà ! j'avais commandé des cartes...

Un des individus qui s'était tenu à l'écart fit un pas en avant.

— Je viens pour demander à monsieur comment il les veut.

— Té ! vous mettrez dessus : « Capoulade. »

— Tout court ?

— C'est peut-être bien court, n'est-ce pas ? Hé, ajoutez : de Castel-Sarrasin. Quand on est de Castel-Sarrasin, il ne faut pas le cacher.

— De cette façon ? demanda le papetier qui venait de tracer un modèle.

— De Castel-Sarrasin est bien petit.

— Je puis le mettre en plus gros, de la même dimension que Capoulade.

— Pourquoi pas sur la même ligne ?

— Comme cela alors ?

— Précisément.

— C'est bien long : Capoulade de Castel-Sarrasin.

— Oui c'est long, mais on peut abréger. Voyez donc...

Il biffa toutes les lettres de son nom en reportant seulement la dernière lettre à côté du C initial, de façon qu'on pût lire : Ce de Castel-Sarrasin.

— Ça fait : comte de Castel-Sarrasin, se récria le papetier.

— Hé, c'est ma foi vrai ? Mais pourquoi pas ? Trouvez-vous que cela sonne plus mal ?

— Je ne le trouve pas.

— Bon. Dès que ces cartes seront prêtes, vous en enverrez chez monsieur, pour accompagner les petits envois dont je puis le charger.

Il indiquait en même temps le bijoutier, qui s'inclina. A ce moment, un coup de sonnette se fit entendre. Un des fournisseurs s'empessa d'aller ouvrir et rentra aussitôt, annonçant à Capoulade qu'un monsieur le demandait.

— Qu'il entre ! dit Capoulade.

— Il voudrait vous dire deux mots en particulier.

Capoulade passa dans l'antichambre et se trouva vis-à-vis de Georges.

— Té, mon bon, vous voilà ! capédédiou ! Que je suis heureux de vous voir ! J'étais inquiet. Où fûtes-vous si longtemps ?

— Chut ! vous n'êtes pas seul, lui dit Georges cherchant à calmer du geste cette bienvenue trop chaleureuse.

Capoulade comprit que Georges avait encore à se cacher.

— Soyez tranquille, lui dit-il, je n'ai ici que des fournisseurs.

— Je ne voudrais être vu de personne.

— Il suffit.

Capoulade lui ouvrit une porte, et, rentrant dans la pièce où son monde l'attendait :

— Décampez prestement, vous autres. J'ai besoin d'être seul.

Il y eut un branlebas général, pendant lequel tous posaient une dernière question à la fois : « Alors je vous mets de côté les boucles d'oreilles ? — Quand désirez-vous vos bottes ? — C'est pour le brun-osage que vous vous décidez ? »

Quand tous furent dehors, Capoulade alla prendre Georges et l'amena dans sa chambre. Le jeune homme écarquillait les yeux. Il avait d'abord eu

quelque peine à reconnaître, dans le Capoulade qui le recevait en fins escarpins, avec un pantalon ventre-de-girafe, deux gilets dans le dernier goût et le toupet frisé, ce meurt-de-faim qui, moins de quinze jours auparavant, sollicitait avec envie le modeste emploi de colleur de bandes. Le mot de fournisseur lui avait déjà fait dresser l'oreille. En pénétrant à présent dans un petit salon coquettement meublé, il restait ébahi.

— On vous a donné mon adresse là-bas ? demanda Capoulade. Hein, j'ai bien fait de déménager ? C'est gentil ici.

— C'est charmant ! dit Georges, qui promenait autour de lui des regards stupéfaits.

— Vous n'en revenez pas, fit Capoulade.

Il se jeta dans un fauteuil.

— Moi non plus.

— Vous avez fait un héritage ?

— Non.

— Alors, c'est le ministre qui s'est décidé ?...

— Le ministre ! ah ! bien oui !

— Ce n'est toujours pas le Pilote ?...

— Hélas non ! je vous donnerai le fin mot de ceci, mon bon. Qu'il vous suffise pour le moment de savoir que je suis riche, absolument riche. Ah ! par exemple, cela durera ce que ça pourra. Il me suffit de jouir du présent. Mais laissons mes affaires et songeons aux vôtres. Qu'est-ce qui vous amène ?

— Je venais vous demander de me servir d'intermédiaire auprès d'Evariste ; mais vous n'allez plus au Pilote, sans doute.

— Té, j'irai pour vous tant qu'il sera besoin, mon bon ! Que voulez-vous à votre ami ?

— Il faut qu'il me trouve un nouvel asile.

— Celui que vous aviez ?...

— J'ai dû l'abandonner.

— Pourquoi cela ?

— Ah ! pourquoi ? je le cherche comme vous. De bonnes raisons pourtant ont dû dicter le conseil qui m'a été donné de quitter l'endroit où j'étais réfugié.

— Qui vous a donné ce conseil ?

— Oh ! une personne de l'amitié de laquelle je ne veux pas douter... une enfant, la fille de mon hôte... Vous la connaissez, parbleu !

— Moi ?

— Oui. Cette jeune fille avec laquelle nous avons fait route de Tours à Paris.

— Capédédiou ! vous l’avez retrouvée ?

— Oui.

— O hasard, voilà de tes coups ! Alors c’est chez elle-même que vous étiez. Coquin de coquinasse ! elle est bien jolie ! et si elle a remarqué comme moi ce que vous aviez de coups d’œil pour elle !... Vertu de ma vie ! c’est un morceau de roi !

— Oh ! soupira Georges triste et grave, ne parlez pas d’elle ainsi !

— Pardonnez-moi, dit le Gascon, je bavarde comme un fou que je suis !

Et prenant la main du jeune homme qu’il voyait à regret peiné de ses paroles :

— Vous l’aimez ?

Georges ne répondit pas.

— Comme cela, dit Capoulade se hâtant de changer de sujet de conversation, vous voudriez que j’allasse voir votre ami du Pilote ?

— Oui.

— Pour lui demander de vous trouver un refuge.

Georges fit un signe de tête affirmatif...

— Et rien que pour cela ?

— Mais il me semble que c’est assez.

— Je veux dire que s’il ne s’agit que de vous cacher, il n’est pas besoin d’aller si loin.

— Que voulez-vous dire ?

— Est-ce que vous seriez mal ici ?

— Vous êtes trop bon, mon ami, je craindrais...

— De me déranger... Ah ! ça, ce n’est pas possible. Si vous saviez la vie que je mène... Vous m’aideriez à me ranger plutôt.

— Je craindrais d’abuser.

— Au contraire, mon bon. Vous nie causeriez le plus grand plaisir en restant. Imaginez que je m’étais fait ici un ami, le plus aimable compagnon, l’être le plus serviable ; nous ne nous quittions plus... Depuis quatre jours, crac ! plus de nouvelles de lui... Qu’est-il devenu ? Je n’en sais rien.

Le fait est que depuis quatre jours Capoulade était sans nouvelles de son cher Minet. A la sortie de la Gaieté où ils avaient été applaudir ensemble la Vertueuse Élodie, le soin de reconduire deux dames qui ne demeuraient pas

du même côté les avait forcément séparés. Le lendemain, Capoulade espérait retrouver Minet à son hôtel garni. Pas de Minet. Le surlendemain, éclipse continue de Minet. Le jour suivant, moins de Minet que jamais !

Comme dans le même moment Capoulade trouvait à louer un charmant entre-sol meublé au 284 de la rue Saint-Honoré, il n'avait pas voulu manquer l'occasion, et, quelque douleur qu'il éprouvât à quitter le Lapin couronné sans avoir retrouvé son Pylade, il était venu occuper le logement vacant, laissant à l'hôtel garni son adresse, afin que Minet, s'il n'était pas mort, ou s'il n'avait pas quitté Paris brusquement, vînt l'y rejoindre.

Nous avons vu comment une inadvertance de Georges rendait pour l'avenir la précaution illusoire. Privé de cette douce chose : un camarade, il manquait au démonstratif Capoulade une de ses sources d'épanchements. Aussi montrait-il une joie si réelle à l'idée de garder Georges, que celui-ci ne se fit pas longtemps scrupule d'accepter l'hospitalité qui lui était offerte.

— Où seriez-vous plus en sûreté qu'ici, mon bon ? Personne n'aura l'idée de vous y soupçonner. Chez vos amis du Pilote, on ira tout droit vous prendre, au contraire.

Georges dut convenir que Capoulade avait raison.

— Allons, c'est entendu, dit le Gascon, vous êtes chez vous. Nul n'a dû vous remarquer, dans le va-et-vient de tout à l'heure, pourvu que vous ne vous montriez pas, bien fin qui s'aviserait que vous êtes ici.

Il prit un flambeau, et conduisant Georges dans la chambre voisine, devant un bon lit.

— D'abord, voici de quoi vous reposer cette nuit.

— Votre lit peut-être ?

— Précisément... Faut-il vous l'avouer ? continua-t-il après une légère hésitation, ça ne me gêne pas du tout... J'oublie si souvent de rentrer le soir... Ah ! je vous vois venir. Vous allez me faire de la morale. Remettons cela à demain.

— Vous avez le diable au corps, mon cher Capoulade !

— Hé ! que voulez-vous ! La faute en est à cette atmosphère parisienne ! Il y a bien aussi un peu de la faute de Minet.

— Qui ça, Minet ?

— Mon ami. Cet excellent compagnon que j'ai perdu. Ah ! si vous le voyiez avec sa bonne figure rouge sous un chapeau campé de travers !...

Ce portrait ne présentait, à l'idée de Georges, rien de fort séduisant ; mais la politesse lui fit néanmoins exprimer le regret de ne pas avoir le plaisir de

se rencontrer avec un si aimable personnage.

— Maintenant, vous devez avoir besoin de prendre des forces. Je comptais aller dîner dehors ; mais nous mangerons ici. Je vais faire apporter quelque chose.

— Ne craignez-vous pas vis-à-vis des domestiques ?...

— Ah ! c'est à ce point de vue que je suis tranquille, au contraire ! Croiriez-vous que j'ai eu la chance, en louant ici, de tomber sur une payse. Oui, mon cher, la petite bonne du négociant d'en bas qui me sous-loue est précisément une enfant de Toulouse. Capédédiou ! Quand, en me montrant ces pièces, elle m'a fait entendre l'adissiats du pays, avec ce petit accent qui est à lui seul une chanson, je me suis dit : « Capoulade, mon ami, il est inutile de chercher plus loin, tu loueras ici. » Chère petite Marguerite, c'est elle qui s'occupe de moi, qui range mon ménage. Aussi vous pouvez être tranquille. Dès que je lui aurai dit : « Il faut faire ceci, » ou « Il ne faut pas voir cela, » ce sera comme si le notaire y avait passé. Ce qui doit rester caché, personne ne le saura. Voilà comme nous sommes, nous autres du pays !

— Monsieur Capoulade, êtes-vous là ? dit une voix claire dans l'antichambre.

— Té, la voilà ! dit le Gascon.

Une jolie fille parut dans l'embrasure de la porte.

— Adieu, monsieur Capoulade.

— Adieu, petite. Va, tu peux entrer. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Une lettre, monsieur, qu'un commissionnaire vient d'apporter.

Capoulade regarda la lettre, et, en voyant l'écusson qui fermait le pli, sourit avec complaisance.

— Ah ! ah ! fit-il entre ses dents, de la comtesse !

Il flaira la lettre, et la passant ensuite sous le nez de la petite bonne :

— Sens-moi ça !

— Jésus ! je l'ai bien senti. C'est encore d'une de ces dames... Vous êtes un monstre d'iniquités, monsieur Capoulade.

— Vous permettez ? demanda le Gascon à Georges en rompant le cachet.

Et après avoir jeté un coup d'œil au billet :

— Elle m'attend pour dîner, la povre !

Il poussa un soupir.

— Elle va bien souffrir, car je n'irai pas. Tiens, prends ce papier, Margaritou, tu en feras des papillottes au chien de ta maîtresse. Car, Dieu

me pardonne ! si je gardais tous les billets de cette espèce qui m'arrivent, il me faudrait louer un étage en plus.

— A la bonne heure ! fit la petite bonne.

— Oh ! pour attendre, le diable n'y perdra rien ! murmura Capoulade. Mais en ce moment je suis tout à l'amitié, Margaritou. Monsieur, que tu vois là, me fait l'honneur de devenir mon hôte. Tu vas nous aller commander à dîner pour tous deux, un petit dîner gentil. Monsieur est un de mes bons amis. A dater de ce jour, il reste ici. Tu le soigneras comme moi-même. Pour ce qui est de sa présence dans cet appartement, je ne la révèle qu'à toi. Nul autre ne doit la connaître, nul autre, tu entends, Ceci est sérieux.

— Il suffit, dit la petite bonne.

— Tu es femme, et je pourrais à ce titre hésiter à te communiquer un secret, continua Capoulade, mais tu es du pays, on peut donc se fier à toi. Tope là, mignonne, c'est entendu.

— C'est entendu.

Et voyant que Marguerite regardait le nouveau venu de tous ses yeux :

— Ne le regarde pas ainsi, Margaritou, c'est inutile. Son cœur est pris autre part.

— Jésus ! voulez-vous bien vous taire, fit la petite bonne.

A ce moment une voix se fit entendre dans l'escalier :

— Marguerite !... Où est-elle encore ?... Marguerite !

— On m'appelle... Voici, monsieur !

— Toujours là-haut ! bougonna la voix.

La Toulousaine s'échappa prestement :

— Je descends, monsieur Grimblot, je descends

## XVI

### M. GRIMBLOT.

Depuis le moment où Colmache lui mettait la main sur l'épaule pour le conduire devant le commissaire de police en qualité de témoin, nous n'avons pas revu M. Grimblot. Il est temps de préciser les contours de cette figure qui n'est encore apparue dans le présent récit qu'à l'état de silhouette.

M. Grimblot, principal locataire de la maison de la rue Saint-Honoré, où le hasard avait conduit Capoulade, était un petit homme alerte, ingambe, le nez au vent, la bouche entr'ouverte, l'œil à fleur de tête ; bon père, bon époux, commerçant actif, auquel il ne manquait pour être heureux que de vivre dans un pays où il n'y aurait eu ni arbres parce qu'ils attirent la foudre, ni chaussées parce que les voitures vous y écrasent, ni maisons parce que le feu les brûle, ni cheminées parce que le vent vous les renverse sur la tête, ni portes parce qu'on peut se prendre les doigts dedans, enfin rien de ce qui est capable, de loin ou de près, peu ou prou, de donner à trembler, ou seulement à supposer qu'on peut trembler pour quelque chose.

On eût dit que c'était à l'intention de M. Grimblot que le vers fameux de Racine avait été ainsi modifié :

Je crains tout, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Si la crainte n'était pas le mobile absolu de tous ses actes, au moins ce sentiment perçait-il dans tous. C'était par crainte, la crainte de l'inconnu, qu'il ne se retirait pas des affaires, bien que sa fortune rondelette le lui permît ; c'était par crainte, la crainte des mauvais placements, qu'il gardait la majeure partie de son capital improductif ; c'était par crainte, la crainte des voleurs, qu'il se logeait dans un second étage mansardé, sous-louant à d'autres, tout meublé, son agréable appartement du premier ; c'était par

crainte, la crainte qu'on ne les cassât, qu'il s'abstenait d'orner de glaces la modeste devanture au fronton de laquelle apparaissaient trois fleurs de lys en triangle, dominées par un ruban qui portait ces mots : A l'emblème chéri.

L'histoire de cette enseigne était à elle seule un poème.

Dans le principe, du temps de son père dont il avait repris le fonds, au-dessus de la porte du magasin figurait, avec l'attribut obligé, l'inscription : A la Couronne royale. Survint 89. La couronne ne tarda pas à perdre singulièrement de son prestige. Le père de M. Grimblot, qui ne tenait pas à paraître séditieux, chercha par quoi il pourrait remplacer cette enseigne de jour en jour moins opportune. Le 20 juin lui donna une inspiration, et bientôt les passants purent constater que la couronne royale avait fait place à un bonnet rouge.

Avec Thermidor, le bonnetier crut prudent de faire promptement disparaître un emblème devenu trop significatif. Désireux de saluer l'avènement du Directoire, il pensa rendre avec bonheur le soulagement des esprits par l'inscription : A la paix ! Mais c'était n'avoir pas de chance. Depuis que Grimblot père avait accroché cette nouvelle enseigne, on ne s'était jamais tant battu. Nos jeunes armées promenaient de toutes parts leurs étendards victorieux.

— Ce n'est pas A la paix ! que j'aurais dû mettre, pensa Grimblot père, que son enseigne empêchait de dormir, c'est A la guerre !

Ce fut alors que Grimblot fils révéla par une idée lumineuse son esprit pratique.

— Au lieu de changer toujours d'inscription, se dit-il, si nous n'en avons qu'une pour tous les temps, au moins il n'y aurait plus que l'attribut à modifier.

Sur quoi il fit sceller au mur la banderolle sur laquelle on lisait : A l'emblème chéri. C'était comme un passe-partout au-dessous duquel on fixa, un peu moins solidement, afin de pouvoir les enlever sans trop de difficultés, trois drapeaux tricolores en faisceau.

Quand l'empire eut succédé au Consulat, Grimblot fils, qui avait repris la maison Grimblot père, put juger combien il avait été bien inspiré, car ce ne fut plus qu'un jeu de remplacer par trois aigles les trois drapeaux. La première Restauration ayant suivi l'empire, Grimblot se félicita plus que jamais de pouvoir remplacer les trois aigles par trois lys. C'était toujours l'emblème chéri. Puis vinrent les Cent Jours. Il n'y eut qu'à prendre les aigles au grenier jusqu'à la seconde restauration, qui les y fit retourner.

Ce système n'était pas seulement merveilleux de commodité et d'économie, il posait encore le chef de l'établissement en ardent partisan du régime momentané. M. Grimblot ne trouvait jamais assez grandes les trois fleurs de lys de son enseigne — ces trois fleurs de lys qu'il ne soupçonnait pas devoir échanger dans un délai si prochain contre les anciens drapeaux aux trois couleurs ; il eût voulu qu'on les vît du bout de la rue.

Madame Grimblot, qui se laissait sans trop de répugnance entraîner dans le courant des idées modernes, lui proposait de les éclairer au gaz hydrogène, lequel était alors dans sa nouveauté. Mais la seule pensée d'amener jusqu'à sa demeure, au moyen de tuyaux, cette matière nauséabonde et dangereuse, faisait pousser des cris de paon au bonnetier.

— Malheureuse, tu veux donc faire sauter la maison ! répandre dans le quartier le massacre et la désolation ! Loin de demander que le gaz hydrogène soit dirigé sur ma boutique, je suis en train de soumettre aux notables du quartier une pétition, afin de réclamer pour notre rue le maintien de l'éclairage à l'huile. Tu ne sais donc pas que quand ce n'est pas la mort par explosion, ce sont des vapeurs méphitiques, que nous apportent ces damnés conduits. Je ne donne pas à Paris deux ans d'éclairage au gaz hydrogène sulfuré pour être le séjour permanent de la peste et de toute espèce de maladies épidémiques !

Il y avait pourtant une chose qui effrayait M. Grimblot plus encore que le gaz, plus que les voitures, plus que les voleurs, plus que le feu, plus que le vent qui souffle dans les cheminées : l'objet perpétuel et dominant de ses préoccupations, c'était une peur bleue de se compromettre. Aussi fuyait-il les conversations politiques avec un empressement particulier.

Le désir d'être bien noté, qui lui avait déjà inspiré sa triomphante enseigne, lui faisait imaginer toute sorte de précautions extraordinaires. Par exemple, pour rien au monde vous ne lui eussiez fait accepter une tasse de moka au café Lemblin, qui était le repaire des libéraux au Palais-Royal. Il se fût cru perdu si l'on eût vu sortir de sa poche ou traîner sur une table un numéro du Constitutionnel. Et si quelqu'un s'avisait par hasard de lui parler bas dans la rue, il répondait aussitôt de sa voix la plus forte, afin que les passants fussent bien persuadés qu'il n'était pas en train de conspirer contre l'ordre de choses établi.

Comme, à cette époque, il importait de ne pas être moins bien vu de son curé que de son commissaire de police, on juge si M. Grimblot faisait maigre aux époques consacrées, et s'il se gardait, les dimanches. et fêtes,

d'entr'ouvrir les volets de sa boutique. Ces jours-là il conduisait lui-même, comme un petit bataillon, sa famille et ses employés à l'église, où il avait soin de se placer bien en vue, de manière à être remarqué.

Quand c'était à son tour de rendre le pain bénit, il offrait des brioches si grosses que leur dimension lui faisait de ses concurrents autant d'ennemis. C'est ainsi que son zèle était rarement récompensé, et qu'il apprenait trop souvent à ses dépens la vérité de l'axiome : « L'excès en tout est un défaut. »

A la dernière procession de la Fête-Dieu, il avait tenu à manifester l'ardeur de ses sentiments religieux en portant un cierge. Le malheur voulut que, dans le recueillement qu'il croyait devoir affecter, il ne s'aperçut pas, en regardant le pavé, que son cierge, décrivant un angle de quarante-cinq degrés, égouttait lentement sur le dos du fidèle qui marchait devant lui. Il y avait longtemps que la cire se figeait en longs pleurs sur son dos, quand le voisin, averti par une sensation de chaleur inusitée, s'aperçut de ce qui se passait.

Ce voisin était précisément un autre bonnetier très-achalandé du quartier. Il prétendit que M. Grimblot, en le couvrant de cascades de cire, avait voulu se venger du détournement de quelques pratiques. Les assistants, dont les pains bénits exagérés de M. Grimblot excitaient la jalousie, firent chorus sur l'inopportunité du lieu choisi par le bonnetier pour servir ses petites rancunes. Bref, il y eut tapage, et au désagrément de payer à son concurrent une redingote neuve s'ajouta pour M. Grimblot l'accusation amère d'avoir voulu faire scandale à la procession.

Dans ses excès de zèle monarchique, M. Grimblot n'était pas plus heureux.

A la dernière revue de la garde nationale, où il figurait sous les armes, il levait déjà le bras pour crier : « Vive le roi et son auguste famille ! » lorsque le cri : « A bas les ministres ! » s'éleva autour de lui de tous les rangs. Le lendemain, la garde nationale était licenciée. Au fond, M. Grimblot ne s'en plaignait guère, parce qu'il n'aimait pas toucher les armes à feu, même lorsqu'elles n'étaient pas chargées. Mais ce qui l'horripila au suprême degré, c'est que tous les mauvais plaisants qui lui avaient vu lever le bras pour crier : « Vive le roi ! » s'entendaient pour lui dire :

— Vous allez bien, quand vous vous y mettez ! Car c'est vous qui avez donné le signal. Il n'y a pas à dire non ; on vous a vu. Vous êtes cause que la garde nationale est licenciée !

En entendant cela, M. Grimblot devenait de toutes les couleurs. Les yeux lui sortaient de la tête. Il voulait parler ; mais sa voix était couverte par les ricanements de la galerie ; et d'angoisse le malheureux bonnetier se sentait étrangler.

Il pensa qu'il devait racheter cet impair par une manifestation monarchique signalée. Le résultat de ses méditations fut la mise au jour d'un nouveau modèle de bretelles élastiques dans l'étoffe desquelles il avait imaginé de faire tisser des fleurs de lys. Les bretelles au lys firent bientôt leur apparition avec l'étiquette : « Haute nouveauté, — Spécialité de la maison, » dans la vitrine où, sur un fond de bas et de bonnets de coton, les caleçons suspendus se retroussaient élégamment pour leur former chapelle.

Elles étaient à peine en montre, et M. Grimblot rêvait déjà faire hommage d'une paire à chacun des membres de la famille royale, lorsqu'un agent de police, se précipitant dans la boutique, le somma d'avoir à faire disparaître immédiatement ces bretelles de mauvais goût, ajoutant qu'il devrait s'estimer heureux si on ne lui dressait pas procès-verbal pour avoir osé les mettre en vente. Le bonnetier eut beau témoigner des sentiments monarchiques qui l'avaient fait agir, l'homme de police n'en voulut rien croire ; et, avec cet art particulier qu'ont les amis du gouvernement pour manier le pavé :

— C'est une offense à la majesté royale, monsieur, que de mettre cet emblème sur des bretelles ! je ne vous l'apprends pas, je pense. L'allusion que vous avez voulu faire est assez transparente. Elle ne devait échapper à aucun des acheteurs de ce produit séditieux. Cela devait signifier pour eux qu'ils avaient la monarchie sur les épaules.

M. Grimblot était stupéfait, abasourdi, atterré. Il ne put que balbutier de banales excuses, tandis que l'agent se faisait remettre tout ce qu'il y avait de bretelles aux lys dans la boutique. Le soir même, le commissaire de police mandait M. Grimblot à son cabinet pour lui apprendre que la saisie était maintenue.

— Vous ferez bien de vous surveiller davantage, monsieur Grimblot, dit-il en manière de conseil à l'infortuné bonnetier. A la dernière procession de la Fête-Dieu, votre attitude avait été déjà déplorable.

M. Grimblot jouait de malheur. Pour racheter cette nouvelle faute, il n'imagina rien de mieux que de célébrer en vers les vertus du souverain. Une cantate en l'honneur de Charles X, voilà qui ne devait pas paraître séditieux pour le coup ! A vrai dire, c'était un courageux travail qu'il

entreprenait, car il n'avait encore composé jusque-là que deux chansons, l'une pour le jour de son mariage, l'autre à l'occasion de la première grossesse de sa femme ; mais il s'escrima si bien contre la difficulté de mettre d'accord le sens avec la rime qu'il finit un beau matin par s'en tirer.

En se relisant, il fut très-content de son œuvre. Le refrain, du reste, était une trouvaille :

Bourbon  
Rime à « bon »,  
Angoulême  
Rime à « aime »,  
Marie-Thérèse et Henri  
Rime à « notre espoir chéri ».

Cependant il s'avouait qu'il y avait dans le cours des couplets quelques corrections nécessaires.

Il se représentait avec orgueil le moment où, ces corrections faites, il pourrait lancer dans le public sa cantate sur papier glacé avec un encadrement de couleur et la signature « GRIMBLOT, bonnetier, rue Saint-Honoré, 284. »

En attendant, son amour-propre d'auteur ne lui ayant pas permis de garder plus longtemps le secret qui l'étouffait, il avait fait circuler entre intimes, à son café, un exemplaire manuscrit de sa cantate. Ses intimes n'avaient pas gardé la chose pour eux tout seuls. Un « mal pensant », sous les yeux duquel elle était tombée, avait réclamé, avec un grand sérieux, l'honneur d'en prendre copie. Le moyen de refuser ?

Et voilà comment, moins de quinze jours après, le fameux refrain courait sur toutes les lèvres, non plus débité avec le recueillement qu'y apportait son auteur, mais au milieu des éclats de rire. Le malheureux Grimblot avait, sans le savoir, fourni aux gouailleurs de l'opposition une facétie dont ils se gaudissaient à cœur-joie.

Et tandis que le bonnetier, rêvant d'obtenir la clientèle royale, se félicitait de l'heureuse façon dont sa cantate ne manquerait pas de le mettre en vue, les limiers de la rue de Jérusalem, poursuivis par la rengaine :

Bourbon,  
Rime à « bon »,  
Angoulême  
Rime à « aime »...

se disaient entre eux :

— Si jamais l’auteur de ce refrain injurieux vient à nous tomber sous la main, il passera un mauvais quart d’heure !

## XVII

### LE MESSAGER

Bon camarade avant tout, Capoulade oubliait momentanément sa vie de plaisirs pour tenir compagnie à Georges. C'était assez qu'il y eût sur son chemin une infortune à protéger, un cœur à ragaillardir, pour que le Gascon s'enflammât d'un beau zèle. Peu à peu Georges, se laissant aller à l'influence de cette franche et cordiale nature, fit à Capoulade ses confidences entières.

Sur un seul point, sur l'invincible attrait qu'il éprouvait pour Andrée, le jeune homme resta discret ; mais il avait beau laisser dans l'ombre ce point délicat, Capoulade le devinait sans peine. L'amour n'a pas besoin qu'on le nomme par son nom. De lui-même il se trahit, qu'on le veuille ou non, par une attitude, par un mot échappé, par la seule manière de parler de l'objet aimé. Capoulade, entendant parfaitement ce que son compagnon ne lui confessait pas, s'attachait dans son for intérieur à ce frais amour qui ne voulait pas s'avouer ; il lui souriait comme on sourit à la jeunesse, à la grâce, au rayon joyeux d'un premier soleil de printemps.

Certes, le Gascon avait fort à faire pour relever le moral de son compagnon. Georges n'envisageait pas sa situation sans trouble. Pendant qu'il était là, que se passait-il chez Dangely ? que se passait-il ailleurs ? Quel était le secret de cette fuite précipitée à laquelle il avait dû se résigner sans la comprendre ? Sans doute il avait bien fait d'obéir quand Andrée le suppliait de partir ; cette enfant ne voulait certainement que son salut : mais comment, pourquoi se trouvait-il en danger ? qui devait-il craindre ? Loin maintenant de ce péril, réel ou imaginaire, sa pensée s'y reportait sans cesse. Il en voulait, pour sa propre tranquillité, démêler le problème irritant.

Capoulade fut le premier à s'offrir pour aller aux renseignements. Mais qui interroger ? Dangely ? Georges hésitait à le faire. Son complice, d'ailleurs, pouvait être arrêté, caché lui-même. Et quand il ne le serait pas : « Ne le revoyez ni maintenant, ni jamais ! » avait dit Andrée ; « ni jamais ! » avait-elle insisté.

— Est-ce donc de sa part que j'aurais quelque chose à craindre ? se demandait Georges troublé.

Toute réflexion faite, ce fut à Andrée, à Andrée seule, qu'il voulut s'adresser.

— Comment puis-je la voir ? demanda Capoulade.

— Ce n'est pas aisé. Il sera difficile surtout de lui parler.

— Si je lui portais un billet ?

— Un billet, dit Georges, c'est cela.

Et l'idée que le papier sur lequel il allait écrire serait bientôt peut-être dans les mains d'Andrée, lui fit adopter ce moyen avec empressement. Il écrivit à la hâte sans les signer, quelques lignes dans lesquelles il suppliait la jeune fille de le renseigner sur ce qui se passait, de déchirer par grâce les voiles de ce mystère qui l'obsédait.

Afin de donner à Andrée le temps de lui faire parvenir une réponse, il assignait, pour le lendemain matin, sur le marché aux fleurs, à l'angle de la rue de la Lanterne, un rendez-vous où Capoulade devait se trouver. Assez maître de lui-même pour ne rien dire de l'émotion dont son cœur était plein, il n'ajouta pas un mot de tendresse ; mais, au moment de fermer la lettre, il posa ses lèvres sur le papier et les y laissa longtemps.

Tout en s'efforçant de faire parvenir adroitement ce billet, Capoulade devait aussi informer Cécile de la nouvelle adresse de son frère. Le Gascon pensa qu'il ferait mieux de se rendre d'abord au quai Saint-Paul, afin de pouvoir, dans le cas où il y obtiendrait des explications immédiates, donner à madame Fauvel la clef de la situation.

Aussitôt après déjeuner, Capoulade se mit donc bravement en route. Georges lui ayant recommandé la prudence, il était bien résolu à ne se présenter chez Dangely qu'autant qu'il le saurait absent. Rien de plus naturel que de demander alors la permission d'entretenir sa fille un instant, sous le premier prétexte venu. Il ne fallait que le temps d'échanger deux mots pour pouvoir lui glisser le billet.

— M. Dangely est-il chez lui ? demanda-t-il à la concierge.

— Il doit y être, lui répondit cette femme.

— Non, il n'y est pas, interrompit aussitôt le mari, qui se trouvait au fond de la loge. Je l'ai vu sortir il y a une heure.

Le fait est que Dangely était sorti, puis rentré, sans que le concierge y prît garde. Rassuré par l'affirmative, Capoulade monta l'escalier.

Il avait préparé un prétexte bien simple. Une domestique qu'il était soi-disant sur le point d'arrêter lui avait dit sortir de chez M. Dangely. Il venait donc aux renseignements d'une façon toute naturelle, comme un bon bourgeois qui ne veut pas ouvrir son intérieur à une coquine.

Ce fut Colette qui lui ouvrit.

— Mademoiselle Dangely ? demanda-t-il.

Colette promena un regard investigateur du pantalon ventre-de-girafe au chapeau gris à longs poils de Capoulade.

— Vous avez à lui parler ? fit-elle d'un air soupçonneux.

— Deux mots seulement. Pour un renseignement...

Elle introduisit le Gascon au salon où, un moment après, Andrée le rejoignit.

— C'est moi que monsieur ?... balbutia-t-elle étonnée.

Elle cherchait en même temps où elle avait déjà vu cette figure.

— Oui, mademoiselle, je...

Ici Capoulade, s'étant assuré d'un coup d'œil que Colette tournait le dos, dit vivement à voix basse :

— Je viens de la part de M. Georges.

Le mouvement de Capoulade avait d'abord effrayé la jeune fille, qui s'était reculée. Au nom de Georges, elle pâlit. Presque en même temps un bruit de pas se faisait entendre, et l'une des portes qui donnait sur la pièce s'ouvrait. Andrée n'eut que le temps de dire :

— Mon père !

Tandis que d'un geste rapide, pour imposer silence au Gascon, elle portait le doigt sur sa lèvre.

— Monsieur désire ?... demanda Dangely.

— C'est... pour le piano, dit vivement Andrée.

— Ah ! bon.

— Monsieur est l'accordeur.

A la vue de Dangely, Capoulade n'avait pu retenir une grimace. La situation était désagréable, d'autant plus désagréable que le père d'Andrée paraissait le considérer avec attention.

— Ce n'est pas vous qui venez d'ordinaire.

— Non, mon collègue...

— M. Jovinet est indisposé, se hâta de dire Andrée venant au secours de Capoulade.

Elle s'empressa, d'indiquer au messager de Georges le meuble auquel il avait affaire.

— Voici le piano, monsieur.

— Ah ! très-bien ! très-bien ! dit Capoulade en contemplant l'instrument d'un air qu'il s'efforçait de rendre dégagé.

A vrai dire, il n'avait jamais touché un piano de sa vie. Il n'en leva pas moins résolument le couvercle, et, comme Dangely le regardait, plongeant par manière de contenance le bras dans l'intérieur. Andrée vint encore à son secours.

— Voulez-vous que je vous aide, monsieur ?

— Vous êtes trop bonne, mademoiselle.

En ayant l'air de lui donner un coup de main, la jeune fille lui montra comment il fallait retirer le devant du piano. En présence de toutes ces cordes et de tous ces marteaux dont l'usage lui était parfaitement inconnu, Capoulade était plus embarrassé que jamais. Il se rappela par bonheur avoir vu un accordeur introduire une clef dans les fers quadrangulaires qui tenaient les cordes.

— Capédédiou ! fit-il, en tâtant ses poches, j'ai oublié ma clef !

— Nous en avons une là, dit Dangely.

Il fouilla dans un tiroir, et, du premier coup, mit la main sur l'objet.

— A merveille ! dit résolument Capoulade.

Et prenant son parti de la situation, il s'assit devant le piano. Tel, dans les caveaux de l'Inquisition, le bourreau, la tenaille en main, s'assied commodément devant la victime à laquelle la torture va tout à l'heure arracher des cris de douleur.

Pendant ce temps-là, Dangely disait à Andrée :

— Tu n'as pas trouvé les gants que je te demandais ?

— Je vais les chercher.

Elle revint bientôt après. Voyant son père sur le point de s'en aller, elle avait fait diligence pour hâter le moment où il sortirait. Mais la fatalité semblait contre elle.

— Bon, fit Dangely, voici un bouton parti !

— Je vais te le recoudre.

Capoulade, promenant depuis quelques instants le massacre autour de lui, secouait les marteaux, tirait les cordes, frappait sur les touches. Heureusement la cacophonie qui en résultait n'avait rien que de naturel de la part d'un accordeur.

— Je crois qu'il est d'un quart de ton trop bas, dit Andrée, s'approchant de Capoulade aussitôt qu'elle fut libre.

— Trop bas ? se récria Capoulade, assurément il est trop bas.

Et se levant, il fit un effort désespéré pour soulever la table d'harmonie tout entière. Plusieurs cordes en sautèrent avec des détonations plaintives. Andrée contint Capoulade d'un signe. Quelle que fût son angoisse en ce moment, elle eut peine à retenir une envie de rire.

Cependant le maître du logis ne faisait pas mine de se presser. Tout en se disposant à sortir, il prolongeait ses préparatifs, comme si une crainte vague lui eût soufflé de ne pas laisser l'étranger seul avec sa fille. Capoulade ne demandait, du reste, qu'à se retirer ; mais il lui répugnait de le faire avant d'avoir accompli la mission dont il était chargé.

Son chapeau se trouvait près de lui sur une petite table. Il eut l'idée, dans une de ses évolutions autour du malheureux piano, de laisser tomber dans la coiffe le billet de Georges. Et tout en tapant plus fort que jamais, au hasard, sur les touches, il s'efforçait d'indiquer de l'œil, à Andrée, qu'elle eût à fouiller dans le chapeau.

Malheureusement Andrée, qui n'avait pas vu tomber le billet, saisissait mal le sens de son geste, et les mouvements indécis des deux jeunes gens ne firent qu'attirer sur eux l'attention de Dangely. L'agent s'approcha de Capoulade, qui, voyant le billet à la merci du père et non plus de la fille, n'eut rien de plus pressé que de se lever prestement pour prendre son chapeau.

— Vous partez ? lui demanda Dangely.

Capoulade, qui ne pouvait guère expliquer autrement pourquoi il avait le chapeau à la main, répondit :

— Oui.

— Je descends aussi, dit Dangely d'un ton qui faisait de cette phrase un équivalent de : Je vous attends.

— Vous oubliez de fermer le piano, fit observer Andrée à Capoulade.

— C'est, ma foi vrai, dit le Gascon.

Il remit le devant du piano avec l'aide d'Andrée, vers laquelle il put se pencher assez pour murmurer :

— J'ai une lettre.

Dangely, debout, attendait. Il fallait s'en aller. Capoulade était fort contrit. Comme il se trouvait sur le palier et que Dangely s'apprêtait à tirer

la porte sur eux, la détresse lui inspira une nouvelle idée : il poussa rapidement la porte et s'élançant dans l'appartement en deux enjambées :

— Ma canne !

Dans le salon, il se trouva devant Andrée :

— Vite, mademoiselle.

Il lui mit la lettre de Georges dans la main. Il était temps, car Dangely rentrait derrière lui.

— C'est particulier, fit Capoulade en tournant autour de la pièce, je croyais pourtant bien avoir pris une canne.

Dangely regarda sa fille très-pâle, Capoulade fort ému lui-même.

— Voilà un gaillard à surveiller, pensa-t-il.

Et ils sortirent ensemble.

On pense bien qu'aussitôt dehors Capoulade n'eut rien de plus pressé que de saluer et de prendre la poudre d'escampette. Il ne mit pas vingt minutes à retourner du quai Saint-Paul jusque chez lui, tant il avait hâte d'apprendre à Georges le succès de sa mission.

— Et ma sœur ? L'avez-vous vue ? lui demanda le jeune homme.

— Coquin de coquinasse ! s'écria Capoulade. Je l'ai complètement oubliée. J'étais si pressé de vous donner cette réponse... et si ému de mon rôle de tout à l'heure !... Ah ! ce piano, mon bon, dans quel état il doit être, le povre ! Mais je vais voir tout de suite madame Fauvel.

— Remettez-vous d'abord, mon ami.

Une heure après, Capoulade se présentait au premier étage de la rue de l'Échiquier. Madame Fauvel était sortie. Il alla faire un tour jusqu'au boulevard du Temple, prit au jardin Turc une demi-tasse et revint. La sœur de Georges était encore absente. Il demanda à la femme de chambre un bout de papier et écrivit :

« Georges désire vous voir. Vous le trouverez rue Saint-Honoré, 284. Demandez M. Capoulade. »

Puis ayant dûment cacheté le billet, il s'en alla.

Cécile, en rentrant, apprit qu'un monsieur, qui était venu deux fois dans la journée, avait laissé cette lettre pour elle. Elle l'ouvrit et resta stupéfaite. Comment Dangely qu'elle avait vu le matin ne lui avait-il rien dit de ce déplacement de Georges ? Sans doute parce que lui-même l'ignorait encore. Quelque événement imprévu avait peut-être obligé son frère à changer de retraite. A moins que Dangely, sachant le désir qu'elle avait de se rencontrer

avec Georges, n'eût tout bonnement imaginé par excès de prudence, de les faire rencontrer dans une maison tierce.

— Oui, ce doit être cela, pensa-t-elle. Assurément c'est M. Dangel y qui me fait prévenir.

Et comme l'imagination se met volontiers au service du cœur pour prêter des intentions louables à ceux dont on se sait aimé :

— Il aura voulu me causer cette bonne surprise, pensa-t-elle tout attendrie..... Excellent ami !

## XVIII

### CONTRE-POLICE DE L'AMOUR

En quelques heures la situation réciproque de Dangely et d'Andrée avait singulièrement changé. Les circonstances qui avaient entouré la fuite de Georges dressaient soudain entre eux comme une barrière. Brusquement séparés d'intérêt, ils s'observaient, défiants, soupçonneux, l'un l'autre.

Ce n'était plus de la part du père cette tendresse aveugle qui se prodiguait sans arrière-pensée, de la part de la fille cette respectueuse affection qui ne demandait qu'à s'épanouir librement, cette soumission sans bornes à laquelle sa volonté se pliait avec joie. Tandis que, l'esprit tourmenté de soupçons, Dangely croyait voir tout à coup la jeune fille se révéler terrible sous l'enfant, Andrée, de son côté désabusée, les yeux ouverts sur un présent qu'elle eût voulu ignorer toujours, mesurait avec effroi l'abîme ouvert devant elle. Se voir dans le cas de mépriser ce qu'on respectait par-dessus tout, de fuir ce que l'on avait appris depuis l'âge le plus tendre à adorer, quelle souffrance ! Les baisers de son père, qu'Andrée recherchait autrefois, maintenant lui faisaient peur. Dans l'atmosphère de honte dont elle se sentait environnée, la jeune fille respirait mal. Il lui semblait que le mépris qui devait frapper son père rejaillissait sur elle. Elle éprouvait l'impression d'une souillure qu'elle eût voulu à tout prix effacer. N'avait-elle pas prêté les mains aux machinations indignes qui avaient pour but de perdre Georges ? Agent inconscient de son père, elle n'en était pas moins devenue sa complice. Son âme fière se révoltait et voulait une réparation. Aussi était-ce moins encore l'instinct secret de son cœur, que le désir de racheter sa conduite envers Georges, qui la poussait à le protéger maintenant.

Si Andrée eût pu douter du rôle de son père après le fragment de rapport trouvé par elle, après la visite constatée à la Préfecture, l'exaspération de Dangely, sa fureur en ne trouvant plus Georges, eussent levé ses derniers doutes, et si, cherchant à se leurrer encore, fermant volontairement les yeux sur ce qu'elle avait vu, la jeune fille eût voulu des preuves plus manifestes,

la conversation qu'elle surprit dans la journée même entre son père et Colmache eût, à elle seule, suffi pour la convaincre.

Dangely était rentré depuis un moment, et la jeune fille, pour être plus sûre de ne pas se trahir, venait, après l'avoir dix fois relu, de jeter au feu le billet de Georges, lorsque Colmache se présenta. Andrée, prête à user de tous les moyens pour savoir ce qui se passait, se glissa jusqu'à la porte du cabinet de son père et s'y tint aux écoutes après que Colmache y eut été introduit.

— Je viens de chez Madame Fauvel, dit Dangely à son factotum à voix basse.

— Que sait-elle ?

— Rien. J'ai pu me convaincre qu'elle ignorait complètement le départ de son frère. Tellier ne l'aura pas prévenue encore.

— Croyez-vous ? Cette dame ne peut-elle se défier...

— Oh ! ses manières l'eussent alors trahie sinon ses paroles. Elle ignore encore l'adresse de Tellier, j'en suis sûr. Mais, d'un moment à l'autre, elle ne peut manquer de la savoir. C'est elle qu'il doit songer à avertir la première. Si je continue à conserver sa confiance, elle me donnera cette adresse. Mais elle peut aussi se tenir sur ses gardes, me fermer sa porte. Cela dépendra des soupçons qu'aura pu lui communiquer son frère. Heureusement je compte sur toi, Colmache. Il faut que tu t'installés en permanence en face de la maison de cette femme, et que, chaque fois qu'elle sortira, tu la suives.

— C'est facile, dit Colmache.

— Si nous ne savions pas ainsi avant peu où se cache Tellier, nous aurions du malheur.

En disant ces mots, Dangely fit un mouvement vers la porte. Andrée s'enfuit. Mais qu'avait-elle besoin d'en entendre davantage ? N'en savait-elle pas trop déjà ? Elle se représentait avec effroi la sœur de Georges traquée par ces deux hommes, dont l'un devait la suivre, l'autre profiter de sa confiance pour lui arracher le fatal renseignement qui devait livrer son frère. « Qu'ai-je donc à craindre ? » lui demandait le jeune homme dans sa lettre du matin. Ce qu'il avait à craindre !... « Et pourquoi ne dois-je pas revoir votre père ? » Comment lui en donner la raison ?

Pouvait-elle prendre la plume pour dévoiler à Georges la conduite de son père et ce qu'elle en pensait ? Oh ! non, non, dénoncer ainsi celui qu'elle avait si longtemps chéri, sa main s'y refusait. Que faire pourtant ? D'un

moment à l'autre Colmache pouvait sortir, aller se mettre en observation devant la maison de madame Fauvel. Que Georges eût prévenu sa sœur, dans la journée, de l'endroit où il se cachait, que la fatalité voulût qu'elle s'y rendît, le jeune homme était dénoncé, arrêté, jeté en prison.

Dans son angoisse, une idée lui traversa l'esprit : « Si j'allais prévenir madame Fauvel ? » En faisant diligence, elle pouvait être chez elle avant Colmache. Deux mots seulement à la jeune femme : « Prenez garde ! » c'en était assez, et Andrée revenait aussitôt sans avoir été vue. Elle courut trouver Colette :

— Vite, vite, ma bonne Colette ; il faut que tu m'accompagnes.

— Où cela ?

— Il n'y a pas un moment à perdre. Va retenir une voiture sur le quai. Je te suis.

Andrée la fit descendre la première, évitant ainsi qu'elle se rencontrât mal à propos avec son père ; puis, elle alla mettre à la hâte sa pelisse et son chapeau, et descendit à son tour. Colette faisait signe à un cocher lorsqu'elle la rejoignit.

— Où allons-nous, mademoiselle ?

— Rue de l'Échiquier, 28.

— C'est pour M. Dangely que nous faisons cette course ? demanda Colette en prenant place dans la voiture.

— Non, c'est pour moi, Colette.

La vieille bonne la regarda.

— Oh ! Colette, fit Andrée suppliante, pas un mot de cela à mon père !

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mademoiselle, s'écria Colette en levant les bras, dans quelle affaire me jetez-vous là ! si monsieur vient à savoir...

— Il ne saura rien que ce que nous lui dirons. En revenant, nous aurons tout le temps d'inventer le motif qui nous aura fait sortir.

— Andrée, je veux descendre, fit la pauvre Colette, très-inquiète.

— Colette, je t'en prie... Si tu savais quels intérêts sont en jeu !

La vieille bonne était bien troublée, mais Andrée fut si tendre, si convaincante, qu'elle se laissa faire. Et puis, Colette avait si bien la persuasion que sa jeune maîtresse ne pouvait songer à mal !

Devant le n° 28 de la rue de l'Échiquier, la voiture s'arrêta.

— Je reviens tout de suite, dit Andrée laissant Colette dans la voiture.

Le concierge lui indiqua la porte de madame Fauvel. Elle y sonna. Rose l'introduisit.

— Qui annoncerai-je à madame ?

— Mon nom importe peu ; elle ne me connaît pas. Dites-lui seulement que j'ai le plus pressant besoin de la voir.

Madame Fauvel ne tarda pas à paraître. En entrant, elle considéra curieusement l'étrangère.

— Vous êtes la sœur de M. Georges Tellier ? demandée Andrée d'une voix étranglée par l'émotion.

Cécile, défiante, continuait de regarder la jeune fille sans répondre.

— De M. Leclerc, si vous voulez, se reprit Andrée.

— D'où savez-vous ?

— Peu importe.

Cette réponse évasive n'était pas faite pour rassurer Cécile.

— A qui ai-je l'honneur de parler ?

— A une amie.

L'air décidé d'Andrée en imposait à Cécile malgré elle. Cependant madame Fauvel crut bon de se tenir sur ses gardes, et froidement :

— Que me voulez-vous ?

— Vous devez savoir à l'heure qu'il est que monsieur votre frère a quitté l'endroit où il était caché. Il vous a fait connaître sans doute sa nouvelle retraite...

— Et quand je la connaîtrais ?

— Oh ! je ne vous demande pas de me la révéler, madame. Je viens seulement vous dire : Si votre frère, par hasard, vous demandait, ou si vous aviez l'idée d'aller le rejoindre là où il est, pour Dieu, n'en faites rien !

— Pourquoi cela ?

— Parce que l'on vous guette, madame, parce que partout où vous irez on vous suivra, et que, par vos démarches, vous le dénonceriez sans le vouloir à ceux qui le cherchent.

— D'où tenez-vous donc ce renseignement ? demanda Cécile après un moment de réflexion.

— Qu'est-ce que cela vous fait, pourvu que je vous avertisse ?

— C'est que je me demande quel intérêt vous porte...

— N'insistez pas. Je me tairais.

— Alors, c'est tout ce que vous vouliez me dire ?

— C'est tout... J'ajouterai pourtant une autre recommandation : celle de ne laisser échapper devant personne la nouvelle adresse de monsieur votre frère.

— Vous devez voir par votre propre expérience que cette recommandation est superflue, mademoiselle, dit un peu sèchement madame Fauvel.

— Oui, je vois qu'une étrangère excite aisément vos soupçons. Puissiez-vous garder le même silence auprès de ceux qui se disent vos amis !

Elle appuya sur ce dernier mot.

— C'est vous, que je ne connais pas, qui m'engagez à me défier de mes amis ? fit Cécile un peu dédaigneuse.

— J'ai peut-être tort de parler de plusieurs quand je ne vise en ce moment qu'un seul.

— Lequel donc ?

Andrée était affreusement pâle. Elle fit sur elle-même un héroïque effort pour répondre :

— Celui qui était encore ici ce matin....

La jeune fille cacha son front entre ses mains.

— Vous mentant sans doute !

Cécile avait dressé la tête.

— C'est de M. Dangely que vous vous voulez parler. D'où le connaissez-vous ? Qui vous a dit qu'il était ici ce matin ? Vous le suiviez donc !

En voyant devant elle cette jeune fille qui cachait son visage, comme pour en dissimuler la honte, un soupçon lui vint.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ? Et pour me dire du mal de l'ami qui depuis quinze jours, se dévoue pour moi ?... Ne serait-ce pas la jalousie, par hasard ? Vous savez qu'il m'aime, et, de votre côté, vous l'aimez..... dites ? Parce qu'il vous a trompée peut-être, vous croyez qu'il me trompe aussi.

Les sanglots d'Andrée l'interrompirent.

— J'ai bien deviné, n'est-ce pas ? Votre vrai but, en venant chez moi, c'était de le perdre à mes yeux.

— Ah ! madame, par pitié ! soupira Andrée.

— Allez, dit Cécile, je vous pardonne. Mais vous me ferez votre confession entière. Vous me direz depuis combien de temps vous le voyez ; où vous l'avez connu...

— Assez, madame, assez ! s'écria Andrée.

Et, ses mains écartées, laissant voir le bouleversement de ses traits, elle ajouta presque expirante :

— Je suis sa fille !

Cécile recula stupéfaite :

— Sa fille !

Elle joignit les mains et baissa la tête, honteuse à son tour des paroles qu'elle venait de laisser échapper.

— Ah ! pourquoi m'avez-vous fait parler, madame ! gémit Andrée mordant son mouchoir à travers ses larmes. J'entrais vous donner un avis, puis je m'en allais. Qu'aviez-vous besoin de savoir qui j'étais ?

Cécile s'élança vers la jeune fille, la fit asseoir, et, à genoux devant elle, pressant les mains d'Andrée entre les siennes :

— Oh ! pardon, mon enfant, pardon ! Pouvais-je supposer ?... Jamais M. Dangely ne m'avait dit qu'il eût une fille. Maintenant, comment douterai-je de votre amitié pour moi ? Pour tenter une démarche pareille à celle que vous venez de faire, il a fallu qu'un sentiment bien vif vous poussât !

Andrée craignit que madame Fauvel ne se méprît sur le mobile qui l'avait fait agir. Aussi s'empressa-t-elle de répliquer dignement :

— Oui, madame, le sentiment de l'honneur.

Sa voix se couvrit sur ces mots, et ce fut d'un accent troublé qu'elle continua :

— Je lui sacrifie beaucoup... je lui sacrifie jusqu'à mon devoir d'enfant qui devrait être de fermer les yeux sur les fautes de mon père... Mais comment pourrais-je le voir de sang-froid tromper celle-ci, vendre celui-là ; qui sait ? pousser peut-être un malheureux dans l'abîme !

— Que voulez-vous dire ?

— Rien.

Andrée, secouant le rêve horrible qui l'oppressait, voulut se lever :

— J'ai déjà trop parlé.

Cécile la retint.

— Mon enfant, ne me laissez pas dans une pareille angoisse à mon tour ! Que s'est-il passé que j'ignore ? Ayez pitié de moi !

Il fallut bien qu'Andrée se résignât à dire tout ce qu'elle savait. Phrase par phrase, un mot en appelant un autre, madame Fauvel finit par obtenir d'elle le récit de ce qui avait eu lieu la veille, de ce qu'elle venait d'entendre tout à l'heure encore. Autant l'audacieuse duplicité de l'agent secret révoltait son âme, autant elle admirait cette noble indignation d'un cœur honnête qui donnait soudain à elle et à son frère une alliée.

En apprenant comment la jeune fille avait fait échapper Georges, Cécile pressa avec vivacité Andrée entre ses bras. Elle ne savait de quelle façon la remercier de tant de dévouement.

— Notre reconnaissance à tous deux sera éternelle, dit-elle à Andrée.

Et voyant la jeune fille rester muette, glacée, après ces aveux écrasants pour son père :

— Vous souffrez ? lui dit-elle avec une affectueuse tendresse.

— Oh ! oui, soupira Andrée.

Cécile amena la tête d'Andrée contre sa poitrine. Elle aussi, en reportant ses pensées vers Dangely, éprouvait une cruelle souffrance. Elle ne dit rien, mais baisa le front de l'enfant, et les deux femmes confondirent un instant leurs larmes.

— Il faut que je parte, madame, dit Andrée, s'arrachant tout à coup à cette étreinte. Ma bonne m'attend en bas. Je me suis échappée avec elle à la dérobee. Mon père ignore où je suis. Pourvu qu'il ne s'aperçoive pas !... Vous ne lui direz pas que vous m'avez vue, surtout !

— Soyez tranquille, mademoiselle. Comment vous nomme-t-on ? Que je répète votre petit nom comme celui de notre bon ange.

— Andrée.

— Je vous reverrai sans doute.

— Je l'ignore. Un péril vous menaçait. Maintenant que vous êtes prévenue...

— Oui, grâce à vous, Georges encore une fois est sauvé, car je me disposais précisément à me rendre à l'endroit où il est caché. Un billet laissé ici tantôt me fait connaître sa nouvelle adresse.

— N'y allez pas, madame !

— Oh ! je m'en garderai maintenant. Je le regrette, toutefois. J'aurais tant voulu voir Georges ! Par une coïncidence singulière, une de mes bonnes amies qui sort d'ici vient de me remettre une clef qui aurait pu, à l'avenir, faciliter nos entrevues. Je comptais remettre à Georges cette clef. Mais à présent...

— S'il ne s'agissait que de faire parvenir quelque chose à M. Georges, fit Andrée vivement ; je pourrais vous indiquer, sur le quai aux Fleurs, un endroit où demain, dans la matinée...

Andrée s'interrompit :

— Mais non... Vous et les vôtres seriez probablement surveillés...

Puis, après réflexion :

— Au fait, se dit-elle, je puis m'en charger. Par l'intermédiaire de Colette... Puisque l'ami de M. Georges sera là.

Et à Cécile :

— Voulez-vous me confier cette clef ?

— Si vous avez un moyen de la faire parvenir...

— J'en ai un.

— La voici. Quant à sa destination, je vais vous l'indiquer en deux mots. Elle ouvre, — dans une rue assez peu fréquentée, la petite rue des Trois-Frères, qui conduit de la rue Saint-Lazare à la rue Chantereine, — une vieille porte verte sans numéro mais très-reconnaissable à une ouverture en losange qui a été bouchée avec une pièce de bois blanc. Cette porte donne sur un petit jardin où se trouve un pavillon abandonné. La porte du pavillon est sans serrure. Il suffit de la pousser pour entrer. Ce bout de terrain a été acquis depuis peu par notre ami, M. Évrard, qui veut y établir une serre. Par certains massifs du grand jardin de l'hôtel on peut gagner ce coin isolé, qui est en apparence tout à fait indépendant de la propriété. Si Georges croit pouvoir sortir à la nuit sans danger, que, sur les huit heures, il se rende par la rue Saint-Lazare dans l'endroit que lui ouvrira cette clef. Je dîne en ce moment chez madame Évrard tous les soirs. Après dîner, sans exciter aucun soupçon, pas même celui des domestiques de la maison, je descends au jardin, et, me glissant sous les massifs, je vais rejoindre Georges dans le pavillon où il m'attend. Voulez-vous que je note ces quelques renseignements sur un papier ?

— Non, car en pareil cas il peut être imprudent d'écrire... Une porte verte, rue des Trois-Frères, à huit heures... l'ouverture en losange... rendez-vous dans le pavillon abandonné qui est une dépendance de l'hôtel Évrard... quoi de plus simple à se rappeler ? Je donnerai à la personne que j'enverrai des instructions assez précises pour éviter toute erreur. Mais il est temps que je parte. Adieu, madame. Que le ciel vous protège !

Cécile courut à Andrée qui s'échappait, pour l'embrasser encore une fois.

— Chère enfant !

Et les deux femmes, frappées dans l'âme d'une même désillusion, mais qu'une commune affection pour Georges unissait désormais, échangèrent une dernière étreinte.

## XIX

### SUR LA PISTE

Lorsqu'Andrée rentra, elle se trouva tout à coup devant son père.

— Je ne te savais pas dehors, lui dit-il.

Et regardant la vieille bonne :

— Comment Colette ne m'a-t-elle pas averti ?

— J'étais un peu pressée, se hâta d'observer Andrée.

— En effet, tu devais l'être pour partir aussi précipitamment. Et où courais-tu si vite ?

— Chez la lingère... qui devait m'apporter des cols ce matin. Je l'attendais... Elle ne venait pas...

Tandis qu'elle parlait, Dangely remarquait les yeux humides encore de sa fille, et ces alternatives de rougeurs et de pâleurs qui trahissent l'émotion chez un être peu habitué à feindre. Il se fit violence pour rester calme, et s'efforçant de sourire, car il comprenait trop le danger d'une explication prématurée :

— Oh ! du moment qu'il s'agissait de chiffons, je comprends que tu n'aies pas pu attendre...

Et, pour mieux feindre, il approcha ses lèvres du front d'Andrée en lui disant :

— Fillette !

Mais il pensait à part lui :

— A dater de ce moment je ne les perdrai de vue ni l'une ni l'autre.

Debout, le lendemain matin, plus tôt qu'à l'ordinaire, Dangely remarqua qu'Andrée, qui devait le croire encore au lit, chuchotait longuement avec Colette à voix basse. Il semblait qu'il y eût entre elles un grave sujet de débat, et que la jeune fille eût à déployer pour la persuader toutes les ressources de son éloquence.

Ce n'était pas sans peine qu'Andrée cherchait à convaincre Colette de lui rendre ce, nouveau service de porter la clef de madame Fauvel à l'endroit où devait se trouver Capoulade. Si dévouée qu'elle fût à sa jeune maîtresse, la vieille servante s'effrayait de la voir se jeter dans des intrigues dont elle

ne saisisait pas le fil. L'attitude de M. Dangely, la veille, à leur retour, lui donnait fort à réfléchir.

— Si monsieur venait jamais à savoir !... Il me chasserait, bien sûr. Qu'est-ce que je deviendrais, ma pauvre demoiselle ?

Andrée pourtant la suppliait si fort, qu'elle était bien près de se laisser convaincre. La jeune fille avait d'ailleurs d'excellents arguments à son service.

— Pour sortir, toi, toute seule, tu n'as pas besoin de donner des raisons, et s'il fallait en donner, n'en aurais-tu pas vingt ? Qui va s'imaginer que, le panier au bras, tu vas à un rendez-vous ?

Et la câlinant :

— Voyons, ma petite Colette, c'est si facile !

Dangely pensa que sa surveillance aurait l'air un peu naïve, s'il quittait la maison à la suite de Colette, qui, selon ses prévisions, ne devait pas tarder à sortir ; en conséquence il se montra bientôt et fit comme si quelque affaire l'appelait au dehors. Le départ de son maître leva les derniers scrupules de Colette.

— Donnez vite cette clef, dit-elle, pendant qu'Andrée lui répétait pour la sixième fois au moins les instructions reçues la veille.

Au moment de donner la clef, Andrée éprouva un certain embarras. Elle avait posé cette clef le soir, sur sa commode, où maintenant se trouvaient deux clefs presque identiques. L'une des deux devait être la clef du placard de son cabinet de toilette ; mais, à première vue, elle eût été incapable de dire laquelle. Pour être fixée, elle les essaya au placard l'une après l'autre. Elles en ouvraient la porte toutes les deux..

— Si toutes deux ouvrent ce placard, se dit-elle, toutes deux doivent ouvrir la porte du jardin. Celle-ci ou celle-là, peu importe.

Elle en remit une à Colette, au hasard.

La vieille domestique ne fut pas plus tôt sortie que Dangely, resté en observation au dehors, commença de s'attacher à ses pas. Il la vit suivre les quais jusqu' au pont Notre-Dame, traverser le pont, puis s'engager sur le Marché aux Fleurs, alors encombré de promeneurs et de chalands.

C'était l'heure où les petites gens, envahissant le marché, y faisaient râfle entière de tous les pots de basilic, cette modeste plante que la tradition voue à l'ornement des loges de concierge ou fait fleurir dans les gouttières. Placées sur deux rangs, les marchandes, la tête abritée de larges chapeaux

de paille, sous lesquels apparaissent de coquets bonnets de tulle, se mettaient en frais de dialogue pour les passants.

Sans s'arrêter à leurs invites, non plus qu'au boniment de la marchande de vulnéraire, ni à celui du tireur de cartes, qui promettait aux femmes des amants fidèles et à tous de bons numéros à la loterie, Colette gagna, en se faisant bousculer un peu, l'endroit où la rue de la Lanterne formait angle avec la rue de la Pelleterie. Le chapeau gris de Capoulade y frappa bientôt ses regards. Elle rejoignit le Gascon, lequel, au grand déplaisir de Dangely qui avait pu s'approcher, à la faveur de la cohue, entraîna la vieille bonne sur un des points solitaires du quai, afin de s'y entretenir avec elle.

La stupéfaction de Dangely fut grande en reconnaissant dans l'individu qui causait avec Colette, son prétendu accordeur de la veille. C'était bien le même pantalon ventre-de-girafe et le même chapeau à longs poils effarouchés. Croire que cet excentrique pouvait être amoureux d'Andrée, Dangely n'y songea pas un instant. Où sa fille l'aurait-elle connu d'ailleurs ? N'était-il pas plus naturel, dans les circonstances présentes, de supposer que Capoulade était le mandataire d'un autre ? Et de quel autre pouvait-il être question, sinon de ce Tellier avec lequel il semblait si évident qu'Andrée s'était entendue ? Ah ! de combien de malédictions il le chargeait à présent, ce Tellier, qui, échappé de ses mains, lui enlevait en fuyant le cœur de sa fille ? Mais aussi quel aveuglement avait été le sien de ne continuer à voir dans Andrée qu'une enfant !

Capoulade tira de sa poche un carnet et y traça quelques lignes sous la dictée de Colette. Autre signe manifeste que ce que transmettait Colette au Gascon ne s'adressait pas directement à lui, mais à un tiers, auquel il voulait reporter fidèlement ce qui lui avait été dit. Il prit à Dangely une envie folle de se jeter entre cet homme et Colette, d'arracher ce papier... Il se contint. Colette et l'inconnu se séparèrent.

Dangely évita de se laisser voir par la vieille servante et emboîta le pas au Gascon. Celui-ci le conduisit jusqu'au numéro 284 de la rue Saint-Honoré, où il commença, avant de monter, par s'informer au magasin s'il n'y avait pas de lettres pour lui.

— Pourriez-vous m'indiquer quelle est la personne qui vient d'entrer ? demanda Dangely pénétrant dans le magasin dès que Capoulade en fut sorti.

— C'est notre locataire du premier, M. Capoulade.

— Capoulade, dites-vous ?

— Oui, monsieur.

— Je vous demande pardon. Je vois que je faisais erreur...

Dangely sortit de chez M. Grimblot, se disant :

— Maintenant c'est ici qu'il faut lancer Colmache !

Dès le jour même, sur l'avis de Dangely, Colmache commençait rue Saint-Honoré ses observations. Il apprit que le sieur Capoulade habitait depuis peu la maison Grimblot, qu'il y logeait seul, que c'était un personnage riche et qui menait joyeuse vie, trop joyeuse même, car l'excellent bonnetier ne laissait pas d'en être un peu scandalisé.

Comme il n'est rien de tel que de voir par ses yeux, Colmache se présenta au premier étage, sous un prétexte plus ou moins heureux. Mais on y était sur ses gardes, et son air du reste ne prévenant guère en sa faveur, il ne put dépasser l'antichambre. Toutefois il eut le temps de remarquer deux choses : d'abord la figure de Capoulade qui lui inspira la réflexion : « Où diable ai-je donc vu cette tête ? » ensuite, par la porte entr'ouverte, deux couverts sur une table. Ce n'avait été qu'une vague apparition ; mais elle avait suffi pour faire naître dans l'esprit de Colmache cette pensée : « Est-ce que le particulier ne logerait pas seul ? »

Afin de s'en assurer, Colmache entoura la maison Grimblot d'une surveillance active. Cependant, il eut beau redoubler de vigilance, guetter le jour, guetter la nuit, il ne vit sortir personne qui ressemblât à Tellier. Ce n'était pourtant pas que Georges ne se fût rendu deux ou trois fois déjà au rendez-vous assigné par sa sœur ; mais le jeune homme avait pour lui Marguerite, et, avec le secours d'une fille intelligente et dévouée, de quelles difficultés ne se tirerait-on pas ?

Comme il importait que Georges ne se laissât pas voir rue Saint-Honoré, même à la nuit, Capoulade refusait avec énergie de laisser son compagnon aller rejoindre madame Fauvel au pavillon de la rue des Trois-Frères, quand Marguerite se frappa le front.

— Eh bien, je vous. réponds, moi, de vous faire sortir d'ici sans qu'on y voie rien.

— Il s'agit aussi d'y rentrer, fit observer. Capoulade.

— Té, par le même chemin on peut entrer et sortir.

— Et quel est-il, ton chemin ?

— Le puits.

— Fichtre ! ton chemin est humide.

— Monsieur n'attend pas qu'on s'explique. C'est un puits qui sert à deux maisons. On ne ferme jamais la porte de communication que de notre côté,

Je l'ouvre, monsieur passe...

— Et on le voit de toutes les fenêtres.

— Oh ! de notre côté, la cour est tout étroite. Il n'y a que les fenêtres des cabinets de toilette qui ouvrent dessus. De l'autre côté, il faut bien prendre un peu d'attention ; mais d'abord le puits est dans un recoin, et le soir on n'y voit que tout juste.

— Mais pour gagner la cour ?

— Si monsieur craint de rencontrer quelqu'un dans les escaliers, je pourrais approcher de la fenêtre l'échelle qui reste ordinairement dans la grande cour. Il n'y a guère de danger que monsieur soit vu. Du premier, d'ailleurs, on est vite en ; bas.

— Bon, et une fois dans l'autre cour ?

— Monsieur n'a plus qu'à sortir tout droit par la porte qui donne rue d'Argenteuil. Il se produit toujours un grand mouvement dans la maison, comme partout où il y a du commerce en chambre. On ne s'y occupe ni de qui entre, ni de qui sort. Je connais le concierge. C'est un brave homme, mais qui boit comme un trou. Le soir, il commence à voir double. Tout le monde se couche de bonne heure. En rentrant un peu tard, monsieur est sûr de trouver concierge et locataires en plein sommeil. Monsieur sonne, on lui ouvre, et il rentre par la porte du puits que j'ai soin de tenir entrebâillée.

— Bravo, Margaritou, s'écria Capoulade, tu as plus d'imagination encore que M. d'Arlincourt, et Dieu sait pourtant si l'on dit que ce grand écrivain en a ! Viens çà que je t'embrasse !

Et comme Marguerite se récriait, quoique faiblement :

— Pour ta trouvaille je ne te dois pas moins.

Le soir même, le procédé de Marguerite mis à l'essai réussissait complètement, et Georges pouvait enfin passer quelques heures en compagnie de celle qu'il aspirait tant à revoir.

Il n'est pas besoin de dire avec quelle joie le frère et la sœur se retrouvèrent dans les bras l'un de l'autre, en un moment encore aussi critique et après la suite d'événements qui les avaient séparés. Que de choses ils avaient à s'apprendre ! Georges, en glissant discrètement sur le personnage d'Andrée, raconta les douze jours passés au quai Saint-Paul et sa vie nouvelle auprès de Capoulade. Cécile informa Georges de ses infructueuses démarches, des visites de Dangely, enfin de son entrevue avec la jeune fille.

En rapprochant des actes qui lui étaient révélés sur Dangely ceux dont il avait été lui-même le témoin, le jeune homme frissonna. Il ne songeait pas sans effroi à la pièce signée de sa main qui se trouvait en la possession de l'agent. Afin de ne pas alarmer Cécile, il ne lui dit rien de cette pièce qui pouvait suffire à le perdre ; mais la jeune femme vit assez, à l'anxiété de Georges, qu'il était loin de se croire, par son changement de retraite, à l'abri du danger. Toutefois, comme il exprimait l'idée de quitter Paris au plus vite, elle hésita à l'encourager. Le passe-port qu'il avait conservé au nom de Leclerc ne pouvait maintenant que lui nuire, en le désignant à ceux qui devaient le chercher. Quant à partir sans papiers, ce n'était pas moins s'exposer, avec une police aussi vétilleuse que l'était celle d'alors. Il n'était pas rare que les voitures qui sortaient de Paris fussent l'objet de visites à des distances plus ou moins éloignées de la capitale.

— Je puis partir à pied, sans bagage, objectait Georges.

— Crois-tu donc que les routes ne soient pas surveillées ? Ton signalement doit être donné de tous les côtés et trop nouvellement pour te laisser espoir d'échapper. Attends plutôt que la patience de ceux qui t'observent ait pu se lasser, que d'autres événements attirent ailleurs leur attention. Laisse du moins passer quelques jours. Je m'efforcerai, pendant ce temps-là, d'obtenir les moyens de te faire quitter Paris sans courir d'aussi grands risques.

Georges ne pouvait que se rendre à des raisons aussi sages. Le frère et la sœur furent d'accord pour décider qu'il fallait prendre la situation en patience. Quant aux récriminations réciproques qu'ils eussent pu se faire, lui de l'avoir confié à un homme tel que Dangely, elle de s'être laissé entraîner dans cette prétendue conspiration, ils ne songèrent même pas à se les adresser. A quoi bon revenir sur un passé fatalement acquis ? Il leur était plus doux de s'entretenir de la joie fugitive du présent et des espérances de l'avenir.

Ce fut surtout un ravissement pour Georges que de connaître dans ses détails la conduite d'Andrée. Grâce aux faits nouveaux qu'il apprenait, le roman de sa fuite, obscur jusque-là, s'éclairait tout à coup pour lui de lueurs saisissantes. Comment n'être pas frappé de cette révolte d'un cœur honnête, retournant, contre le père qui avait voulu faire d'elle son instrument, l'enfant obéissante et tendre jusque-là. Georges frémissait à l'idée de se sentir maintenant sous la protection si directe de celle dont il n'osait se flatter d'occuper un moment l'esprit. Il voyait grandir en prestige cette

douce et touchante figure ; il la voyait grandir en douleur aussi, et sentait augmenter son affection naissante, plus encore en raison des souffrances probables d'Andrée, que pour le dévouement qu'elle lui montrait.

## XX

### UNE LETTRE

Cependant Colmache avait beau observer le n° 284 de la rue Saint-Honoré, il n'en voyait sortir aucun individu dont les manières lui parussent suspectes. En suivant Capoulade, il avait pu se convaincre que le Gascon ne se mettait en mouvement que pour vaquer à ses plaisirs. Il l'avait vu entrer dans des maisons de jeu, dans des cafés, aller prendre de belles dames en voiture, faire halte avec elles au Petit-Dunkerque, chez les glaciers et les restaurateurs en renom, les conduire le soir au théâtre. Il n'y avait dans tout cela rien d'absolument subversif.

Quand Capoulade était sorti, on avait beau carillonner au premier étage, Colmache avait pu s'en convaincre par lui-même, la porte restait close. Seulement, si l'on carillonnait trop longtemps, une femme s'avavançait au bas de l'escalier et d'un ton bref :

— Hé donc, vous n'avez pas fini ? Vous voyez bien qu'il n'y a personne.

Cette femme, c'était une jolie fille, ma foi, la bonne de M. Grimblot, la Margaritou de Capoulade.

— Voilà pourtant celle qui me renseignerait peut-être, si elle voulait ! se disait Colmache en la voyant passer dans la rue leste et pimpante. Fille qui possède un secret ne saurait le taire longtemps à son amoureux !

Et se regardant par moments dans les glaces :

— Ah ! si j'avais vingt ans de moins ! sifflait le sauvage entre ses dents.

Et il se rappelait les bonnes fortunes de certains camarades qui, menant de front devoir et plaisir, avaient su plus d'une fois utiliser le bandeau de l'amour pour les besoins du service.

Un matin que Margaritou mettait le pied dehors, plus affriolante que jamais sous son coquet bonnet de linge et avec son col fraîchement repassé, Colmache prit bravement son parti. Il sortait, parbleu ! des mains d'un frater et ramenait sur ses tempes deux boucles de cheveux provocatrices dont il était fort satisfait.

— Mademoiselle... mademoiselle...

Comme Margaritou allait vite, Colmache devait allonger le pas, et, pour le faire avec grâce, il sautait de la pointe d'un pied sur l'autre, tantôt à droite, tantôt à gauche de la petite bonne, suivant que le lui permettait le va-et-vient des passants.

— Mademoiselle, est-ce que je vous fais peur ?

Margaritou le regarda de côté. Elle trouva plutôt qu'il était propre à lui donner envie de rire.

— Oh ! les jolis yeux ! fit Colmache.

Et se complaisant à énumérer une à une toutes les beautés qui le charmaient :

— Quelle taille ! quelle main ! quel joli petit bras ! s'écria le fauve avec un enthousiasme grotesque.

Il s'apitoya tout à coup :

— Comment peut-on lui imposer un gros panier comme cela, à ce joli petit bras ? C'est un meurtre !

Margaritou se retourna railleuse vers Colmache, et lui tendant son panier :

— Est-ce que vous voulez le porter ?

— Si je le veux !...

L'agent interloqué n'osa pas dire non. Il saisit le panier en observant :

— Je peux bien faire cela pour le service.

Mais pensant à part lui :

— Tu es en bon chemin, mon gaillard !

Margaritou ne pensait guère, en offrant son panier à Colmache, que celui-ci le prendrait ; mais, voyant qu'il s'en emparait, elle accepta gaillardement la chose, et, regardant son compagnon d'un air moqueur, car elle aimait à rire :

— Vous avez une bonne tête avec cela !

Ils cheminèrent ainsi côte à côte, Margaritou prenant le devant, jusqu'au marché Saint-Honoré. Les marchandes chez lesquelles la petite Gasconne était accoutumée de se servir firent à Colmache un accueil dont il se serait volontiers dispensé.

— Tiens, vous avez un cavalier aujourd'hui. Il est gentil !

— N'est-ce pas ?... Et comme il va bien porter tout ça, ajoutait-elle en emplissant le panier.

— Rira bien qui rira le dernier, pensait Colmache.

A force d'aller d'étal en étal, accroché de ci, poussé do là, le policier, bousculé, le bras déjà las du poids de son panier, ne sut bientôt plus où il en était.

— Eh bien, lui dit Margaritou avec un gentil mouvement de la tête, nous nous en retournons.

En même temps, le clair émail de ses dents apparaissait dans un sourire. Colmache oublia d'un coup tous ses petits tracas du moment. Il lui sembla impossible que le chemin que Margaritou lui indiquait avec tant de grâce ne fût pas le chemin du bonheur. Il se voyait déjà arrivé au port, se glissant à la suite de la petite bonne le long de l'allée, et réclamant d'elle, dans sa cuisine, le premier baiser qui devait payer ses bons services.

— Pardon, lui dit Margaritou, en reprenant tout à coup le panier sur le seuil.

Et avant que Colmache eût eu le temps de saisir l'intention de son interlocutrice, la porte lui retombait sur le nez dans un éclat de rire.

— Cruelle ! souffla-t-il à l'oreille de la petite bonne, la première fois qu'il la ressaisit au passage, vous voyez que je suis toujours là. Je ne peux plus quitter des yeux la maison où je vous sais logée.

— C'est ça, compromettez-moi, dit-elle gaiement.

— Soyez tranquille. Je m'arrange pour que personne ne puisse soupçonner...

— Té, c'est bien de la peine, fit Margaritou en le regardant à deux fois, on vous prendra plus facilement pour mon père que pour mon amoureux.

— Vous ne pouvez traiter un instant les choses graves avec le sérieux qu'elles comportent !

— Et vous, pour dire des bêtises, il faut donc que vous preniez l'air d'un curé qui prêche.

Après plusieurs colloques de ce genre, Colmache comprit qu'il n'obtiendrait rien de la petite Gasconne. Celle-ci trop fine mouche pour se laisser prendre aux gluaux grossiers de l'agent, se demandait si c'était bien à son intention, comme il le disait, que ce vilain masque faisait, avec une ténacité si remarquable, le pied de grue sur le trottoir. Il lui offrit un petit bijou qu'elle refusa. Je n'assurerais pas que, vis à vis d'un gentil garçon, elle eût poussé le scrupule aussi loin ; mais, après tout, cela ne nous regarde pas.

Rebuté de ce côté, Colmache prit le parti de trouver autre chose. Que fallait-il élucider ? Si vraiment Capoulade se trouvait en rapport avec

Georges. Bien que dans le fait rien ne fût venu le prouver, les plus fortes présomptions portaient à le croire. L'agent ne devait donc pas perdre courage, mais changer ses batteries. Le résultat de ses méditations fut l'emploi d'un moyen aussi simple qu'adroit. Il allait adresser une lettre à Capoulade, en le chargeant de la remettre à Georges. Si l'on avait la preuve que la lettre arrivait à sa destination, c'est que Capoulade voyait Georges, comme on le supposait. Maintenant qu'écrire à Georges ? Colmache. consulta là-dessus Dangely.

— Le mieux serait de lui donner un rendez-vous, pensait le père d'Andrée, à qui souriait le procédé de Colmache. S'il y vient, on s'empare de lui, et le tour est fait.

Restait à trouver le prétexte de ce rendez-vous ? L'adresser en son nom lui paraissait dangereux, car il ignorait l'idée que Georges pouvait avoir emportée de lui. Pour être parti sans le voir, pour dissimuler si bien sa nouvelle retraite, comment douter que Georges n'eût soupçon du personnage de dupe qu'on prétendait lui faire jouer ?

Mais il était encore possible qu'Andrée, informée par hasard du complot préparé, et le croyant réel, eût conjuré Georges d'écarter, en se dérobant, le péril qui les menaçait tous ? En ce cas le jeune homme pouvait ignorer son rôle, à lui Dangely. Si peu probable que fût cette supposition, il était doux à l'agent de s'y rattacher.

Il se réjouit à l'idée que, sur une lettre émanant des prétendus conspirateurs auxquels un pacte le liait, Georges pourrait se laisser entraîner dans un endroit indiqué. N'y avait-il pas déjà de quoi frapper l'esprit. du jeune homme, de quoi le ramener s'il était hésitant, dans le seul fait de cette lettre allant le relancer, en dépit des obstacles accumulés par lui-même ? Quel sentiment n'en resterait-il pas à Georges de l'adresse et de la puissance de ces conspirateurs le surveillant d'une manière occulte, sachant, quand la police elle-même l'ignorait, le chemin qu'il avait pris, l'endroit où il se cachait !

Il fut donc résolu qu'une lettre invitant Tellier à se trouver le lendemain dans un lieu désigné, lui serait adressée le soir même. Colmache pensait d'abord la remettre chez Capoulade ; mais réfléchissant qu'il avait des chances de se voir fermer la porte au nez, et que mieux valait d'ailleurs ne pas paraître servir en cette occasion d'intermédiaire, il en chargea prudemment la petite poste.

Nous avons dit que la maison Grimblot n'avait pas de concierge. Les lettres y étaient déposées par le facteur au magasin, et celles du locataire, mises à part, lui étaient montées par Marguerite. Le jour où arriva la lettre écrite sous la dictée de Dangely, le tri, par hasard, n'avait pas été fait. M. Grimblot, en descendant au magasin, prit les quelques lettres déposées sur le comptoir, et, s'installant à la caisse, se mit à dépouiller sa correspondance.

Il lut une première lettre, puis une seconde, avec l'impassibilité qu'elles comportaient ; mais, à la troisième, son visage se contracta tout à coup, et les yeux parurent lui sortir littéralement de la tête. Le bonnetier retourna le papier, ne pouvant croire que les lignes, sur lesquelles il venait de tomber, s'adressassent à lui. En effet, la suscription portait :

Monsieur Capoulade,

rue Saint-Honoré, 284.

(Pour remettre à M. Georges)

Quant à la lettre, que M. Grimblot relut en frissonnant, elle était ainsi conçue :

« Frère,

» Oubliez-vous que l'heure d'agir est venue ? Au moment de frapper un coup décisif, qui vous fait hésiter ? Nous sommes prêts, nous pourtant, fermes dans notre pensée première, qui reste notre pensée de chaque jour ; et, ne vous voyant pas. venir, nous nous demandons : nous abandonnerait-il ?

» Ce soir, nos chefs de section se réunissent dans un endroit sûr, au café de l'Écu d'argent rue Froidmanteau. Nous comptons vous y voir. Un des nôtres a-obtenu du patron de l'établissement, sous bon prétexte, qu'il mît son arrière-boutique à notre disposition. Le mot d'ordre pour y entrer sera : « France libre. »

» Salut fraternel. »

+

Il n'était guère possible de douter que cette lettre n'eût trait à un mouvement politique en expectative. L'idée qu'il logeait chez lui un conspirateur, ou tout au moins le confident d'un conspirateur, rendit M. Grimblot plus blanc que les bonnets de coton qui paraient sa montre.

— Eh bien ! il ne manque plus que cela pour me poser dans le quartier ! se dit le bonnetier, pensant à ses dernières mésaventures politiques.

En même temps il portait la main à ses tempes pour essuyer la sueur qui commençait à les humecter. M. Grimblot n'avait pas de chance en vérité ! Recevoir cette nouvelle tuile lorsque, sans remonter plus loin que la veille, son zèle monarchique venait, encore de lui créer de nouveaux démêlés avec la police, c'était dur. L'idée qui avait valu à M. Grimblot un procès-verbal était pourtant aussi méritante qu'ingénieuse.

A l'occasion de la Saint-Charles qui approchait, il avait imaginé de se distinguer en ornant sa devanture d'une profusion de bouquets de lys et autres fleurs blanches. Comme il en fallait pour cela faire provision, il se rendait tous les matins, dès la première heure, au marché Saint-Honoré, et s'emparait de toutes les fleurs blanches qu'il y rencontrait.

Cette disparition systématique, chaque matin, de toutes les fleurs aux couleurs royales, émut la police. On soupçonna un malveillant de vouloir, précisément à l'époque de la Saint-Charles, mettre les bons citoyens hors d'état de prouver leur attachement au monarque par l'exhibition de fleurs dont chacune était alors, par le seul fait de sa couleur, une cocarde. Une surveillance fut établie, et M. Grimblot se trouva pincé au moment où, après avoir fait sa razzia ordinaire, il se disposait à la faire disparaître. Une descente à son domicile amena la découverte du produit de ses razzias précédentes, qu'il avait mis au frais ; dans sa cave.

Le bonhomme eut beau expliquer qu'il n'agissait nullement dans un but hostile, qu'il ne voulait, au contraire, user de ces fleurs que pour faire éclater les sentiments dont son cœur débordait à l'égard du roi et de son auguste famille, l'agent, qui ne voulait pas manquer une aussi belle occasion de verbaliser, refusa d'en rien croire. Les fleurs furent saisies et M. Grimblot fut mandé encore une fois chez le commissaire de police, qui lui adressa une verte admonestation.

Il est aisé d'imaginer, au lendemain même de cette désolante aventure, la stupeur de l'infortuné bonnetier en découvrant au milieu de sa correspondance la lettre adressée à Georges sous le couvert de Capoulade. Il pensa, plein d'épouvante :

— Bonté divine ! qu'on vienne à savoir maintenant que j'ai eu connaissance d'un complot, et que je n'en ai rien dit !

Au moment où cette supposition évoquait dans l'esprit du timide négociant toutes sortes de silhouettes de gendarmes, de paille humide, de serrures à triple pêne et de paniers à salade, M. Grimblot, ayant tourné du côté de la rue son œil ahuri, avisa précisément, sur le trottoir en face, un personnage en redingote qu'il n'avait que trop de raisons de reconnaître. C'était cet agent trop zélé qui, deux fois déjà, à propos de bretelles comme à propos de fleurs, avait eu le talent de découvrir dans les manifestations monarchiques du bonnetier une intention notoirement malveillante.

L'agent en question traversait la rue d'un air assez triste, et l'on ne s'en étonnera pas quand on saura que cet agent n'était autre que Minet. Et comment n'eût-il pas été triste en effet depuis qu'il avait perdu son cher Capoulade !

Nous avons dit que la séparation involontaire des deux amis datait de la sortie d'une représentation de la Gaîté. La nouvelle orpheline de la grande armée à laquelle Minet avait offert ce soir-là une stalle, aux frais de Capoulade, pour aller voir la Vertueuse Élodie, demeurait rue du Temple. L'agent, enchanté de la faveur qu'il obtenait, se fit, après le spectacle, un plaisir de la reconduire, tandis que Capoulade suivait, dans la direction de la rue Saint-Denis, une autre conquête.

Minet, introduit discrètement dans un petit appartement au deuxième étage, venait de déposer son chapeau, et il savourait d'avance en imagination les plaisirs du tête à tête, quand tout à coup la porte s'ouvrit pour livrer passage à un monsieur que la dame n'attendait pas plus que lui probablement. A la vue de Minet, l'étranger fut pris d'une colère bleue. Sa main chercha dans les coins quelque objet dur pour s'en saisir, et le malheur voulut qu'elle y rencontrât justement un bâton à rideaux. En vain Minet voulut esquiver les coups ; ils commencèrent à pleuvoir sur son dos drus comme grêle.

Pendant que la dame poussait des cris de paon, l'agent essaya de gagner la porte en jetant des chaises à travers les jambes de celui qui le poursuivait. Enfin la porte céda et il put se précipiter dehors ; mais comme le bâton à

rideaux manœuvrait toujours, il arriva qu'en voulant l'éviter, Minet trébucha sur la première marche, de sorte qu'il descendit l'escalier du haut en bas dans des conditions déplorables.

Le concierge, réveillé en sursaut, crut qu'on lui criait d'ouvrir et tira le cordon. Le don Juan étrillé en profita pour se traîner dehors. Là, il essaya de reprendre ses sens, et voyant, à la lueur du réverbère, du sang sur la main qu'il venait de porter à sa tête, il en fut retourné. Se croyant mort ou à peu près, le pauvre diable glissa par terre, ce qui lui était d'autant plus facile qu'il se trouvait à moitié gris. Des passants le voyant choir crurent qu'il l'était tout à fait. Il s'approchèrent pour le relever.

— Tiens, dit l'un d'eux, c'est M. Minet.

Minet demeurait à deux pas de là, rue des Fontaines, et celui des passants qui l'avait reconnu était son voisin. Ils le prirent, à deux, sous les bras, et transportèrent le pauvre agent jusque chez lui, presque sans qu'il en eût conscience.

Le lendemain, l'ami de Capoulade fut tout étonné de se réveiller ailleurs qu'au Lapin couronné. Il essaya de se lever pour retourner de son ancien domicile au nouveau, mais cela lui fut impossible tant il était rompu. Alors le souvenir lui revint de sa bonne fortune de la veille. Il regarda dans un morceau de glace son visage endommagé ; il tâta ses côtes meurtries, et, se sentant incapable de faire un mouvement sans douleur, se demanda avec angoisse :

— Quand vais-je pouvoir sortir ?

Au bout de quatre jours, pendant lesquels sa concierge lui prodigua des soins de mère, Minet put enfin se lever, et le premier usage qu'il fit de ses forces fut pour courir au passage des Petits-Pères. O douleur ! son Tellier n'y était plus !

— Il a pourtant laissé sa nouvelle adresse, disait le logeur, je ne sais pas ce qu'on en a fait.

Minet était désolé. Il eut l'idée de se rendre à la maison de jeu où Capoulade avait fait son noviciat ; mais le Gascon qui, en devenant joueur devenait superstitieux, avait pensé qu'au bout de huit jours il ferait bien, pour ne pas laisser la chance, de changer de local et de modifier ses heures. Pas de Tellier ! Minet s'arrachait les cheveux. Il écrivait toujours à la préfecture : « Ça va bien, et pourvu que vous mettiez quelques fonds à ma disposition... » Mais cette plaisanterie ne pouvait durer longtemps.

Et puis ses intérêts n'étaient pas seuls atteints ; il souffrait aussi dans ses affections. Capoulade était vraiment devenu cher à son mouchard. Il ne lui manquait pas seulement comme vache à lait, mais comme ami. Il semblait à Minet qu'en perdant Capoulade, il avait perdu une partie notable de lui-même. Aussi errait-il avec la mélancolie d'un homme qui se sent incomplet, regardant les passants sous le nez, comme s'il eût toujours espéré trouver dans l'un d'eux son fragment perdu. Quand il avait répété ce manège assez longtemps pour être persuadé de l'inanité de ses recherches, alors il se mettait en colère, et malheur à ceux qui se trouvaient à sa discrétion !

En voyant passer, l'air toujours renfrogné, ce personnage qui-lui avait été par deux fois si désagréable, M. Grimblot supposa l'occasion bonne pour conquérir son indulgence, en le prenant pour confident de l'horrible secret dont le hasard venait de le rendre dépositaire. L'agent ne pouvait que lui tenir compte d'une révélation aussi grave. Il courut sur le pas de sa porte et fit un signe à Minet. Celui-ci approcha.

— Monsieur l'agent, je crois remplir le devoir d'un fidèle sujet de Sa Majesté en vous dénonçant comme conspirateur le locataire qui habite mon premier.

— Un conspirateur ! fit Minet. Qu'en savez-vous ?

— Voici la lettre qui lui était adressée et que je viens d'ouvrir par erreur. Si vous n'êtes pas frappé comme moi de son contenu...

— Voyons, dit Minet.

Il prit la lettre d'un air d'importance et la parcourut, puis la retournant pour voir l'adresse, il resta stupéfait devant cette suscription :

### Monsieur Capoulade

— Capoulade ? s'écria-t-il d'une voix que l'émotion faisait trembler. Depuis combien de temps avez-vous donc ce locataire chez vous ?

— Depuis huit jours.

— Un homme jeune, taille moyenne, visage imberbe, l'œil bleu, la dent blanche, un fort accent du midi...

A chaque trait de ce signalement, M. Grimblot faisait un geste de plus en plus affirmatif, et la voix de Minet de plus en plus émue, se couvrait

davantage.

— Capoulade ! pensait-il radieux en regardant l'adresse, mais c'est le mien !

Et voyant la mention : « Pour remettre à M. Georges. »

— Très-fin ! Georges Tellier, c'est lui-même.

Puis à M. Grimblot :

— Où est-il ? que je le voie !

— Comment, tout de suite ?

— Tout de suite. Ah ! fichtre ! Il y a assez longtemps que je le cherche.

— Comme ça se trouve... Surtout, monsieur, ne lui dites pas que c'est moi qui...

— Par où monte-t-on chez lui ?

— Par ici, monsieur.

— Car j'espère qu'il y est ?

— Oui, monsieur ; surtout ne lui dites pas...

Mais Minet avait autre chose à faire que de répondre à M. Grimblot. Il s'était élancé joyeusement dans l'escalier.

## XXI

### MINET A UNE INSPIRATION

Margaritou venait de poser sur la nappe deux assiettes blanches, et devant chaque assiette deux verres dont le reflet cristallin égayait déjà son couvert, lorsque la sonnette s'agita bruyamment.

— Quésaco ? fit Capoulade.

— Je vais voir, dit Margaritou.

— Je n'y suis pour personne, tu sais.

Un moment après, l'antichambre retentissait des cris :

— Où est-il ? où est-il ?

Le timbre enroué du visiteur ne se fut pas plus tôt fait entendre, que le cœur battit à Capoulade.

— Ah ! celui-là, dit le Gascon à son hôte, je puis le faire entrer.

Et s'élançant dans l'antichambre :

— Minet, mon cher Minet !

Ils reparurent, les mains étroitement enlacées.

— Comment, vous voilà ! D'où sortez-vous ?

— J'étais malade. Et vous, qu'étiez-vous devenu ?

— Je vous croyais parti.

— Moi, je me désespérais !

— Enfin, nous nous retrouvons. C'est le principal. Vous déjeunez avec nous, Minet ?

Et Capoulade s'adressant à Margaritou :

— Un couvert de plus, ma mignonne.

Puis, en présentant Minet à Georges :

— C'est l'excellent camarade que j'avais perdu. Hein, vous pouvez lui dire si j'étais désespéré de ne plus le voir.

— Cher ami ! fit Minet ému jusqu'aux larmes.

— On vous a donné mon adresse au Lapin couronné ?

— Non, dit Minet, j'entrais en bas dans le magasin par hasard... Quelqu'un prononce votre nom... Je m'informe...

— C'est merveilleux !

Ils s'étreignirent encore une fois. Ils étaient vraiment beaux tous les deux de chaleur, d'attendrissement, d'enthousiasme.

On se mit à table.

— Eh bien, dit après un moment Capoulade à Minet, vous ne mangez pas.

— J'essaie, fit Minet piteux. Je ne peux pas. Ça me reste là.

— Est-ce que vous êtes encore souffrant ? demanda le Gascon avec empressement.

— Oh ! non, c'est le plaisir de se revoir..., ce je ne sais quoi qui fait que...

La voix de Minet tremblait.

— Remettez-vous, dit affectueusement Capoulade.

Enfin, grâce à un courageux effort sur lui-même, l'agent put, avec l'adjonction de quelques hors-d'œuvre stimulants, prendre sa part du déjeuner ; mais de temps en temps il était obligé de faire halte pour souffler ; son regard se fixant sur Capoulade devenait humide, et dans un élan chaleureux, les deux amis échangeaient une poignée de main par dessus la table.

— Reprenez donc un peu de cette terrine, faisait Capoulade empressé.

— Merci, soufflait Minet.

— Elle est de Nérac, mon bon.

— Non, merci, j'en ai déjà repris deux fois.

— Vous allez en reprendre une troisième. Il n'y a rien de plus digestif.

— Je vous en conjure.

— Capédédiou ! goûtez-moi donc alors de ces confits d'oie. Ce sont encore des compatriotes. Connaissez-vous les confits d'oie. Quoi, vraiment ! vous ne les connaissez pas ? Alors vous ne connaissez pas le mets des dieux. Vous ne pouvez faire autrement que d'en accepter.

Et il emplissait l'assiette de Minet qui restait combattu entre le vif désir de vider cette assiette au plus tôt et la crainte de s'étouffer s'il cédait aux suggestions de sa gourmandise.

Tout à coup dans l'escalier, une voix appela :

— Marguerite ! Marguerite !

— Voilà, monsieur ! cria de l'antichambre la petite Toulousaine.

— Toujours là-haut ! bougonna la voix.

— Va, nous nous servirons nous-mêmes, dit Capoulade à Margaritou qui disparaissait.

Et à Minet :

— Mon ami, j’espère que nous allons vous revoir souvent. Il est si doux de se trouver trois bons enfants, l’esprit joyeux, le cœur ouvert, autour de la même table. Vous nous chanterez vos petits refrains gaillards au dessert.

Le Gascon se tourna vers Georges pour affirmer :

— Il connaît des chansons charmantes !

Et revenant à Minet :

— Hein ! Frère Étienne.

Il fredonna :

Frère Etienne fit un...

Mais un... de telle taille,

Que jamais, jour de bataille,

Canons chargés à mitraille...

Puis redevenant sérieux tout à coup :

— Je n’ai qu’une recommandation à vous faire, mon bon. Motus sur la présence de monsieur ici.

Il serra fraternellement la main de Georges :

— C’est un brave garçon que j’aime de tout mon cœur et que je veux aider de toutes mes forces. Malheureusement... — à vous je puis tout dire, mon bon — malheureusement, il a maille à partir avec la police ; et si l’on venait jamais à savoir qu’il est ici... vous m’entendez !

— Parfaitement, dit Minet qui, au mot de police, avait dressé l’oreille.

Et il se dit à part lui :

— Un autre conspirateur ! j’aurais dû le deviner.

Les trois déjeuneurs étaient encore à table lorsque Margaritou, ayant trouvé moyen de s’esquiver, reparut.

— Puisque te voilà, mordiou ! tu va nous faire du café, s’écria Capoulade.

— Je vous ai deviné, dit Margaritou, montrant un petit paquet ficelé qu’elle tenait à la main.

— Du café ! fit le Gascon. Elle vient de chez l’épicier. C’est un ange !

— Oui, je viens de chez l’épicier, répéta la petite bonne. Même que, sur le chemin, je viens encore de faire la rencontre de ce drôle de troubadour

que vous savez.

— Il a recommencé à t'en conter, Margaritou ?

— Un peu. Il m'a parlé de vous aujourd'hui.

— De moi ? s'écria Capoulade.

— Oui. « C'est toi qui le sers, ce monsieur Capoulade ? » m'a-t-il demandé.

— Ah ! ah ! Que lui as-tu répondu ?

— « Té, lui ai-je dit, qu'est-ce que ça vous fait ? » Et comme il insistait, je l'ai envoyé promener.

— Biétaze ! à merveille ! s'écria le Gascon. Pourquoi le drôle se mêle-t-il de ce qui se passe ici ?

— C'est justement ce que je me demande, fit la petite bonne avec un air réfléchi. On ne me retirera pas de l'idée que cet homme-là surveille la maison.

Georges se leva :

— Vous croyez que ce pourrait être ?...

— Un mouchard. Oui, monsieur.

A ce mot de mouchard, ce fut au tour de Minet à faire un mouvement sur sa chaise.

— Un... un homme de l'a... — Il allait dire « de l'administration ; » il se reprit : — Un homme de la police vous surveillerait ! balbutia-t-il avec anxiété.

— Je le crains, dit Capoulade. J'ai déjà remarqué que cet individu ne quitte pas la rue. Margaritou sort rarement sans que, sous un prétexte ou sous un autre il ne l'aborde... C'est louche.

— Est-ce qu'un autre agent aurait repris la piste pendant que je la perdais ? se demandait Minet avec inquiétude.

Il interrogea Margaritou.

— Où donc est-il votre homme ? Est-ce qu'on pourrait le voir d'ici ?

— Peut-être.

Elle alla ouvrir la fenêtre qui était entrebâillée ; et, en feignant d'amener les persiennes pour se protéger du soleil, jeta un coup d'œil curieux au dehors. Pendant ce temps-là, Minet continuait :

— J'ai eu quelquefois des démêlés avec ces gaillards-là. Si je connaissais celui-ci par hasard !

— Tenez, vous pouvez le voir en face, dit Margaritou, amenant Minet jusqu'à la fenêtre, à l'abri des persiennes fermées.

Minet se pencha, cherchant à découvrir par les fentes du volet l'individu que lui désignait la petite bonne. Il eut peine à retenir un geste de fureur en reconnaissant Colmache.

— Vous voyez, là, à gauche.

— Oui, parfaitement, dit Minet cherchant à dissimuler son trouble.

— Vous le connaissez ? demanda Capoulade.

— Non, dit Minet qui restait à dessein le nez contre le volet.

Et, tandis qu'il continuait de regarder machinalement au dehors, un monde de pensées s'agitait dans sa tête. Un agent du cabinet en observation devant l'endroit où se cachait Tellier ! Cet agent cherchait à se créer des relations dans la maison, c'était clair. Le cabinet allait faire pièce à la police centrale, la devancer peut-être.

Au moment où lui, Minet, croyait ressaisir la victime échappée à sa surveillance, allait-il se la voir souffler par un rival ? Il se révoltait à une pareille idée.

Le pauvre agent eut soudain un de ces coups d'œil d'aigle qui embrassent une situation et qui l'éclairent. Voyant d'où venait le danger, il apprécia où devait être le salut. Sa résolution fut bientôt prise. Il allait d'abord enlever Tellier, l'emmener avec lui, se promettant de ne pas le laisser rentrer ; et afin de mieux donner le change à son concurrent, il lui laisserait — la plaisanterie lui paraissait bonne — l'autre conspirateur à la place.

— Nous allons faire un tour de promenade, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Capoulade comme on achevait le café.

— Volontiers.

— Vous ne venez pas avec nous ? demanda Minet pour la forme en s'adressant à Georges.

— Oh ! je m'en garderais !

— Soyez donc assez bonne, mademoiselle, pour aller nous chercher une voiture.

— J'y vais, dit Margaritou.

— Ah ! ma foi, je descends aussi, poursuivit Minet ; je veux prendre en bas du tabac.

Dans l'escalier il rattrapa Marguerite, et, la tirant à part :

— Je n'en ai rien dit, mais je crains comme vous que le drôle qui fait le guet, en face, n'ait des vues sur notre ami. Puisque vous connaissez cet individu, profitez-en donc pour l'occuper pendant que nous sortirons.

Puis il alla chercher son tabac ; mais au lieu de rentrer par l'allée, il rentra par le magasin.

— Eh bien, lui demanda M. Grimblot en accourant, vous l'avez vu ?

— Oui.

— C'est votre homme ?

— Lui-même. Seulement, je viens de me convaincre d'une chose.

Ici Minet se fit cette réflexion : « Soyons très-fin, » puis il continua :

— C'est que la lettre que vous avez reçue par mégarde ne s'adresse pas à lui, mais à un personnage auquel il donne en ce moment l'hospitalité là-haut. Vous voyez ajouta-t-il en montrant la suscription de la lettre : « Pour remettre à M. Georges. »

M. Grimblot prit une allure décidée :

— Je vais les sommer d'avoir à quitter tout de suite la maison.

Minet l'arrêta.

— Chut ! Pas de ça. Ce serait donner l'éveil à ce Georges. Il y a autre, chose à faire.

Le bonnetier dressa l'oreille.

— Quoi donc ?

— Savez-vous, monsieur Grimblot, dit l'agent avec importance, que vous auriez là une belle occasion de vous distinguer.

— De quelle façon ?

— En allant le dénoncer vous-même à la Préfecture.

M. Grimblot hochait la tête.

— Avec une lettre aussi concluante que celle-ci, il n'y a pas d'hésitation à avoir.

— A qui m'adresserais-je ?

— Vous demanderiez le chef du cabinet. Il ne pourrait que vous savoir gré d'un pareil service.

— Tiens, tiens, c'est une idée ! pensait M. Grimblot.

— Vous n'avez pas besoin de dire que vous venez de ma part.

— Oh ! non, fit le bonnetier s'animant à l'idée du rôle qu'il pouvait jouer, je dirai que je viens de moi-même, spontanément... Seulement, je ne pourrai pas y aller tout de suite.

— Tout de suite, tantôt, peu importe ! Notre homme craint trop d'être vu pour se soucier de mettre le pied dehors.

— C'est que le rendez-vous est pour ce soir.

— Puisque le destinataire n'a pas reçu sa lettre, il n'ira pas. Vous êtes donc tranquille. Il est sans défiance.

— Vous avez raison. Mais alors ce serait ici qu'on viendrait arrêter le coupable ?

— Pour être sûr de ne pas le manquer, assurément. Est-ce que cela vous gêne ?

— Je ne vous cacherai pas que cela m'est un peu désagréable... Une arrestation chez moi !... Enfin ! Vous dites qu'il faudrait s'adresser au chef du cabinet ?

— Oui.

— C'est un personnage cela ! fit le bonnetier en roulant de gros yeux.

— Assurément.

M. Grimblot fit un effort et dit :

— J'irai.

— Très-bien !

Minet sortit du magasin avec un geste approbatif ; puis il remonta discrètement prendre au premier étage celui qu'il croyait le vrai Tellier, c'est-à-dire Capoulade. Et en chemin il se disait :

— Bonne affaire ! Pendant que le cabinet met la main sur le faux Tellier, moi j'accapare le vrai. Et au moment où ils chantent victoire bien haut, je viens leur prouver à tous, clair comme le jour, qu'ils se sont laissé prendre aux apparences comme des niais. Le cabinet sera-t-il assez vexé ! Pauvre cabinet ! Et mon succès sera-t-il assez écrasant ! Heureux Minet !

## XXII

### AUTRES MALHEURS DE M. GRIMBLLOT

L'idée de Minet avait tout à fait séduit M. Grimblot. Le bonnetier y voyait une rare occasion de compenser les déboires qu'un zèle maladroit lui avait valus jusqu'alors.

En pensant à l'hôte compromettant qu'il logeait chez lui, M. Grimblot se faisait l'effet de la poule qui a couvé des œufs de serpent. Il avait hâte d'être débarrassé d'une promiscuité aussi désagréable. Il se promit donc d'aller à la préfecture dès qu'il serait débarrassé de ses occupations les plus urgentes ; mais l'émotion de se rendre dans un endroit à ce point imposant lui faisait de moment en moment trouver un prétexte pour retarder son départ.

Enfin il se décida à aller revêtir le pantalon gris-perle et l'habit bleu des grands jours par dessus lequel il passa, moins à cause de la température que pour amortir la coquetterie de sa mise, une redingote à collet, doublée d'une étoffe écossaise.

— Est-ce que tu vas encore aujourd'hui aux Tuileries ? demanda madame Grimblot, quand elle vit le jabot de son mari et remarqua le soin qui avait présidé à la manipulation des deux aunes de batiste qui lui servaient de cravate.

— Non, dit M. Grimblot, l'air méditatif, je crois que je perds mon temps quand j'y vais.

— C'est assez mon avis.

Il est bon, pour l'intelligence de ce colloque, de savoir que, depuis l'affaire malencontreuse des bretelles, M. Grimblot poursuivait cette nouvelle chimère d'obtenir le titre de « fournisseur de la cour. » Les innombrables rebuffades, suite naturelle des innombrables démarches qu'il avait faites dans ce but auprès des officiers du palais ne l'avaient pas encore guéri de son rêve.

— Non, je ne veux plus aller aux Tuileries, répéta M. Grimblot à sa femme.

Puis en homme content de lui :

— J'ai une autre idée.

Il se rengorgea.

— C'est après-demain que je la mets à exécution.

— Après-demain, c'est la Saint-Charles.

— Précisément. La fête du roi. J'en profite pour m'adresser à lui directement. Il doit se rendre à la revue. Je me mets avec un placet sur son chemin, et au moment où il passe...

— Où ça ?

— Ah ! je ne sais pas encore. Je suis en train d'étudier l'itinéraire.

— La revue d'après-demain, fit tout à coup madame Grimblot. Attends donc ! Est-ce que M. Tarin n'a pas déposé pour toi un journal où il en est question.

— C'est bien possible. Je l'entretenais encore de mon idée ce matin.

— Tiens, ce doit être ce journal-là, dit madame Grimblot en prenant la Quotidienne sur le comptoir. Oui, il y a un passage entouré à la plume.

— Donne.

Et M. Grimblot lut avec empressement :

« La revue qui aura lieu sur l'avenue de Neuilly... »

— Bon ! s'interrompit le bonnetier, le Drapeau-Blanc qui annonce qu'elle sera passée au Champ-de-Mars. Vois plutôt. Je l'ai là sur moi.

— Qu'est-ce que ça fait ?

— Ça fait beaucoup. L'itinéraire n'est plus le même. Voici l'avenue de Neuilly, là, le Champ-de-Mars. Si le cortège va au Champ-de-Mars, au lieu d'enfiler tout droit les Champs-Élysées, il prend le pont Louis XVI...

En disant cela, M. Grimblot traçait des plans au crayon sur la marge de son journal.

— A moins qu'il ne prenne le cours la Reine, pour tourner au pont des Invalides. Tu vois, ça c'est le cours la Reine. J'écris Cours la Reine. Mais j'aimerais mieux l'autre quai, parce qu'il est plus resserré. Il y a plus de chances pour qu'un embarras y retarde la marche des voitures. J'approcherais alors plus aisément : tu comprends ?

— Il faut voir d'autres journaux.

— C'est ce que je vais faire. Maintenant, à tout hasard, on pourrait prendre le roi à sa sortie du palais. Il y aurait peut-être là beaucoup de monde ; mais en s'y trouvant des premiers et en gardant son rang. Le guichet, est là, par exemple, je me place ici...

M. Grimot crayonnait toujours.

— Et quand paraît la voiture du roi...

— Le roi ne sera-t-il pas plutôt à cheval ?

— A cheval, oui, sans doute... et en costume militaire encore. Au milieu des officiers de son escorte, je suis capable de ne plus le reconnaître.

Cette idée qu'il pouvait ne pas reconnaître le roi en habit militaire, dans le fouillis des personnages à plumets dont il ne manquerait pas d'être entouré, taquinait encore M. Grimblot, comme il allait prendre le chemin de la préfecture. Il se souvint qu'un brocanteur de son voisinage avait en montre un grand nombre de portraits. Il retourna sur ses pas, et entrant dans le magasin : »

— Bonjour, voisin. Est-ce que vous n'auriez pas par hasard un portrait du roi en costume militaire ?

— Pourquoi pas en bourgeois ?

— En bourgeois ça ne ferait pas mon affaire. Je veux pouvoir le reconnaître à la revue après demain.

— Vous ne l'avez donc jamais vu, le roi ?

— Si, je l'ai vu un jour, mais d'un peu loin... Et puis il tournait le dos.

— Ah ! parbleu, vous avez de la chance. J'ai justement là ce qu'il vous faut.

Il écarta un meuble pour mettre à découvert un tableau d'au moins douze pieds d'élévation représentant Charles X à cheval.

— Ce portrait a été laissé pour compte par la ville d'Épinal à un artiste de beaucoup de talent, parce qu'il ne s'était pas tenu dans les données du programme. Il s'en fallait de trois pieds qu'il entrât dans l'emplacement auquel il était destiné. C'est une véritable occasion.

— Il est aussi un peu grand pour ce que j'en voudrais faire.

— Vraiment ?

— Oui, je voudrais un portrait à mettre sur une tabatière.

— Un médaillon ? Je dois avoir cela. Tenez, précisément.

— A la bonne heure ! Le roi y est-il représenté en uniforme ?

— On le dirait.

— Donnez. C'est tout à fait ce que je veux.

M. Grimblot prit le médaillon et s'empessa de verser dans les mains du brocanteur la somme que celui-ci lui en demandait.

— C'est égal, disait le marchand, à votre place j'aurais préféré l'autre. Vous ne retrouverez pas cette occasion-là.

Au milieu de ces occupations variées, le soir avait commencé de tomber.

— Je ferai bien de me dépêcher si je veux être de retour pour souper, pensa M. Grimblot.

Chez le bonnetier, on dînait à une heure et l'on soupait à huit, selon la coutume d'autrefois. Tout en trotinant, M. Grimblot regardait sa montre.

— J'ai trop attendu ! Je ne vais plus trouver personne dans les bureaux... Bah ! pensa-t-il en essuyant les gouttelettes qui commençaient à perler sur son front. Je suis bien bon de me faire du tintouin. Est-ce qu'en ce moment je ne vais pas rendre un service à mon gouvernement ? Ne doit-on pas être trop heureux de me voir arriver à toute heure !

Et réflexion faite :

— Il n'y aurait pas si grand mal à ce que j'arrivasse en retard. Cela produirait plus d'effet. « Où est M. le chef du cabinet ? — Il n'est plus ici. — Courez le prévenir qu'une personne l'attend. Il s'agit d'une révélation de la plus haute importance. » De - la - plus - haute - im - por - tance ! répétait M. Grimblot dans la petite scène qu'il se jouait à lui-même.

Alors on se précipitait dehors. Des gens passaient affairés : « Où est-il ? On ne le trouve pas. — Il est chez lui. — Jetez-vous dans une voiture et ramenez-le. » Puis on introduisait M. Grimblot dans un cabinet. Un personnage à l'air inquiet y entra tout à coup demandant : « Où est ce monsieur qui a une révélation importante à me faire ? — C'est moi, monsieur. — Qui êtes-vous ? — Grimblot, bonnetier, faubourg Saint - Honoré. » Le personnage faisait évacuer son cabinet et, approchant un siège : « De quoi s'agit-il ? »

Et lorsque lui, Grimblot, avait exposé le motif de sa visite : « Permettez-moi, monsieur, disait le chef du cabinet, de vous remercier au nom du gouvernement que je sers. Le ministre sera heureux, j'en suis sûr, le jour où vous lui fournirez l'occasion de récompenser un zèle aussi méritant... » Là-dessus, M. Grimblot observait timidement : « Si le ministre daignait s'intéresser à moi, mon vœu le plus ardent serait bien vite exaucé. Il est un titre que je sollicite depuis quelque temps, celui de « fournisseur de la cour... » — Demain, vous en aurez le brevet, s'écriait aussitôt le chef de cabinet. Je me fais fort de l'obtenir sans retard pour un si fidèle sujet du roi. » Et le chef du cabinet lui serrait les mains avec effusion. Et de l'autre côté de la porte où ce fonctionnaire le reconduisait, tous s'inclinaient devant lui Grimblot, comme devant l'homme qui venait de sauver la France !

M. Grimblot avait chaud rien que de penser aux scènes dont il allait être le héros. Il pesait d'avance les termes et composait les phrases dont il devait

se servir devant le fonctionnaire auquel il rendait visite. Malheureusement il n'avait qu'un document à produire : la lettre compromettante qu'il avait eu grand soin de glisser dans sa poche, et il craignait d'être par suite un peu bref. Il eût voulu pouvoir donner à la police des renseignements plus complets, entrer dans des détails qui grossiraient son importance. L'idée lui vint, comme il se trouvait à proximité du Palais-Royal, de pousser jusqu'à la rue Froidmanteau, ce qui, du reste ne le détournait pas beaucoup de son chemin, afin d'y observer en passant le café de l'Écu d'argent, où les conspirateurs devaient se réunir. Quelle autorité prendrait sa dénonciation, s'il pouvait ajouter :

— Avant de venir vous donner l'éveil, j'ai voulu juger par moi même de ce qui se passait. Il y a, en effet, dans l'arrière boutique de l'Écu d'argent, au moment où je vous parle, tant d'individus... qui ont telle physionomie... ils font telle chose... ou bien ils ont l'air de se disposer à... etc.

A l'époque où se passe cette histoire, la partie nord du Louvre n'était pas réunie aux Tuileries. Parallèlement à la rue Richelieu d'une part, de l'autre à la rue de Valois, un pâle de constructions, que la rue de Rivoli n'avait pas encore entamé, s'allongeait comme une presque île rectangulaire jusqu'à peu de distance des galeries du bord de l'eau. Un réseau de voies étroites traversait cette presque île, au centre de laquelle s'élevait, rue de Chartres, l'ancien Vaudeville, bâti sur l'emplacement du fameux hôtel de Rambouillet, et qu'un incendie devait détruire en 1838.

En face des Tuileries, dont le séparait la place du Carrousel, l'îlot en question montrait les numéros pairs de la rue Saint-Nicaise à moitié disparue, tandis qu'en face du Louvre, dont le séparait la place du Muséum, s'allongeait le seul côté resté debout de la rue Froidmanteau. Ce fut à la lueur incertaine que quelques réverbères à huile répandaient aux abords de cette dernière place, déjà solitaire, que M. Grimblot chercha du regard, parmi les deux ou trois cabarets espacés le long de la rue, celui qui portait pour enseigne l'Écu d'argent. Il tourna quelque temps autour, se demandant s'il y entrerait.

Dans ces marches et contre-marches, le bonnetier remarqua qu'une porte cochère, qui avait un de ses battants ouverts, donnait sur une cour par laquelle on devait rejoindre le derrière de l'établissement. Il apercevait, à hauteur d'appui, des fenêtres éclairées qui pouvaient bien être celles de l'arrière-boutique annoncée. La curiosité lui fit passer le seuil et prendre la direction de ces fenêtres.

En effet, à travers la mousseline d'un rideau il ne tarda pas à voir, dans une petite pièce dont une des portes ouvrait sur la cour même où il se trouvait, une réunion d'individus à mines inquiétantes. Ils fumaient et buvaient autour d'une table avec ce sans-façon de gens qui se connaissent et avec l'air ennuyé de gens qui attendent. M. Grimblot les observait avec une attention si soutenue qu'il ne s'aperçut pas qu'un individu se glissait derrière lui. Tout à coup une voix inattendue lui fit tourner la tête.

— Vous cherchez quelqu'un ?

— Non, s'empressa de répondre M. Grimblot.

Un grand individu moustachu était devant lui, qui le dévisageait sous la lueur que la pièce éclairée projetait au dehors.

— Si vous ne cherchez personne, dit l'individu à qui l'embarras de M. Grimblot n'échappait pas, que faites-vous donc ici ?

En même temps il siffla entre ses dents, et M. Grimblot put constater avec effroi qu'à ce signal la porte par laquelle il était entré se fermait tout à fait.

— Pardon, pardon, laissez-moi passer, s'écria le pauvre bonnetier qui sentait que ça tournait mal.

— Un moment ! dit l'autre, lui saisissant le bras. En voyant dans l'intérieur du café les conspirateurs si tranquilles, il ne vint pas du tout à l'idée de M. Grimblot qu'il pouvait avoir maille à partir avec un policier ; il se crut dans les mains d'un affidé chargé de la surveillance au dehors, et ce qu'il avait à faire lui parut en ce cas tout indiqué.

— J'ai le mot d'ordre, souffla-t-il à l'oreille de celui qui l'arrêtait.

— Quel est-il ?

— « France libre ! »

— Bravo ! s'écria joyeusement l'homme aux moustaches.

Et à deux autres personnages qui s'approchaient :

— Nous en tenons un !

M. Grimblot, anéanti, n'eut même pas la force de balbutier un mot de défense. Deux lourdes mains se posèrent sur ses épaules, tandis que le premier individu, qui l'avait lâché, donnait cet ordre :

— Fouillez-le !

— Je suis innocent ! s'écria M. Grimblot hors de lui.

— C'est ce que nous allons voir.

Force était au pauvre bonnetier de laisser puiser à même ses poches. Le premier objet qu'on en tira suffit à décider de son sort. C'était la lettre

révélatrice que M. Grimblot portait, sur l'insinuation de Minet, à la Préfecture. L'individu moustachu s'approcha de la fenêtre pour en vérifier le contenu.

A peine eut-il lu les premières lignes que son visage s'éclaira d'une joie farouche. Il retourna la lettre pour voir l'adresse et s'écria radieux :

— Bonne capture ! C'est le fils du régicide !

— Moi ! le fils d'un régicide ? Pas du tout ! se révoltait M. Grimblot. Je suis un fidèle sujet du roi. J'allais en ce moment même à la Préfecture faire des révélations au chef du cabinet.

— C'est bon, c'est bon, vous devez être content, mon ami, car on vous y mène à la Préfecture. Aussi bien vous ne paraissez pas en connaître très-exactement le chemin.

— Je suis un bon citoyen. Je proteste. Vive le roi !

— Allez-vous vous taire ! fit le policier sévère.

M. Grimblot, voyant ses protestations inutiles, changea de système et prit la note attendrie :

— Voyons, mes bons messieurs, vous ne voulez pas être désagréable à un père de famille. Je suis bonnetier, rue Saint-Honoré, 284, A l'emblème chéri. Tout le monde vous le dira. On m'attend pour souper chez moi dans une demi-heure...

Mais il comprit bientôt qu'il n'avait rien à espérer de la pitié de ses conducteurs.

— Vous souperez au dépôt, mon ami, lui dit une voix gouailleuse.

Et celui qui commandait donna l'ordre :

— A la salle Saint-Martin !

Puis à ses hommes :

— Surtout prenez garde qu'il ne s'échappe. Vous me répondez de lui sur votre tête !

## XXIII

### OU MINET N'Y COMPREND PLUS RIEN

Pendant que ces choses se passaient, Capoulade et Minet, attablés dans une des salles de Frascati, se faisaient l'un à l'autre assez triste figure.

La maison Frascati occupait l'angle de la rue Richelieu et du boulevard, le long duquel ses jardins s'étendaient. C'était une maison de jeu aristocratique. Comme au Cercle, son voisin, installé dans l'ancien hôtel d'Agnis, où s'est logée depuis la mairie du 9<sup>e</sup> arrondissement, on n'y était reçu que sur présentation. Il n'avait pas été difficile à Capoulade, bientôt connu pour un beau joueur, de se faire admettre à Frascati. Il y avait dès lors établi son quartier général, et c'est ainsi que Minet l'avait cherché en vain dans les maisons de jeu de bas étage ouvertes à tout venant : au 9, au 129, au 113, au 154 du Palais-Royal, au 40 de la rue du Mont-Blanc, à la maison Marivaux, à la maison Dauphine à Paphos.

Le Cercle partageait avec le 9 du Palais-Royal cette faveur de rester ouvert passé minuit ; mais Frascati jouissait d'une bien autre immunité qui avait décidé Capoulade. C'était la dernière maison dont l'accès fût resté ouvert à ce qu'on appelait « le sexe » dans la langue d'alors. Cependant ce soir-là les dames, habillées en partie aux frais de l'établissement, avaient beau circuler, montrant... tout ce qu'une administration intelligente peut économiser de soie dans la confection d'un corsage, elles ne parvenaient à distraire ni le Gascon, ni son compagnon.

C'est que pour la première fois Capoulade venait de perdre au jeu. Il avait vu les cinq mille francs apportés par lui fondre et disparaître sur le tapis en moins d'une heure. Aussi, une musique enchanteresse avait beau les bercer de ses accords, le repas qu'ils prenaient avait beau leur être offert à titre gratuit par l'administration, Capoulade et Minet n'en mangeaient pas de meilleur cœur. En pensant que ce modeste dîner leur revenait à deux mille cinq cents francs par tête, les morceaux leur semblaient aussi durs que pierre à digérer et le vin leur paraissait tourner à l'aigre.

Un journal leur ayant appris qu'à l'entrée des galeries de l'Opéra « un nouveau temple venait d'être ouvert à Terpsichore sous le nom d'Idalie » —

c'était. dans ce style qu'on annonçait, à cette époque, l'ouverture d'un bal — ils eurent la curiosité de pousser jusque-là ; mais ni « les prêtresses » du temple, ni le temple lui-même, dont l'originalité consistait à réunir les fidèles dans une cave, n'eurent le don de tirer nos deux attristés de leurs idées noires.

Toutes sortes de pensées non moins philosophiques que désagréables poursuivaient Capoulade. Il voyait venir à lui une grande femme qui lui tendait la main. Il se laissait aller à abandonner la sienne, et elle lui disait alors : « Ami, je suis la Déveine ! Il est temps de t'arracher à une existence pleine de périls. Je veux te ramener, par la misère, à ta vie pure et innocente d'autrefois. Viens ! » Et elle l'entraînait, et elle lui faisait encore une fois coller des bandes et jeter des journaux sous les portes. Et tandis qu'il se démenait, les reins mal couverts et le ventre creux, elle lui disait — ironie amère ! « N'est-ce pas que c'est bien plus sain cette vie-là ? »

— Sortons d'ici ! sortons ! dit Capoulade à Minet en se précipitant hors du bal d'Idalie.

Il traversa le boulevard, et, fiévreux, rentra dans Frascati avec son acolyte silencieux. Le Gascon voulait tenter encore une fois la chance, s'assurer s'il fallait décidément porter le deuil de ses succès passés. Un louis lui restait pour toute fortune ; il n'eut pas le courage de le risquer d'un coup. Il l'échangea contre de la monnaie ; et l'on vit alors ce spectacle nouveau d'un homme habitué à jeter l'argent à pleines mains sur le tapis, jouant par petites sommes, calculant ses coups, se tenant sur la défensive.

Capoulade avait pris le destin corps à corps. C'était comme une de ces luttes athlétiques dans lesquelles les adversaires n'avancent l'un vers l'autre que pas à pas, se guettant de l'œil avant de se saisir, se lâchant tout à coup pour s'étreindre de nouveau, aimant mieux se dérober que risquer mutuellement de se donner prise. La lutte était épique. Pour Capoulade c'était le *to be or not to be*, « être ou ne pas être. » Par moments, le Gascon passait son foulard sur son front humecté de sueur, ou bien il cherchait la main de Minet et, la serrant avec force :

— Ça va ! ça va !

En effet, petit à petit, l'argent revenait à Capoulade. Deux ou trois coups hardis décidèrent sa victoire. Il compta ce qu'il avait devant lui : cinq mille et quelques francs !

— Je les ai regagnés, mon bon, je les ai regagnés !

Et il se jetait triomphant au cou de son compagnon.

— Capédédiou ! c'est assez d'émotions pour un soir !

Il regarda sa montre.

— Onze heures déjà. Il se fait temps d'aller rejoindre notre brave ami. Nous l'avons un peu abandonné, mordiou ! Le jeu m'a entraîné plus que je ne voulais.

Minet ne répondit pas. Il paraissait embarrassé. Dans la rue, ils firent quelques pas de compagnie. Enfin Minet, voyant que Capoulade se disposait à regagner la rue Saint-Honoré, prit tout son courage et lui dit :

— Mon ami, vous allez venir avec moi ; il ne faut pas que vous retourniez rue Saint-Honoré.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous pourriez risquer d'y être arrêté.

— Arrêté, moi ! A quel propos ? demanda le Gascon stupéfait.

Minet se mordit la lèvre comme quelqu'un qui aimerait mieux ne pas entrer dans des explications désagréables ; mais force était bien de parler.

— Je vous ai dit tantôt que je ne connaissais pas l'individu qui paraissait observer votre maison. Je le disais pour ne pas vous effrayer. La vérité est que je le connais ; c'est un agent de la Préfecture.

— Ah ! fit Capoulade effrayé.

Et pensant à Georges :

— Il faut prévenir notre ami au plus vite ! Que me dites-vous de ne pas aller rue Saint-Honoré ? J'y cours.

— Arrêtez, je ne vous ai pas tout appris... En voyant cet homme, j'ai craint pour vous, sachant qui vous êtes...

Minet insista sur ces derniers mots. Capoulade écoutait, étonné.

— Alors, pour détourner le coup qui vous menaçait, je me suis avisé d'un expédient désespéré. Le bonnetier qui vous loue était inquiet. Il avait appris, je ne sais comment, qu'il logeait un conspirateur. Il allait vous dénoncer. Je lui ai dit, moi : « Le conspirateur, ce n'est pas Capoulade, c'est l'autre. »

— Malheureux ! vous avez fait cela ! s'écria Capoulade haletant.

— Que voulez-vous ! ce qu'il fallait, c'était donner le change à la police. Je compromettais ce jeune homme, c'est mal sans doute ; seulement, je sauvais Tellier.

— Tellier ! mais c'est lui-même que vous avez dénoncé, lui que vous avez vu tantôt chez moi.

— C'était Tellier ! s'exclama Minet abasourdi. Mais, non, vous voulez vous jouer de moi, cela n'est pas possible. Le nom de Capoulade fait partie

de votre déguisement. A moi, vous pouvez bien l'avouer : Georges Tellier, c'est vous.

— Quand je vous dis que Georges Tellier, c'est celui qui déjeunait avec nous.

Minet écarquillait les yeux comme un homme qui croit rêver.

— Comment ! je l'aurais fait prendre par le cabinet... Moi ! C'est trop fort !

Il se saisit la tête entre les mains.

— Et vous l'avez livré ! s'écria Capoulade indigné.

— Mon ami, je voulais vous sauver, vous avant tout !

— Il ne fallait pas me sauver, mordiou ! si ce devait être aux dépens d'un autre. Et de quel autre ! De ce brave jeune homme pour qui je donnerais, moi, si volontiers mon sang, ma vie. Ma vie à moi, la belle affaire ! A quoi suis-je bon ? Si je disparaissais demain, qui me regrettera ? Manquerai-je à une sœur ? Une pauvre jeune fille se tordra-t-elle les mains devant la place où je serai tombé ? Mais lui ! lui, Georges !... Et il serait frappé par vous, Minet !... A cause de moi ! Ah ! je frémis d'y penser !

— Mon ami..., gémit l'agent atterré.

— Si le malheur que je redoute était arrivé, ne m'appellez jamais votre ami ! s'écria Capoulade. Ah ! Minet, je vous croyais un bon cœur ! Votre conduite me consterne. Livrer une victime à ses bourreaux, cela est infâme !

La chaleureuse indignation du Gascon hébétait Minet. Il voulait parler et ne pouvait plus que balbutier. A défaut de sa parole son geste demandait grâce. Mais Capoulade ne le regardait plus. Il cherchait de l'oeil un cabriolet dans la rue. Au premier qui parut il fit un signe.

— Puisse-t-il être encore temps ! dit-il en se jetant sur la banquette. Cocher, rue Saint-Honoré, 284. Au galop, je paye double.

Capoulade, en montant, n'avait pas même eu un dernier regard pour Minet. L'agent, frappé au cœur, en ressentit une commotion douloureuse. L'idée que Capoulade, que le seul ami qu'il avait trouvé depuis longtemps, pouvait le mépriser, bouleversa tout son être. Ne voulant pas laisser le Gascon sur une impression aussi défavorable, prêt à tout pour obtenir de lui son pardon, Minet se précipita sur les pas de Capoulade. La voiture était déjà lancée. Alors Minet n'hésita pas. Il s'accrocha des mains à la capote, sauta sur les ressorts, et le cheval piaffant, hennissant sous les coups de fouet qui lui étaient prodigués, les emporta tous deux dans une course à fond de train.

— Ah ! vous voilà, dit Capoulade à Minet en le voyant débouler de la voiture en même temps que lui.

— Moi ? je ne vous quitte pas. Si je puis réparer...

— C'est bien.

Il jeta une pièce d'argent au cocher, ouvrit la porte et se précipita dans l'escalier :

— Georges, Georges, c'est moi !

Georges accourut lui ouvrir.

— Ah ! vous êtes ici. Capédédiou ! Je respire !

Un mouvement d'effusion le jeta dans les bras de Georges.

— Qu'avez-vous ? dit le jeune homme.

— J'ai... que j'avais une peur atroce de ne pas vous retrouver. Enfin vous voilà. Tout n'est pas perdu !

— Qu'y a-t-il donc ?

— Il y a que d'un moment à l'autre on peut venir vous arrêter. Vous avez été dénoncé.

— Par qui ?

Capoulade jeta en cachette un regard terrible à Minet qui ne trouva pour y répondre qu'un geste suppliant.

— Par qui ? dit le Gascon, il n'importe ! Le plus pressé est de se mettre en garde... Écoutez, dit-il en se penchant tout à coup, la porte d'en bas ne vient-elle pas de se refermer ? On est entré peut-être...

Tous trois retinrent leur respiration.

— Oui, on parle en bas de l'escalier. Minet, la porte est-elle bien fermée ?

Minet alla vérifier.

— Poussez le verrou.

L'agent fit ce que Capoulade lui disait et revint sur la pointe du pied en murmurant :

— On monte.

— Ce sont eux peut-être.

Plusieurs personnes s'arrêtèrent sur le palier, et la sonnette s'agita bruyamment. Capoulade entraîna Georges et Minet dans sa chambre à coucher, et de là dans le cabinet de toilette qui y attenait.

— Êtes-vous vraiment prêt à racheter le mal que vous avez fait ? souffla Capoulade à l'oreille de l'agent.

— Oui, dit Minet.

— C'est bien... Georges, fit-il en montrant la fenêtre, vous savez le chemin.

A ce moment les coups de sonnette redoublèrent et une voix se fit entendre :

— Au nom du roi, ouvrez !

— Allez, dit Capoulade en poussant ses deux compagnons vers la fenêtre, hâtez-vous, Minet ; votre amitié me répond de monsieur. Vous le protégerez tant que je lui manquerai. Vous vous dévouerez pour lui, s'il le faut. Vous me le jurez.

— Je vous le jure, balbutia Minet ahuri. Mais vous, vous ne venez donc pas ? demanda-t-il inquiet.

— Non, plus tard.

Au dehors, le bruit redoublait. Georges s'apprêtait à escalader la fenêtre.

— Attendez, dit Capoulade. N'y a-t-il personne en bas ? Minet, vous allez descendre le premier. Pourvu que Margaritou ait laissé l'échelle ! Mordiou ! elle n'y est pas. Minet, descendez. Je vais vous aider. Vous ferez ensuite la courte échelle à Georges.

Minet disparut par la fenêtre.

— Bon, vous y êtes ?

Et comme Georges lui serrait la main :

— Allons vite ! les autres s'impatienteent là-bas.

— Pourquoi ne pas nous suivre ?

— Té ! parce que ce serait vous compromettre. Il faut bien quelqu'un pour les tenir en échec. Entendez-vous ils sont près d'enfoncer la porte. Capédédiou ! dépêchez-vous !

Il aida Georges à descendre à son tour, puis il ferma la fenêtre, répara de son mieux le désordre que cette fuite avait pu causer, et revint dans son salon, écoutant au dehors, comptant les secondes, se félicitant de la résistance de la porte d'entrée à chaque secousse qui venait l'ébranler. Mais elle ne devait pas tarder à céder. Un cri de victoire retentit et les agresseurs se précipitèrent aussitôt dans la pièce. En un clin d'œil ils se répandaient dans l'appartement dont ils occupèrent toutes les issues.

Seul, debout au milieu de ces individus, Capoulade les regardait, tranquille, quoique très-pâle.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

Un commissaire de police s'avança.

— La façon dont vous étiez barricadé me donne à croire que vous le savez. Dans tous les cas, voici qui peut vous renseigner.

Et dépliant un papier :

— J'ai ordre d'arrêter, partout où je le trouverai, le nommé Georges Tellier, prévenu de conspiration contre la personne du roi. Où est Georges Tellier ?

— Je ne vous ferai pas chercher longtemps, dit Capoulade. Georges Tellier, c'est moi.

## XXIV

### M. GRIMBLOT FAIT TREMBLER LE GOUVERNEMENT

Si un devin, voyant clair par hasard dans les événements à venir, eût prédit à M. Grimblot : « Vous serez un jour accusé des plus grands forfaits et votre gouvernement ne pourra vous regarder sans effroi, » la stupéfaction de M. Grimblot eût été profonde. Lui un sujet de terreur ! La prédiction aurait paru plaisante ; elle n'eût été pourtant que scrupuleusement exacte.

Oui, M. Grimblot, l'homme-lièvre, de tous les citoyens français celui qui avait certainement la plus grande peur de se compromettre, M. Grimblot devait pendant quelques heures jeter son gouvernement dans le plus profond émoi. Ainsi le voulut le destin moqueur le soir où il le fit arrêter comme complice d'une conspiration que, dans un zèle malheureux, il allait précisément dénoncer.

Vaines furent ses premières protestations. Tous les intéressés avaient, on le comprend, de trop bonnes raisons de tenir pour excellente une arrestation qui faisait valoir les agents du cabinet auprès de leur chef, le chef de cabinet auprès du préfet, le préfet auprès du ministre, le ministre auprès du roi. Aussi ce fut toute la nuit un mouvement d'estafettes extraordinaire entre la Préfecture et le ministère, le ministère et les Tuileries. Une des estafettes y gagna une pleurésie, et plusieurs chevaux faillirent en crever.

Ce qu'il se tint cette nuit-là dans les hautes régions officielles de conciliabules secrets, ce qu'on y rédigea d'ordres et de rapports, ce qu'on s'y chuchota dans les coins, ce qu'on leva les bras au ciel, ce qu'on se prit la tête dans les mains est tout à fait surprenant. Nous n'entreprendrons pas le récit de cette nuit mémorable ; nous laisserons à l'impartiale histoire le soin de la raconter par la reproduction de quelques documents arrivés jusqu'à nous.

Rapport de l'agent B... (signature illisible).

« 8 eure é demit dussoir.

» Nou venont de maître la maint dessue un scieur ce disan Grainbleau au caffè de Lécu d'arregen dont il connaissez le meau d'orde par inci can le fouyan nou zavon estrait de ces poches laid piaicce si jointe léquels ge m'anpraice afaim que vou nignaurié de vou caumuniquez tandisse que la curveyance é d'a-lieurs continuez pour ce cézir de tous les hôtres dent laid maima condiciont. »

Du chef du cabinet au préfet de police.

Cab. part. n° 11482.

2 nov. 1827.

« J'ai l'honneur de prévenir M. le Préfet que, dans la souricière établie sur l'indication qui nous avait été donnée hier par le secrétariat, nous venons de faire une capture importante, celle d'un individu disant se nommer Grainbleau, mais qui ne paraît autre que Tellier, si l'on en juge d'après une lettre trouvée sur lui. Cet individu, qui a été écroué au dépôt, va être immédiatement interrogé par le commissaire de service. »

Du préfet de police au chef du cabinet.

« Faites-moi parvenir l'interrogatoire aussitôt qu'il sera terminé. »

Du préfet de police au ministre de l'Intérieur.

« Monsieur le ministre,

» Je m'empresse de rectifier la précédente dépêche par laquelle je vous annonçais la capture de Tellier. L'individu arrêté ce soir à l'Écu-d'Argent paraît être seulement un des complices du fils du régicide. Ce serait un marchand bonnetier de la rue Saint-Honoré, nommé Grimblot et non Grainbleau. On va, du reste, s'assurer de son identité.

» Comme vous en pourrez juger par le premier interrogatoire que je joins à ma lettre, cet homme feint l'ébêttement pour éviter de répondre aux questions qui lui sont posées ; mais l'examen des objets saisis sur lui a suffi pour révéler d'une manière flagrante le secret dessein de cet ennemi de l'ordre social.

» Chose fort grave ! il portait, en même temps que la lettre déjà spécifiée, un portrait du roi en costume militaire, c'est-à-dire dans le costume qu'il portera à la revue après-demain, ainsi que plusieurs journaux où l'itinéraire qui doit être suivi par Sa Majesté a été l'objet d'études évidentes.

» Des points de repère, des plans au crayon que l'inculpé reconnaît avoir tracés de sa main, semblent trahir une idée bien arrêtée de se trouver sur le passage de Sa Majesté lorsqu'Elle se rendra à la revue.

» Cette intention est tellement manifeste que le sieur Grimblot, après avoir nié d'abord qu'il eût aucune intention de ce genre, a fini par avouer qu'il voulait en effet s'assurer du chemin que prendrait le roi, afin, prétend-il, de lui remettre un placet. Il n'est que trop aisé de comprendre ce que cela signifie.

» Je crois accomplir un devoir en vous donnant avis du fait, sans même attendre que d'autres preuves soient venues corroborer nos présomptions. »

Du ministre de l'Intérieur au préfet de police.

« Mon cher Préfet,

» Je cours aux Tuileries prévenir Sa Majesté du danger auquel Elle s'expose en se rendant après-demain à la revue.

» Ayez la bonté de me tenir au courant de tous les faits nouveaux qui pourraient se produire. »

Du même au même.

« Malgré la discrétion que j'ai mise dans la communication que je venais de faire à Sa Majesté, l'alarme a, je ne sais comment, gagné le palais. J'ai besoin de rassurer par ma présence les esprits effrayés.

» Envoyez-moi donc aux Tuileries tous vos renseignements. Je resterai ici la nuit s'il le faut. Il importerait de ne pas perdre un instant. En poussant le criminel dans ses derniers retranchements, ne pourrait-on l'amener à avouer le chiffre de ses complices et leurs noms ? »

Du préfet de police au ministre de l'Intérieur.

« Sur l'avis que je viens de lui transmettre, M. le procureur du roi a délégué M. Chantemerle, juge d'instruction, à l'effet d'interroger encore une fois le prévenu. Celui-ci paraît très-abattu. Nous espérons que la réflexion l'amènera promptement dans la voie des aveux. »

Interrogatoire du sieur Grimblot.

D. Vos nom et prénoms ?

R. Grimblot, Louis-Eusèbe.

D. Votre profession ?

R. Bonnetier.

D. Où cela ?

R. Rue Saint-Honoré, 248, A l'Emblème chéri.

D. Avez-vous subi déjà des condamnations ?

R. Jamais.

D. Il paraît que ce n'est pas votre faute, car vous êtes assez mal noté dans votre quartier ?

R. Moi !

D. Oui. J'ai là un rapport de votre commissaire de police. Vous n'avez pas craint de mettre en vente des bretelles séditeuses.

R. Oh ! si l'on peut dire !

D. Je vous prie de vous abstenir de réflexions. A la procession de la Fête-Dieu, vous avez cherché à faire scandale. Lors de la dernière revue, c'est vous qui avez donné le signal pour crier : « A bas les ministres ! » Enfin la perversité de votre esprit achève de se trahir par le singulier accaparement de fleurs blanches qui vous a valu un procès-verbal, et qui n'avait d'autre but que de retirer aux bons royalistes de votre quartier un des moyens de témoigner leur attachement à la personne du roi.

R. C'est une erreur.

D. J'attendais cette réponse. Il est entendu que chaque fois que l'administration relève un fait délictueux, elle commet une erreur. Je n'insiste pas du reste. Nous avons à élucider des points plus graves. Vous avouez que ce portrait et les itinéraires trouvés sur vous avaient pour but de vous faciliter les moyens de vous trouver sur le passage du roi et de le reconnaître ?

R. Oui, mais je n'avais aucun mauvais dessein.

D. Vous remarquerez que c'est vous qui avez parlé de mauvais dessein le premier. Dans cette hâte singulière à vous disculper d'un fait non argué encore, il y a presque un aveu.

R. Je n'avoue pas !

D. C'est un tort. Où avez-vous connu Tellier ?

R. Tellier, je ne l'ai jamais vu. Je ne sais même pas qui ça peut être.

D. Alors, vous affirmez n'avoir aucunes relations avec lui ?

R. Aucunes.

D. Vous ne connaissez pas non plus Capoulade ?

R. Pardon, c'est mon locataire.

D. Votre locataire ? Ah bah ! Voilà une déposition toute nouvelle. Comment disiez-vous donc dans votre précédent interrogatoire, que c'était par suite d'une erreur de la poste que la lettre que voici avait été adressée chez vous ? Si Capoulade est votre locataire, il n'y a rien d'étonnant à ce que le facteur vous l'ait remise.

R. C'est vrai, j'ai dit cela, j'ai eu tort. En me voyant pris, je perdais la tête. J'ai craint d'aggraver ma situation si l'on venait à savoir que je logeais un conspirateur.

D. Vous avouez donc que le sieur Capoulade est un conspirateur ? Je prends note de votre aveu.

R. Pardon, c'est une supposition.

D. Vous feriez mieux, dans votre propre intérêt, de parler avec une entière franchise, au lieu de chercher à vous rétracter chaque fois que la vérité vous échappe. Capoulade et Tellier ne seraient-ils pas le même individu, ainsi qu'il ressort de rapports très-précis adressés à la police centrale ?

R. Je l'ignore.

D. Allons donc ! Ne serait-ce pas parce que Tellier vous aurait chargé de le remplacer à la réunion de l'Écu d'Argent que vous étiez porteur de la lettre à lui adressée ?

R. Jamais de la vie !

D. Ce qui donnerait beaucoup de vraisemblance à cette supposition, c'est que Tellier, lui, n'y a pas paru... Le fils du régicide n'était pas votre seul complice. Quels sont les autres ?

R. Je n'en ai aucun.

D. Prétendiez-vous donc mettre à exécution sans le secours de personne vos criminelles espérances ?

R. Je n'ai pas d'espérances criminelles ! Sa Majesté n'a jamais eu de plus fidèle sujet que moi ! Vive le roi !

D. C'est bon, c'est bon. On ne vous demande pas de protester, mais d'avouer. En attendant que vous vous décidiez à faire des révélations, nous allons perquisitionner chez vous. Préparez-vous à me suivre.

Du ministre de l'Intérieur à M. Chantemerle,  
juge d'instruction.

« Monsieur le juge d'instruction,

» Le concierge du palais, qui vous remettra ce mot, prétend avoir remarqué parmi les sollicitateurs qui ne cessent de se présenter aux Tuileries

un individu qu'aucune rebuffade ne décourageait. Veuillez donc confronter ce brave homme avec l'inculpé. »

Du juge d'instruction au ministre de  
l'Intérieur.

« Monsieur le ministre,

» L'homme que vous m'envoyez, mis en présence de l'inculpé, l'a aussitôt reconnu pour l'individu qui, sous prétexte d'obtenir un brevet de fournisseur de Sa Majesté, a essayé depuis quelque temps de tous les moyens pour arriver jusqu'à Elle. Cette déposition, s'ajoutant aux précédentes, n'est pas sans importance.

» Un double devoir m'appelle en toute hâte rue Saint-Honoré, afin de procéder, avec les agents que M. le préfet de police veut bien mettre à ma disposition, à une perquisition en règle chez le sieur Grimblot, ainsi qu'à l'arrestation du sieur Tellier, dit Capoulade, dont la première déclaration mensongère de l'inculpé nous avait fait ignorer la présence à son domicile.

» Puisse-t-il ne pas être trop tard pour opérer cette précieuse capture ! »

Du juge d'instruction à sa femme.

« Ma chère amie,

» Ne m'attends pas de la nuit. Je suis probablement retenu encore pour quelques heures. Il s'agit d'une affaire de la plus haute importance, une de ces affaires comme on n'en a pas assez souvent. Un attentat à la vie du roi ! Hein, on peut dire que voilà de la chance ! Il y a peut-être un bout de ruban au bout de cette affaire-là !

» Un bon baiser sur tes deux bonnes petites joues.

» Ton THÉODORE. »

Ici s'arrêtent les pièces officielles et privées dont nous avons pu obtenir copie. Nous compléterons en quelques lignes le récit des événements de la nuit du 2 novembre 1827.

La joie de M. Chantemerle ne connut pas de bornes lorsque la perquisition faite chez M. Grimblot, dans le même temps qu'on procédait à l'arrestation de Capoulade, eut amené la découverte d'aigles et de drapeaux tricolores enfouis dans le grenier sous une couche épaisse de poussière. M. le juge d'instruction n'hésita pas à voir dans l'épaisseur de la couche de poussière la preuve du long espace de temps depuis lequel le bonnetier nourrissait ses projets criminels. D'autre part, ce qui rendit M. le juge d'instruction moins joyeux, ce fut lorsque Colmache, s'approchant de Capoulade qu'il se disposait à emmener triomphalement, s'écria tout à coup :

— Ce n'est pas là Tellier !

Une discussion s'éleva entre Capoulade, qui prétendait être Tellier, et l'agent, qui affirmait, que le prétendu Tellier n'était autre que Capoulade.

— Mais cela s'arrange parfaitement, observait M. le juge d'instruction, enchanté de se rattacher à la version de la police centrale, qui des deux personnages n'en faisait qu'un seul.

Cependant Colmache n'en continuait pas moins à dire que cet homme n'était pas Tellier, qu'il connaissait le fils du régicide. Capoulade, furieux de voir déjouée si tôt sa généreuse substitution, se démenait comme un beau diable. Sentant la moutarde lui monter au nez, il saisit avec force le bras de Colmache, et profitant de ce que l'attention des autres était distraite :

— Hé donc ! qu'est-ce que cela vous importe, mon bon ? fit-il en l'attirant à lui.

Sa main serrait violemment le poignet de Colmache. La colère contractait les traits ordinairement pacifiques du Gascon. En voyant Capoulade lui apparaître sous ce nouvel aspect, Colmache, qui depuis longtemps se demandait où il avait déjà rencontré cette tête, eut une révélation.

— Ah ! ça, mais je te reconnais ! s'exclama-t-il tout à coup. C'est toi qui, il y a trois semaines, me prenais au collet devant Saint-Roch.

Capoulade, remettant là-dessus Colmache à son tour, resta interloqué.

— Je t'avais bien dit que je te retrouverais, mon gaillard ! continua Colmache.

Et comme le juge d'instruction lui demandait :

— Alors, vous persistez à ne pas reconnaître dans monsieur le nommé Tellier ?

— Je peux me tromper, dit Colmache, en jetant au Gascon un regard haineux.

Mis en présence de M. Grimblot, Capoulade fit tout son possible pour alléger le pauvre bonnetier de toutes les charges imaginaires dont le trop ingénieux M. Chantemerle se faisait un plaisir de l'accabler.

A vrai dire, les accusations dont M. Grimblot était l'objet, ne pouvaient tenir longtemps devant une inspection sérieuse des faits. Tous les témoins appelés le lendemain furent unanimes à reconnaître en lui l'être le plus pacifique que la terre eût jamais porté. Il devenait difficile, même à un juge d'instruction désireux d'obtenir de l'avancement, de présenter pour un être altéré de sang, ce petit homme grotesque et inoffensif.

Vaincu par l'évidence, M. Chantemerle allait donner des ordres pour l'élargissement du prisonnier, lorsque celui-ci, rarement bien inspiré, eut un aveu malheureux. L'esprit exalté par la pensée d'être libre, ne sachant comment remercier celui qui lui ouvrait les portes du Dépôt, craignant de lui laisser un doute sur la vivacité de ses sentiments monarchiques :

— Ah ! je le savais bien, dit-il avec animation, que vous reconnaîtriez mon innocence ! J'avais affaire à un homme juste. Vous ne pouviez pas continuer à me prendre pour un criminel. Conspirer contre le roi ! moi, qui ne cherche au contraire que l'occasion d'affirmer les sentiments de respect et d'amour que Sa Majesté m'inspire ! Je voudrais avoir sur moi la chanson que j'ai composée en l'honneur du roi pour vous la montrer. Quand elle me sera revenue de chez l'imprimeur, je tiens à vous en offrir un exemplaire.

— Je vous remercie, dit machinalement le magistrat qui avait le nez dans ses papiers.

— Non, non, j'y tiens. Vous verrez cela.

Et il se mit à fredonner :

Bourbon  
Rime à « bon » ;  
Angoulême  
Rime à « aime »...

Le juge d'instruction cessa tout à coup de paperasser pour prêter l'oreille.

— Hein ! que me chantez-vous là ?

— C'est de moi, monsieur.

— De vous cette chanson-là !... Vous affirmez l'avoir composée.

— Oui, monsieur, je l'affirme.

— Tiens, tiens. Il y a parbleu assez longtemps que nous en cherchons l'auteur.

— Ah bah ! fit M. Grimblot esquissant un sourire.

— Sur ce point votre affaire est claire.

— Que voulez-vous dire ? se récria le bonnetier, consterné par la gravité de son interlocuteur.

— Que je suis malheureusement obligé de vous retenir.

— Me retenir !

— Oui, car vous avez maintenant à répondre du délit d'offenses à la personne du roi.

## XXV

### LE PÈRE ET LA FILLE

Depuis que le départ de Georges était venu le frapper si brusquement dans ses espérances, Dangely était, de jour en jour, devenu plus sombre. Quelque amertume qu'il éprouvât à voir déjouées ses entreprises, il s'en affectait moins peut-être que de sentir la main de sa fille dans les obstacles accumulés entre lui et Tellier. Quel Dieu vengeur permettait que l'enfant tînt le père en échec ? Était-ce donc le châtement que cette affection, dont il était jaloux, allât à sa victime et se retournât contre lui ?

Que de fois, dans la colère de se deviner impuissant à reconquérir une tendresse qui lui échappait, que de fois Dangely fut près d'interpeller Andrée, d'interpeller Colette, de leur demander compte des manœuvres qu'il avait surprises. ! Mais au moment de parler il se taisait, car ce n'était qu'en restant maître de lui-même qu'il avait espoir de surprendre quelque indice révélateur.

Andrée, de son côté, avait trop le soupçon qu'elle pouvait être surveillée pour ne pas se montrer d'une extrême prudence. Quelque désir qu'elle eût de savoir ce qui se passait, quelles que fussent ses secrètes inquiétudes, elle s'abstint soigneusement de toute communication soit avec madame Fauvel, soit avec Capoulade. Il lui en coûtait assez d'agir en opposition avec son père, pour qu'elle restât, tant qu'elle le pouvait, sur la réserve. Enfin, faut-il tout dire ? cette réserve lui paraissait d'autant plus nécessaire, que celui qu'elle en était venue à protéger, presque involontairement, par la force seule des choses, était un jeune homme, et que ses démarches pouvaient être interprétées d'une manière fâcheuse.

Cette pensée ne lui fût pas venue le premier jour ; mais depuis que Georges était parti, depuis qu'elle s'intéressait si directement à lui, bien souvent le nom de l'absent avait erré sur ses lèvres, et l'inquiétude qu'elle commençait à ressentir de paraître l'aimer tenait peut-être à ce qu'elle en venait vraiment à éprouver pour lui un sentiment qu'elle hésitait à s'avouer.

Dangely ne fut pas plus heureux en observant Cécile qu'en observant Andrée. Aussi vaillante que la jeune fille, sur ses gardes comme elle,

madame Fauvel, lorsqu'elle reçut la visite de l'agent, sut lui dissimuler l'indignation, le mépris, le dégoût dont son cœur était plein.

Tenant à paraître ignorer le nouveau sort de son frère, elle eut le courage héroïque d'accueillir cet homme avec grâce, de sourire à ses propos, de garder vis-à-vis de lui l'attitude à laquelle il était accoutumé. Cécile feignit si bien la tranquillité que Dangely sortit de chez elle presque troublé. Il s'en voulait d'abuser de tant de confiance.

Quant à madame Fauvel, cette scène l'avait brisée au point qu'elle ne voulut pas s'exposer à subir une seconde fois pareille épreuve. Pour échapper à Dangely, elle alla chercher chez madame Évrard un refuge qui lui était depuis longtemps offert. Lorsque, rendant à Cécile une nouvelle visite, Dangely eut sonné en vain sans qu'on lui ouvrît, il crut la jeune femme sortie et se retira sans soupçons. Ce ne fut qu'en retrouvant encore une fois la porte close qu'il s'informa. Il apprit alors avec un étonnement qui ne fut pas exempt d'anxiété que madame Fauvel habitait depuis quelques jours ailleurs.

« Je vous prie de ne plus chercher à me rencontrer, » disait un billet laissé à son nom entre les mains du concierge. Pourquoi cette retraite chez les Évrard ? pourquoi ce congé si net, à lui Dangely, si Cécile n'eût eu le soupçon, sinon la certitude de ses menées ? Aurait-elle essayé de l'éviter si elle avait conservé toujours la même confiance dans son amitié ? Il fallait donc qu'elle eût été prévenue, renseignée ; et par qui l'eût-elle été, sinon par Georges ? L'agent pouvait-il espérer, après cela, que le jeune homme conservât encore à son égard la moindre illusion ?

Cette révélation fut faite à Dangely précisément le jour où il attendait le résultat de la lettre adressée sous le couvert de Capoulade. Dès ce moment, le succès de sa tentative lui parut bien douteux ; aussi ne s'étonna-t-il qu'à demi, quand il sut par Colmache que la police n'avait mis la main que sur un faux Tellier. Toutefois, à cette nouvelle, sa colère fut grande, car comment garder maintenant l'espoir de s'emparer du jeune homme ? Prévenu par cette tentative d'arrestation, s'il ne l'était déjà autrement, Georges devait redoubler de précautions, se cacher avec plus de soin que jamais. A cette heure même n'avait-il pas déjà quitté ce Paris si dangereux pour lui ?

Dangely avait fait miroiter aux yeux de ses chefs la lueur d'un triomphe ; il leur promettait depuis quinze jours un conspirateur pieds et poings liés ; et, au moment décisif, il ne leur donnait plus à saisir qu'un rêve, une fumée.

Ce coup le désarçonnait. S'il ne réussissait pas par miracle à se remettre en selle, c'en était fait de sa position. Adieu les appointements qui lui créaient une vie facile !

Lorsqu'il rentra chez lui, la première personne devant laquelle se trouva Dangely fut Colette. Depuis le rendez-vous du quai aux Fleurs, il n'avait pas dit à cette fille un mot pouvant donner à supposer qu'il connût les services rendus par elle à Andrée. Il se réservait de lui en demander compte quand il n'y aurait plus à cela de danger. La rage sourde qui couvait dans son cœur avait besoin d'éclater sur quelqu'un ; elle ne lui permit pas d'attendre davantage, et brusquement à Colette :

— Je vous chasse !

— Moi, monsieur ? balbutia Colette.

— Oui, vous.

— Qu'ai-je donc fait ?

— En rappelant bien vos souvenirs de ces derniers jours, peut-être vous en souviendrez-vous.

Andrée venait de paraître. Dangely, les lèvres pâles et tremblantes, prit le chemin de sa chambre. Sa fille l'y suivit et, fermant la porte derrière elle :

— Père, dit-elle, sous le coup d'une violente émotion, tu renvoies Colette ?

— Elle sait pourquoi, dit Dangely.

Et regardant Andrée en face :

— Tu le sais peut-être, toi aussi. Quand je lui donne ma fille à garder, je n'entends pas qu'en cachette de moi elle serve ses intrigues.

— Mes intrigues !

— Me crois-tu si novice qu'on puisse se jouer de moi à plaisir ? Qu'est-ce que cet individu qui s'est présenté ici, l'autre matin, en se donnant pour un accordeur ? Dans quel but Colette s'est-elle rencontrée avec lui le lendemain sur le quai aux Fleurs ?

Andrée crut qu'elle allait défaillir, tant elle était consternée de se voir découverte. Ce ne fut qu'un instant de faiblesse. D'un violent effort sur elle-même, la jeune fille surmonta son trouble aussitôt.

— S'il y a une coupable, dit-elle résolument à son père, ce n'est pas Colette, c'est moi !

— C'est-à-dire qu'il y a deux coupables. De la première, j'ai fait justice. A la seconde, je demanderai l'explication de sa conduite. Que venait faire

ici cet homme que tu sais ? De quelle commission Colette était-elle chargée pour le numéro 284 de la rue Saint-Honoré ?

Andrée se taisait.

— Eh bien ! tu ne réponds pas ?

— Non, dit Andrée affreusement pâle ; je ne puis répondre.

— Veux-tu que je t'aide ! C'est de la part d'un jeune homme que le méridional venait ici ; c'est au même jeune homme que tu envoyais une réponse par Colette. Ce jeune homme s'appelle Georges Tellier. N'est-ce pas cela ?

Andrée prit un ton suppliant.

— Père, ne m'interroge pas, je t'en prie.

— Il faut que je sache pourtant ce qui se passe chez moi. Dans quelles circonstances Tellier est-il parti sans chercher à me voir, en paraissant m'éviter au contraire ? Comment se fait-il que le soir j'aie vu dans tes mains la fleur qu'il avait à sa boutonnière le matin ? Pour quel motif Colette et toi êtes-vous sorties le lendemain sans me le dire ? Quand tu es rentrée, tes yeux étaient rouges... Ce sont là de ces explications qu'une fille honnête doit à son père.

— Je ne puis te les donner, fit Andrée d'une voix presque éteinte.

— Je te forcerai bien à parler, dit Dangely s'animant.

Il prit le bras de sa fille et la serra fortement au poignet.

— Tu me tueras si tu veux, dit Andrée défaillante, je ne parlerai pas !

Dangely lâcha sa fille. Il sentait que la violence se heurterait inutilement à cette volonté de fer.

— Malheureuse enfant ! soupira-t-il avec un gémissement, tu crois seulement servir un étranger, et tu ne te doutes pas qu'en même temps tu conspires contre ton père. Si tu savais de quel intérêt il est pour moi d'être renseigné...

Andrée le regarda d'un regard triste, profond, désespéré, et, avec un accent où se traduisait la sombre angoisse de ses illusions perdues :

— Je le sais, lui dit-elle.

Dangely tressaillit. Sous le regard douloureux d'Andrée, il baissa la tête. L'infamie de sa vie n'était-elle plus son secret à lui seul ? Il voulait croire qu'il se trompait.

— Que sais-tu ? lui demanda-t-il.

— Ce que tu me cachais, dit Andrée qui cherchait à éviter une explication ?

— Mais encore ?

— Je sais tout, reprit-elle.

Et, cachant son visage entre ses mains :

— Tu vois bien que je sais tout, puisque j'ai honte ! Il resta un moment attéré, puis demanda :

— Qui t'a renseignée ?

— Moi seule. Pendant que tu nous observais, Colette et moi, je t'observais de mon côté. C'était mal ; mais quoi ! la fatalité me poussait ! L'autre jour, pour éclaircir mes soupçons, je t'ai suivi... Ai-je besoin d'achever ?...

Dangely redressa la tête, et, d'une voix âpre :

— Eh bien, oui, dit-il, se révoltant à la fin de l'idée qu'il pouvait rougir devant son enfant ; oui, je sers la Préfecture en secret. C'est avec l'argent ainsi gagné que j'ai pu te nourrir, t'élever, et, lorsque, faute d'un succès, cette position peut venir à manquer, c'est bien le moins qu'en toi, à qui j'ai consacré une part de ma vie, je trouve, au lieu d'un adversaire, un appui.

— Un appui ! fit Andrée. Oh ! pour cela, non ! non ! Jamais !

Deux larmes vinrent perler au bord de ses cils.

— Oh ! père, pardon, dit-elle en joignant les mains, je n'oublie pas ce que je te dois. Ce que tu as fait pour moi, je t'en serai reconnaissante éternellement...

— Il paraît cependant, fit Dangely d'un ton amer, que ta reconnaissance ne va pas jusqu'à me servir.

Andrée demeurait tête basse, silencieuse, oppressée. Dangely, irrité de son impuissance, fit, en serrant les dents, quelques pas dans la chambre.

— Il n'importe ! fit-il tout à coup d'un ton qu'il essayait de rendre dégagé.

Et ne sachant plus par quel moyen rompre le silence obstiné de sa fille :

— Cela n'empêchera pas Tellier d'être pris. A l'heure qu'il est, je puis t'annoncer que cet ami cher à ton cœur est arrêté.

Andrée leva les yeux sur son père et tranquille :

— Il ne l'est pas, dit-elle ; s'il était arrêté tu serais moins en colère.

— Tu te railles de moi, je crois, s'écria Dangely, fou de rage. Sors d'ici, sors, mauvaise fille !

Il ouvrit lui-même la porte pour lui livrer passage.

— Oh ! père, grâce ! fit-elle en s'attachant à lui.

Il la repoussa si violemment qu'elle alla tomber à genoux sur le seuil.

— Va, va, lui dit-il, si nous ne le tenons pas, celui que tu aimes, celui auquel tu sacrifies ton père, nous le tiendrons bientôt. Tu prétends le sauver. Travailles-y donc de toutes tes forces, car toutes les miennes, je t'en avertis, seront dépensées à le perdre. Puisque tu ne veux pas être mon alliée, à dater de ce jour entre nous c'est la guerre.

Sur ces mots, il poussa la porte avec force. Andrée, restée seule, releva lentement sa tête éplorée, et tandis qu'elle se redressait sur un genou, haletante, fixant un œil hagard sur la porte fermée :

— Soit, murmura-t-elle, la guerre !

## XXVI

### LE PROTÉGÉ DE MINET

Il est permis de se demander quelle figure aurait faite M. le chef de la police centrale si quelque indiscret fût venu lui dire :

— Ce dangereux conspirateur que vous avez cru filer un moment et que personne ne trouve plus, ce Tellier qui vous fait damner, c'est un de vos agents, celui-là même que vous payez pour le trouver, qui vous le cache.

Naturellement M. le chef de la police centrale n'en eût voulu rien croire. Si pourtant, afin d'en avoir le cœur net, il eût envoyé quelqu'un au domicile de Minet, rue des Fontaines, ledit quelqu'un n'y eût pas vu sans stupéfaction Minet et Georges, le chercheur et le cherché, vivant dans une communauté pacifique.

Le mobilier était loin d'être somptueux, mais il avait été fraternellement partagé. A chacun sa patère, à chacun sa chaise. S'il y avait un favorisé, c'était bien plutôt Georges, à qui Minet abandonnait dans un coin de la chambre son unique matelas, tandis qu'il couchait, lui, dans son lit à vrai dire, mais sur une misérable paillasse. Dans la part de table beaucoup plus importante que Minet concédait à son hôte se trahissait encore une déférence signalée. L'agent, subissant l'ascendant d'une nature qu'il sentait supérieure à la sienne, s'inclinait devant Georges, et, pouvant le traiter en compagnon, par instinct, sans bien s'en rendre compte, il se laissait aller volontiers à le servir.

Étrange situation ! l'individu qui n'avait qu'un mot à dire pour perdre le jeune homme et dont le devoir strict était même de le dénoncer, se faisait quelque chose comme son valet de chambre. Cette situation imprévue, elle était l'œuvre de Capoulade.

Minet ne pouvait oublier les circonstances solennelles dans lesquelles le Gascon lui avait confié Georges. Le devoir de protéger le jeune homme semblait maintenant d'autant plus sacré au pauvre diable que la figure chère de Capoulade lui apparaissait dans une auréole plus éclatante.

Il est dans l'honnêteté, quelque part et de quelque façon qu'elle se produise, une vertu attractive à laquelle se dérobent difficilement les esprits

les moins prêts à se laisser captiver. L'indignation généreuse de Capoulade en apprenant la manœuvre louche qui allait livrer Georges à la police avait bouleversé Minet. Se juger soi-même, plonger un regard dans les abîmes inconnus de sa conscience, était une idée qui ne lui était jamais venue jusque-là. L'agent fut étonné du serrement de cœur qui le prit en scrutant ces profondeurs vagues. Un trouble indéfinissable l'emparait de lui. Troublé par ces sensations nouvelles, il songeait pour la première fois à se demander où était le bien, où était le mal.

Lorsqu'il sut par l'arrestation de Capoulade jusqu'à quel point son ami poussait le dévouement en faveur d'un homme que lui Minet ne songeait qu'à perdre, alors l'âme de Capoulade lui parut si haute, comparée à la sienne, qu'il baissa la tête, comme s'il ne voulait pas voir la distance qui les séparait. Ce jour-là Minet par hasard connut la honte.

Ce n'est pas qu'il appréciait bien sévèrement son genre de vie. Le réveil du sens moral n'était pas assez complet chez lui. Ses impressions mal définies ne se traduisaient encore que par une sourde inquiétude, un vague mécontentement de lui-même.

Des sentiments contradictoires l'obsédaient. Toutes sortes de pensées se heurtaient dans sa tête et le fatiguaient jusqu'à l'assoupir. Aussi avait-il l'air engourdi d'un homme profondément las et l'œil incertain de quelqu'un qui ne comprend plus.

Il se joignait à son trouble une tristesse profonde : celle d'avoir été la cause, bien involontaire, Dieu le sait ! mais trop évidente, hélas ! de l'arrestation de Capoulade. Penser que le Gascon avait été mis en prison par sa faute, il ne s'en consolait pas ! Il jurait bien qu'il le rendrait à la liberté ; mais il eût été fort embarrassé de dire comment.

Si quelque chose devait accroître son amitié pour Georges, c'était l'ardent désir que le jeune homme manifestait, à son exemple, de tirer d'embarras Capoulade. Georges parlait de la délivrance de leur ami avec trop d'intérêt et avec trop d'émotion pour que Minet ne lui en sût pas gré. Dorénavant une commune affection, un but commun réunissaient ainsi ces deux êtres, si peu faits, semblait-il, pour marcher de conserve dans le chemin de la vie.

Minet n'eut rien de plus pressé, le lendemain de l'arrestation, que de se rendre à la préfecture pour avoir des nouvelles de Capoulade. Il apprit que, dans le doute où l'on était encore de sa personnalité exacte, son ami était tenu rigoureusement au secret.

Quel combat dans le cœur de Minet ! Ne lui suffisait-il pas, à lui qui tenait le vrai Tellier, de le livrer pour obtenir, avec l'estime de ses chefs, la liberté de Capoulade ? mais il savait bien aussi que s'il délivrait le Gascon de cette façon, celui-ci ne voudrait jamais le revoir, même en peinture. Il se présente au courant de la vie des situations bien cruelles !

A la police centrale, peu s'en fallut qu'il ne reçût son congé sans explications. Son chef était outré de penser que, grâce à sa négligence, on avait été devancé par les agents du cabinet.

— Comment ! n'est-ce pas vous, qui étiez en rapport avec Capoulade, qui avez mis la main le premier sur la lettre à lui adressée ?

Heureusement, Minet avait sa réplique toute prête, et une réplique triomphante encore.

— Parce que je venais de m'apercevoir que Capoulade n'était pas du tout Tellier.

— Ah bah ! alors le cabinet, en arrêtant Capoulade aurait donc fait un pas de clerc ? demanda le chef dont le visage se rasséréna soudain.

— Absolument, dit Minet avec assurance.

— Ce serait excellent ! s'écria le chef en se frottant les mains. Il faut me faire un rapport là-dessus, que je l'envoie tout de suite au préfet. Accumulez-moi bien toutes vos preuves. Vous pouvez écrire cela ici tout de suite.

Minet embarrassé prétextait que, bien qu'il fût sûr de son fait, il lui restait certains points encore à élucider. Pour que la preuve fût éclatante, il importait de ne laisser aucun détail dans l'ombre.

— Fort bien. Dépêchez-vous, Minet. Vous pouvez nous rendre un service signalé.

Lorsque Minet rentra chez lui, son visage témoignait d'une vive préoccupation.

— Qu'avez-vous ? lui demanda Georges.

— Je viens de la Préfecture.

— Ah ! bonne idée ! Pour avoir des nouvelles de notre ami.

— Oui. Il est au secret.

— Pauvre garçon ! Et c'est pour moi !... Sous quel prétexte vous êtes-vous informé ?

— Oh ! cela n'a pas été difficile.

— Vraiment ?

— C'est que... vous ne savez pas, fit piteusement Minet, je suis... je suis de la maison.

Georges fit un haut-le-corps.

— Pardon, vous ne voulez pas dire de la Préfecture ?

— Si, répondit Minet d'un air contrit. J'appartiens à la police centrale.

Georges pâlit. Ce cri lui échappa :

— A la police !

— Oh ! rassurez-vous, s'empressa d'observer Minet doucement. Vous n'avez rien à craindre. Capoulade m'a fait promettre de veiller sur vous ; j'ai dit oui.

— A la bonne heure ! fit Georges en lui tendant la main.

Une si bonne parole valait bien un remerciement.

— Vous n'appartenez peut-être pas à la police politique ? continua-t-il.

— Ça dépend. Lorsqu'on me donne par exemple à chercher Georges Tellier...

— Georges Tellier ! fit le jeune homme stupéfait.

— Je sais bien que Tellier c'est vous... Mais puisque j'ai promis à Capoulade... Si j'avais voulu vous dénoncer, ce serait déjà fait.

— Ah bah ! fit Georges qui n'en revenait pas d'apprendre qu'il était en ce moment même le protégé de son mouchard.

— Sans doute ! Il n'y a qu'un instant qu'on m'invitait avec instances à fournir la preuve que l'individu arrêté hier soir n'est pas Tellier.

— Et vous n'avez pas dit : « La preuve, c'est que le vrai Tellier est chez moi ? »

— Non. Ça m'aurait fièrement posé pourtant ! Mais, non, Capoulade m'en aurait trop voulu ! J'ai seulement promis de réunir dans un rapport tout ce que je pouvais savoir à la décharge de notre ami.

— Bravo !

— Oui ; mais le diable m'emporte si je suis capable d'en écrire une ligne ! Je ne sais plus où j'en suis. Toutes les idées me tournent dans la tête.

— Remettez-vous. Je puis vous aider.

— Bien volontiers.

— Il faut que Capoulade soit élargi tout de suite.

— Il le faut ! s'écria Minet joyeux.

Minet prit du papier, s'attabla et chercha à mettre ses premières phrases d'aplomb ; il n'y réussissait pas.

— Si je vous dictais ? fit Georges.

— Je veux bien.

Minet commença d'écrire sous la dictée du jeune homme ; mais il était si ému que la main lui tremblait. Quand il voulut relire son premier paragraphe, ce fut un fatras incompréhensible. Des phrases se trouvaient en double, d'autres manquaient.

— Passez-moi la plume, dit Georges, je vais vous faire un plaidoyer soigné.

— Ma foi, ce n'est pas de refus, dit Minet.

Là dessus, Georges recommença le rapport de sa main.

— Savez-vous que notre situation est assez plaisante, dit Georges en s'arrêtant d'écrire tout à coup.

— Plaisante ?... Peut-être, fit Minet de l'air de quelqu'un qui n'est pas absolument persuadé.

Georges reprit son travail. Quand il l'eut fini :

— Voilà qui est fait, dit-il en donnant le rapport à Minet. Si vous voulez recopier cela ?

— C'est long, fit l'agent mesurant de l'œil l'étendue des pages. J'ai envie de le remettre tel quel. Bah ! j'aurai l'air d'avoir donné à recopier mon brouillon. Si ça peut faire relâcher Capoulade plus vite !...

— Puissé-je avoir été convaincant !... soupira Georges.

— Ce cher ami ! Je lui dirai tout ce que vous avez fait pour lui ! reprit Minet avec effusion.

— Hélas ! c'est peu de chose auprès de ce qu'il a fait, lui, pour moi ! Si cela ne devait pas suffire, il me resterait après tout un dernier moyen de le délivrer : en me constituant prisonnier moi-même.

— Pour Dieu ! n'en faites rien, s'écria Minet inquiet. Capoulade serait capable de croire que c'est moi qui vous ai poussé. Pour le moment, je vais porter cela. Bon espoir !

— Bon espoir ! répéta Georges.

Et il échangea avec son mouchard une nouvelle poignée de main.

Le rapport, approuvé par le chef de la police centrale, fut immédiatement envoyé par lui au préfet de police. Du bureau du préfet, il venait de passer sur celui de son secrétaire intime, lorsque Dangely, pressé d'avoir des renseignements, se présenta, le lendemain, à la Préfecture.

— Voici précisément, lui dit le secrétaire intime, un rapport émanant de la police centrale qui a trait à notre affaire ; mais il est de peu d'intérêt. Il tend uniquement à prouver que ce Capoulade arrêté n'a rien de commun

avec Tellier. Rien de commun est trop dire, car ils ont eu évidemment des rapports ensemble ; aussi gardons-nous en attendant le Gascon sous clef. Il se décidera peut-être à parler.

Le secrétaire présenta négligemment son rapport à Dangely.

— Voulez-vous jeter un coup d'œil à cela ? C'est un peu long et il s'y trouve peu de détails nouveaux sur Tellier. Cependant...

Dangely prit le papier. A peine son regard s'y fut-il arrêté qu'il tressaillit.

— Ce rapport, dit-il, n'est peut-être pas aussi dépourvu d'intérêt que vous le pensez.

Il en examinait l'écriture avec attention.

— Ah ! fit le secrétaire intime.

— Avez-vous ici les pièces que je vous ai remises ?

— Oui.

— Voulez-vous me permettre de les consulter ?

Le secrétaire remit à Dangely une chemise dans laquelle se trouvaient plusieurs papiers. L'agent chercha vivement la proclamation que Georges avait écrite sous sa dictée. C'était bien la même écriture. Il rendit le dossier sans rien dire.

— Eh bien ? demanda le secrétaire.

— Eh bien, il se pourrait qu'avant peu je vous misse à même de vous emparer de Tellier pour tout de bon. Je ne vous demanderai qu'un mot pour M. le chef de la police centrale. Je tiens à savoir quel est l'agent qui a signé ce rapport.

Un mot d'introduction fut donné à Dangely pour le chef de la police centrale. En sortant de la préfecture il connaissait l'adresse de Minet et enjoignait à Colmache de l'épier sans retard. Le lendemain matin, au petit jour, Colmache arriva chez Dangely.

Son premier mot fut :

— J'ai vu Tellier !

— Chut ! fit Dangely rayonnant, en posant un doigt sur sa bouche.

Afin de causer librement, car Dangely sentait autour de lui la surveillance de sa fille, ils sortirent ensemble. Quand ils furent dehors :

— Comment t'y es-tu pris ? demanda-t-il.

— J'ai tout bonnement observé la maison de la rue des Fontaines. Deux fois dans la journée Minet est entré, puis sorti. Ça ne faisait pas beaucoup mon affaire, mais je ne me suis pas découragé, et bien m'en a pris. Sur les sept heures et demie, sept heures trois quarts, un jeune homme est sorti à

son tour. Malgré le soin qu'il prenait de dissimuler son visage, j'ai bien reconnu mon Tellier, rien qu'à la tournure. Il a pris la direction des boulevards qu'il a suivis jusqu'au faubourg Montmartre. J'ai remonté le faubourg avec lui, ce qui m'a conduit, par la rue Saint-Lazare, à la rue des Trois-Frères, où il s'est arrêté devant une petite porte de jardin. Il a tiré une clef de sa poche pour ouvrir cette porte ; puis il est entré. J'ai attendu près de deux heures avant de le voir ressortir. Il est retourné rue des Fontaines en modifiant peu son itinéraire. Là, je l'ai laissé, mais j'avais une furieuse envie, pendant le trajet, de lui sauter au collet.

— Tu aurais eu tort.

— Pensez donc ! Qu'il vienne maintenant encore à s'esquiver !

— Moins de hâte ! Pourvu que nous le tenions en surveillance, il n'y a nul danger qu'il nous échappe. L'important serait de savoir ce qu'il vient faire dans le jardin dont tu parles. Tu n'as pas cherché à t'en rendre compte ?

— J'ai préféré ne pas inspecter de trop près, plutôt que de me laisser voir... On n'aperçoit par-dessus le mur du jardin qu'une petite toiture d'ardoises en assez mauvais état. Quelque pavillon délabré dans un jardin abandonné.

— Il doit se rencontrer là avec quelqu'un, dit Dangel.

— Il aurait donc fallu que ce quelqu'un-là vînt à l'avance, car je ne l'ai vu ni entrer ni sortir.

— Colmache, il faut savoir qui Tellier voit dans ce jardin. Ne va pas ce soir rue des Fontaines. Si le même manège recommence, c'est moi qui suivrai Tellier. Quant à toi...

Il réfléchit un moment.

— La rue est solitaire ?

— Oui.

— Le mur de ce jardin est-il élevé ?

— Pas trop.

— Facile à franchir alors ?

— Il est assez dégradé pour qu'en s'aidant de quel-, ques fentes entre les pierres on puisse passer par-dessus aisément.

— Bien. Es-tu homme à te trouver ce soir dans le jardin de bonne heure, afin de savoir ceux qui y viendront ?

— Oui.

— Alors je compte sur toi ?

— Vous pouvez y compter.

Ce soir-là, quelques instants après que Georges eut quitté sa sœur, la petite porte qui s'était ouverte déjà pour lui livrer passage tourna une seconde fois sur ses gonds. Un homme en sortit discrètement, étouffant autant que possible le bruit de ses pas et s'assurant bien, avant de mettre le pied dehors, qu'il n'était observé de personne. A l'angle de la rue, cet homme en rencontra un autre qui l'attendait avec impatience.

— Eh bien, Colmache, as-tu vu ?

— Oui. Avant que Tellier arrivât, une femme s'est glissée à travers la haie d'un jardin voisin jusqu'au pavillon, où elle est entrée. C'est là qu'il est venu la rejoindre.

— Et tu ne connais pas cette femme ?

— Si. Vous aussi, vous la connaissez. C'est celle que vous m'avez fait surveiller déjà, rue de l'Echiquier.

— La sœur de Tellier !

— Oui. Madame Fauvel.

## XXVII

### L'ENTREVUE

Magie d'un souvenir de femme ! Effet mystérieux du nom tant de fois répété dans l'ombre et le silence ! A ce seul mot : « Madame Fauvel ! » Dangely se sentit pâlir. Comme si une secousse venait de rompre tout à coup la digue qui les retenait prisonnières, un flot de pensées trop longtemps refoulées monta en bouillonnant de son cœur à sa tête. Cécile en cet endroit ! Comment ? Après un léger examen des lieux, il ne lui fut pas difficile de le deviner, sachant déjà qu'elle avait été chercher un refuge chez les Évrard.

Ainsi là, dans ce pavillon, le frère et la sœur se rencontraient tous les soirs. Georges approchait de Cécile ; il l'entretenait de ses craintes ou de ses espérances, comme lui-même Dangely pouvait le faire autrefois, avant que la jeune femme songeât, hélas ! à le fuir. Il se la représentait, aux heures si récentes encore et déjà si lointaines de leurs tête-à-tête, alors que, s'abandonnant à lui comme à un ami, elle se laissait aller au charme des premières confidences. Il se rappelait cette main pressant la sienne, ce grand œil noir ouvert sur lui, où se devinait le trouble d'une impression qu'on cherche encore à se cacher.

Et tout cela était perdu pour lui, perdu pour jamais ! Car avec quel mépris devait-elle le considérer maintenant ? Oserait-il même reparaître devant madame Fauvel, essayer de la tromper encore ? Sa passion réveillée s'irritait des insurmontables obstacles qu'il sentait dressés pour l'avenir entre eux. « Elle ne sera jamais à toi ; non, non, jamais ! » lui disait la voix amère de sa conscience. Cette idée le harcela, le poursuivit jusque chez lui.

— Soit ! qu'elle me méprise ! se dit-il, je serai bien vengé demain par l'arrestation de son frère.

Et il essayait de se réjouir à l'idée du succès prochain ; mais il sentait trop, à l'agitation qui ne le quittait plus, que le plaisir de la vengeance n'était point une compensation à ses désirs inassouvis.

— N'ai-je donc plus aucun moyen de m'imposer à elle ? se demandait-il dans les heures lourdes d'une nuit d'insomnie.

Un moyen ? Eh si, il en avait un ! A présent que Georges était à sa merci, ne pouvait-il, abusant de l'affection que la jeune femme portait à son frère, dire à Cécile : « Soyez à moi, Georges est libre ! » Moyen odieux, moyen honteux, soit ! mais en était-il donc à mesurer les degrés de son infamie ?

Et pourtant, en y réfléchissant, il tremblait presque autant de la voir accepter cette hideuse proposition que de la lui voir repousser. Si elle acceptait, n'en était-ce pas fait de sa position, de cette position à laquelle il avait tout sacrifié jusque-là, qui seule lui garantissait l'avenir ? Là, c'était la passion qui parlait ; ici, la nécessité. L'âme agitée d'un trouble indicible, Dangely flottait de l'une à l'autre pensée sans oser s'arrêter sur aucune. Et de provocantes images le poursuivaient. Il revoyait Cécile éclatante et superbe comme le premier jour où elle lui était apparue ; elle venait à lui suppliante ; il l'entendait demander grâce et savourait l'âpre jouissance de la voir tomber défaillante entre ses bras.

— Eh bien, se dit-il au matin, pris tout à coup d'une résolution farouche, j'irai la voir !

Il se rendit rue Chantereine et surveilla l'hôtel Évrard pendant de longues heures. Il lui fallait saisir une occasion pour se présenter dans une maison dont le maître pouvait le chasser honteusement. Il vit M. Évrard sortir et respira. Quelque temps après, une voiture passa le seuil de l'hôtel. Par un rare bonheur madame Évrard y était seule. Cécile restait donc à la maison. Dangely fut plusieurs fois sur le point d'entrer et chaque fois s'arrêta, tant l'émotion le serrait au cœur. Enfin il prit tout son courage et franchit la porte.

— Madame Fauvel ?

— Elle est là.

— Je désirerais la voir.

— Qui lui annoncerai-je ?

— Un ami qui a une communication importante à lui faire.

On l'introduisit dans un salon. Bientôt Cécile venait l'y rejoindre.

— Vous ici, monsieur ? dit-elle en reculant.

— Oui, moi.

Il la supplia du geste de rester.

— Moi, qui ne pouvais demeurer plus longtemps sans vous voir !

— Je vous avais prié par un mot...

— De me tenir éloigné, je ne le puis davantage... Il faut que je vous parle.

— Quel mensonge venez-vous me faire encore ? lui demanda-t-elle.

Ces mots ne pouvaient laisser de doute à Dangely sur les sentiments de madame Fauvel à son égard. Il reprit d'une voix ferme :

— Je viens vous dire que je vous aime. Ah ! ce n'est pas un mensonge, cela, vous le savez bien. Tout en moi devait vous l'apprendre, même quand je ne le disais pas. Oui, je vous aime, je vous aime d'un ardent amour !

— Est-ce pour me tenir un pareil langage que vous n'avez pas craint de pénétrer jusqu'ici ? dit Cécile dédaigneuse.

Et elle fit un mouvement pour se retirer.

— Restez, lui dit-il.

Sa voix, qu'il essayait de rendre suppliante, gardait je ne sais quoi d'impérieux où se traduisait la confiance de sa force.

— Je ne viens pas seulement vous affirmer que je vous aime, je viens vous en donner la preuve.

Cécile tressaillit comme sous le coup d'un pressentiment fatal. Que pouvait-elle attendre du lâche policier qu'elle ne connaissait que trop par ses actes ?

— J'ai dans ce moment, dit Dangely, une position qui m'assure le bien-être, l'autorité...

— Je sais quelle position, interrompit Cécile avec un souverain mépris.

— Alors, poursuivit Dangely sans se troubler, vous savez que ma fortune entière y est attachée, que, cette position perdue, je me trouverais sur le pavé, sans rien. Eh bien ! cette position conquise au prix de tant de labeurs, au prix de tant de hontes, si vous voulez, je suis prêt à la perdre pour sauver votre frère.

— Pour sauver mon frère ! fit madame Fauvel stupéfaite.

— Oui, pour le sauver je perdrai tout. Ceci n'est pas une parole en l'air. Mon avenir est subordonné à l'arrestation de Tellier. Suis-je assez franc ? Si au lieu de servir ceux qui attendent de moi que je le livre, je le sers, lui, en favorisant sa fuite, c'est ma condamnation que je signe. Je veux néanmoins vous aider à le faire échapper.

— D'où vous vient ce beau zèle en faveur de Georges ? demanda madame Fauvel. De la part de celui qui voulait le vendre hier, la volte-face est bien soudaine. Pardonnez-moi si je cherche...

— Quoi donc ?

— Quelle peut être aujourd'hui votre arrière-pensée... Dans le cas où vous compteriez, par hasard, sur cette offre... trop généreuse, pour me faire

dire où se trouve à présent mon frère, vous vous tromperiez fort, car je ne vous le dirais pas.

— Je ne vous le demande pas non plus, répondit Dangely, par cette bonne raison que je sais où il est.

Madame Fauvel tressaillit. Elle fit pourtant un mouvement de doute.

— Faut-il vous dire, pour vous persuader, poursuivit tranquillement Dangely, que depuis qu'il a quitté le n° 284 de la rue Saint-Honoré, il habite la rue des Fontaines ?

Une mortelle pâleur s'était répandue tout à coup sur les traits de la jeune femme.

— Faut-il ajouter quel est l'endroit où vous vous rencontrez tous deux chaque soir ?

— Vous le savez ! murmura madame Fauvel accablée.

— Vous le voyez bien. En ce moment, quelque part qu'aille votre frère et quelque chose qu'il fasse, un agent ne le perd pas des yeux. Pour le livrer, je n'ai plus qu'un mot à dire. Cependant je suis prêt, je vous le répète, à lui fournir les moyens de fuir.

— Ce n'est pas possible.

— C'est comme je vous le dis.

— Vous lui feriez quitter Paris sans danger ?

— Oui.

— Comment ?

— J'y songe depuis ce matin. Un passe-port, ce n'est pas assez.

— Non.

— Il lui faudrait pour gagner sûrement la frontière, à travers les embarras que peut lui créer le zèle administratif, une de ces pièces officielles devant lesquelles les obstacles s'abaissent, les portes s'ouvrent.

— Et cette pièce vous pourriez l'obtenir ?

Dangely eut un moment d'hésitation, car il ne réfléchissait pas sans trouble à la hardiesse qu'il y aurait à solliciter de la Préfecture une pièce dont on userait contre elle. Cependant il ajouta résolument :

— Oui, je le pourrais. Je prétexte que votre frère a déjà quitté Paris, que je connais la direction qu'il a prise, que je me fais fort de l'atteindre ; seulement il me faut pour le rejoindre sans retard une lettre de passe qui me donne pleins pouvoirs, m'assure partout appui et protection. On me donne cette lettre, et, au lieu de m'en servir, c'est à vous que je la remets.

— Vous feriez cela ! se récria madame Fauvel, étourdie de ce qu'elle entendait.

— Je le ferai.

— Mais pour agir ainsi vous avez donc un but qui m'échappe ?

— Oui, j'en ai un, dit fiévreusement Dangely. Ce but, vous ne le devinez donc pas !...

Il s'était approché d'elle et fit le geste de lui prendre la main. Elle recula, saisie d'une vague appréhension.

— Ce but, c'est de vous voir enfin répondre à mon amour.

— Vous aimer ? moi ! s'écria Cécile, oh ! non, non. J'ai pu me laisser aller un moment à ce rêve de voir en vous un ami, mais ce rêve est fini, bien fini ! Je le chasse loin de moi ! Je suis prête à vous pardonner si vous voulez bien racheter vos fautes par quelque service éclatant ; mais quant à vous accueillir comme autrefois, oh ! pour cela jamais !

— Vous êtes cruelle !

— Envers l'homme qui s'est conduit comme vous l'avez fait, je ne le suis pas assez.

Dangely considérait d'un œil ardent cette femme belle entre les plus belles, et sa passion s'accroissant en raison des obstacles qu'il rencontrait :

— Soit, dit-il en se penchant vers elle, ne m'aimez donc pas, mais soyez à moi !

— Me donner à vous ! s'écria Cécile indignée.

Elle cacha son visage entre ses mains.

— O honte ! Quelle faute avais-je donc à expier quand je vous ai connu ? Je cherchais tout à l'heure quelle nouvelle infamie vous ramenait ici. L'infamie que je cherchais, la voilà donc ! C'est mon honneur que vous veniez me demander en échange de la liberté de mon frère ! Et vous n'avez pas craint de franchir ce seuil honnête pour venir me proposer en face cet indigne marché !

— Un marché si vous le voulez, reprit Dangely frémissant ; eh bien, oui, c'est un marché que je vous propose. Puisque mon amour n'a plus d'autre moyen de se frayer un chemin jusqu'à vous qu'en mettant toute retenue dehors, les obstacles je les franchis, les barrières je les brise, et puisque les supplications sont désormais inutiles, je vous dis, impérieux : me voilà !

— Laissez-moi ! dit Cécile éperdue.

Dangely, brisé lui-même par l'émotion, fit un pas en arrière.

— Je vous laisse, dit-il. Je vous abandonne à vos réflexions. Entre l'idée de voir votre frère libre ou prisonnier, de faire le même soir deux malheureux ou deux heureux, vous choisirez.

— Mon choix est fait, dit madame Fauvel. Georges, même prisonnier, sera le premier à me dire : « Tu as bien fait. »

— L'opinion de M. Georges n'a que faire ici, observa sèchement Dangely. Dans tous les cas, vous vous épargnerez une peine inutile en n'essayant pas de lui faire demander son avis. Aucun messenger n'arriverait tantôt jusqu'à lui, et s'il tentait par hasard de s'échapper, il serait sur le moment même arrêté, comme il le sera demain... à moins que vos réflexions...

Il prit une voix plus insinuante pour ajouter :

— Je veux croire qu'elles lui seront favorables... Écoutez, ce soir, au lieu de venir sur les huit heures et demie au pavillon de la rue des Trois-Frères, soyez-y avant huit heures. Vous m'y trouverez. J'aurai le sauf-conduit que je vous ai promis. Je vous le remets, et quand M. Georges se présentera à l'heure accoutumée, vous n'aurez plus qu'à le lui donner vous-même. Je vous jure qu'il pourra s'éloigner sans que personne touche à un cheveu de sa tête...

Il attendait une réponse, anxieux.

— Est-ce entendu ?

Madame Fauvel se redressa, et, pâle, indignée, montrant du doigt la porte à Dangely :

— Sortez ! dit-elle.

## XXVIII

### LE SAUF-CONDUIT

— Viendra-t-elle ? se demandait Dangely.

A tout hasard il se rendit à la Préfecture pour y solliciter, comme soi-disant indispensable à la poursuite du fugitif, la lettre de passe qui devait conduire Georges en sûreté jusqu'à la frontière. L'agent jouait gros jeu, car si l'on venait à percer cette dernière manœuvre, il ne risquait plus seulement sa position, il risquait aussi sa liberté. Mais une sorte de vertige l'entraînait. Esclave de ses sens, il leur abandonnait sa raison. Il ne voyait plus devant lui qu'un but : sa passion brutale assouvie.

Le secrétaire auquel il s'adressa n'osa donner de, lui-même, en l'absence du préfet de police, une pièce de la nature de celle que Dangely réclamait. Il promit de la lui faire envoyer dans la journée, après en avoir référé à son chef. L'agent n'était pas encore rentré quand cette pièce arriva chez lui. Colette, qui faisait ses préparatifs de départ, la déposa négligemment sur un meuble. En voyant une enveloppe un peu grande, revêtue de cachets à l'aspect officiel, Andrée tressaillit. Elle approcha et sur un des cachets lut : Préfecture de police.

Andrée pâlit. Qu'y avait-il là-dedans ? N'y était-il pas question de Georges ? Dans l'ignorance complète où elle se trouvait, Andrée se figura volontiers cette lettre pleine de tous les détails qu'elle aspirait à connaître. Depuis trois jours, les longues absences de son père, les allées et venues mystérieuses de Colmache emplissaient son âme d'angoisse. Elle n'eut pas de peine à supposer que le secret de ce qui se passait, que le sort de Georges peut-être était là. Là, sous sa main. Quelle tentation ne devait-elle pas avoir de rompre le cachet !

Elle hésitait pourtant. Si courte que fût son hésitation, cette hésitation fut trop longue encore, car, au moment où elle allait toucher du doigt la cire, son-père rentra. Andrée put s'échapper sans avoir été vue, mais une appréhension cruelle la poursuivit dans sa chambre. Avoir été si près d'être renseignée et ne rien savoir ! Elle s'en voulait de ne pas avoir fait

disparaître la lettre. Mais Colette en ce cas eût-elle encore une fois consenti à devenir sa complice ?

Par l'entrebâillement de la porte, Andrée vit son père entrer dans la pièce où la lettre avait été déposée, en rompre le cachet, et tirer de l'enveloppe un papier, qu'il parcourut des yeux en donnant de la tête un signe d'approbation. Puis il passa dans son cabinet, gardant le papier qu'il avait soigneusement replié.

Depuis la scène décisive que le père et la fille avaient eue ensemble, ils étaient l'un vis-à-vis de l'autre d'une froideur de glace. A peine échangeaient-ils quelques mots lorsque la nécessité les y obligeait. Cette situation rendait l'abord de son père difficile à Andrée ; mais la jeune fille était prête à tout pour satisfaire l'ardente curiosité qui l'étreignait. Sous prétexte de chercher un livre, elle entra dans le cabinet de Dangely.

— Vous permettez ?...

— Faites, lui dit-il.

Au moment où Andrée passait le seuil, Dangely avait encore dans les mains le papier qu'il considérait avec attention. Il le posa replié près de lui, sur la table. Andrée, tout ayant l'air de chercher, dévorait le papier des yeux. Comment en découvrir le contenu ?

— Si mon père me laissait seule un moment, je le saurais peut-être !

Avec quelles bénédictions elle eût accueilli le moindre coup de sonnette qui eût appelé Dangely au dehors. Mais la sonnette était muette. La jeune fille avait beau, tout en furetant, chercher de quelle autre manière détourner l'attention de son père.... Rien ! Elle ne pouvait cependant rester là indéfiniment. Tout à coup, on frappa discrètement à la porte. Elle alla ouvrir.

— Père, dit-elle avec empressement, dès qu'elle eut vu qui frappait, c'est Colette qui s'en va.

Elle eut une légère hésitation.

— N'avez-vous rien à lui dire ?

— Rien, répondit Dangely.

— Il faudrait régler son compte.

— Cela te regarde.

Andrée sortit fort embarrassée. Le seul moyen qu'elle eût d'écarter son père semblait lui échapper. Un moment après elle rentra, s'étant ravisée.

— Je croyais avoir assez d'argent sur moi.

— Combien faut-il ? dit Dangely se levant.

Il alla à son secrétaire, dont il ouvrit un des tiroirs. Dans cette position, il tournait le dos à Andrée. Si le papier se fût encore trouvé, comme l'instant d'avant, sur la table, la jeune fille qui touchait presque ce meuble eût pu y jeter un regard à la dérobée ; mais par malheur Dangely venait justement de remettre le papier dans son enveloppe et de glisser cette enveloppe pliée en deux dans son portefeuille entr'ouvert. Qu'il mît maintenant ce portefeuille dans sa poche, et le secret qu'Andrée était si avide de pénétrer y restait enseveli.

— Voici la somme, dit Dangely, revenant avec l'argent à la main.

C'était fini. Plus de prétexte à invoquer ; il fallait sortir. Et cependant, Andrée, chancelante et les yeux troubles, ne sortait pas.

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? demanda Dangely étonné.

Et, la regardant :

— Qu'as-tu donc ? Comme tu es pâle !

Elle était réellement toute pâle et près de se trouver mal.

— Qu'as-tu ? reprit son père inquiet de la voir s'accoter à la table.

— Je ne sais, fit-elle en passant sur son front une main défaillante.

Il attira un fauteuil pour la faire asseoir, et, voyant la tête de son enfant pencher sur le dossier :

— Colette ! Colette ! appela-t-il.

Et s'impatiantant :

— Elle ne viendra donc pas ! Où est-elle ?

Il sortit précipitamment en appelant encore. Andrée ne fit qu'un bond sur le portefeuille. Elle tira fiévreusement la lettre de son enveloppe et la glissa dans sa poche, tandis qu'elle remettait dans le portefeuille l'enveloppe pliée comme auparavant, mais vide. Ce mouvement avait été exécuté avec une telle rapidité que lorsque, quelques secondes après, son père rentra avec Colette, la jeune fille avait eu le temps de reprendre sa place. La vieille bonne et Dangely s'empressèrent auprès d'Andrée.

— Qu'est-ce que c'est, mon Dieu ? faisait la pauvre Colette.

— Ce n'est rien, rien, je t'assure, reprit la jeune fille, dont la pâleur était extrême.

— Toujours cette tête qui travaille ! fit Dangely.

Maintenant qu'il revoyait Andrée debout, son inquiétude faisait place à la mauvaise humeur. Il ne pouvait se défendre d'une sorte de colère en devinant Georges, comme à l'ordinaire, entre sa fille et lui.

Colette avait emmené Andrée dans le salon près de la fenêtre ouverte. Au bout de quelques moments, elle revint vers son maître, et timidement :

— Je pourrais rester près d'elle.

Dangely la regarda d'un air de défiance :

— Non, dit-il brusquement.

Puis il lui donna le reliquat de son compte, et Colette partit les yeux pleins de larmes, après avoir embrassé une dernière fois sa chère Andrée.

La jeune fille, aussitôt rentrée dans sa chambre, n'eut rien de plus pressé que de prendre connaissance de la lettre dont elle s'était emparée. Elle était ainsi conçue :

« Je recommande d'une manière spéciale aux officiers civils et à l'autorité militaire le porteur de ce billet, qui est chargé par nous d'une mission de confiance, et je réclame pour lui leur aide et leur appui dans toutes les circonstances où il pourrait en avoir besoin.

« Le préfet de police. »

A cette lecture, le cœur d'Andrée se serra. Sa pensée immédiate fut :

— Si Georges pouvait avoir cette lettre ! il serait libre, il serait sauvé !

Mais comment espérer que son père s'aperçût assez tard de la disparition d'une pièce aussi importante ? Il eût fallu pouvoir la faire passer à Georges tout de suite ; mais où, par quel moyen ? Andrée ignorait l'endroit où le jeune homme pouvait être réfugié maintenant. Sa sœur, elle, devait le savoir. Aller trouver madame Fauvel était possible ; mais encore fallait-il, pour ne pas exciter les soupçons de son père, ne se rendre chez elle que lorsqu'il ne serait plus là. Dangely cependant ne paraissait pas pressé de sortir. L'anxiété d'Andrée était profonde.

En voyant paraître sur le seuil la figure grave, un peu émue de son père, Andrée se crut tout à coup découverte. Son sang se glaça. Elle ne respira que lorsqu'il lui eut dit :

— Tu nous feras dîner de bonne heure aujourd'hui ?

Ce fut avec une hâte singulière qu'elle se mit à préparer le repas, auquel ni l'un ni l'autre du reste ne devait toucher. La précipitation qu'elle avait mise à servir, devançant d'un peu trop peut-être l'heure accoutumée, avait

étonné Dangel. Lorsqu'en sortant de table, il lui entendit demander d'une voix mal assurée : « Vous sortez ? » l'agent rentra dans sa chambre soucieux.

— On dirait qu'elle est pressée de me voir dehors, pensait-il, tout en procédant aux soins d'une toilette minutieuse.

Pendant ce temps-là, Andrée se demandait d'instant en instant :

— Va-t-il s'apercevoir que son enveloppe est vide ?

Et, regardant la pendule, tout en préparant ce qu'il lui fallait à elle aussi pour sortir :

— Trouverai-je encore madame Fauvel ? Si elle n'était pas chez elle ! Quelques heures de retard pourraient tout perdre...

Puis voyant l'aiguille avancer encore sur le cadran, elle pensait au rendez-vous de la rue des Trois-Frères. Ne serait-ce pas là qu'elle aurait le plus de chance à présent de voir la sœur de Georges, et aussi... Georges lui-même ?

Que de fois déjà, dans ses heures de mélancolie, sa pensée ne s'était-elle pas envolée vers cette porte verte à l'ouverture en losange, vers ce pavillon abandonné où le frère et la sœur se rencontraient chaque soir ! N'avait-elle pas jusqu'au moyen d'y pénétrer, le hasard lui ayant permis de constater qu'une de ses propres clefs était la reproduction exacte de celle qui devait ouvrir la petite porte du jardin ?

— Je sors, lui dit son père.

Elle murmura un mot d'adieu, et, pleine d'émotion, écouta le bruit des pas qui s'éloignaient. La porte se referma.

— Enfin ! soupira-t-elle radieuse.

Elle couvrit à la hâte sa tête et ses épaules, puis courut à la porte à son tour ; mais elle en tourna le bouton sans l'ouvrir. Une sueur froide lui passa de la tête aux pieds. Elle secoua la porte, mais vainement. Son père, en sortant, l'avait fermée à double tour.

Andrée retourna consternée dans sa chambre. Que faire ? Elle s'était assise et regardait la pendule, dont l'aiguille avançait toujours.

— Il faut pourtant que je sorte ; il le faut ! dit-elle en se dressant haletante, chiffonnant de sa main fiévreuse la large pelisse dont elle s'était enveloppée.

Elle ouvrit la fenêtre et mesura la hauteur qui la séparait du sol. Impossible de s'échapper par là. Elle parcourut les chambres en proie à une surexcitation sans bornes. Le soir tombait. Dans une des pièces qui

donnaient sur la cour, un reste de feu scintillait dans l'âtre, lueur unique qui perçât l'obscurité devant elle.

Une idée folle lui vint.

— Ah ! je sortirai bien ! dit Andrée.

Jetant son chapeau, sa pelisse, elle prit une allumette, l'alluma aux tisons du foyer, puis l'approchant de la mousseline des rideaux, elle y mit le feu. Une flamme subite monta jusqu'au plafond. L'étoffe des grands rideaux atteinte flamba à son tour en un clin d'œil. Andrée brisa du coude un des carreaux et se mit à crier :

— Au secours ! au secours !

Le feu gagnait. Des fenêtres s'ouvrirent. Une rumeur se produisit au dehors. Bientôt, la sonnette fut agitée violemment.

— Je suis enfermée, dit Andrée à ceux qui l'appelaient.

Le bruit redoubla. On demandait des échelles, des pieux, des marteaux. La porte enfoncée céda et le passage fut libre. Alors, tandis que les voisins accourus se hâtaient d'arrêter les progrès de l'incendie, Andrée reprit son chapeau, sa pelisse, et, se glissant au dehors, descendit jusque sur le quai. L'obscurité, le brouhaha favorisaient sa fuite. Elle alla droit devant elle jusqu'à ce qu'elle rencontrât une voiture. Une ardeur inconnue animait son pâle et doux visage.

— Cocher, dit-elle en ouvrant précipitamment la portière, rue des Trois-Frères !

## XXIX

### LE PAVILLON DE LA RUE DES TROIS-FRÈRES

Aujourd'hui la rue de la Victoire (ancienne rue Chantereine) et la rue Saint-Lazare sont relativement peu animées le soir. Il est aisé de juger par là de leur solitude à une époque où leurs alentours, qui appartiennent à l'un des quartiers les plus riches et les plus vivants de Paris, étaient à peine construits.

La rue des Trois-Frères unissait la rue Chantereine à la rue Saint-Lazare. Comme la rue Taitbout, dont elle n'était en fait que le prolongement, et qui devait plus tard l'absorber, elle était, en 1827, toute bordée encore de jardins et de retraites champêtres. L'isolement y était tel que, quelques années auparavant, M. de Jouy, venant s'y loger, avait pu, sans étonner ses contemporains, se qualifier d'Hermite. Enfin, ce qui doit achever de caractériser le peu d'animation du lieu, c'est qu'à quelques pas au-dessus, deux tronçons de rue, ou mieux de ruelle, se rejoignant d'équerre et conduisant de la rue Saint-Lazare à la rue de Larochefoucauld, portaient le nom de rue du Désert et de petite rue du Désert.

A peu de distance de l'angle de la rue Saint-Lazare s'ouvrait, rue des Trois-Frères, la vieille porte verte si reconnaissable à l'ancienne ouverture en losange fermée par une pièce de bois blanc. Dès sept heures et demie, Dangely arrivait devant cette porte, et, seul encore, se mettait en devoir d'inspecter les environs. Colmache le rejoignit bientôt.

— Tu te fais attendre, observa Dangely.

— Si vous n'aviez pas devancé l'heure, vous ne m'auriez pas attendu, répondit Colmache avec tranquillité.

Le calme du serviteur faisait une opposition singulière avec l'agitation fébrile du maître.

— Il va falloir que tu sautes par dessus le mur pour me faire entrer, fit Dangely, après avoir constaté que la porte était bien fermée.

— C'est la moindre des choses... Une fois de l'autre côté du mur, un bouton à tirer...

— A moins qu'on n'ait donné un tour de clef.

— Dans ce cas je dévisserai la serrure. J'ai mon couteau. Voyez s'il ne vient personne.

— Personne, dit Dangely après avoir scruté du regard les deux extrémités solitaires de la rue.

Colmache, s'attachant aux anfractuosités de la muraille, eut, en un clin d'œil, enjambé la clôture peu élevée du jardin. Presque aussitôt la porte s'ouvrit devant Dangely.

— Sommes-nous seuls ici ? demanda-t-il à voix basse en passant le seuil.

— Je le crois, répondit Colmache.

Tous deux prêtèrent l'oreille. Ils n'entendirent que le murmure du vent dans les feuilles. Dangely referma la porte avec précaution, puis, s'étant orienté, il prit la direction du pavillon, devant lequel il s'arrêta avec une certaine défiance.

— Tu es armé ? demanda-t-il à Colmache.

— Oui.

— De sorte que si quelqu'un nous guettait ?..

— Ce quelqu'un-là passerait un mauvais quart d'heure, dit le fauve en montrant la lame aiguë d'un couteau-poignard.

— Passe devant, lui dit Dangely.

Colmache gravit rapidement les marches du pavillon. A l'intérieur, il tira du feu de son briquet et fit prendre une allumette. L'agent vit qu'il se trouvait dans une espèce d'antichambre. Poussant une porte devant lui, il pénétra dans une pièce dont l'installation était plus soignée que l'extérieur délabré du pavillon n'eût permis de le supposer.

Cette pièce avait été garnie de quelques sièges démodés recouverts d'une perse ancienne. Quelques draperies tendues sur la muraille y cachaient en partie les traces d'humidité qui tachaient un papier usé et déchiré. Une natte masquait le plancher. Deux flambeaux étaient posés sur la tablette de la cheminée. Dans l'attention qui avait croisé de doubles rideaux devant la fenêtre, de façon qu'aucun filet de lumière ne perçât le volet fermé, dans la propreté qui régnait à travers la pièce, il était aisé de reconnaître le soin délicat d'une femme. Colmache alluma les bougies et chercha de l'œil s'il ne voyait rien de suspect.

— Fort bien, dit Dangely qui l'avait suivi, tu vas maintenant faire l'inspection du jardin, puis tu reviendras te mettre en observation à l'entrée de ce pavillon. Tout à l'heure une femme viendra sans doute par le chemin que tu lui as déjà vu suivre. Cette femme, tu la connais : c'est la sœur de

Tellier. Tu t'effaceras pour la laisser passer. Mais une fois cette porte refermée sur elle, je t'en confie la garde. Je puis compter sur toi, n'est-ce pas ?

— Si je n'avais pas voulu vous servir, je ne serais pas ici.

— Bien.

Il lui mit de l'or dans la main.

— Voici pour te remercier de m'avoir suivi. Je doublerai cette somme si je suis content de toi.

Colmache allait sortir.

— Tu entends. Dès que cette femme sera entrée ici, personne, avant que j'en sois sorti, n'y doit pénétrer. Personne !

— Même Tellier.

— Surtout Tellier. Mais ce n'est pas lui que je crains. Il ne sera pas ici avant une heure. Et quand il y arriverait plus tôt, il suffira sans doute que tu te montres pour qu'il s'éloigne. Ce que je crains, ce sont les étrangers qui peuvent donner l'éveil, qui sait ? ceux que cette femme peut avoir prévenus peut-être. Si ceux-là voulaient franchir ce perron, tu les inviterais à passer leur chemin.

— Et s'ils s'y refusent ?

— Alors tu leur en donneras l'ordre.

— Et s'ils veulent faire du bruit ?

— S'ils veulent faire du bruit, tu as un poignard ; montre-le-leur, Colmache !

— Et si ça ne suffit pas ?...

— Es-tu un homme de résolution, oui ou non, Colmache ?

— C'est bon ! Compris ! dit le fauve, sans sortir de son calme.

Puis il prit le chemin de la porte.

Dangely s'assit, écoutant Colmache s'éloigner, prêtant l'oreille à tous les murmures lointains que le vent lui apportait, cherchant à saisir, à travers le bruissement des feuilles remuées, l'approche d'un autre pas furtif et le frôlement d'une jupe sur le seuil. L'anxiété lui séchait la gorge. Parfois, trompé par son désir, il se levait joyeux en disant : « C'est elle ! » Mais sa main qui touchait déjà le bouton de la porte retombait tristement. Alors il tirait sa montre et regardait l'aiguille fuir sur le cadran, accroissant toujours le nombre des minutes qu'elle laissait derrière elle. Le sang montait à ses joues.

— Si elle allait ne pas venir ?

Cécile, de son côté, n'éprouvait pas une moindre anxiété. Comment songer de sang-froid à l'indigne marché que Dangely était venu lui proposer ? Le moyen qu'elle pût avoir une autre pensée dans l'esprit ! Elle se répétait : « C'est infâme ! Je ne veux même pas savoir ce qui m'a été dit. » Et, malgré elle, Cécile y revenait. Les paroles de Dangely la poursuivaient, elles continuaient de résonner à son oreille ; il ne lui était pas plus possible de se soustraire à leur souvenir qu'on ne se soustrait à l'impression cuisante d'une brûlure récemment reçue. Le spectacle de la passion, alors même qu'elle révolte, a je ne sais quoi de puissant qui s'impose à l'imagination et qui la trouble.

— Qu'as-tu ? demandait madame Évrard lui trouvant l'air égaré.

Et elle se taisait, n'osant pas même avouer à sa plus fidèle amie le sujet de ses tourments. Parler à qui que ce fût de la proposition qui lui avait été faite lui semblait injurieux pour elle.

Et quand elle aurait le courage de prendre un confident, de quel appui lui pouvait-il être ? Quand un homme tel que M. Évrard, par exemple, irait provoquer un tel misérable, le menacer chez lui ; quand ce serait M. Évrard qui le recevrait dans le pavillon, un pistolet à la main, qu'en pourrait-il résulter, sinon un plus grand scandale et la condamnation assurée de son frère ?

Pour sauver son frère à quoi n'eût-elle pas consenti pourtant ! Mais devant le seul moyen qui lui fût offert, elle s'indignait, et répandait des larmes. Cependant le temps s'écoulait. Elle s'était dit avec fermeté : « Je n'irai pas ! » mais plus le moment du rendez-vous approchait, plus elle se sentait agitée. Des voix confuses lui demandaient : « Vas-tu laisser prendre ton frère ; ne feras-tu donc aucun effort pour le sauver ? »

Aucun ? C'en était plus que sa pensée n'en pouvait supporter. Alors fiévreuse, éperdue, voyant l'heure déjà passée où Dangely devait l'attendre, elle se dit ;

— Soit, j'irai !

Et s'armant d'un couteau-canif qui se trouvait sous sa main :

— Il peut me répugner de mettre d'honnêtes gens aux prises avec ce misérable ; mais j'ai bien le droit, moi, de me commettre avec lui. Nous verrons si je ne puis pas obtenir ce papier.

Elle s'enveloppa d'un châle et descendit dans le jardin. Là, l'air du soir, en frappant ses tempes, ne tarda pas à la calmer. Elle regarda la lame chétive qu'elle tenait à la main ; elle se regarda elle-même avec les regards

de l'âme, et prise tout à coup d'un de ces grands mouvements de confiance que donne une conscience droite et le sentiment élevé de soi-même :

— Qu'ai-je besoin de cela ? fit-elle en jetant le couteau loin d'elle. C'est comme le spectre de l'honnêteté que je veux me présenter à lui. S'il m'aime comme il le dit, n'est-ce pas moi qui dois le vaincre ?

Elle se dirigea vivement vers le pavillon. En la voyant paraître, Dangely s'élança, radieux.

— Enfin ! dit-il en repoussant la porte sur elle, c'est vous !

Elle s'arrêta, pâle, sans voix, comme si elle eût été elle-même stupéfaite de sa hardiesse.

— Comme je souffrais en vous attendant ! Je me disais à tout instant : « Elle ne viendra pas ! » Mais vous avez eu pitié de moi !

— J'ai pensé à mon frère, reprit Cécile d'une voix grave.

— N'importe ! vous voici. Je puis vous dire...

Il avançait vers elle frémissant.

— Vous avez ce papier ? lui demanda-t-elle avec calme.

— Oui.

— Donnez-le-moi.

— Vous l'aurez tout à l'heure, mais auparavant...

— Je le veux tout de suite.

Dangely se redressa.

— Je croyais qu'en vous rendant ici vous y veniez, non pas impérieuse, mais soumise.

— J'y suis venue d'abord pour vous montrer que je ne vous crains pas, dit madame Fauvel avec hauteur.

— Est-ce un défi ?

A l'attitude soudaine de Dangely, à l'éclair qui passa dans ses yeux, Cécile comprit que le ton qu'elle avait pris la servirait mal.

— Non, je ne viens pas vous défier, reprit-elle doucement en secouant la tête. Si je viens à vous sans crainte, c'est que je veux avoir encore confiance dans une affection à laquelle vous avez tâché de me faire croire tant de fois. J'ai pensé, — me suis-je trompée ? — qu'en venant à vous résolument, sans autre arme que ma douleur, vous me feriez grâce.

Dangely gardait le silence.

— Je me suis dit encore, poursuivit Cécile prenant courage, que l'être à la sincérité duquel j'aurais voulu croire ne pouvait être tellement endurci dans le mal qu'il restât sourd à sa conscience lui parlant par ma voix. Ne

serait-ce pas le moment, dites, de racheter par un mouvement généreux, par un de ces élans de cœur qui sont un appel au pardon, ce passé qui fut si coupable ? Vous vous taisez. Est-ce un indice favorable ? Vous vous dites que j'ai raison, n'est-ce pas ?

— Je me dis que vous êtes admirablement belle ! s'écria Dangely en faisant un pas vers elle.

— Faut-il que je vous supplie ? dit madame Fauvel en se jetant à genoux. N'accorderez-vous rien à mes larmes ? Voyez, je suis à vos pieds.

— Relevez-vous, lui dit-il.

En même temps, il l'enveloppa de ses bras.

— Ah ! vous êtes sans pitié ! s'écria Cécile en essayant de le repousser.

Mais d'une voix ardente il lui soufflait à l'oreille :

— Je vous aime !

A ce moment, quelques paroles confuses se firent entendre dans le jardin, puis un grand cri. Ce cri eut un écho dans l'âme de Dangely, comme si la voix qui le poussait ne lui était pas inconnue.

— Qu'est-ce que cela ? dit Cécile tremblante en se dégageant tout à coup.

Ce que c'était, le voici.

Presque en même temps que Cécile pénétrait dans le pavillon où l'attendait Dangely, une voiture s'arrêtait à l'angle de la rue des Trois-Frères. Andrée, difficilement reconnaissable sous sa pelisse et avec le voile qu'elle avait rabattu sur son visage, en descendit. La jeune fille paya le cocher qui s'éloigna, puis, avec une extrême précaution, en s'arrêtant à chaque pas pour s'assurer qu'elle n'était observée par personne, elle gagna la petite porte du jardin, qu'elle n'eut pas de peine à reconnaître, d'après la descrip- qui lui en avait été faite.

Pour arriver promptement jusqu'à Georges ou jusqu'à sa sœur, il ne lui restait pas d'autre moyen que de franchir cette porte étrangère. Andrée tira la clef qu'elle avait apportée et résolument l'introduisit dans la serrure. La porte tourna sur ses gonds.

En entendant le bruit d'un pas au dehors, le grincement du pêne sous la clef, Colmache avait tourné la tête du côté de la porte. Voyant une ombre prendre la direction du pavillon, il avança pour lui barrer le chemin. En deux pas il fut près d'Andrée :

— Qui va là ?

Andrée, suffoquée d'abord, ne répondit pas.

— Qui va là ? répéta Colmache à mi-voix.

— Une amie, dit Andrée, réfléchissant que quelqu' un pouvait être commis à la garde du pavillon pendant que Georges et sa sœur s'y trouvaient.

En même temps, elle fit un mouvement pour passer outre, mais Colmache la repoussa.

— On ne passe pas !

— J'ai besoin de voir madame Fauvel.

— On ne passe pas ! vous dis-je.

Comme l'agent élevait le ton sur ces mots, le timbre de sa voix frappa la jeune fille. Protégée par son voile, elle le regarda en face et tressaillit. Malgré l'obscurité, elle venait de reconnaître Colmache.

Une appréhension funeste poussa Andrée dans la direction du pavillon. Si Colmache était là, Georges devait avoir tout à craindre !

— Laissez-moi ! laissez-moi ! dit-elle vivement à l'agent qui voulait l'empêcher de franchir les marches du perron.

Colmache fit luire dans l'ombre la lame de son couteau.

— Prenez garde !

Alors Andrée eut comme un vertige. Elle se représenta tout à coup Georges menacé dans sa vie, entouré sans le savoir d'assassins. La jeune fille éperdue voulut du moins le prévenir. Elle prit son élan, en criant :

— Monsieur Georges ! monsieur Georges ! on veut vous... !

Elle ne put achever. Dès ses premiers cris, elle était tombée sous le poignard de Colmache.

Quoique perdant son sang par une plaie béante, elle se releva et voulut franchir le perron. Lorsque, le flambeau à la main, Dangely se précipita dehors, il vit avec stupeur Andrée chancelante, ensanglantée, se défendant encore contre le fauve.

Dans la lutte, le chapeau de la jeune fille s'était renversé sur ses épaules et son pâle visage apparaissait maintenant à découvert. En reconnaissant la fille de son maître, Colmache abasourdi lâcha Andrée qui, d'un dernier effort, se précipita dans la pièce, où elle se cramponna à la porte, presque expirante.

— Ma fille ! ma fille ! s'écria Dangely. Et à Colmache :

— Malheureux, tu as frappé ma fille !

Colmache baissa la tête, puis, entre ses dents :

— J'ai obéi.

Dangely rentra dans la pièce en gesticulant comme un fou. Il regardait avec une sorte d'effroi, sans oser l'approcher, cette figure de cire accotée à la porte avec les doigts crispés, les lèvres bleuies et les paupières fermées.

A peine un imperceptible tressaillement semblait-il trahir que le souffle circulât encore dans ce corps charmant qui avait été si longtemps une des joies de sa vie. Sur le chemin qu'Andrée avait suivi, à ses pieds, une mare de sang qui paraissait s'élargir toujours ! Avec un cri de rage, Dangely porta la main sur ses yeux.

Cependant madame Fauvel c'était approchée d'Andrée et essayait de la secourir.

— Revenez à vous, mon enfant. Voyez, je suis là.

La jeune fille souleva lentement ses paupières, et d'un œil mourant parut chercher autour d'elle quelqu'un qu'elle ne trouvait pas. Son père étendit les mains vers elle, et d'une voix déchirante, comme s'il implorait d'elle son pardon :

— Andrée, mon enfant !

Elle le repoussa du geste. A ce moment, dans l'embrasement de la porte, la figure consternée de Georges apparut à son tour. Les lèvres décolorées de la pauvre enfant adressèrent au nouveau venu un navrant sourire. Elle s'élança vers lui, entr'ouvrit la bouche pour parler ; mais les forces lui manquèrent et elle ne put que tomber inanimée dans les bras du jeune homme.

Se voir repoussé par Andrée tandis qu'elle accueillait Georges par un sourire, c'en était plus que Dangely n'en pouvait supporter. Il s'élança, fou de rage, menaçant, vers Tellier. Le regard calme, écrasant du jeune homme, l'arrêta. Alors ce fut sur sa fille que se tourna la douleur de ce père frappé dans ses plus chères affections. Il lui prit les mains, il l'appela :

— Andrée ! Andrée !

La jeune fille ne paraissait plus rien entendre.

Tandis que madame Fauvel courait dans la direction de l'hôtel Évrard chercher du secours, Georges avait déposé sur un fauteuil son léger fardeau. Dangely, continuant d'appeler sa fille, se jeta sur elle. Sans souci d'ensanglanter ses vêtements, d'ensanglanter ses mains, il la pressait avidement contre lui, cherchant un dernier souffle de vie dans ce corps inanimé.

— Rien ! rien !

Il tâta les mains de sa fille.

— Froides !

Il leva cette tête pâle qui retomba lourdement.

— Morte ! morte ! s'écria-t-il.

Et il allait de droite et de gauche égaré, criant, s'arrachant les cheveux. A ses cris, Colmache était rentré.

— On vous entend dehors, lui dit-il, prenez garde !

— Qui es-tu ? demanda Dangely.

L'agent voulut l'entraîner.

— Laisse-moi, je ne te connais pas.

— N'entendez-vous pas qu'on accourt ? Si l'on nous trouve ici !... Venez, venez !

Et tandis qu'un murmure confus se faisait entendre à l'autre extrémité du jardin, Colmache sortit poussant devant lui son maître qui, plein de sang, nu-tête, l'œil hagard, semblait avoir perdu la conscience de lui-même.

## XXX

### ANDRÉE

Dans la pièce qu'une veilleuse traverse de lueurs mourantes, un pâle demi-jour pénètre à travers les rideaux. Deux femmes ont passé la nuit. Elles circulent maintenant, pareilles à deux ombres, essayant de remettre un peu d'ordre parmi les choses confuses jetées sur les meubles ou éparses sur le plancher. Un chuchotement léger ou le bruit aussitôt suspendu d'un objet remué troublent seuls par instant le silence. Malgré l'épais tapis qui étouffe leurs pas, les deux femmes marchent encore sur la pointe des pieds, et leurs regards inquiets interrogent de temps à autre, au fond de la pièce, derrière les tentures de mousseline du lit, la forme vague que trahissent les moutonnements du drap, et, sur l'oreiller froissé, dans un flot de cheveux châains, un doux profil perdu.

Une porte s'entr'ouvre, livrant passage à Cécile, enveloppée d'un peignoir, pâle, les traits fatigués, ses cheveux tordus en un nœud fait à la hâte.

— Elle repose ? demande-t-elle à voix basse.

— Depuis peu de temps.

Cécile s'approcha du lit, et considérant la jeune fille avec intérêt :

— Elle a été agitée ?

— Oui, beaucoup, dit Rose. Pendant une partie de la nuit, elle n'a cessé de se retourner vers nous, l'air inquiet. On eût dit qu'elle voulait quelque chose. Nous essayions de deviner quoi ; nous n'y pouvions réussir. Cependant, en cherchant des yeux, elle a vu tout à coup sa robe sur un meuble. Alors avec un brusque mouvement elle nous a fait signe. Nous ne comprenions pas encore ; mais elle a dit : « Là, là, ma robe. » Nous la lui avons donnée. En tâtant la poche, elle a paru joyeuse. Elle l'a gardée dans la main en s'endormant. Voyez, elle la tient encore.

Un soupir s'échappa de la poitrine d'Andrée. Madame Fauvel recommanda à Rose le silence, tandis qu'elle faisait signe à l'autre bonne de la suivre.

— Rose, le médecin ne vient qu'à neuf heures ; il serait bon qu'elle dormît au moins jusque-là. Si elle se réveillait avant, vous me préviendriez.

Lorsque le médecin arriva, on le conduisit en toute hâte auprès de la blessée. Après l'avoir examinée, il alla vers Cécile, qui attendait plus loin inquiète, le résultat de sa visite.

— La malade a beaucoup de fièvre, dit le docteur.

— Cela ne m'étonne pas, observa Rose ; elle avait comme le délire il n'y a qu'un instant. A travers son sommeil, elle prononçait toutes sortes de paroles sans suite. On aurait dit qu'elle demandait quelqu'un.

Andrée avait subi comme inconsciente l'inspection du médecin. Sa tête était retombée sur l'oreiller, tandis que ses paupières s'abaissaient lourdement.

Au murmure des voix, elle les entr'ouvrit, et son œil égaré rencontrant madame Fauvel, elle se dressa soudain par un effort désespéré.

— Qu'a-t-elle ? demanda Rose.

— Prenez garde, mon enfant ! fit le médecin en s'élançant.

Mais de la voix et du geste, balbutiant et tendant le doigt vers elle, Andrée paraissait réclamer Cécile.

— C'est moi que vous appelez ? dit la sœur de Georges en s'approchant du lit.

La malade fit de la tête un signe affirmatif.

— Pauvre petite ! dit madame Fauvel à l'oreille du médecin, elle ne connaît ici que moi !

— Enfin ! soupira la blessée aussitôt qu'elle put saisir la main de Cécile, et en l'étreignant avec force.

— Du calme ! lui recommanda la jeune femme.

— Comme je vous attendais ! continua Andrée.

— Faites attention, ma mignonne, il ne faut ni vous remuer, ni parler. N'est-ce pas, docteur ?

Andrée fit signe qu'elle pouvait s'expliquer sans parler. Elle attira la jupe qui était restée sur le lit à portée de sa main et tâta pour en chercher la poche. Madame Fauvel comprit son geste. Elle fouilla dans la poche elle-même et en tira un papier,

— C'est cela que vous vouliez ?

— Oui.

Andrée fit un signe à Cécile de lire.

— Un plein pouvoir signé du préfet de police ! murmura madame Fauvel étonnée.

Et, fixant des yeux tour à tour le papier, puis Andrée :

— Pour Georges ?...

Le sourire qui passa sur les traits de la jeune fille lui confirma qu'elle avait deviné juste.

— Merci, mon enfant, il l'aura tout à l'heure.

Madame Fauvel se pencha sur Andrée pour l'embrasser. Comme elle allait se relever, la jeune fille la retint pour lui souffler à l'oreille :

— Qu'il parte ! Vite... vite !

— Soyez tranquille, dit Cécile.

La malade parut dès ce moment plus calme. A la visite suivante, le médecin put constater que la fièvre avait déjà bien diminué. Toutefois, l'état d'Andrée ne lui causait pas moins une vive inquiétude. L'arme, en pénétrant au-dessus du sein gauche, paraissait avoir lésé le poumon, et, tant qu'il n'était pas assuré que cet organe délicat n'était point atteint, il n'osait donner encore aux amis de la jeune fille l'espoir qu'il pourrait la sauver.

Pour Andrée, calme, résignée, on eût dit qu'elle était presque indifférente à son sort. A peine une larme descendant lentement sur sa joue trahissait-elle par moments une impression douloureuse. Ce n'était, en quelque sorte, qu'une ombre passagère sur son pâle visage, où se reflétait plus souvent la douce anxiété d'un résultat attendu.

Ce résultat ne la concernait pas. Elle se préoccupait trop d'un autre pour que le loisir lui restât de se préoccuper d'elle-même. Une pensée la dominait tout entière : celle du départ de Georges. Andrée ne s'intéressait plus qu'en vue de ce seul fait à la marche trop lente du temps. Elle calculait les jours, les heures, les minutes, tenant compte des causes de retard et aussi des avances possibles.

« Demain il sera dans la journée ici, là le soir. Dans vingt-quatre heures il aura touché la frontière ; dans dix-huit heures, dans douze, dans quatre. Il y touche tout à l'heure. En mettant les choses au pire, il arrive à présent en Espagne. Il est sauvé ! »

Comme elle se disait cela joyeuse un matin, tandis que dans la pièce voisine le docteur écrivait une ordonnance, tout à coup, dans une glace, vis-à-vis d'elle, apparut un visage qui la fit tressaillir. Georges ! Était-ce bien possible ? C'était Georges en effet.

Le jeune homme avançait la tête par la porte entrouverte, afin de chercher dans une glace le reflet du cher visage qu'il n'avait pu contempler depuis la fatale scène du pavillon, lorsqu'il s'était laissé surprendre. En se voyant trahi par lui-même, son premier mouvement fut de s'enfuir ; mais, cédant à l'élan qui le portait vers Andrée, il fut en un instant au pied du lit de la malade.

— Vous ici ! fit la jeune fille consternée. Je vous croyais si loin !... Le sauf-conduit...

— Je l'ai là.

— Et vous n'en avez pas fait usage ! soupira-t-elle avec un accent désespéré.

— Non, je ne pouvais quitter cette maison, dit Georges en secouant la tête. Je l'ai voulu essayer. Malgré moi j'y suis revenu. Vous savoir blessée, mourante, et ne pas être là ! Penser que pendant de longs jours je serais sans nouvelles de vous et que jamais peut-être je ne vous reverrais... jamais !

La voix du jeune homme tremblait.

— Car vous avez été bien mal, lui dit-il en portant la main sur ses yeux... Je puis vous dire cela maintenant, reprit-il tout à coup en essayant de sourire, maintenant que le médecin promet de vous sauver. Car il vient de nous le dire, il va vous le répéter tout à l'heure. Pardonnez-moi si je me laisse entraîner à vous donner avant lui cette bonne nouvelle. Je voulais vous voir, vous entrevoir seulement une dernière fois avant de partir.

— Vous partez donc !

— Rien ne me retient plus puisque je vous sais hors de danger.

— N'est-il pas trop tard à présent ?

— Non. Pour sortir de Paris, j'ai l'appui d'une personne sûre. J'ai ce bonheur que le seul individu qui pourrait encore me livrer, soit justement celui qui me protège. Une fois à quelque distance de Paris, avec cette lettre, je suis tranquille. Avec cette lettre, hélas, dont la possession vous a coûté si cher !

Georges joignit les mains.

— Ah ! comment pourrai-je reconnaître jamais ce que vous avez fait pour moi !

. — En ne m'oubliant pas tout à fait quand nous serons loin l'un de l'autre, fit Andrée tristement.

— Vous oublier ! Ah ! croyez-vous, quand. je le » voudrais maintenant, que je le pourrais jamais.. ?

Il s'arrêta, troublé lui-même de l'émotion que ces paroles semblaient produire sur la malade. La tête renversée contre l'oreiller, Andrée le considérait d'un œil humide où se lisaient la peine et le plaisir qu'elle éprouvait en même temps.

Elle lui tendit la main.

— Adieu !

— Adieu ! répéta-t-il en saisissant cette main transparente et frêle.

Et sans oser la presser une seconde fois, il la gardait pourtant silencieux dans la sienne.

— Le docteur ! fit-il en s'écartant soudain.

Et cherchant à se donner une contenance :

— Vous allez me gronder, docteur. Je vous ai devancé près de notre malade. Je n'ai pu me retenir d'accourir lui apprendre ce que j'aurais dû vous laisser la satisfaction de lui dire. N'est-ce pas qu'elle est sauvée maintenant ?

— Oui, mon enfant. La complication que je craignais n'a pas eu lieu. Dieu merci, je réponds de vous à présent !

— Est-ce que ce sera long encore ! demanda Andrée d'une voix faible.

— Ah ! voilà déjà que vous devenez exigeante. Les malades sont tous les mêmes ! On ne leur apprend pas plus tôt qu'avant peu ils pourront se lever, qu'ils voudraient tout de suite se mettre à courir. Patience, ma mignonne, ventre convalescence réclamera beaucoup de soin.

Le visage d'Andrée s'attrista sur ces mots.

— N'êtes-vous donc pas bien ici, parmi nous ? lui demanda Cécile affectueuse.

— Je n'oublierai jamais vos soins si prévenants, si délicats, madame, mais par cela même il me coûte d'en abuser.

Elle secoua la tête avec tristesse.

— Et puis, il est un autre auquel je me dois.. qui n'ose venir me voir ici sans doute... mais que mon absence rend bien triste, j'en suis sûre.

A ces mots, madame Fauvel pâlit. Instinctivement elle rejeta sur la tablette de la cheminée, derrière elle, un journal qu'elle tenait à la main en entrant.

— Dès que je serai mieux, j'irai le retrouver, dit-elle... le devoir l'exige.

— Dès que vous serez mieux, dit madame Fauvel résolument, Andrée, je vous emmène. Ne croyez-vous pas, docteur, que pendant sa convalescence le changement d'air lui ferait du bien ? Nous voyagerons, ma chérie, nous irons loin, bien loin... A l'étranger, hein ? Que diriez-vous, par exemple, d'une excursion en Espagne. Georges part tout à l'heure. Si nous allions l'y retrouver...

En disant cela elle-regardait tour à tour Georges, puis Andrée, pâles et tremblants tous les deux.

— Ah ! pourquoi me faire entrevoir un aussi beau-rêve ! soupira Andrée dont les yeux s'emplissaient de larmes.

Et, cachant son visage sur le sein de Cécile :

— Vous savez bien que cela est impossible !

— Pourquoi donc impossible ?

— Parce que lui... lui ne voudra jamais !

Madame Fauvel ne répondit pas ; mais tandis qu'Andrée étouffait contre elle ses sanglots, elle se tourna vers Georges, et, posant un doigt sur sa bouche, elle lui indiqua rapidement le journal qu'elle avait quelques instants auparavant repoussé derrière elle. Georges prit le journal et ses regards tombèrent presque aussitôt sur ces lignes :

« Des mariniers ont retiré de la Seine le corps d'un individu mis avec une certaine recherche, paraissant âgé d'une quarantaine d'années environ. Sa mort semblait remonter à quelques jours. Grâce aux papiers dont il était porteur, il a pu être reconnu pour le nommé Dangely, personnage très-répandu dans les salons de Paris. Il avait quitté son domicile le 5 au soir. Sa fille, qui habitait avec lui, a disparu depuis le même temps.

» Le corps de M. Dangely ne portait aucune trace de violences, et l'argent et les bijoux qu'il avait sur lui démontrent assez que sa mort n'a pu avoir le vol pour mobile. On se perd en conjectures sur la cause de ce suicide. »

Deux mois après madame Fauvel emmenait avec elle en Espagne l'enfant désormais orpheline. Est-il besoin de dire l'impatience avec laquelle Georges, échappé aux limiers de la police, les y attendait toutes deux ? Andrée était bien faible encore ; et quand le jeune homme la vit paraître, si pâle sous les longs vêtements noirs qui la couvraient, il ne put réprimer un tressaillement douloureux. Mais ses soins affectueux joints à ceux dont

Cécile l'entourait déjà eurent bientôt rendu comme par enchantement ses forces à la malade. L'esprit rasséréné, souriante au bras de celui qui s'attachait à la distraire et qui se confondait en attentions pour elle, Andrée renaissait à la vie, aspirant le bonheur avec une atmosphère nouvelle. Le jour où elle quitta ses vêtements de deuil, ce fut pour s'habiller de blanc tout entière, et ce jour-là Georges encore lui donnait le bras, tandis que madame Fauvel heureuse l'appelait sa « sœur ».

## XXXI

### ÉPILOGUE

Le présent récit serait incomplet si nous le terminions sans donner un souvenir à Capoulade.

Après avoir aidé Georges à s'échapper de Paris, Minet, avide de recevoir les félicitations du Gascon, n'eut rien de plus pressé que de travailler à le faire évader à son tour. Grâce aux relations de l'agent, qui lui permirent de soudoyer un employé des prisons, Capoulade put prendre un beau matin la clef des champs. Je laisse à penser les étreintes et les effusions auxquelles donna lieu le rapprochement de nos deux amis. Mais le séjour de Paris était provisoirement dangereux pour le Gascon ; force fut bien de se quitter.

Avec le dernier billet de cent francs qui lui restait de sa fortune passagère, Capoulade reprit le chemin de Castel-Sarrasin, où il arriva pour dire vrai aussi piteux qu'il en était parti deux mois auparavant, mais plus superbe et plus radieux en apparence que s'il venait de conquérir le monde.

— Eh bien, et cette place ? lui demandaient d'un air narquois quelques indiscrets.

— Quelle place ?

— Celle que devait vous faire obtenir votre cousin.

— Hé donc, quel cousin ?... de Villèle ? Têtebleut n'appellez jamais ce drôle mon cousin.

— Est-ce qu'il vous a refusé cette place ?

— Refusé, capédédiou ! Il eût fait beau voir qu'il se fût permis de me l'offrir.

Et comme son auditoire ne paraissait pas persuadé :

— Vous allez voir de quelle encre je lui écris.

Ceci se passait à la porte d'un café. Capoulade se fit apporter de l'encre, du papier, une plume, et, de sa plus belle ronde, il écrivit, à la stupéfaction générale :

« Monsieur le ministre,

» Le bruit court que vous avez l'intention de me nommer à une perception vacante dans le département.

» Quelque titre que je puisse avoir à cette nomination, je me hâte de la décliner, bien résolu que je suis à n'accepter aucune faveur d'un ministère qui froisse journellement, par une politique aveugle, les sentiments unanimes du pays.

» J'ai l'honneur de vous saluer.

» CAPOULADE. »

— Ah ! ça, vous êtes donc un homme politique à présent ? firent en chœur ses anciens camarades étonnés.

La vérité est que Capoulade n'était pas plus homme politique ce jour-là que la veille ; mais il avait vu à Paris dans la police d'alors un des rouages du gouvernement à l'œuvre ; et cela suffisait pour que, arrivé en chantant de confiance les louanges du ministère, il en revînt pénétré du plus profond dégoût pour lui.

— Si je suis un homme politique !... fit Capoulade en se rengorgeant.

Et, les oreilles pleines encore du récent succès de la liste libérale dans la Seine :

— Vous avez vu le résultat des élections de Paris ?

— Oui.

— Eh bien ! c'est moi qui les ai faites.

Trois semaines après, le ministère Villèle était tombé, et Capoulade, qui avait très-consciencieusement chargé la poste de sa missive pour son ex-cousin, recevait en manière de réponse la lettre suivante :

« Monsieur,

» En prenant possession du ministère, je trouve par hasard sur le bureau de M. de Villèle une lettre de vous. Le ton hardi m'en a plu. Il est d'un

homme de caractère. J'ai supposé que si je vous offrais la place à laquelle voulait déjà vous appeler mon prédécesseur, vous n'auriez pas, pour me refuser, les mêmes raisons que vous faisiez valoir alors.

» Il m'est agréable de penser que la première nomination que j'aurai signée aura été pour un compatriote.

» Agréez l'assurance de ma considération distinguée.

» MARTIGNAC. »

— Capédédiou ! s'écria Capoulade rayonnant, cela est bien d'un enfant du pays !

Et, après s'être caressé le menton un moment :

— Je m'étais toujours dit que ce pouvait être avec les Martignac que nous sommes cousins.

Le même changement de ministère arriva à point pour ouvrir à M. Grimblot les portes de Sainte-Pélagie, où l'infortuné bonnetier regrettait avec amertume de s'être jamais laissé aller à un élan poétique.

Quant à Minet, l'évasion de Capoulade lui valut une des belles peurs qu'il eût eues de sa vie. Deux ou trois jours après l'événement, on lui dit tout à coup que son chef le demandait.

— Eh bien, vous en faites de bonnes ! s'écria celui-ci en le voyant paraître.

« De bonnes ! » L'expression laissait Minet très-perplexe. A laquelle de ses dernières boulettes, auquel de ses derniers mensonges le qualificatif s'appliquait-il ? Dans le doute il attendit que son chef voulût bien être plus explicite.

— Comment, c'est vous qui avez fait échapper Capoulade !

Minet reçut cette phrase à bout portant comme un coup de pistolet. Il crut sa dernière heure arrivée.

— Comment ! c'est vous, reprit le chef gaiement, et vous ne me le dites pas !

En entendant le ton de son chef, Minet croyait rêver ; mais non, il nageait en pleine réalité.

— Mes compliments, mon cher. L'inspecteur des prisons vient de recevoir à ce propos-là un galop ! Heureusement on ne sait pas d'où vient le coup. Ah ! ah ! pauvre police des prisons !

En disant cela, il se frottait les mains.

— Je vous revaudrai quelque jour le plaisir que vous me causez aujourd’hui, Minet.

— Monsieur est trop bon.

— Non, non, je suis très-content de vous, mon ami.

Un mois après, le changement du ministère avait lieu, et la police centrale, jusque-là sacrifiée, reprenait faveur auprès du nouveau préfet. La joie récente que l’agent avait causée à son chef ne fut pas sans doute la moindre raison qui valut alors à Minet d’être décoré « pour services exceptionnels ».

FIN

# SAINT-RAPHAËL

---

S'il fallait citer tous les éminents praticiens qui ont préconisé l'usage du vin tannique de Saint-Raphaël, nous aurions à nommer toutes les illustrations médicales de France. L'autorité naturelle en ces matières, c'est évidemment celle du professeur d'hygiène à la Faculté de médecine de Paris. Voici en quels termes s'exprime ce savant académicien :

« Depuis plus de trente ans, le vin tannique de Bagnols-  
» Saint-Raphaël est prescrit exclusivement comme tonique  
» et reconstituant aux malades, aux convalescents admis  
» dans les hospices de la ville de Paris.

» Il est employé dans les formes les plus variées de l'ané-  
» mie, la chlorose, les anémies de la goutte chronique, de  
» l'alimentation mal réglée, de la grossesse, de la vieillesse,  
» des fièvres hectiques qui minent sourdement l'écono-  
» mie, etc., etc.; il est surtout efficace pour relever les  
» forces abattues par la maladie et par les digestions labo-  
» rieuses et difficiles. A ces points de vue, aucun cordial  
» ne doit être placé au-dessus de ce vin tannique et corro-  
» borant.

» Tous les médecins des hôpitaux, parmi lesquels je  
» citerai mes maîtres et mes amis, Chomel, Rostan, Requin,  
» Grisolles, Trousseau, etc., prescrivaient journellement  
» ce vin, et en obtenaient les meilleurs résultats. » (*Bou-  
chardat, professeur à la Faculté de médecine; formulaire ma-  
gistral, 19<sup>e</sup> Édition, page 179.*)

L'usage du vin de Saint-Raphaël détermine l'équilibre des fonctions, et, par cela même, peut prolonger l'existence au-delà des limites ordinaires.

C'est que la nature a des moyens de préparation et des secrets auxquels ne saurait atteindre la chimie et qui fournissent à l'art de guérir, des agents bien plus efficaces que ceux de l'alambic et du creuset. Or, entre les vins de quinquina sortant du laboratoire, et le vin tannique de Saint-Raphaël qu'on peut appeler un vin de quinquina naturel, il existera la même différence qu'entre un vin fabriqué et un vin naturel.

Le vin de Saint-Raphaël l'emporte sur le vin de quinquina par sa saveur agréable. Pour les malades et les gourmets, il n'est pas de vin de dessert qui puisse lui être préféré.

C'est en terminant chaque repas qu'on prend un demi-verre à Bordeaux de ce vin corroborant. Dans les pays froids ou brumeux, cette même dose, prise le matin à jeun, préviendra les nombreuses indispositions qui sont le cortège ordinaire de l'hiver.

*Le Vin de Saint-Raphaël est un Vin fortifiant, digestif. C'est un tonique reconstituant d'un goût excellent. Plus efficace pour les personnes affaiblies, que les ferrugineux, les quinas. Il est prescrit dans les fatigues d'estomac, la chlorose, l'anémie, les convalescences. etc., etc.*

Renseignements : Détail : toutes les pharmacies, 3 fr. la bouteille.

Gros : Expédition franco en gare destinataire, par caisse de 7 bouteilles, 20 fr.; 12 bouteilles, 35 fr.; 25 bouteilles, 70 fr.

Il suffit d'adresser un mandat sur la poste ou des billets de banque à LA COMPAGNIE DU VIN DE SAINT-RAPHAËL A VALENCE (DRÔME).

# EAUX MINÉRALES DE VALS

---

Les **Eaux de Vals** doivent à leur basse température et à leur richesse en acide carbonique, de posséder une stabilité qui leur permet de subir les transports les plus longs, sans éprouver la moindre altération. L'expérience de chaque jour, et mille fois répétée, démontre que ces Eaux sont aussi efficaces à cent lieues de distance qu'à leur point d'émergence.

## SAINT-JEAN

Cette source est fort agréable au goût. Sa faible minéralisation et les proportions heureuses qui la distinguent en font une Eau qui rend des services réels dans les affections des voies digestives (pesanteur d'estomac, inappétence, gastralgie, dyspepsie, vomituration), dans les flatuosités abdominales, les métrites chroniques, etc. C'est la moins excitante de toutes les sources de Vals, et celle qui convient le mieux aux personnes délicates, nerveuses ou prédisposées aux congestions et aux hémorrhagies.

## PRÉCIEUSE

Cette Eau, d'une minéralisation plus forte que la précédente, est la plus gazeuse des sources de Vals. Son usage est d'un effet puissant dans les dyspepsies, gastralgies, maladies de l'appareil biliaire (engorgement du foie et de la rate, obstructions viscérales, calculs épatiques, jaunisse, etc.)

## DÉSIRÉE

La source *Désirée* est la plus riche en magnésie; elle est souveraine contre les maladies des reins, et les dyspepsies acides. Elle détruit les dispositions à la constipation, et possède de véritables propriétés dans les affections biliaires, les coliques néphrétiques, diabète, sciatique, albuminurie,

## RIGOLETTE

La notable proportion de fer que contient cette Eau la fait considérer, par le corps médical, comme la source alcaline gazeuse la plus utile dans l'appauvrissement alcalin et ferrugineux du sang et des humeurs (chloro-anémie ou pâles couleurs, hystérie, lymphatisme, marasme, fièvres consomptives, etc.), débilité, épuisement des forces.

## LA MAGDELEINE

C'est la plus minéralisée des sources sodiques connues en France. L'usage de cette eau est particulièrement favorable dans les maladies du tube intestinal : gastralgie, gastrite chronique, et dans les affections du système nerveux : diabète, albuminurie.

Cette eau, fortifiante et sédative, est éminemment bien-faisante dans les affections de la goutte et du rhumatisme.

## DOMINIQUE

Cette source n'a aucune analogie avec les précédentes. Sa composition est unique en Europe. Elle est arsénicale, ferrugineuse et sulfurique. On l'emploie avec succès pour combattre les fièvres intermittentes, les cachexies, les maladies de la peau, la dyspnée, l'asthme, le catarrhe pulmonaire, et surtout dans la chlorose, l'anémie, l'épuisement des forces, la débilité.

Les Eaux des six sources de Vals se transportent sans subir la plus légère altération ; or, quand une eau minérale peut être conservée longtemps sans altération, et malgré les transports les plus lointains, on est en droit, à quelle distance des sources qu'on la prenne, d'en attendre d'aussi bons effets qu'à la station thermale même.

Le chiffre d'expédition dans l'intérieur de la France dépasse deux millions de bouteilles.

Les Eaux de ces sources sont *très-agréables à boire pures et surtout à table avec le vin*. La dose ordinaire est d'une bouteille par jour.

Les emballages sont de 24 et 50 bouteilles, au prix de 15 et 30 francs, à Vals.

Pour les demandes d'expéditions, il suffit de s'adresser à la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES EAUX, A VALS (*Ardèche*). Très-important de mettre correctement l'adresse.

SOCIÉTÉ ANONYME  
DES  
**ORGUES D'ALEXANDRE**

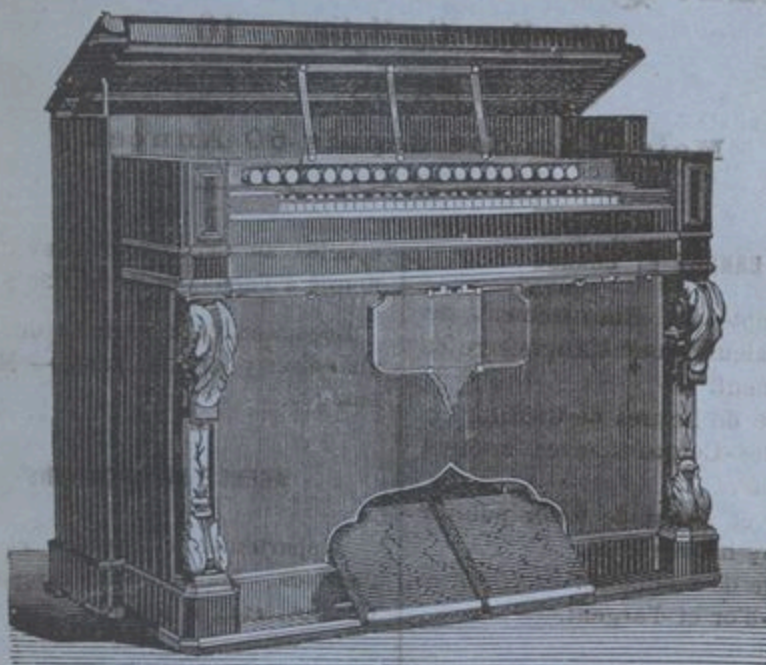
PÈRE ET FILS

Capital : **1,500,000** Francs

**106, RUE RICHELIEU, 106**

**ORGUES POUR SALONS, ÉGLISES, CHAPELLES, ETC.**

Depuis **75** fr. jusqu'à **4.000** fr.



**ORGUES DE LUXE**

ORGUES A PERCUSSION

ORGUES TRANSPOSITEURS

POUR SALONS

POUR CHAPELLES

Nouveau modèle de Chœur, 4 octaves, **75** francs

**106, RUE RICHELIEU, PARIS**

— ENVOI FRANCO DE CATALOGUES —

# PARIS

Indications gratuites d'Appartements Meublés et non Meublés

A LOUER

---

## JOHN ARTHUR & C<sup>IE</sup>

Agents des Ambassades d'Angleterre et d'Amérique

---

## BANQUE ET CHANGE

10, Rue Castiglione, 10

PARIS

Maison fondée depuis 50 Années

---

### BANQUE ET CHANGE

Escompte et Encaissement de toutes valeurs pour l'Angleterre et le Continent.

Remise de Lettres de Crédit.

Comptes-Courants avec intérêts sur dépôts.

Vente et Achat de fonds publics et valeurs industrielles.

Change de monnaies.

Achat d'or et d'argent.

### VENTE ET ACHAT DE PROPRIÉTÉS

Bureaux spéciaux pour la Vente et l'Achat de propriétés dans Paris et toute la France.

### COMMISSION ET TRANSIT

Toutes espèces de marchandises, Meubles, Objets d'art, Bronzes, etc.,

achetés au prix du gros, avec économie à l'acheteur de 20 à 30 p. 0/0.

Réception et expédition de Marchandises pour tous pays. — Magasinage.

### AGENCE DE LOCATIONS

Appartements meublés et non meublés, Maisons de campagne, Chasses, etc., à louer.

### VINS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

Grand assortiment de premiers crus de Bordeaux, de Xérès, Madère, Porto et Vins de Sicile.

Bières Anglaises.

Liqueurs.

Vins du Rhin, etc.

24<sup>e</sup> ANNÉE

# L'INDUSTRIE

Journal des Chemins de Fer

## DU CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

ET DE TOUS LES GRANDS INTÉRÊTS DU PAYS

---

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

(16 pages in-4°)

---

Études de toutes les grandes questions financières à l'ordre du jour, — Revue politique et financière de la semaine; — Appréciations des valeurs; — Marché en Banque; — Correspondances financières des divers marchés d'Europe; — Bilans de la Banque de France et des Sociétés de crédit; — Comptes rendus des assemblées d'actionnaires; — Rapports officiels des Compagnies; — Avis et Annonces des Compagnies; — Tableaux des cours; — Recettes des chemins de fer; — Listes officielles des tirages.

---

Charles ROPIQUET, Rédacteur en Chef

---

Vente et achat de toutes valeurs, au comptant et à terme, sans commission autre que le courtage de l'agent de change. Reports. Paiement de coupons. Renseignements aux abonnés, soit verbalement, soit par correspondance.

---

### ABONNEMENTS :

|                   |        |        |           |       |
|-------------------|--------|--------|-----------|-------|
| Paris. . . . .    | Un an. | 10 fr. | Six mois. | 6 fr. |
| Départements. .   | —      | 12 »   | —         | 7 »   |
| Étranger. . . . . | —      | 16 »   | —         | 9 »   |

Envoyer mandat-poste, coupons échus ou effet à vue sur Paris à l'ordre du Rédacteur en Chef.

Bureaux : 62, rue Neuve-des-Petits-Champs, à Paris



MÉDAILLE D'OR

EXPOSITION INTERNATIONALE

Palais de l'Industrie



MÉDAILLE D'OR

# ÉLIXIR ET POUDRE DENTIFRICES DU D<sup>r</sup> JOHN EVANS

Entrepôt général, rue d'Enghien, 11, à Paris

*La multiplicité des eaux et des poudres que la Parfumerie fabrique aujourd'hui rend très difficile la bonne appréciation des produits dentaires. Cependant rien n'est plus important ni plus délicat que l'emploi de ces deux préparations qui, selon qu'elles ont été l'objet de soins préalables, peuvent donner aux gencives la fermeté, aux dents l'éclat, à la bouche la fraîcheur, ou tout au contraire compromettre la solidité et l'émail des dents.*

*L'éloge n'est plus à faire de la **Poudre** et de l'**Élixir** du Docteur JOHN EVANS pour les personnes qui en ont fait usage.*

*L'**Élixir** parfume l'haleine, fortifie les gencives et leur rend aussi leur teinte naturelle rosée.*

*Point très-important : — Les affections les plus délicates de la bouche résultant de l'emploi de médicaments vio'lents, sont neutralisées par l'usage quotidien de cet **Elixir**.*

*La **Poudre** a pour mission spéciale de prévenir le mal, ce qui vaut mieux que d'avoir à le guérir.*

*Toute carie des dents a deux causes : l'acidité et l'impureté. Elles sont annihilées par l'emploi journalier de l'**Élixir** et de la **Poudre**, qui sont à la fois anti-acide, purifiants et tonifiants.*

*Ces produits ressortent plus de la science médicale que de la parfumerie, quoique d'un parfum très-agréable. D'ailleurs les deux groupes de l'Exposition Parisienne (1875), Hygiène et Parfumerie, leur ont décerné la MÉDAILLE D'OR.*

**Prix : - Élixir 5 fr. - Poudre 5 fr. - 50 fr la. douz<sup>ns</sup>.**

**Envoi d'essai, FRANCO, contre mandat poste.**

SOCIÉTÉ POUR L'EXPLOITATION  
DES  
**PRODUITS A L'EAU DE MER**

PURIFIÉE ET CONSERVÉE  
Par les procédés du D<sup>r</sup> LISLE

BREVETÉS S. G. D. G.

SIÈGE SOCIAL  
**37, rue Vivienne, 37**



DEUX MÉDAILLES D'ARGENT  
A L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE 1875



**PRODUITS ALIMENTAIRES**

PAINS DE TOUTES FORMES — GALETTES SALÉES — CROISSANTS — BISCUITS AU MAÏS  
ANISSETTE — CRÈME DE MENTHE — CURAÇAO  
PASTILLES A L'EAU DE MER

**PRODUITS PHARMACEUTIQUES**

SIROP THALASSIQUE — ÉLIXIR THALASSIQUE

Tous les produits indiqués ci-dessus ont une saveur excellente

**DÉPOT GÉNÉRAL DES PRODUITS PHARMACEUTIQUES**

**PHARMACIE A. CABANÈS**

**23, RUE TAITBOUT, 23**

ET DANS TOUTES LES BONNES PHARMACIES

Le **Pain à l'eau de mer** réunit toutes les propriétés d'un excellent aliment. Il est plus savoureux que le pain ordinaire; il réveille l'appétit, facilite la digestion et active fortement toutes les fonctions de nutrition.

A tous ces titres il doit remplacer, un jour, le pain ordinaire dans l'alimentation de tout le monde.

Mais il est de plus un préservatif contre l'invasion de beaucoup de maladies, chez les enfants surtout, dont il transforme et fortifie la constitution; car il est l'agent le plus sûr de la reconstitution du sang lorsque ce liquide est appauvri.

Enfin il est encore l'un des adjuvants les plus utiles dans le traitement de ces mêmes maladies lorsqu'on a le malheur d'en être atteint, et, dans beaucoup de cas que les médecins seuls doivent apprécier, il pourra remplacer avantageusement tout autre traitement.

Ce qui précède est également vrai de tous les autres produits alimentaires qui peuvent être remplacés les uns par les autres, selon le goût de chacun.

N. B. — Pour plus amples renseignements lire le volume publié par le docteur Lisle, sous le titre: **Du pain à l'eau de mer et de son utilité hygiénique.** — Paris, 1876; prix: 3 francs, chez M. Michel LEVY Frères, rue Auber, 3, et M. G. MASSON, place de l'Ecole-de-Médecine, 17, et enfin chez l'auteur, rue Vivienne, 37.

FABRIQUE GÉNÉRALE FRANÇAISE  
DE  
**MACHINES ET INSTRUMENTS D'AGRICULTURE**  
**PELTIER J<sup>NE</sup> ❄**

10, Rue Fontaine-au-Roi, 10, Paris

Exposition et Concours

**4** Prix d'honneur et **560** Médailles

CHARRUES, HERSES, ROULEAUX  
EXTIRPATEURS

SCARIFICATEURS, SEMOIRS  
HOUES, FAUCHEUSES  
MOISSONNEUSES, FANEUSES  
RATEAUX, ETC.

JARDINAGE  
CULTURE DE LA VIGNE



BATTEUSES, TRIEURS  
MANÈGES et MACHINES à VAPEUR  
HACHE-PAILLE, CONCASSEUR  
COUPE-RACINES, LAVEURS  
ÉGRENTOIRS A MAIS, RAPPEL  
MOULINS A FARINES

AUGES ET RATELIERS  
SCIES CIRCULAIRES ET A RUBAN

**POMPES** de toutes sortes et pour tous usages  
Installation de **FERMES** et d'**USINES**. — Machines sur place

ÉTABLISSEMENT DE

**DISTILLERIES & FECULERIES**

Outils spéciaux pour **CULTURE ÉTRANGÈRE** : Cafés, Riz, Cannes à sucre, et

Médaille de Mérite à l'Exposition de Vienne 1873

EAU ET POUDRES DENTIFRICES

DU

Docteur PIERRE

De la Faculté de Médecine de Paris

Paris — 8, place de l'Opéra, 8 — Paris



EXIGER LA MARQUE DE FABRIQUE



DÉPOTS

A Londres — Bruxelles — Hambourg — Saint-Petersbourg  
Moscou — Bucharest

Eau minérale naturelle

D'AULUS (ARIÉGE)

Souveraine pour la goutte, la gravelle et les maux de reins

MÉDAILLE D'OR UNIQUE, PARIS 1875.

**Dépurative.** — Seule de toutes les eaux minérales naturelles, elle possède, à un haut degré, une vertu dépurative des plus remarquables. Elle agit sur le sang, qu'elle purifie et régénère; elle détruit les rougeurs, les boutons, les furoncles, les dartres, les éruptions invétérées, qui sont la conséquence d'une viciation du sang, tenant à des causes constitutionnelles ou autres.

S'adresser : { A AULUS (Ariège), à l'Administration générale des Eaux;  
                  { A Paris { Au Dépôt central, 18, rue Saint-Martin;  
                              { A l'Agence des Eaux d'Aulus, 6, boulevard Magenta.

# VIN DE BAUDON

ANTIMONIO-PHOSPHATÉ

**Pharmacie rue des Francs-Bourgeois, 11, Paris.**

tonique, reconstituant, supérieur à l'huile de foie de morue; combat la faiblesse de constitution, le lymphatisme, les glandes chez les enfants; les catarrhes, les bronchites, les maladies de poitrine chez les adultes.

**Utile pendant la grossesse et l'allaitement**

# L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Le plus grand des Journaux illustrés

ON S'ABONNE

CHEZ CALMANN LÉVY, ÉDITEUR | A LA LIBRAIRIE NOUVELLE  
RUE AUBER, 3 | BOULEVARD DES ITALIENS, 15

*Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger*

## PRIX DE L'ABONNEMENT

|                                                        |                           |
|--------------------------------------------------------|---------------------------|
| Un an (avec prime gratuite,<br>pris au bureau). 22 fr. | Six mois. . . . 11 fr. 50 |
|                                                        | Trois mois. . . . 6 fr. » |

~~~~~  
LE NUMÉRO : 40 CENTIMES  
~~~~~

*Un numéro du journal, contenant le détail des nouvelles primes offertes gratuitement aux abonnés, sera envoyé franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.*

VÉRITABLES

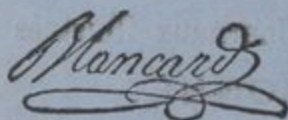
# PILULES DE BLANCARD

A L'IODURE DE FER INALTÉRABLE

---

On trouve dans le commerce de fausses **Pilules de Blancard** qui, d'après l'analyse faite par un Chimiste distingué, M. PERSONNE, sont bien loin de contenir la dose réglementaire de leur principe actif : l'Iodure de fer.

Comme preuve d'authenticité des **véritables Pilules de Blancard**, approuvées par l'Académie de Médecine de Paris et par la haute Commission médicale chargée de rédiger notre nouveau Formulaire officiel, le Codex, exiger notre signature ci-dessous, apposée au bas d'une étiquette verte :



PHARMACIEN,  
rue Bonaparte, 40  
A PARIS

---

N. B. — Ces Pilules s'emploient surtout contre la **faiblesse de constitution**, pour rendre au sang sa richesse, son abondance naturelles, et pour en régulariser le cours périodique, etc., etc.

---

SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

PRODUITS SPÉCIAUX  
DE LA  
**MAISON FUMOUEZ - ALBESPEYRES**  
FOURNISSEUR DES HOPITAUX MILITAIRES  
**PARIS, 78 & 80, faubourg Saint-Denis, PARIS**

---

**PAPIER ÉPISPASTIQUE D'ALBESPEYRES** — *admis dans les hôpitaux militaires sur l'avis du Conseil de santé* — recommandé depuis 60 ans par les sommités médicales.

**PAPIER ET CIGARES ANTI-ASTHMATIQUES DE Bin BARRAL.** Ces préparations sont journellement employées dans le traitement de l'ASTHME, de la BRONCHITE et du CATARRHE pulmonaire. — Elles guérissent l'OPPRESSION qui constitue l'un des symptômes dominants des maladies de poitrine.

**Envoi FRANCO contre 3 fr. en timbres-poste.**

**CATAPLASMES-COMPRESSES JOUANIQUE.** *Simple, à l'amidon, au quinquina, à l'arnica.* Préparés avec une substance INALTÉRABLE jouissant de toutes les propriétés de la farine de graine de lin sans en présenter les inconvénients. Ils s'appliquent très facilement et leur légèreté permet de les employer dans tous les cas où le poids du cataplasme est difficilement supporté par les malades.

**Envoi FRANCO contre 2 fr. en timbres-poste.**

# DUPONT

PARIS, RUE SERPENTE, 18, PRÈS DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE  
Diplôme d'Honneur à l'Exposition internationale de 1875

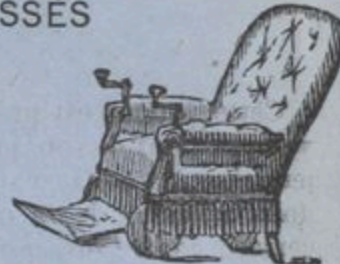
## LITS ET FAUTEUILS MÉCANIQUES POUR MALADES ET BLESSÉS



Appareil  
s'adaptant à tous les lits.



Automoteur avec  
porte-pieds à 2 articulations.



A manivelles.



Portoirs de différents modèles

VENTE  
ET  
LOCATION  
—  
TRANSPORT  
DE  
MALADES

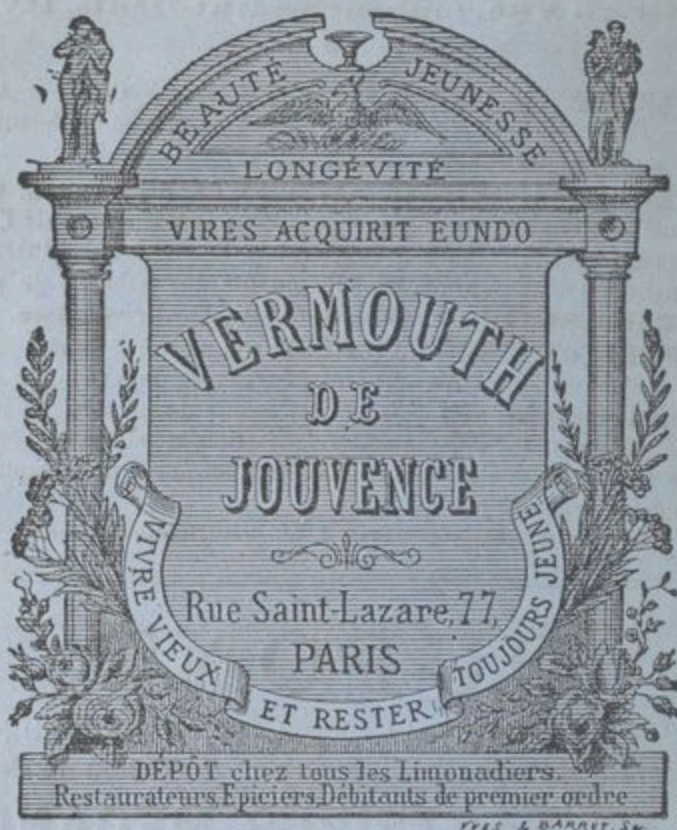


Roues à main courante.

# DÉPOT, VENTE, EXPÉDITION

77, rue Saint-Lazare, 77

Dégustation : 25 centimes le verre. — Flacon : 3 fr. 25 (le verre est repris pour 25 centimes).



Renseignements gratuits pour l'entretien de la beauté, au dépôt.  
Dragées d'anti-nicotine du Dr Lické.

Dégustation à 25 centimes.

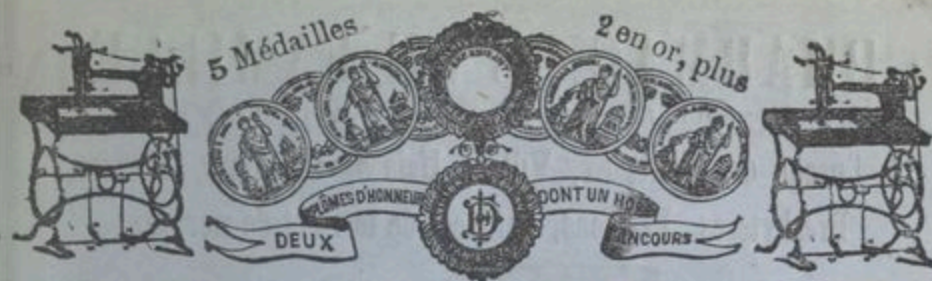
QUALITÉ SANS RIVALE

Cette liqueur est précieuse à tous les âges. — L'enfance y trouvera le développement de son intelligence et la régularisation de la croissance. — La jeunesse, la conservation de la beauté, de la grâce et de la souplesse, ces dons précieux de la nature, si fugitifs jusqu'ici; l'âge mûr, un préservatif certain contre *dispepsie, rhumatismes, goutte, gravelle, diabète, attaques d'apoplexie, etc.*, maladies perfides, toujours cachées sous l'oreiller de l'homme en apparence le mieux portant; enfin la vieillesse, presque toujours anticipée, une régénération précieuse.

Quant à ceux qui souffriraient déjà de ces cruelles maladies, nous les engageons à s'adresser au Docteur **BARDENET**, rue de Rivoli, 106.

Sa nouvelle médication lui donne journellement les plus heureux résultats.

L'exécution de ses ordonnances est confiée à **M. SALMON**, pharmacien, rue Saint-Lazare, 70.



Ont été décernés aux Expositions de 1872-73-74, à

# CRESPIN Aîné

DE VIDOUVILLE (MANCHE)

DEMEURANT A PARIS, 11, 13 ET 15, BOULEVARD ORNANO

1<sup>er</sup> POUR SON GENRE DE

## VENTE A CRÉDIT

RECONNU CRÉATION UTILE

2<sup>o</sup> Pour la bonne qualité de ses marchandises et la modicité des prix de tout ce qui concerne **Ménage, Toilette, Machines à coudre** de tous systèmes, **Horlogerie, Bijouterie, Bronze, Nouveautés, Confections, Chapellerie, Chaussures, etc., etc.**

On a **300 Magasins à choisir**, on achète avec des Bons sans se faire connaître.

Premier Établissement de son genre, fondé en 1856

### SUCCURSALE A VERSAILLES, 20, RUE DE LA PAROISSE

Pour traiter, venir ou envoyer une lettre affranchie, boulevard Ornano, 11, 13 et 15. — Un employé passera le jour indiqué. — Envoi de la brochure explicative. — En province, on ne traite qu'au comptant, sauf la **MACHINE A COUDRE**, que l'on y expédie à moitié payement.

La Machine à coudre **la Fidèle** est construite par les soins de sa Maison **CRESPIN aîné**, qui, seule, en a la propriété. Cette Machine se recommande par sa supériorité et son bon marché. Le pied de l'icône monte et descend à volonté, ce qui permet de faire avec cette Machine les travaux les plus fins et les plus gros.

Toutes les Machines sont vérifiées et réglées par un 1<sup>er</sup> maître mécanicien de marine de 1<sup>re</sup> classe.

# PHARMACIES DE FAMILLE

POUR LA VILLE ET POUR LA CAMPAGNE

A l'usage des Châteaux, Villas, Usines, Chantiers, Mairie  
Presbytères, Pensions, Officiers de terre et de mer, etc.

MÉDAILLES  
DE BRONZE  
D'ARGENT  
DE VERMEIL



MÉDAILLES  
DE BRONZE  
D'ARGENT  
DE VERMEIL

MODÈLE DE 40 FRANCS

DIMENSIONS : Longueur, 0<sup>m</sup>,22 ; — Largeur, 0<sup>m</sup>,19 ; — Hauteur, 0<sup>m</sup>,15

## COMPOSITION :

Teinture d'arnica.  
Eau de mélisse des Carmes.  
Ether rectifié.  
Extrait de Saturne.  
Ammoniaque.  
Alcool camphré.  
Eau sédative.  
Acide phenique.  
Baume du Commandeur.  
Glycérine.  
Vinaigre anglais.  
Alun en poudre.

Camphre en poudre.  
Magnésie calcinée.  
Laudanum de Sydenham.  
Chloroforme dentaire.  
Cartouchepansement.  
Pilules écossaises.  
Pilules de sulfate de quinine.  
Grumeaux d'aloès.  
Pastilles de calomel.  
Calomel.  
Ipecacuanha.  
Rhubarbe en poudre.

S. N. de bismuth.  
Sparndrap.  
Bandes en toile.  
Taffetas d'Angleterre.  
Baudruche gommée.  
Pierre infernale.  
Ciseaux.  
Lancette.  
Pince à pansements.  
Fil, aiguilles, épingles.

Trois autres modèles à 25, 60 et 80 francs

NOTA. — La capacité des flacons est de 30, 45 et 60 grammes

PRIX NETS. — ENVOIS FRANCO

Un Petit Manuel de Médecine domestique est joint à chaque envoi et adressé  
GRATUITEMENT et FRANCO aux personnes qui en font la demande,

## AMBULANCE-GUETTROT

MODÈLE SPÉCIAL (100 FRANCS)

POUR L'INDUSTRIE ET LES GRANDES EXPLOITATIONS

## PHARMACIE NORMALE

PARIS — rue Drouot, 15 — PARIS

CALMANN LÉVY, Éditeur, rue Auber, 3  
ET A LA LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, BOULEVARD DES ITALIENS

ÉDITION DÉFINITIVE

# ŒUVRES COMPLÈTES DE H. DE BALZAC

Avec un beau portrait sur acier par GUSTAVE LÉVY  
ENVIRON 25 VOLUMES IN-8 CAVALIER

## EN VENTE

|                                                            |                                                                                        |
|------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------|
| SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE. 4 vol. 30 »                       | THÉÂTRE COMPLET. 1 volume . . . 7 50                                                   |
| SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE.<br>3 volumes . . . . . 22 50 | CONTES DRÔLATIQUES. 1 volume . 7 50                                                    |
| SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE.—<br>4 volumes. . . . . 30 »   | CONTES ET NOUVELLES. — ESSAIS<br>ANALYTIQUES. 1 volume . . . . 7 50                    |
| SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE. 1 v. 7 50                      | PHYS. ET ESQUISSES PARISIENNES.<br>1 volume . . . . . 7 50                             |
| SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE. —<br>1 volume . . . . . 7 50   | PORTRAITS ET CRITIQUE LITTÉ-<br>RAIRE.—POLEMIQUE JUDICIAIRE.<br>1 volume. . . . . 7 50 |
| SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE.<br>1 volume . . . . . 7 50   | ÉTUDES HISTORIQUES ET POLITI-<br>QUES. 1 volume. . . . . 7 50                          |
| ÉTUDES PHILOSOPHIQUES. 3 vol. . 22 50                      |                                                                                        |

Il a été tiré, pour les bibliothèques et les amateurs, 200 exemplaires numérotés sur beau papier de Hollande, portant dans son filigrane la marque distinctive de l'édition.

Prix de chaque volume sur papier de Hollande : 20 fr.

Avec le dernier volume, les souscripteurs recevront le portrait de Balzac et le fac-simile de son écriture, tiré sur papier de Chine avant la lettre.

# ŒUVRES DE J. MICHELET

|                                                                                                            |                                                                                   |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------|
| GUERRES DE RELIGION. 3 <sup>e</sup> édition.<br>1 volume in-8° . . . . . 6 »                               | HIST. DU XIX <sup>e</sup> SIÈCLE. — ORIGINE<br>DES BONAPARTE. 1 volume in-8°. 6 » |
| HENRI IV ET RICHELIEU. 2 <sup>e</sup> édi-<br>tion. 1 volume in-8° . . . . . 6 »                           | PRÉCIS DE L'HIST. MODERNE. 1 vo-<br>lume in-8°. . . . . 5 »                       |
| RICHELIEU ET LA FRONDE. 2 <sup>e</sup> édi-<br>tion. 1 volume in-8° . . . . . 6 »                          | L'AMOUR. 8 <sup>e</sup> édit. 1 vol. gr. in-18. 3 50                              |
| LOUIS XIV ET LA RÉVOCATION DE<br>L'ÉDIT DE NANTES. 3 <sup>e</sup> édition.<br>1 volume in-8° . . . . . 6 » | BIBLE DE L'HUMANITÉ. 2 <sup>e</sup> édit. 1 vo-<br>lume gr. in-18. . . . . 3 50   |
| LOUIS XV (1724-1757). 1 volume<br>in-8°. . . . . 6 »                                                       | LA FEMME. 3 <sup>e</sup> édition. 1 volume<br>gr. in-18. . . . . 3 50             |
|                                                                                                            | LES FEMMES DE LA RÉVOLUTION.<br>1 volume gr. in-18. . . . . 3 50                  |

**CLIN & C<sup>e</sup>**

**PARIS — 14, rue Racine — PARIS**

PRODUITS RECOMMANDÉS

**DRAGÉES**  
**Du Docteur Rabuteau**

*Lauréat de l'Institut de France*

Les expérimentations faites dans les Hôpitaux de Paris ont démontré que les **Dragées de Rabuteau** sont supérieures aux autres ferrugineuses dans l'**Appauvrissement du sang**, la **Chlorose**, l'**Anémie**, la **Débilité**, la **Convalescence**, l'**Épuisement**, pour fortifier les tempéraments faibles, et toutes les fois qu'il est nécessaire d'augmenter le nombre de **Globules rouges** du sang.

Les **Dragées Rabuteau** ne donnent pas de constipation, supportées par les personnes les plus délicates. La dose est de 2 dragées matin et soir, au moment des repas.

*Prix : 3 fr. le Flacon. (Envoi franco contre timbres-poste.)*

**Elixir Rabuteau** pour les personnes qui ne peuvent avaler les Dragées.  
**Sirop Rabuteau** destiné spécialement aux enfants.

**CAPSULES & DRAGÉES**

*Au Bromure de Camphre*

**Du Docteur Clin**

LAURÉAT DE LA FACULTÉ DE PARIS. — PRIX MONTHYON.

Les **Capsules** et les **Dragées** du **D<sup>r</sup> Clin** sont employées avec le plus grand succès dans les affections nerveuses en général, et surtout dans les maladies suivantes : **Asthme**, **Affections du cœur et des vaisseaux**, **respiratoires**, **Toux nerveuse**, **Spasmes**, **Coqueluche**, **Insomnie**, **Epilepsie**, **Palpitations nerveuses**, **Dan**, **Saint-Guy**, **Paralysie agitante**, **Tic nerveux**, **Névralgies** en général, **Troubles nerveux** causés par des excès, **excessives**, **Maladies Cérébrales** ou **Mentales**, **Délirium**, **Tremens**, **Convulsions**, **Vertiges**, **Étourdissements**, **Excitations**, et dans les **Excitations** de toute nature.

En résumé, les **Capsules** et les **Dragées** du **D<sup>r</sup> Clin** sont recommandées toutes les fois que l'on veut exercer une action sédative et calmante sur tout le système nerveux.

*Prix du Flacon de Capsules du D<sup>r</sup> CLIN : 5 francs.*

*— — — Dragées du D<sup>r</sup> CLIN : 5 —*

**NÉVRALGIES.** Les **Pilules du D<sup>r</sup> Moussette** calment et guérissent les névralgies les plus rebelles, même celles qui ont résisté aux autres traitements.

*Prix : 3 francs. (Envoi franco contre timbres-poste.)*

**MAL DE DENTS.** Les **Gouttes Japonaises de Mal de Dents** calment à l'instant le mal de dents le plus violent, et en empêchent le retour en détruisant la carie.

*Prix : 2 fr. 50 c. (Envoi franco contre timbres-poste.)*

*DÉTAIL : 10, CARREFOUR DE L'ODÉON ET LES PHARMACIES*

**MACHINES A COUDRE**

**VÉRITABLES "SINGER"**

De New-York

LES SEULES NE SE DÉRANGEANT JAMAIS

RECONNUES LES MEILLEURES POUR FAMILLES & ATELIERS

AGRANDISSEMENT DES USINES

PRODUISANT ACTUELLEMENT 30 000 MACHINES PAR MOIS

**RÉDUCTION DE PRIX**

Remise  
au comptant  
10 p. 100

**PRIX 175 FR.**

Apprentissage  
gratuit  
à domicile

(AVEC GUIDES ET ACCESSOIRES)

**Payable 3 francs par semaine**

SANS AUGMENTATION DE PRIX

Exiger le nom  
"SINGER"  
dans la  
marque de fabrique



Toute machine  
ne portant pas la marque  
ci-contre  
est contrefaçon

**Seule maison à PARIS, 94, Boulevard Sébastopol.**

**MAISONS SUCCURSALES :**

LYON. 58, rue de l'Hôtel-de-Ville. — MARSEILLE, 39, rue Paradis. — LILLE, 9, rue Nationale. — BORDEAUX, 99, rue Sainte-Catherine. — ROUEN, 23, rue de la Grosse-Horloge. — BESANÇON, 73, Grande-Rue. — LIMOGES, 9, rue Saint-Martial.

**Dépôts dans toutes les villes de France.**

*Prospectus et Renseignements envoyés franco sur demande.*

# NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

|                                                                                                     |                                                                                                                    |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| J. AUTRAN de l'Acad. franç. t. c.<br>ŒUVRES COMPLÈTES, t. III. — La Flûte<br>et le Tambour..... 6 » | ERNEST RENAN t. c.<br>L'ANTECHRIST, 1 volume..... 7 50                                                             |
| BEAURE<br>LA DÉMOCRATIE CONTEMPORAINE, 1 v. 6 »                                                     | J. MICHELET<br>ORIGINE DES BONAPARTE, 1 volume.. 6 »                                                               |
| COMTE DE PARIS<br>HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE EN<br>AMÉRIQUE, t. I à IV..... 30 »                  | JUSQU'AU 18 BRUMAIRE, 1 volume... 6 »                                                                              |
| ATLAS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE<br>LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE.<br>Livraisons 1 à IV..... 30 »   | JUSQU'A WATERLOO, 1 volume..... 6 »                                                                                |
| VICTOR HUGO<br>LES CHÂTIMENTS, 1 volume..... 6 »                                                    | H. RODRIGUES<br>SAINT PAUL, 1 volume..... 6 »                                                                      |
| PAULINE L.<br>LE LIVRE D'UNE MÈRE, 1 volume... 6 »                                                  | JULES SIMON<br>SOUVENIRS DU QUATRE SEPTEMBRE. —<br>Le gouvernement de la Défense na-<br>tionale, 1 volume..... 6 » |
| J. H. MERLE D'AUBIGNÉ<br>HISTOIRE DE LA RÉFORME EN EUROPE<br>AU TEMPS DE CALVIN, t. VI..... 7 50    | L. DE VIEL-CASTEL de l'Acad. franç.<br>HISTOIRE DE LA RESTAURATION, t. XVII 6 »                                    |

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

|                                                                  |                                                                                  |
|------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------|
| A. ACHARD vol.<br>LA TRÉSORIÈRE..... 1                           | MÉRY vol.<br>LA FLORIDE..... 1                                                   |
| A. DE BRÉHAT<br>L'HOTEL DU DRAGON..... 1                         | MICHELET<br>LE PRÊTRE..... 1                                                     |
| LE MARI DE MADAME CAZOT..... 1                                   | CH. MONSELET<br>LES ANNÉES DE GAÏÉTÉ..... 1                                      |
| SOUVENIRS DE L'INDE ANGLAISE..... 1                              | D. NISARD de l'Acad. française<br>RENAISSANCE ET RÉFORME..... 2                  |
| VACANCES D'UN PROFESSEUR..... 1                                  | JULES NORIAC<br>LA MAISON VERTE..... 1                                           |
| E. CADOL<br>LA BÊTE NOIRE..... 1                                 | PAUL PARFAIT<br>LA SECONDE VIE DE MARIUS ROBERT... 1                             |
| JULES DE CARNÉ<br>MARGUERITE DE KERADÉC..... 1                   | A. DE PONTMARTIN<br>NOUVEAUX SAMEDIS, Tome XIII..... 1                           |
| AL. DUMAS FILS de l'Acad. franç.<br>THÉRÈSE..... 1               | C.-A. SAINTE-BEUVE<br>CHRONIQUES PARISIENNES..... 1                              |
| O. FEUILLET de l'Acad. franç.<br>UN MARIAGE DANS LE MONDE..... 1 | GEORGE SAND<br>LA COUPE..... 1                                                   |
| D. FILEX<br>UN ROMAN VRAI..... 1                                 | LA TOUR DE PERCEMONT..... 1                                                      |
| DE GASPARIN<br>PENSÉES DE LIBERTÉ..... 1                         | J. SANDEAU de l'Acad. franç.<br>JEAN DE THOMMERAY. — LE COLONEL<br>ÉVRARD..... 1 |
| TH. GAUTIER<br>PORTRAITS ET SOUVENIRS LITTÉRAIRES. 1             | E. SCHERER<br>ÉTUDES CRITIQUES DE LITTÉRATURE... 1                               |
| GUSTAVE HALLER<br>LE BLEUET..... 1                               | FRANCISQUE SARCEY<br>ÉTIENNE MORET..... 1                                        |
| H. HAWTHORNE Traduction A. Spoll.<br>CONTES ÉTRANGES..... 1      | LOUIS ULBACH<br>MAGDA..... 1                                                     |
| ARSENE HOUSSAYE<br>LES DIANES ET LES VÉNUS..... 1                | A. VACQUERIE<br>AUJOURD'HUI ET DEMAIN..... 1                                     |
| VICTOR HUGO<br>QUATRE-VINGT-TREIZE..... 2                        | PIERRE VÉRON<br>LA VIE FANTASQUE..... 1                                          |
| ALPHONSE KARR<br>PLUS ÇA CHANGE..... 1                           | CES MONSTRES DE FEMMES..... 1                                                    |
| KEL-KUN<br>PORTRAITS..... 1                                      | L. VITET de l'Acad. française<br>LE COMTE DUCHATEL avec un portrait. 1           |
| NOUVEAUX PORTRAITS..... 1                                        |                                                                                  |
| PROSPER MÉRIMÉE<br>LÉTTRES A UNE AUTRE-INCONNUE..... 1           |                                                                                  |

## *L'Agent secret, par Paul Parfait*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64885292>

### **À propos de cette édition numérique**

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse [gallica@bnf.fr](mailto:gallica@bnf.fr).

## Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter [reproduction@bnf.fr](mailto:reproduction@bnf.fr)

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

[utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr)



et la démarche pesante. Un sentiment de bestialité sauvage se lisait sur son masque dur et dans ses yeux rougis. Il s'approcha de Dangely d'un air soumis, comme le dogue à l'appel de son maître.

— Un jeune homme brun, avec une redingote tête-de-nègre, va sortir tout à l'heure de cette maison. Grave-toi bien sa physionomie dans les yeux. Tu me rendras compte demain matin de ce qu'il aura fait aujourd'hui.

Le fauve témoigna par un geste de la tête qu'il avait compris, puis ils se séparèrent.

Le matin suivant, Colmache arrivait de bonne heure chez Dangely. Celui-ci l'attendait. Colmache détailla minutieusement l'emploi de sa journée de veille. Dangely l'écoutait avec une attention fiévreuse.

— Et il est retourné dans la maison d'où tu m'avais vu sortir ? demanda-t-il enfin, brusquant le dénouement d'un récit trop long à son avis.

— Oui, mais il en est ressorti bientôt avec la dame brune. Elle s'appuyait familièrement à son bras. Je les ai suivis jusqu'à un restaurant du boulevard Bonne-Nouvelle. Ils y sont entrés.

— Et tu n'y es pas entré derrière eux ?

— Si, mais je n'ai pu les observer, car ils sont montés dans un cabinet au premier.

— Et après ?

— Je les attendais dehors. C'est la dame brune qui a reparu la première. Elle a dit au jeune homme : « Viens-tu, Georges ? »

— Il la tutoie ! pensa Dangely serrant ses lèvres blêmes. — Et après ? demanda-t-il encore.



la rejoindre : hôtel Évrard , le premier venu vous l'indiquera.

Georges avait tiré un portefeuille de sa poche et il traçait quelques lignes à la hâte sur un carré de papier.

— Voici la chose. Vous m'excusez ?

— Comment donc ! Je demanderai ?...

— Madame Fauvel.

— Très-bien.

— A ce soir.

— A ce soir.

Une heure après, Capoulade, ayant boutonné son habit vert, ajusté le nœud de sa large cravate, et lissé son tricorne avec le revers de sa manche, faisait son entrée dans l'hôtel Évrard, et, introduit près de madame Fauvel, lui remettait en mains propres le billet de son frère.

— Fort bien, dit-elle après y avoir jeté les yeux. Je vous remercie, monsieur.

Elle regarda le billet une seconde fois.

— Georges ne me dit pas quand il rentrera.

— Ne comptez pas sur lui de bonne heure, madame, fit Capoulade avec importance. Ce soir, il m'appartient. Je l'emmène dîner au café Byron. Ah ! j'ai sa parole. Nous viderons là ensemble une bonne bouteille au plaisir d'avoir échappé à ces messieurs de la police.

— Échappé à la police ! fit Cécile inquiète.

— Monsieur votre frère ne vous dit pas...

— Quoi donc ?

Il fallut que Capoulade entamât le récit de ce qui